









ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

---

*Avec approbation des Supérieurs.*

---



---

LYON. - IMPR. DE J. B. PÉLAGAUD.

80004684

8<sup>e</sup> Rés. 26  
(21/-)  
26

# ANNALES

DE LA

## PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PERIODIQUE

DES LETTRES DES EVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES  
DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS  
RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE  
DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.



8<sup>e</sup> Rés.

TOME VINGTIÈME.



A LYON,

CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,

Rue du Péral, n° 6.

1848.

inv 1575



---

## MISSIONS DE LA MONGOLIE.

---

*Lettre de M. Gabet, Missionnaire Lazariste en Mongolie,  
à M. Etienne, Procureur-général des Lazaristes à  
Paris (1).*

Tartarie , juin 1842 (2).

« **MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE ,**

« Je vous parlais, dans une de mes dernières lettres,  
d'un voyage que je venais de faire dans le nord de la  
Tartarie ; je n'entrais alors dans presqu'aucun détail ,

---

(1) M. Etienne , aujourd'hui Supérieur général des Lazaristes ,  
était alors Procureur-général de sa Congrégation.

(2) Nous devons expliquer à nos lecteurs comment il a pu s'écouler  
plus de cinq années entre la date de cette lettre et sa publication. Par-  
venue à son adresse vers la fin de 1842, elle fut communiquée à un per-  
sonnage qui la reléguait dans ses cartons, où elle serait encore ensevelie ,  
si l'auteur, dont nous avons récemment annoncé le retour en France, ne  
l'avait retrouvée en compulsant d'autres mémoires également oubliés. Du  
reste , le manuscrit a peu perdu à paraître si tard dans nos Annales : les  
solitudes où il nous promène , n'ayant pas été explorées depuis , ont en-  
core le même attrait de nouveauté , les scènes qu'il décrit ont tout le  
charme de l'inconnu, et en dépit d'une date déjà ancienne , on peut  
dire que son intérêt n'a pas vieilli.

me réservant de le faire quand mes occupations m'en donneraient le loisir. Maintenant que j'ai quelques jours de repos , en attendant le moment de partir pour une nouvelle Mission , je vais tâcher de vous dire , de mon itinéraire , ce que je croirai propre à vous intéresser.

« Vous avez sans doute eu connaissance de la conversion de deux Lamas Mongols , que l'on nomma l'un Pierre et l'autre Paul à leur baptême. Heureux des bénédictions que Dieu accordait à nos travaux , nous résolûmes de mettre incontinent la main à l'œuvre , pour ouvrir une Mission chez les Mongols ; mais préalablement nous désirions avoir quelques renseignements sur un pays et des peuples si inconnus , si différents de tout ce que nous avions vu et entendu dire des autres nations auxquelles l'Évangile a été annoncé. Or , ces renseignements personne ne pouvait nous les donner tels que les appelaient nos désirs.

« Cette raison fut la principale de celles qui me firent résoudre à ce voyage , et me déterminèrent , quoi qu'on pût me dire des dangers à courir dans une excursion si aventureuse , à m'enfoncer le plus loin que je pourrais dans ces solitudes immenses , pour examiner les choses par moi-même.

« J'envoyai Paul à Tchang-kia-keou avec ordre de me louer des dromadaires ; il me trouva ceux d'une caravane mongole qui était du royaume de *Souniout* , composée d'une dizaine de chameaux , et conduite par deux Lamas qui étaient frères. Je m'étais procuré , en les attendant , les objets nécessaires pour voyager dans ces solitudes : une tente , une chaudière , des clous énormes dont on se sert pour fixer en terre les bords du pavillon où s'abrite le voyageur , un marteau , un vase en bois propre à porter de l'eau , et une pèle pour creuser des puits au besoin.

« La caravane vint me prendre le 10 juillet ; je montai sur un dromadaire , et nous partimes un peu après midi. Quand je me sentis balancé sur cet animal qui servait autrefois de monture aux patriarches , je fus pris d'émotions et de serremens de cœur qu'il me serait difficile d'exprimer. La marche était lente , silencieuse et mélancolique. Nous avançons à pas comptés vers une montagne qui sépare les champs cultivés des terres désertes.

« Me voyant alors près de m'engager dans ces pays inconnus où rien dans les habitans , les mœurs , la manière de vivre et de voyager , ne ressemblerait à ce que j'avais vu jusqu'alors , et n'ayant d'autre appui que la Providence , je répétais dans le fond de mon cœur la prière de Jacob partant pour la Mésopotamie : « Daigne le Seigneur être avec moi et me garder dans la route où je m'engage ; puisse-t-il me donner du pain à manger au désert , un vêtement pour me couvrir , et me ramener sain et sauf ! »

« Nous eûmes bientôt fait connaissance avec nos conducteurs. C'étaient deux bons Lamas , simples , laborieux , qui passaient leur vie ou à conduire des caravanes , ou à paître leurs troupeaux ; ils ne s'enquirent pas trop du motif de notre voyage , et au bout de quelques lieues nous fûmes bons amis. Le soleil était près de se coucher , quand nous arrivâmes au pied de la montagne ; le chef donna l'ordre de s'arrêter. Voici comment ces haltes se pratiquent. Quand on approche du lieu où l'on veut camper , le chef prend les devans , et va chercher un endroit propre à fixer les tentes : l'a-t-il trouvé , il attend immobile. Alors le reste de la caravane va à lui , et se dispose à l'entour de manière à former un cercle dont le guide est le centre , et tous les dromadaires , rangés à la file , forment la circonférence ; il

erie : *Boo* (descendez), et chacun tiraille le cordon passé dans la narine de son chameau en répétant *sok*, *sok* (à genoux, à genoux). L'animal s'accroupit aussitôt ; on descend , on délivre les dromadaires de leur charge, après quoi on les chasse au hasard ; ils vont chercher leur pâture où ils peuvent , et on ne s'occupe plus d'eux.

« Alors rien de plus pressé que de dresser la tente , et dès qu'elle est tendue les uns vont chercher de l'eau, les autres allument le feu , ou ramassent du bois sec pour l'alimenter ; on prépare ensuite son frugal repas avec les provisions qu'on a apportées , car dans ces plaines inhabitées il ne faut s'attendre à en trouver d'aucun genre.

« Pendant que mes deux néophytes s'occupaient à faire cuire le riz, j'allai m'agenouiller sur un petit tertre qui dominait les tentes , pour faire ma prière. Je vous assure que je n'eus pas besoin de beaucoup d'efforts pour me recueillir : il était déjà minuit : le silence , les ténèbres , la solitude , tout concourait à dépouiller l'âme des distractions ordinaires de la vie , et à lui former comme un sanctuaire profond , où elle se trouvait seule avec Dieu. Je soupai de bon appétit. Une peau de bouc , étendue sur la terre , fut ma couche , et je dormis d'un sommeil paisible et profond. Une légère brise, qui faisait vibrer le bord de la tente , me reveilla le matin ; je me levai le cœur plein de joie et animé de je ne sais quelle ardeur nouvelle ; il me semblait que je venais de prendre possession, au nom du Seigneur Jésus, d'un pays qui jusqu'alors avait été tyrannisé par le démon. Les dangers , la fatigue et la longueur du voyage où je me voyais engagé , au lieu de m'inspirer de l'effroi , ne faisaient que redoubler mon courage.

« Le jour commençait à poindre : le chef s'éveilla ; aussitôt il poussa un cri qui fut pour le reste de la troupe

le signal du lever ; les deux frères Lamas allèrent à la recherche des dromadaires, qu'ils trouvèrent accroupis , épars çà et là , suivant leur capricieuse habitude. On les ramena au camp , la tente fut ployée , en un instant tout fut prêt ; les animaux chargés , chacun se replaça sur sa monture , et nous reprîmes notre route.

« Nous avançons du midi au nord , déclinant un peu vers l'orient, à travers le pays appelé *Chahar* (1). Cette partie de la Mongolie méridionale s'étend du levant au couchant depuis le 121° degré jusqu'au 139° (2), et du midi au nord depuis la grande muraille jusqu'aux terres du *Souniout* et de *Kechektan*. Le *Chahar* est habité par huit *bannières* , qui forment la réserve des armées impériales. C'est la patrie du néophyte Paul ; sa famille est enrôlée sous la *bannière jaune*. Ces soldats sont les descendants des *Mantchoux* qui aidèrent la dynastie actuelle à s'emparer de la Chine. Pour les récompenser et les attacher de plus en plus à sa personne, l'empereur leur donna le pays dont je viens de parler , qui alors , dit-on , était tout-à-fait dépourvu d'habitants. Ils sont

(1) Il nous semble utile de rappeler ici une observation déjà consignée dans les Annales ; c'est que , dans l'impossibilité où nous sommes de contrôler tous les noms des pays cités par les missionnaires , nous nous bornons à les reproduire scrupuleusement tels qu'il nous est donné de les lire dans leur correspondance , en laissant à chaque écrivain la responsabilité de son orthographe. On comprendra cette réserve de notre part , si l'on veut bien réfléchir 1° à la difficulté de rectifier des documents authentiques , d'après des cartes dont aucune n'est normale et qui toutes ont leurs variantes ; 2° à l'inconvenance de donner pour juges à des missionnaires qui sont sur les lieux , des géographes qui ne s'entendent pas, et qui , même entre les plus estimés et sur les noms les plus connus , ne savent pas se mettre d'accord.

(2) Il est probable que M. Gabet s'est servi de l'ancien méridien , passant par l'Île-de-Fer.

tous censés soldats dès leur naissance , et comme tels reçoivent la paie militaire , à moins qu'ils ne se fassent Lamas.

« Notre marche s'effectuait à travers le pays de la *bannière rouge* , préposée à la garde des troupeaux de l'empereur. Il y en a de toute espèce et en prodigieuse quantité : on compte plus de trois cents groupes de chevaux , de douze cents chacun ; plus de cent bandes de dromadaires , de mille par troupeau ; quant aux bœufs et aux moutons, ils sont innombrables. Le *Chahar*, sauf une lisière de vingt ou trente lieues de largeur , qui borde la grande muraille , est inculte et inaliénablement assigné pour patrimoine aux *huit bannières*. Ces Tartares y vivent sous la tente , du laitage de leurs troupeaux et du revenu de leur solde. Quelques tribus se livrent à l'agriculture , mais à une agriculture nomade comme ce peuple. La terre n'appartient à personne , ou plutôt elle est le domaine de tous ; chacun va ouvrir son sillon à l'endroit qui lui plaît , sans que nul y trouve à redire : il en cultive aussi long et aussi large qu'il veut. L'année suivante , libre à lui de labourer le même champ , ou de s'en aller en défricher un autre , si le caprice ou l'intérêt le poussent à jeter ailleurs la semence , espoir de sa récolte. De temps à autre l'empereur démembre quelque partie du pays des *huit bannières* , pour en faire l'apanage de ceux qu'il crée *princes* ou *rois*. Ces fiefs, en général peu considérables , joignent pour la plupart la grande muraille , et sont presque les seules terres mongoles où il soit permis aux Chinois d'habiter et de se livrer à la culture. Les milices du *Chahar* sont réputées les meilleures troupes de l'empire. Depuis la conquête de la Chine par les Tartares-mantchoux , ces soldats n'avaient jamais été obligés de tirer le glaive , et toutes les guerres s'étaient terminées sans qu'on eût besoin de les

employer ; cette année (1842), on est venu troubler et interrompre leur long repos , pour les faire marcher contre les Anglais. Le hasard voulut que je fusse présent à leur départ.

« Au retour d'un voyage que je fis au printemps dernier , dans les régions occidentales de la Mongolie , voyant mes dromadaires fatigués et attirés par la bonté des pâturages , je m'étais arrêté dans un camp de la *bannière bleue* , pour m'y reposer quelques jours. Ce fut précisément pendant que j'étais là, qu'arriva le *tchédze* de l'empereur , c'est-à-dire , l'ordre aux soldats de partir. Deux cavaliers, porteurs de cet ordre, couraient , toujours au grand galop , de tente en tente , appelant les guerriers sous les armes. Pour des gens qui depuis neuf à dix générations n'avaient rien vu ou entendu de pareil , leur promptitude à obéir fut admirable ; on alla à la recherche des chevaux épars çà et là dans la plaine ; ceux qu'on avait conduits au labour , laissant le sillon à demi formé , furent dételés aussitôt , et les charrues jetées de côté comme des meubles désormais inutiles ; tous les hommes ne pensaient qu'au départ , ne parlaient que de combat ; on eût dit une division de cavalerie qui entend sonner le rappel. Ces pays si longtemps paisibles , silencieux et pour ainsi dire ensevelis dans un profond engourdissement , venaient tout-à-coup d'être ébranlés et bouleversés par un cri de guerre , comme l'Océan se réveille et s'agite aux rugissements d'un orage ; ce n'était de toutes parts que marches et contre-marches ; du sommet de chaque colline , du fond de chaque vallée , on voyait apparaître des troupes de bergers transformés en soldats ; ils s'appelaient , se groupaient et s'acheminaient sans le moindre retard vers le lieu du rendez-vous.

« Le camp , où je m'étais arrêté , se composait de

quatre familles dont les chefs étaient frères ; les voyant près de partir , je les invitai à un banquet d'adieu dans la tente où ils m'avaient donné l'hospitalité. A voir leur gaité et leur belliqueuse ardeur , on les eût pris pour des soldats nés dans les camps et nourris dans les batailles. « Le saint maître , disaient-ils (c'est ainsi qu'ils appellent l'Empereur) , le saint maître nous nourrit pendant des siècles pour que nous le servions un instant ; serions-nous des hommes , si nous hésitions à tout quitter pour voler à sa défense ? » Les pleurs de leurs épouses , de leurs enfants , de leur vieille mère qui existait encore , les attendrissaient sans ébranler leur résolution : ils s'éloignèrent avec un gros détachement de leur tribu. L'ordre du départ était arrivé bien après le lever du soleil ; à midi tout était loin ; tout ce fracas , ces commotions électriques avaient passé comme un tourbillon de poussière , poussé par le vent , et tout le pays était rendu à son silence et à son repos accoutumé.

« Ces soldats , groupés chacun autour du chef de leur tribu respective , furent dirigés vers la grande muraille , qu'ils passèrent à *Tchang-kia-keou* , à dix lieues de *Sivang*. Là , dans une revue générale que l'on fit des huit bannières réunies , on renouvela une cérémonie sanglante et barbare , usitée , dit-on , de temps immémorial parmi ces peuples quand ils marchent au combat : on immola un cavalier , et tous les autres , depuis le simple soldat jusqu'au commandant des huit bannières , vinrent tremper le bout de leurs lances dans son sang encore fumant. Ce sacrifice accompli , ils précipitèrent leur course vers Pékin.

« Je reviens au récit de mon voyage. Le troisième jour de marche , nous arrivâmes dans le pays de *Effe* , qui est la principauté du gendre de l'empereur. Sous le règne

de Kia-king , père de l'empereur actuel , cet état fut démembré du territoire de la *bannière rouge* , pour servir d'apanage à un roi tartare. Ce prince , né parmi les *Halchas* , étaient descendu à Pékin pour voir les splendeurs de la cour ; l'empereur lui donna sa fille en mariage et lui bâtit un palais magnifique tout près du sien ; et tout cela pour l'attacher plus étroitement à sa fortune , car c'est une maxime politique de la dynastie actuelle de ne point créer de rois au midi de la Chine , et de contracter de nouvelles alliances dans le Nord. Mais le prince tartare ne put s'habituer au tumulte de la capitale : les fêtes , les plaisirs , le luxe de la cour impériale ne pouvaient le distraire de la pensée de sa patrie ; tout entier au souvenir de ses troupeaux et de sa solitude , il songeait sans cesse à retourner fixer son séjour , ou plutôt promener sa tante , dans les plaines où avaient vécu ses pères. Son épouse , au contraire , ne pouvait se résoudre à quitter ses palais pour aller habiter au milieu des bergers , dans des pays que les Chinois appellent barbares. Alors l'empereur , pour satisfaire son gendre sans trop s'éloigner de sa fille , lui bâtit une ville sur le territoire de la *bannière rouge* , dont il démembra une partie pour faire à son gendre un royaume , où il pût , en appelant à lui ses nomades compatriotes , camper sous la tente et nourrir ses troupeaux. C'est ainsi que cette contrée se trouve aujourd'hui peuplée de *Halchas*.

« Les Mongous-halchas passent pour les hommes les plus vigoureux de la Tartarie ; ils s'exercent presque tous à la lutte , et chaque année ils se rendent en grand nombre à Pékin , pour y disputer le prix des combats gymnastiques , dans les spectacles qu'on donne à l'empereur ; cependant , quoique de beaucoup supérieurs en force aux Chinois , ils ont rarement sur eux l'avantage , parce qu'ils sont lourds et gauches dans

leurs mouvements. Chemin faisant , nous en voyions à chaque instant des groupes s'adonner à cet exercice ; c'était le jeu de tous les enfants que nous aperçûmes. Une troupe de ces jeunes Tartares attira en particulier notre attention. L'un d'eux qui paraissait tout au plus âgé de sept à huit ans, ayant remarqué que nous avions les yeux fixés sur lui, et voulant, sans doute, faire parade de la vigueur qu'il avait déjà acquise, saisit un autre lutteur de sa taille et tout rond d'embompoint, le souleva comme une paille, et se fit un jeu, pendant que nous passions, de le jeter en l'air bien au-dessus de sa tête et de le recevoir entre ses mains. Je tremblais pour cet enfant, jouet d'un si périlleux exercice ; eux, au contraire, sans en excepter celui qui servait de passe-temps à son ami, ne faisaient qu'en rire et s'en amuser.

« Cependant nous poursuivions notre route dans ces déserts, dressant la tente le soir, et la ployant le matin. Sous cet abri d'un jour, on se trouve comme dans une cellule calme, silencieuse et solitaire ; non seulement on ne voit aucune cité se dessiner dans le lointain, ni l'on n'entend jamais ce fracas des voitures, ce bruit des ateliers, ce tumulte des marchés publics qui font comme une escorte au voyageur, et lui rappellent que, même sous un ciel étranger, il n'est point banni de la société humaine ; mais l'horizon, dans toute son étendue, est toujours muet, toujours vide et mélancolique. Dans les pays que nous parcourions, jamais de paysage qui délasse et réjouisse la vue, jamais un courant d'eau qui donne à la nature une apparence de vie, jamais une forêt, pas même un arbre qui se détache sur ce fond monotone : c'est partout et toujours une immense et interminable plaine. Rien ne ressemble mieux à une mer sans brise et sans vagues, ou à un ciel qui, en plein jour, serait sans nuages et sans soleil.

« On rencontre de temps à autre quelques Tartares à cheval ; on les voit traverser les prairies , sans suivre aucune route tracée, et précipiter leur course vers un but qu'on n'aperçoit point. Dans ces solitudes tout porte à la méditation et à une profonde tristesse : les pleurs viennent facilement aux cœurs les plus difficiles à émouvoir. Que de fois , lentement balancé entre les deux bosses de mon chameau , je sentis mon visage inondé de larmes ! que de fois , le soir , pendant qu'on dressait la tente , je me retirai à l'écart pour leur donner un libre cours ! Quelle image de la vie que le campement au désert ! une halte de quelques heures , sur l'emplacement où vous surprend la nuit ; et ce lieu où l'on s'était arrêté le soir sans attache aucune , le matin on le quitte sans regrets , sans y laisser de traces , sans en emporter de souvenir !

« On conçoit mieux , dans cette vie nomade, combien devait être vive la foi des patriarches : rien n'y voile la vanité de la vie , ni ne distrait l'âme de son néant ; la terre apparaît toujours dans toute sa pauvreté et toute sa tristesse ; on y chercherait vainement un ombrage contre la chaleur , ou un arbre contre l'orage, tout semble répéter à l'homme ces paroles de saint Paul : « *Nous n'avons pas ici de demeure permanente, nous en cherchons une à venir* (1). »

« Le neuvième jour de marche, nous sortîmes du pays de *Chahar* pour entrer dans le royaume de *Souniout*. Cette contrée est divisée en deux zones , gouvernées chacune par un roi : la partie orientale est plus fertile et abonde en pâturages ; mais la partie occidentale, presque partout couverte d'un gravier menu , offre l'aspect

---

(1) Epître aux Hébreux , 13 , 14.

d'une immense sablière ; on y rencontre souvent des mares d'une eau amère et nitreuse ; il y croît aussi çà et là des touffes d'une herbe dure que les dromadaires aiment à brouter. Le *Souniout* est le pays où nous vîmes le plus de tentes et d'habitants. Population laborieuse , ces Tartares sont toujours en route, soit pour amener les marchandises des Russes à Tchang-kia-kéou , soit pour transporter le thé de Chine aux frontières de Russie.

« Dans le *Souniout* , mes conducteurs se trouvaient arrivés chez eux : je dus donc songer à organiser une autre caravane. L'envie d'être seul avec les deux néophytes Pierre et Paul , me porta à acheter des dromadaires pour pouvoir continuer mon voyage sans le secours de guides étrangers , et cette raison m'obligea de faire une halte de quelques jours. Campé non loin de la famille de mes conducteurs , je passai dans un petit valon la fête de saint Vincent de Paul ; c'était justement l'année centenaire de sa canonisation. Là , assis sur des touffes d'herbes à côté de ma tente , jeté dans le sein de ces déserts qui semblent destinés à servir de borne au monde , seul dans ce ravin de sable , je m'unis, autant par mes larmes que par mes vœux et mes prières, à la pompe des fêtes religieuses que la Congrégation célébrait alors dans toutes les parties de l'univers.

« Pendant ces quelques jours, les parents de mes guides ne cessèrent de me faire des visites , et de m'apporter du lait , de la crème et du fromage. Cette famille était composée de cinq frères , dont quatre Lamas ; le cinquième était un *homme du monde*, ainsi qu'ils les appellent , c'est-à-dire qu'il était marié et qu'il portait la queue. Le mot *Lama* répond au mot *religieux* de la langue française. Chaque famille se fait un honneur d'en avoir le plus qu'elle peut. Du reste , il est assez facile

d'atteindre à cette dignité , il s'agit simplement pour la plupart de se raser la tête et de vivre dans le célibat ; quelques-uns seulement étudient les prières et résident dans les pagodes. L'aîné des cinq frères dont je viens de parler était instruit , ayant fréquenté les écoles du Thibet , où il avait passé six ans ; il m'assura qu'il y avait vu des hommes d'une figure semblable à la mienne (1). C'était un homme de beaucoup de sens, agé de quarante-cinq ans environ et versé dans la connaissance des livres mongous et thibétains. Un grand nombre de ces Lamas , entraînés par l'amour de la liberté, quittent leur pagode, leur famille et leur pays , pour voyager au gré de leur désir de royaume en royaume , et sont partout reçus avec une vénération religieuse. A notre retour , nous en rencontrâmes un qui avait successivement promené sa dévotion nomade chez les *Ourianghais*, au Thibet, à tous les pèlerinages renommés des *Halchas* , puis en Mandchourie, et nous étions alors non loin du *Grand-Couren* : rien ne représente mieux ce Lévitte dont il est dit au Livre des Juges : « *Egressus de civitate Bethleem , peregrinari voluit ubicumque sibi commodum reperisset* (2). »

« Avant de quitter nos Lamas , nous leur fîmes un exposé de la religion chrétienne , qu'ils trouvèrent admirable ; mais le peu de temps que nous séjournâmes auprès de cette famille, ne nous permit pas de lui consacrer le loisir nécessaire à sa conversion. Tout étant prêt pour le départ , mes deux néophytes et moi montâmes sur les dromadaires que nous avions achetés , et reprîmes notre course à travers la solitude. Nous vîmes sur notre route

(1) C'étaient sans doute des Musulmans venus de Cachemire ; ils résident depuis cinq cents ans à Lassa.

(2) « Sorti de la cité de Bethléem , il voulut voyager partout où il trouverait son avantage. 17. 8. »

quelques lacs salés, à la surface desquels le sel se condense comme on voit se former la glace sur nos étangs en hiver. Ces lacs sont pour les Tartares des trésors inépuisables ; ils y chargent sans cesse des caravanes de dromadaires, qu'ils conduisent en Chine, pour échanger ce produit du désert contre du thé, de la soie, du millet. La croûte salée, qui commençait à se durcir quand nous passâmes, est appelée par les Chinois *petit sel blanc*, d'une qualité bien inférieure à une autre espèce connue sous le nom de *grand sel noir*, qu'on exploite dans la Tartarie orientale, au pays d'*Outchéou-moutchin*. Là, ce sont de vastes bassins de sel gemme sans aucun mélange d'eau : on a beau y puiser tous les jours, à peine parvient-on à en diminuer la quantité ; le vide qu'on y fait pour charger des milliers de voitures, se trouve rempli au bout de quelques jours. Seulement il faut attendre une ou deux semaines pour que la salure soit entièrement revenue, et l'on peut alors l'extraire de nouveau. Cette dernière espèce est réputée la meilleure de l'empire chinois.

« Au centre du pays de *Souniout*, commence le grand désert de *Gobi*, mot tartare qui signifie *terre aride*, sans verdure et sans eau. Ce désert a plus de cent lieues de largeur du midi au nord, et dans sa longueur de l'est à l'ouest il en a plus de quatre cents. Dans cette affreuse solitude les sources deviennent encore plus rares ; à peine aperçoit-on de loin en loin quelques places verdoyantes ; la nature du sol est en général un fond de gravier dur et serré comme le ciment, tantôt d'une désolante nudité, tantôt couvert par touffes d'une espèce d'origan sauvages, dont l'odeur forte nous rendait plus supportables encore les ardeurs du soleil. On trouve aussi beaucoup d'endroits hérissés d'une plante épineuse, également d'une senteur repoussante et dont aucun animal n'ose brouter la feuille, excepté le cha-

meau ; encore faut-il, pour qu'il y touche , qu'il soit très-pressé par la faim. Nulle part nous n'avons tant souffert de la soif ; le terrain aride et pierreux ne nous permettait pas de creuser des puits , mais comme nous suivions un passage fréquenté par les Chinois qui vont commercer dans le nord , nous en découvrions de tout faits à des distances de sept à huit lieues. Une fois nous eûmes à traverser une montagne , dont le plateau était de vingt lieues , sans trouver une goutte d'eau.

« Le désert de *Gobi* est encore moins habité que le reste de la Tartarie. On y rencontre de temps en temps des troupeaux entiers de dromadaires , de chevaux ou de bœufs , haletants de soif et la langue pendante , qui courent de toutes leurs forces au lieu où ils savent qu'ils pourront s'abreuver. On ne saurait donner une idée plus juste de la solitude de *Gobi* qu'en empruntant à Jérémie la sombre peinture de ce désert qu'il appelle : *Terre meurtrière et impénétrable , terre de soif , image de la mort ; région désolée où nul voyageur ne dirigea ses pas , où nul homme ne fixa sa demeure.* (Jérém. 2. 6.)

« Le *Souniout* a pour limite au nord une chaîne de montagnes , appelée Mont Gadjar. Par delà ces montagnes s'étend le pays des *Halchas* , race mongole qui prétend être placée en dehors de la domination chinoise. Leur territoire est d'une immense étendue : il est borné au nord par la Sibérie russe ; au midi , par les royaumes tartares , vassaux de l'empereur ; au levant , par les *Solons* ; à l'occident , par le *Thyan-chan-pé-lon* ; c'est-à-dire qu'il a plus de trois cents lieues de largeur sur plus de six cents [de longueur. Les habitants du *Halchas* nous dirent que leur pays comprenait quatre-vingt-six états , tous gouvernés par des souverains de la nation , dont trois portaient le titre d'empereur , et les autres celui de rois , de Kong ou de Peï. Ces derniers

représentent à peu près vos comtes et vos barons du moyen-âge. Dans tous ces royaumes, le peuple est esclave du prince ; aussi quand deux Tartares se rencontrent, après s'être salués à leur manière, ils se demandent l'un à l'autre : « A qui appartiens-tu ? » et la réponse est toujours : « J'appartiens à tel Peï, à tel Kong. » Du reste, l'esclavage est assez doux chez eux, si toutefois la servitude peut jamais être appelée douce ; les habitants du *Souniout* nous dirent que leur roi n'exigeait d'autre corvée que de l'aider à transporter ses tentes, quand il délogeait avec sa cour et ses troupes.

« Le premier royaume *Hachas* dans lequel nous entrâmes s'appelle *Mourguevent* ; j'y achetai un beau dromadaire d'un des premiers ministres du roi, pour le prix de vingt taëls (1). Ce personnage vint s'asseoir sous notre tente et je pus l'observer à loisir. Il y avait loin de son accoutrement à la toilette d'un grand dignitaire des cours de l'Europe : vêtu d'une tunique sale, de toile grossière, qui était censée robe longue, quoiqu'elle ne dépassât pas le genou, il n'avait pas même de culotte. Ses goûts étaient aussi simples que son costume. Nous lui fîmes part de notre dîner, c'est-à-dire d'un peu de farine détrempée dans du thé, qu'il mangea de bon appétit. Là, les impératrices, les reines et les comtesses vont elles-mêmes chercher l'eau au puits, abreuver les troupes, recueillir de la bouse dans le pan de leurs robes pour faire du feu ; tous les jours il leur faut traire les vaches, les juments et les chamelles, écrémer le lait et faire le fromage. Ce sont là leurs bals et leurs spectacles quotidiens, c'est l'unique perspective à laquelle elles doivent s'attendre en montant sur le trône.

« Nous mîmes quatre jours à traverser le royaume de

---

(1) Le taël est une once d'argent qui vaut à peu près huit francs.

*Mourquevent*. Au delà , et toujours en nous élevant vers le septentrion , nous parcourûmes successivement le territoire de *Borkion-kiam-kin* et l'état de *A-haï-gong*, qui termine de ce côté le désert de *Gobi*. Pendant que nous cheminions à travers ces lointaines solitudes , nous rencontrâmes un jeune homme venant du nord , qui , arrivé près de nous , s'arrêta pour exprimer dans un langage inconnu ses malheurs et ses besoins. Nous descendîmes tous les trois pour l'examiner de plus près. Il était d'une petite taille et paraissait âgé de vingt et quelques années ; par ses gestes , il nous fit comprendre qu'il avait été renversé à terre , foulé aux pieds , frappé à la tête , enfin il nous donna en pantomime la représentation de la plus affreuse tragédie. Nous l'interrogeâmes en mongol , en manchou , en chinois et en tibétain , sans qu'il saisit le sens de nos paroles ; je lui adressai les mêmes questions en français et en latin sans qu'il y comprît davantage ; je fis le signe de la croix en montrant le ciel , et il n'y donna aucune attention ; j'écrivis sur le sable quelques caractères chinois , par lesquels je lui demandais qui il était ; lui , effaça ces caractères , et écrivit à la place d'autres mots d'une langue que nous ne connaissons point. Désespérant de pouvoir échanger nos pensées , nous lui fîmes une petite largesse de nos provisions , qu'il accepta avec l'avidité d'un homme dévoré par la faim ; puis nous continuâmes notre route vers le nord , et lui la sienne vers le midi.

« Les habitants de *A-haï-gong* sont mal famés et réputés de hardis voleurs : peut-être cet inconnu avait-il été victime de leurs brigandages. Au nord de *A-haï-gong* est un pays sans souverain , appelé Terre de *Taï-ki*, c'est-à-dire des princes du sang. Tout ce que j'ai pu savoir de ces *Taï-ki*, c'est qu'ils sont les descendants d'une dynastie impériale déchue. Peuple de pasteurs ,

ils sont en possession d'une contrée fertile , où ils vivent en liberté sans être sujets de personne ; chaque famille forme un petit état indépendant qui ne relève que de son chef ; aucun d'eux ne s'occupe de négoce ; ils vaquent uniquement à la garde de leurs innombrables troupeaux.

« Après le pays de *Thai-ki* , on entre dans un autre royaume appelé *Kiam-kin* ; et quand nous l'eûmes traversé, nous touchâmes à la frontière des états du grand Lama de Tartarie. Ce territoire qu'on aperçoit du haut des monts *Kong-Gour* , présente un aspect bien différent des contrées qu'on a parcourues avant d'y arriver ; au lieu de plaines immenses et monotones , ce sont des vallées profondes , au fond desquelles on voit couler de grands fleuves , et des montagnes escarpées, toutes couronnées de forêts gigantesques et aussi anciennes que le monde. Ici la nature paraît aussi vive et aussi animée qu'on l'a vue jusqu'alors triste et comme assoupie. Nous étions encore à trois journées de la fameuse Lamaserie du *Grand Couren*, et déjà tout le pays se couvrait de pèlerins qui se rendaient auprès du grand Lama pour lui payer leur tribut d'adorations , ou qui revenaient de son temple vénéré. Les uns étaient montés sur des dromadaires , d'autres sur des chevaux , sur des bœufs sellés , ou sur des voitures traînées par des chameaux ; il y en avait de tous les pays de la Tartarie ; on allait et on revenait par toutes les directions.

« En suivant le vallon qui aboutit au *Grand Couren* , nous arrivâmes sur le bord du *Toula*. Cette rivière est deux fois plus large que la Seine à Paris ; son cours est très-rapide , et ses eaux si pures qu'on en voit distinctement le fond , d'un gravier solide et uni. Elle coule d'abord de l'orient à l'occident , puis , tournant vers le nord , elle se jette dans d'autres fleuves qui fuient vers les frontières russes. Il n'y a point de pont , quoique

cette rivière soit tous les jours traversée par des milliers de commerçants et de pèlerins, tant Chinois que Tartares ; ceux qui ne peuvent atteindre à l'autre rive se noient, les autres continuent leur route sans s'en émouvoir : sur cette terre sacrée du paganisme, et parmi cette foule de dévots idolâtres, il n'y a ni pitié ni secours pour le malheur.

« Les bords étant très-unis, nous entrâmes facilement dans la rivière, à un endroit où partagée en plusieurs branches extrêmement larges, elle nous paraissait plus guéable. Nos dromadaires furent bientôt dans l'eau jusqu'au milieu du ventre. Ils s'avançaient lentement à la file l'un de l'autre comme un pont ambulant ; nous poussions de grands cris pour les animer et les faire avancer, car s'ils se fussent arrêtés seulement une fois, c'en était fait de nous. J'étais monté sur le plus gros, qui avait plus de sept pieds de hauteur ; les flots poussés par un courant rapide, et venant battre contre ses flancs, s'ammoncelaient en frémissant jusqu'au dessus de la charge sur laquelle j'étais assis. Plus d'une fois je sentis l'animal, ébranlé par le torrent, trébucher sous moi ; le contre-coup me pénétrait, je crois, jusqu'à la division du corps et de l'âme ; un faux pas eût été sans ressource. Un peu plus bas, le lit de la rivière se rétrécissait entre deux rives escarpées, et les flots s'y précipitaient avec fracas dans des gouffres affreux. J'eus souvent besoin, pour me rassurer, d'élever mes yeux vers le ciel et de me répéter la prière que j'avais adoptée pour devise dès mon premier jour de voyage : *Jacta super Dominum curam tuam* (1). Enfin, Dieu aidant, nous arrivâmes à l'autre bord, et nous allâmes planter notre tente sur

---

(1) Déposez vos inquiétudes dans le sein du Seigneur. Ps. 54. 25.

une petite élévation qui dominait toute la vallée, à quelques centaines de pas de la pagode.

« *Couren* en langue tartare veut dire *lieu de rassemblement*. Celui-ci s'appelle *Grand-Couren*, sans doute à cause de la multitude qui le fréquente ou qui l'habite ; il est, de plus, le principal marché de toute la Tartarie ; dromadaires, chevaux, bœufs, moutons, y arrivent par nombreux troupeaux, et comme à un rendez-vous général ; on y trouve aussi en abondance les produits de la Russie, tels que draps, velours, toiles fines, etc. Les transactions se font, au lieu de monnaie, avec des masses de thé, préparées en forme carrée de la grosseur d'un livre in-8°. Quelque objet que l'on achète, le prix roule toujours sur un certain nombre de thés ; par exemple, on demandera : Combien de thés voulez-vous de ce cheval, de ce chameau ? La convention faite, si on n'a pas de thés, on peut payer en argent ; un thé représente la valeur de deux mas (1), et cinq thés équivalent à un taël.

« La grande Lamaserie, située à une demi-lieue de la ville commerçante, est bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline ; au milieu est le palais du grand Lama, à l'entour sont groupées les maisons qu'habitent les religieux subalternes, au nombre de vingt millè. Tous les bâtiments sont construits en briques. Il serait difficile de déterminer à quel ordre d'architecture ils appartiennent, car ils ne ressemblent en rien aux monuments d'Europe : ce sont, en général, de grands édifices carrés, couverts de tuiles vernissées pour la plupart. Le pays donné au grand Lama pour sa demeure, est à peu près de quatre journées de long sur autant de large ; c'est là

---

(1) Le Mas veut environ soixante-quinze centiers.

son domaine temporel ; pour son pouvoir religieux , il s'étend sur tous les pays tartares.

« On voit au *Grand Couren* comme une représentation solennelle et continue de toutes les nations nomades de l'Asie. Les deux bords du fleuve , le fond de la vallée , les diverses collines , tout est couvert de tentes et de pèlerins ; c'est un mouvement perpétuel de pavillons qui se dressent ou qui se ploient ; il arrive des caravanes de tous les côtés et il en part dans toutes les directions. Les *Solons*, les *Houmaris*, les *Tagouris* de la Daourie, toutes ces nations qui habitent les bords du *Saghalien* , s'y rencontrent avec les *Eleuths* , les Tartares de la mer Bleue , les *Ourianghaïs* et autres peuplades venues du fond de l'Asie centrale : il semble que toute la Tartarie , de l'orient à l'occident , du midi au nord , ait de concert fait vœu d'entretenir là , aux pieds de son idole , une adoration perpétuelle. Ces pèlerins , venus quelquefois de cinq à six cents lieues , avec leur famille tout entière femmes et enfants , aspirent après le moment où il leur sera donné d'aller se prosterner devant *le Saint* , et de lui faire agréer leurs offrandes : une imposition de sa main sur leur tête est tout ce qu'ils en attendent , et ils ne croient pas cette faveur trop chère , bien qu'achetée par des fatigues inouïes et par les présents les plus magnifiques.

« Le grand Lama d'aujourd'hui est un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans , né dans le Thibet , et intronisé au *Grand Couren* depuis une dizaine d'années. Voici comment s'obtient cette place. Quand le grand Lama est mort , on brûle son cadavre et on attend que son âme transmigre dans le corps de quelque homme vivant. Quelque temps après , dit-on , un enfant , quelquefois de quatre ou cinq ans et n'importe en quel endroit de la Tartarie , se met tout-à-coup , sans que rien ait fait pré-

voir cet événement , à parler un langage inconnu , à tenir des propos extraordinaires et à dissertar de choses qu'il n'a jamais apprises : il déclare qu'il est le Lama d'une telle pagode , dont l'âme vient de transmigrer en lui , et il demande qu'on le reconduise à son ancien temple. La nouvelle en est aussitôt portée à la Lamaserie dont le siège est vacant. Celle-ci accourt en grande pompe , et après qu'elle s'est convaincue par des épreuves que cet enfant a réellement les signes de sa mission , elle l'emmène à la pagode , lui fait apprendre les rits et les prières du culte auquel il doit présider , et le met en possession de toutes les prérogatives du grand Lama. Ces prétendues transmigrations lamanesques s'opèrent ordinairement dans le Thibet ; celui qui en est favorisé est appelé par les Chinois *Ho-foo* ou *Foo vivant*.

« Le Lama du *Grand Couren* jouit peut-être de la puissance la plus absolue qui soit dans le monde. Tous ces peuples innombrables qui viennent lui rendre hommage, se regardent comme ses sujets et croiraient commettre le plus grand des crimes , s'ils résistaient à sa volonté. Il n'aurait qu'à commander , et à l'instant toute la Tartarie ébranlée dans ses profondeurs , depuis la mer du Japon jusqu'aux montagnes du Turkestan , se soulèverait à sa voix ; ces hordes nomades, poussant devant elles leurs troupeaux , emmenant à leur suite leurs femmes et leurs enfants , n'auraient qu'un cri , qu'un élan pour se ruer comme des bêtes fauves vers le but assigné à leur dévastation par celui qu'elles révèrent comme leur divinité vivante. Ce fut peut-être ainsi que s'accomplirent , sous l'inspiration de Lamas inconnus , ces inondations de barbares par lesquelles l'Europe fut ravagée à diverses époques. Depuis bien des années ces peuples paraissent dormir en paix ; aucun bruit de guerre ne les agite : cependant , quand on en-

tre dans leurs confidences, on voit qu'ils nourrissent leurs loisirs de belliqueux projets d'envahissement et de domination ; ils se repaissent de certaines traditions qui leur promettent encore de fabuleuses conquêtes ; petits et grands , tous sont dans cette croyance et en font le sujet favori de leurs entretiens ; c'est comme un bruit vague , un bourdonnement sourd et prolongé qui se transmet de tente en tente , et retentit continuellement comme un immense et lointain orage. A les en croire, le moment fixé pour une levée en masse ne paraît pas éloigné ; s'ils l'effectuent , leur premier mouvement sera probablement funeste au repos de la Chine.

« Je restai quelques jours campé au *Grand Couren* ; et ce fut là que je passai la fête de l'Assomption. Au milieu de ces pavillons dressés par milliers , ma tente était la seule sous laquelle on louât le vrai Dieu ; toutes les autres voyaient agenouillé devant l'idole un peuple asservi au démon ! Cette pensée m'oppressait , et ce fut dans ces serremens de cœur que je passai la glorieuse fête de Marie. Que de fois je me sentis l'envie d'aller me présenter subitement au milieu de la pagode , dans le temps où l'affluence des adorateurs était plus grande , et de leur annoncer quel devait être le véritable objet de leur culte ! mais je fus toujours retenu par la réflexion que cette démarche imprudente et inutile mettrait des obstacles , peut-être insurmontables , à l'ouverture d'une mission parmi eux , quand le moment fixé par la Providence serait venu.

« J'aurais dû peut-être borner là mon voyage : j'avais vu la Tartarie dans toute sa largeur , et j'avais sous les yeux la capitale de l'idolatrie , la ville sainte des Tartares ; le but de mon voyage était donc en grande partie rempli. Mais je ne me trouvais plus qu'à quelques journées de Khiakhta , premier poste russe , et je dési-

rais ardemment observer comment tout se passait à la frontière, pour m'assurer s'il ne serait pas possible aux Missionnaires de s'introduire par ce passage, en prenant leur route par la Russie et la Sibérie. Après quelques jours de repos, nous levâmes donc la tente, et nous poursuivîmes encore notre marche vers le nord.

« Cette fois nous cheminions à travers une immense et sombre forêt. Un soir, nous avons fixé notre pavillon dans une clairière, où les arbres le protégeaient de leurs vastes rameaux; les fatigues avaient rendu notre sommeil profond et pesant, à tel point que nous fûmes volés et dépouillés de tout pendant la nuit, sans qu'aucun de nous s'en aperçût. Ma position fut bien accablante à mon réveil : sans argent et sans provisions au fond d'une forêt, j'avais plus de trois cent cinquante lieues d'arides solitudes à parcourir, avant d'arriver à la première chrétienté, où j'espérais trouver des ressources; et de plus, je me voyais chargé de deux néophytes qui avaient tout sacrifié pour s'attacher à mes pas! Mon premier mouvement fut de me jeter, corps et âme, moi et mes compagnons, dans le sein de Dieu, et de m'abandonner à son bon plaisir; puis, j'examinai s'il ne nous restait pas encore quelques débris du naufrage. Par bonheur, ou plutôt par une disposition paternelle de la Providence, j'avais, au début du voyage, confié quelques onces d'argent à Pierre, en lui recommandant de les porter toujours sur lui, et de les avoir sous la main au premier moment où je les réclamerais; j'avais ensuite totalement perdu ce dépôt de vue, en sorte que mon petit trésor était encore dans le même état. Ce jeune Lama me rappela lui-même qu'il nous restait ce moyen de salut, et je l'acceptai en bénissant la Providence. Nous remontâmes sur nos chameaux, dont la charge se trouvait bien allégée par la visite des voleurs, et nous

revinmes au plus vite à la Lamaserie du *Grand Couren*. Là se trouvent des boutiques approvisionnées de vivres ; nous y achetâmes de la farine d'avoine grillée ; le prix modique de cette nourriture nous la faisant préférer à toute autre , nous pûmes avec peu d'argent en avoir une quantité assez considérable. Nous reprîmes incontinent notre course , suivant à peu près la même direction que nous avions tenue en allant ; seulement , la crainte de voir finir nos provisions avant de toucher au terme du voyage , nous pressait d'accélérer le pas le plus possible. Nous ne faisons halte qu'à la dernière extrémité , et parfois nous étions deux jours et deux nuits consécutifs sans descendre de dessus nos montures , ni prendre aucun repos. En marchant de la sorte , nous arrivâmes en vingt jours à Sivang , chrétienté d'où nous étions partis deux mois et demi auparavant.

« Dans toutes ces plaines de la Tartarie on trouve peu d'animaux sauvages ; il y a quelques loups , mais bien rares ; les chevreuils sont plus communs ; on en voit des bandes nombreuses paître pêle-mêle avec les troupeaux domestiques. La grande forêt du nord , celle où nous avons été volés , est remplie de tigres , de loups , d'ours , de zèbres et de chevaux sauvages. Pour les oiseaux , ceux que l'on aperçoit plus ordinairement sont les aigles et les corbeaux. Quand nous prenions notre repas , nous étions obligés d'être sur nos gardes contre leur rapacité. Souvent au moment où nous y pensions le moins , ces pirates ailés se précipitaient comme un trait du haut des airs , et nous enlevaient tout ce que nous avions préparé d'aliments. Près des mares d'eau on rencontre une infinité d'oiseaux aquatiques , tels que je n'en ai jamais vu en France. J'ai surtout remarqué une espèce de canards , beaucoup plus gros que le canard ordinaire ; il a la tête d'un rouge éclatant , clairsemé de

taches blanches , la queue noire , le plumage d'un jaune tirant sur le roux. Né pour la solitude , cet oiseau ne s'attroupe pas ; on en voit toujours deux ensemble , et jamais plus ; si l'un prend son vol , l'autre le suit ; si l'un s'abat , l'autre replie aussitôt ses ailes ; si un couple de la même espèce vient se poser au même endroit , le premier s'éloigne à l'instant et va chercher un lieu où il soit seul. Ce couple vit ainsi sans jamais se désunir , ni l'hiver , ni l'été , ni la nuit ; ni le jour. Eclos ensemble , il fut toute la couvée maternelle , car on ne trouve jamais plus de deux œufs dans le même nid ; il ne fait entendre aucun chant , mais si l'un des deux vient à périr ou à être pris par les chasseurs , le survivant , loin de s'allier avec un autre , va se percher sur quelque rocher solitaire , fait entendre un cri plaintif et mélancolique , ne vit plus que pour soupirer son veuvage , ne cherche plus aucune nourriture et se laisse mourir de faim. Cet oiseau s'appelle en manchou *i-ki-fou-niéhé* , en mongou *au-ran-ka-kin* , et en chinois *yuen-yang*.

« Encore un mot sur nos Tartares. Vous savez leur réputation de sobriété , et certes ils la méritent ; la plupart n'ont pour toute nourriture que le laitage de leurs troupeaux ; ils sont , cependant , très-robustes et passent surtout pour être endurcis au froid. On dit qu'ils se fortifient beaucoup contre les rigueurs de l'hiver , si affreux dans ces contrées , en mangeant de la chair de cheval et en buvant une potion infusée de bois de cerf. Pendant la mauvaise saison , la neige tombe parfois avec abondance ; le vent du nord , s'élevant ensuite , souffle avec une violence inouïe , et toute la Tartarie offre alors l'image d'une immense mer de frimats soulevée en vagues énormes. Les Tartares doivent , ces jours-là , voler au secours de leurs troupeaux , en grand danger d'être ensevelis sous des montagnes de neige. Ils les rassemblent à la

hâte, et les poussent, à travers la tourmente, vers quelque vallon où l'orage soit moins furieux. On les voit alors, montés sur des chevaux ou sur des dromadaires, habillés d'une peau de mouton, courir çà et là sans s'émouvoir au milieu des ondées glaciales que le vent précipite sur eux; on les entend chanter et rire au plus épais des tourbillons; insensibles à ces crises d'une nature bouleversée, ils semblent être là pour braver la tempête et savourer les frimats.

« Vous serez peut-être curieux de connaître ma manière de vivre pendant le cours de ce voyage. Inutile de vous dire que je n'avais pas une cuisine bien soignée. J'avais emporté de la farine de froment et d'avoine; la première devait être ma nourriture, et je réservais la seconde pour faire des échanges avec les Mongoux. Nous faisons des espèces de gâteaux sans levain; seulement, comme notre feu était alimenté avec des bouses de chevaux et de bœufs, nous ne pouvions pas les faire cuire sous la cendre; nous les faisons donc frire dans la graisse. Une queue de mouton servit longtemps à nos fritures. Il faut savoir que les moutons de Tartarie ont pour queue un énorme morceau de graisse, quelquefois de quinze à vingt livres. Quand la queue de mouton fut finie, Pierre, qui est un homme de ressource, y suppléa par des bouts de chandelles, sans nous en avertir. Ces aliments préparés au suif ne laissent pas que de se manger et de nous tenir lieu de mets plus exquis. Dans la route, la quantité d'hôtes qui venaient nous voir, quand nous dressions la tente, et qui ne s'en allaient pas sans avoir goûté de nos provisions, fit que la farine de froment fut bientôt épuisée, et nous fûmes réduits à la farine d'avoine. Nous la détrempons avec du thé bouilli, nous l'étreignons ensuite avec les mains, et la mangions sans autre apprêt. Un Lama du pays de *Souniout* me

donna , à mon retour , un vase rempli de lait de jument et de chamelle ; je m'en servis plusieurs jours à la place du thé pour assaisonner ma farine d'avoine , et ce mélange me la rendait d'un goût meilleur. Je m'étais assez habitué à ce genre de nourriture , et je me promettais même , lorsque je serais revenu à *Sivang*, où l'avoine est en abondance , de pouvoir faire ainsi d'excellents repas ; mais quand je fus arrivé , ayant voulu me remettre à cette cuisine du désert , je n'y trouvai plus aucune saveur , et je n'en pus jamais avaler la grosseur d'une noisette. Pendant ce voyage , nous dormîmes continuellement sur la terre , et souvent , le soir , nous la trouvions trempée de pluie et presque comme de la boue ; malgré cela , je me portai bien soit en allant soit en revenant , et je n'ai pas connu que ma santé en ait été altérée.

« Pour connaître les mœurs des anciens peuples , on ne pourrait mieux faire que de les étudier chez les diverses nations Mongoles. Ce sont des empires éternellement dans l'enfance , qui n'ont jamais ni grandi ni changé ; c'est une antiquité toujours vivante , encore telle aujourd'hui qu'aux premiers jours. Au milieu d'eux , on croit se trouver au milieu de ces anciens peuples de la Mésopotamie dont parle l'Écriture. S'ils parlent d'un homme riche , l'énumération de ses biens se fait comme celle des patriarches dans la Bible : il a tant de centaines de dromadaires , tant de troupeaux de bœufs , tant de moutons. S'agit-il d'un roi , on dit : sa ville est à tel endroit , comme il est dit des rois de Chanaan ; et , en effet , il n'y a qu'une ville par royaume , tout le reste du pays est couvert de tentes. Les Tartares élèvent aussi sur les hauteurs des monceaux de pierres , comme Jacob et Laban firent sur le mont Galaad ; on voit le sommet de chaque colline couronné de ces monuments informes , qui sont aujourd'hui l'objet d'un culte superstitieux ; et telle était

peut-être aussi l'adoration sur les hauteurs, si commune aux Juifs, et cependant si réprouvée par l'Écriture. On dit encore que dans quelques endroits de la Mongolie on voit des hommes d'une taille monstrueuse, comme il en existait au temps de la nature primitive : mais comme je n'en ai point aperçu dans mon voyage, je n'ose pas me faire le garant de cette assertion.

« Je termine ici, Monsieur et cher Confrère, ce que je voulais vous dire des Mongoux ; aussi bien, si je prenais à tâche de raconter tout ce que j'ai vu de curieux dans ce pays si extraordinaire, pendant le cours d'un pèlerinage qui n'a pas embrassé moins de sept cents lieues, je ne sais quand je pourrais finir.

« Voilà donc ces immenses contrées qui viennent de nous être assignées par la Providence, et au sujet desquelles il vient de nous être dit par l'organe du S. Siège qui est son oracle : *Surge, et perambula terram in longitudine et latitudine suâ, quia tibi daturus sum eam* (1). Véritable terre promise que les enfants de saint Vincent vont parcourir, à la recherche des peuplades de bergers. En traversant la solitude, ils pourront répéter de dessus leurs dromadaires : *Funes ceciderunt mihi in præclaris* (2). Heureux ceux à qui il sera donné de dresser à Dieu, dans ces déserts, le tabernacle de la nouvelle alliance ! plus heureux encore ceux à qui il sera donné d'en cimenter les fondements de leur sang !

« Recevez, etc.

Votre dévoué Confrère,

« GABET, Prêtre de la Cong. des Miss. »

(1) *Lève-toi, et parcours cette terre dans sa longueur et dans sa largeur, car je te la donnerai.* Genèse 13. 17.

(2) *Les cordes sont tombées pour moi dans une terre délicieuse.* Ps. 15 7. Pour l'intelligence de ce texte, il faut se rappeler que dans le partage d'une propriété, chez les Juifs, chaque lot se mesurait avec des cordes.

---

## MISSIONS DE LA CHINE.

---

### VICARIAT APOSTOLIQUE DU KIANG-NAN.

*Lettre du P. Estève, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à son Supérieur en France.*

Chang-hai, 1<sup>er</sup> juin 1846.

« MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Comme ce qui vous intéresse le plus est la conversion des payens, je commence cette lettre par vous dire un mot de leurs dispositions. Les Chinois, en général, ne font paraître ni propension, ni éloignement à recevoir les lumières de la Foi; la masse de la nation se montre assez indifférente. On s'en rendra facilement raison, si l'on considère que depuis environ trois cents ans, l'Évangile n'ayant jamais cessé d'être prêché en Chine, la Religion chrétienne n'est plus chose nouvelle pour les habitants du Céleste Empire; tous la connaissent assez pour qu'elle ne leur inspire ni curiosité ni haine. Le dernier édit, dans lequel l'empereur proclame qu'il faut rendre aux fidèles les églises autrefois consacrées au culte chrétien, si toutefois elles n'ont pas été converties en pago-

des, cet édit, tout illusoire qu'il puisse être, n'a cependant pas laissé, sous plus d'un rapport, de faire sensation dans les environs de Chang-hai. Près de ce port, dans un rayon de sept à huit lieues, nous pouvons aller partout, non seulement dans les campagnes, mais encore dans les bourgs, et même dans les villes. Vous le voyez donc, mon R. Père, les portes ne sont plus fermées à l'Évangile; mais il s'en faut bien que toutes les oreilles lui soient ouvertes. Quand je parle en public aux payens, la plupart de mes auditeurs ressemblent à ceux dont il est question dans le Psaume 113<sup>e</sup>: *Oculos habent, et non videbunt; aures habent, et non audient* (1). Il y a quelques années, le Missionnaire qui aurait osé élever la voix contre les idoles se serait attiré la colère du peuple, et aurait payé de sa tête une telle témérité. Maintenant les Nankinois sont devenus plus tolérants; au lieu de se fâcher, ils se mettent à rire. C'est très-bien, sans doute, d'avoir l'humeur gaie; mais malheureusement cette gaité dégénère souvent en impiété, et nos payens chinois, sous ce rapport, ressemblent assez à vos incrédules d'Europe. Qu'opposeront-ils aux vérités que vous leur proposez? Ce ne sera aucun raisonnement, mais seulement quelque mauvais quolibet. Par exemple, parlez leur du ciel; ils vous demanderont à quoi l'on peut se tenir là haut pour ne pas tomber; et, sur un mot de cette force, vous verrez tout votre auditoire rire à gorge déployée. On lit dans la vie de S. François Xavier que, lorsqu'il parlait aux infidèles du Japon, tout le monde fondait en larmes; je ne doute pas qu'à sa parole il n'en eût été de même ici, mais assurément ce ne serait pas le moindre de ses miracles. Au reste

---

(1) Ils ont des yeux, et ne verront pas; ils ont des oreilles, et n'entendront point.

nos idolâtres riront aussi volontiers de toutes leurs superstitions , pour peu qu'on leur en fasse voir la fausseté et le ridicule : d'où l'on peut conclure que si la Chine est encore bien loin du catholicisme , elle devient cependant de jour en jour moins payenne. Ce que le paganisme perd de crédit dans les esprits, le christianisme le gagne , et bien au-delà. On ne veut pas croire , mais on sent de plus en plus la nécessité de la foi ; on ne dit rien contre le dogme , tout en se récriant contre la morale. Dernièrement j'avais une catéchumène de quatre-vingt-un ans que sa famille voulait détourner de recevoir le baptême ; ayant rencontré son frère : « Est-ce toi , lui dis-je , qui veux fermer à ta sœur l'entrée de l'église et du ciel ? — Oh ! non , répond-il , ma sœur a bien raison de se faire chrétienne ; tout ce qui se pratique dans nos pagodes est bon pour tromper les sots ; moi qui ne manque pas d'esprit , je n'y crois pas le moins du monde. » Ravi de l'entendre parler sur ce ton : « Je vois bien , lui dis-je , que toi aussi tu crois en Dieu. — Pour cela non , reprend-il. — Mais enfin si tu ne crois ni à Dieu , ni aux idoles , à qui crois-tu donc ? » Levant alors fièrement la tête , et prenant sa grosse voix , il s'écrie d'un ton solennel : « Je crois à mon ventre , je crois qu'ici-bas il faut manger et boire. — Bon , mon ami , tu en crois tout autant que le bœuf et l'âne qui paissent dans la prairie. Et ton âme , qu'en feras-tu ? » Mon vieux philosophe s'était déjà mis à fumer sa pipe, longue de quatre ou cinq pieds , et ne m'écoutait plus. Je fis comme lui , à la pipe près. C'est là , mon R. Père, l'esprit du peuple nankinois : rire de tout , et toujours. Ainsi vos prétendus esprits forts qui s'imaginent être de grands et sublimes génies , parce qu'ils osent se railler de tout en matière de religion , trouveraient ici des rivaux et des maîtres parmi nos plus sots et nos plus ignorants Chinois.

« Il y a quelque temps , la crainte des mandarins était un des plus grands obstacles aux progrès du christianisme. Aujourd'hui , il n'y a plus que les riches qui craignent , moins pour leur personne que pour leur bourse ; mais le respect humain exerce sur tous une puissance funeste. Les considérations de la chair et du sang , voilà aujourd'hui le grand obstacle au progrès de la Foi. « Si je crois en Dieu , que diront mes parents , que dira mon mari , que diront mes oncles ? » Chose plus pitoyable encore , c'est quelquefois le mari qui a peur de sa femme , et l'oncle de son petit-neveu. « Quand tout le monde croira , moi aussi je croirai ; » tel est maintenant le refrain ordinaire.

« Un des spectacles qui nous déchirent le cœur , c'est de voir l'acharnement de certaines familles pour s'opposer à la conversion de leurs proches ; il en est qui forment une espèce de ligue pour fermer au Missionnaire tout accès dans leurs maisons. Toutefois , quand j'apprends qu'un payen est gravement malade , je fais tous mes efforts pour parvenir jusqu'à lui. Un jour qu'un jeune catéchumène de dix-neuf ans était venu me chercher pour baptiser son père , dont la vie était en danger , et qui , disait-on , désirait beaucoup me voir , je me hâtai de me rendre au lieu indiqué , et je frappai à la porte du moribond. On refuse d'ouvrir. J'y retourne le lendemain ; même opposition. Que faire ? Je feins de vouloir mépriser la consigne et entrer de force. Voici aussitôt l'alarme au camp ; de tous les côtés on fait une sortie contre moi ; tout ce qu'il y a dans la maison , depuis l'enfant muni d'un hochet jusqu'au vieillard armé de béquilles , se range en ordre de bataille devant la porte comme pour repousser l'assaut. Mon intention était en partie remplie ; je voulais , dans le cas où il n'y aurait aucun moyen d'entrer , attirer tous ces pauvres gens de-

hors , afin de leur dire un mot sur les vérités du salut. Pendant que je prêchais , tout mon auditoire cherchait à étouffer ma voix par ses cris , et il me fallut battre en retraite.

« Quoique les conversions ne soient pas encore très-nombreuses , elles deviennent cependant de jour en jour moins rares. Depuis le commencement de cette année , j'ai baptisé environ cent trente adultes. Le mois de S. Joseph (le mois de mars) m'a été le plus favorable ; il y a eu peu de jours de ce beau mois où je n'aie fait quelque baptême. La veille de la fête de ce grand patron de la Chine , je fus heureux de lui offrir neuf nouveaux clients. Je désirais en avoir au moins une douzaine à lui présenter le jour même de sa fête. Dans la chrétienté où je célébrai la sainte messe , huit catéchumènes me parurent dignes d'être admis dans le sein de l'Eglise , et dans celle où j'allai ensuite , j'en trouvai trois autres bien préparés , ce qui ne faisait en tout que onze. Il manquait encore une fleur au bouquet. Où l'aller chercher ? Je l'ignorais ; mais S. Joseph le savait bien. Il y avait , dans une obscure cabane , un pauvre enfant payen , atteint de je ne sais quel mal contagieux et presque réduit à l'agonie : c'était sur cet infortuné , tout-à-fait digne de compassion , que S. Joseph avait daigné abaisser un regard de bonté ; c'était à ce petit lépreux qu'il voulait encore ouvrir la porte du ciel. Je tressaillis de joie quand on vint me parler de lui. Je le trouvai dans un état vraiment pitoyable ; son corps exhalait une odeur fétide et n'était qu'une croûte depuis les pieds jusqu'à la tête. Les médecins l'avaient abandonné ; personne n'osait approcher de lui , excepté sa mère. En voyant comme cette pauvre femme lui prodiguait ses soins et lui témoignait sa tendresse de toutes les manières possibles , je me disais à moi-même : un Missionnaire pour-

rait-il avoir moins de charité qu'une mère payenne ?

« Cet enfant n'avait jamais entendu parler de notre religion sainte. Je lui demande s'il veut croire en Dieu. Aussitôt il fait effort pour me répondre : « Oui , je le veux. — Et veux-tu l'aimer ? — Oui, je le veux. »

S. Joseph l'avait déjà préparé à la grande grâce qu'il devait recevoir. Je l'instruisis et l'excitai à la contrition en lui présentant le crucifix , qu'il voulait toujours tenir collé contre ses lèvres. Au moment de verser l'eau sainte, je fus obligé de m'arrêter quelque temps , ayant peine à distinguer ce qui était peau de ce qui était ulcère. Enfin , ayant trouvé sur le sommet de la tête un petit endroit sûr , je le baptisai et lui donnai le nom de Joseph. Le lendemain mon petit ange s'en alla au ciel rejoindre son bon Patron : comme il aura dû le remercier !

« Ma douzaine était complète , mais je voulais le treizième : St. Joseph daigna encore me l'accorder. Etant allé d'un autre côté pour un chrétien malade , je m'informai s'il n'y avait pas aussi quelque payen en danger de mourir. On me répondit que non , et moi je prétendis qu'il y en avait , sachant par expérience que dans ce pays-ci , pour peu qu'on cherche , on est sûr de trouver une âme à sauver. En effet , j'appris bientôt qu'il y avait dans le voisinage une payenne octogénaire , réduite à garder le lit. On me dit qu'il était inutile d'aller chez elle ; c'est pourquoi j'y courus aussitôt. Sur le chemin , je rencontrai un petit garçon qui , venant de chez la malade , m'assura qu'il n'y avait rien à espérer , parce que son fils , qui d'ordinaire allait vendre ses herbes au marché , était resté à la maison pour m'empêcher d'en franchir le seuil. « Va-t-en bien vite à l'école , mon petit ami , lui dis-je ; je n'ai pas le temps de t'écouter. » Si l'on s'amusait à écouter tout ce que disent les petits Chinois et même les grands , on n'en finirait jamais.

J'arrive , et le fils de la malade , loin de faire aucun acte d'hostilité , me reçoit fort poliment. Pour le gagner tout-à-fait , je lui fis quelques jolis compliments , et lui demandai très-humblement la permission de saluer sa mère. Non seulement il me le permit , mais il m'aida même à l'instruire , et quand elle n'entendait pas bien , il lui répétait mes paroles en criant de toutes ses forces. C'était nécessaire ; car la malade était assez dure d'oreille , et l'on faisait passablement de bruit autour de nous. La pauvre maison construite en bambous ne fut pas sans avarie : les curieux agrandissaient la porte pour entrer ; les petits garçons , qui sont partout les mêmes , écartaient les bambous pour passer là tête à travers la cloison , et voir plus à leur aise. En vain la bonne vieille leur criait qu'elle allait les battre ; ils riaient de ses menaces impuissantes. Je l'exhortai comme je pus à la patience , et après l'avoir instruite suffisamment , je la baptisai et lui portai le saint Viatique , en présence des payens qui gardèrent assez bien le silence , grâce aux recommandations réitérées que leur firent quelques bons chrétiens. Après la cérémonie , ce fut à qui me questionnerait davantage , et je ne laissai pas échapper une si belle occasion pour un missionnaire.

« Au reste , de quelque côté qu'on aille , on trouve partout à évangéliser. Dernièrement je fis un petit voyage pour voir le P. Clavelin dans son île de Tsong-ming. A peine eus-je abordé , que je me vis environné sur le rivage d'un grand nombre d'insulaires , qui me reconnurent pour Européen. Je portais à mon confrère la belle image des soixante et dix serviteurs de Dieu récemment déclarés Vénérables par le Souverain Pontife Grégoire XVI. C'était parfait pour faire accourir des curieux. Mon image n'était par encore entièrement déroulée que déjà l'attrouplement était aussi nombreux que je pouvais le désirer. Il

aurait fallu voir comme on ouvrit de grands yeux , et comme on fut attentif à mes paroles.

« Après que les porteurs qui devaient brouetter mon bagage furent venus , je pris congé de l'assemblée , et me rendis à la chapelle la plus voisine. Là une sage-femme payenne vint m'apporter un petit enfant qu'on lui avait donné à étrangler. Elle me promit en même temps de se faire chrétienne , et je crois qu'elle le promit de bonne foi ; car le lendemain elle m'envoya une vieille chinoise de ses amies , afin que je l'exhortasse à croire en Dieu. Un néophyte m'amena aussi quatre payens qui témoignaient un grand désir de recevoir le baptême. J'allai voir ensuite le P. Clavelin qui me fit part des pieuses industries dont il se sert pour découvrir et sauver les enfants abandonnés. Pendant la journée que je passai avec lui , je fus témoins de tout le bien qu'il fait , et je m'excitai à l'imiter de mon mieux.

« Le lendemain , je retournai au rivage de la mer pour m'embarquer de nouveau. En attendant le moment de la marée , je fis connaissance avec un passant qui m'invita fort poliment à boire le thé dans sa maison. Là toute la famille s'assembla pour me saluer ; beaucoup de gens du dehors accoururent aussi pour me voir. A Tsong-ming, l'Européen est encore un personnage qui excite la curiosité. Après avoir causé assez longuement avec mon hôte , je le remerciai de l'accueil qu'il m'avait fait , je lui fis promettre d'embrasser notre sainte Religion , et me rendis à ma barque. L'eau était toujours trop basse pour partir ; je pensai donc à pérorer encore un peu du haut de mon embarcation. Les Chinois aiment beaucoup à faire la conversation avec qui que ce soit , mais surtout avec les étrangers ; de manière qu'on n'a pas besoin ici de sonner de la trompette pour faire accourir tout le monde : il suffit de se montrer. D'abord je restai assis dans l'inté-

rieur de la barque, afin d'exciter un peu le désir des curieux qui allongeaient tous le cou vers moi ; puis je me levai et parus sur le pont. L'auditoire était plus nombreux que jamais. Dans la foule se trouvait un jeune chrétien de dix-sept à dix-huit ans que les payens me signalèrent. Je fus très-heureux d'avoir à qui m'adresser ; je le questionnai sur Dieu , sur le ciel , sur l'enfer , sur le jugement , et je me servis de lui pour instruire ses pauvres compatriotes. Ce cher enfant n'était pas le moins du monde intimidé ; il me demanda un chapelet ; jugez si je lui en donnai un de bon cœur.

« J'avais à peine mis pied à terre sur le continent , qu'un catéchumène , dont la femme avait été baptisée à l'article de la mort , ayant eu connaissance de mon arrivée , vint me prier de lui accorder la même grâce. Comme il était bien préparé , je ne crus pas pouvoir repousser sa pieuse demande ; je lui conférai le baptême , en présence d'un grand nombre de payens , et après la cérémonie , je les exhortai tous à l'imiter. Vous le voyez , mon R. Père , à chaque instant , à chaque pas , nous pouvons faire connaître le vrai Dieu.

« Nous savons que tout le bien qui se fait est l'ouvrage de la grâce ; mais ici peut-être plus qu'ailleurs la conversion des payens nous rend cette vérité sensible , et nous la fait , pour ainsi dire , toucher au doigt. Presque tous ceux qu'on baptise viennent d'eux-mêmes , conduits par une main invisible , car la divine bonté met tout en œuvre pour sauver ces pauvres idolâtres , surtout au moment de la mort. Dernièrement j'entendis raconter qu'un payen , réduit à l'agonie et déjà tenu pour mort , se réveilla tout-à-coup en s'écriant qu'il voulait croire en Dieu. Pourquoi ? parce qu'il avait vu , disait-il , des démons s'élançant sur lui et l'entraîner vers un abîme de feu , où il aurait été infailliblement précipité , si deux

inconnus vêtus de blanc n'étaient venus à son secours. Ces deux inconnus , disaient nos chrétiens , étaient sans doute ses deux petits frères , ondoyés à l'insu de leurs parents et morts presque aussitôt après le baptême.

« Quoique le nombre des néophytes augmente tous les jours , il est encore bien loin de ce qu'il fut autrefois. Sous l'empereur Kang-hi , on comptait dans cette province trois cent mille chrétiens ; il n'en reste plus que soixante mille. La persécution d'un côté , et de l'autre le manque d'ouvriers apostoliques , ont causé cet affreux désastre. Vingt-quatre grandes chapelles , dont plusieurs méritaient presque le nom d'églises , s'élevaient jadis au milieu des campagnes et des villes ; presque toutes ont été détruites , ou , ce qui est plus malheureux encore , ont été converties en pagodes. Depuis trois ou quatre ans , on construit de tous côtés de nouveaux oratoires , mais il nous faudrait quelques sanctuaires assez imposants pour relever la majesté du service divin , et nous n'en avons pas un seul. Quelle impression ne ferait pas sur nos payens la vue d'un temple comme vous en avez en Europe , surtout si l'office pouvait s'y célébrer avec solennité ! L'on peut bien dire qu'ici le culte est réduit à sa plus simple expression : il n'y a que la piété des fidèles qui embellisse nos jours de grande fête. Dans plusieurs pays d'Europe les hommes seuls ont le droit d'élever la voix dans l'église ; ici , c'était tout le contraire , avant que Monseigneur y mît ordre. Les vierges seules étaient en possession de psalmodier et de chanter les prières de la messe. Aujourd'hui tout le monde chante à la fois , et quand on est bien d'accord , c'est un ensemble aussi mélodieux que touchant.

« Déjà , mon R. Père , vous avez entendu parler des vierges chinoises ; je veux aussi vous en dire un mot. Vous savez que dans chaque chrétienté , il est un certain

nombre de personnes qui , sans être liées par les vœux religieux , font profession de garder la virginité. Ce sont elles qui font les hosties , les cierges et les ornements d'autel ; elles remplissent toutes leurs fonctions à la manière des anges , c'est-à-dire sans que personne les voie. On peut les appeler avec vérité la fleur de la chrétienté , et cette espèce de fleur fait grand honneur au jardin de l'Eglise. Qu'il fait beau voir le lys de la virginité briller ici au milieu de la fange de l'idolâtrie ! Rien ne peut exprimer quelle est la licence des mœurs en pays infidèle ; mais l'excès du vice sert , dans les desseins de Dieu , à faire ressortir l'éclat de la plus pure des vertus, et il n'en faudrait pas davantage à des yeux clairvoyants pour reconnaître sa céleste origine. L'attrait pour cette vie angélique ne paraît nulle part plus puissant que là où, naturellement parlant ; on devrait en ignorer même le nom. Dans mon district , qui compte environ neuf mille chrétiens , il y a plus de trois cents vierges. Bon nombre de chapelles sont dues à la libéralité de ces pieuses filles , et presque toutes les aumônes que j'ai reçues pour la Mission me sont venues de leurs mains. Celles qui n'ont que leur travail pour vivre , veulent exercer aussi leur charité et trouvent toujours moyen de faire leur offrande, mais avec une si grande humilité, qu'elles évitent autant d'être vues qu'un voleur quand il médite un mauvais coup. Ces vierges nous sont d'un très-grand secours pour instruire les ignorants , pour baptiser et élever les enfants abandonnés , et pour exhorter les payens en danger de mort. Si l'on est sourd à leurs exhortations , on ne peut du moins s'empêcher de louer leur zèle et de respecter leur vertu. Tout ce que font les Sœurs de St. Vincent de Paul en Europe , les vierges chinoises en sont capables. Aussi Dieu se plaît à répandre ses bénédictions sur toutes les œuvres qu'elles entreprennent pour

son amour et pour sa gloire. Je ne puis m'empêcher de vous en citer un exemple.

« Dans un village qui n'avait pas été visité depuis de longues années , plusieurs familles chrétiennes vivaient dans un oubli presque total des devoirs de la religion. Une vierge appelée Marie Tsam en était vivement affligée , et demandait sans cesse au Seigneur qu'il lui fit connaître ce qu'elle devait faire pour remédier à un si grand malheur. Dieu lui inspira la pensée de bâtir à ses frais un petit oratoire. La chapelle construite , elle fit des instances auprès de ses parents et de ses voisins pour les engager à venir prier avec elles. — « C'est impossible , disaient-ils , nous ne savons aucune prière. — Venez toujours , leur répondait-elle , je vous apprendrai celles que je sais ; si vous ne priez pas , comment pouvez-vous espérer de vous sauver ? » Elle se mit d'abord à instruire les enfants, et en peu de temps la chapelle fut remplie de fervents néophytes. Maintenant on y prie tous les jours matin et soir , et le dimanche on y fait le chemin de la croix. Dernièrement cette vierge vint me chercher pour baptiser une petite fille payenne qu'elle a adoptée , et qu'elle se propose d'élever dans la crainte et l'amour du Seigneur ; elle a aussi converti quatorze grandes personnes , dont cinq ont déjà reçu le baptême ; les autres habitants de son village se préparent à le recevoir bientôt. Tout le bonheur de cette pieuse fille est de prier, d'entendre la sainte messe et de faire la sainte communion. J'ai vu beaucoup de communautés religieuses en France, mais je ne me souviens pas d'avoir rencontré une religieuse d'une plus grande piété.

« Les vierges de ce pays n'ont pas d'autre clôture que la prudence , ni d'autre voile que la modestie ; elles n'en sont pas moins la consolation de l'Eglise et un sujet d'admiration pour les payens. Elles savent si bien

inspirer l'amour de la sainte vertu , que souvent elles parviennent à recruter des émules et des modèles dans les rangs mêmes de l'infidélité. En voici un bel exemple : une payenne ayant fait connaissance avec une de ces vierges chrétiennes , celle-ci lui dépeignit son bonheur avec des couleurs si vives , qu'elle fit naître dans le cœur de cette femme les sentiments d'une sainte envie. Dieu exauça ses désirs , et bientôt elle fut en état de recevoir le baptême. Elle prit le nom de Magdeleine. C'était trop de joie pour l'heureuse néophyte ; elle voulut la faire partager à toute sa famille. D'abord on se moqua d'elle , puis on finit par l'écouter et par se rendre à tout ce qu'elle souhaite, tant est puissante la grâce secondée par le zèle le plus pur ! Père, mère , frères , sœurs , et bien d'autres encore devinrent bientôt chrétiens. On compte maintenant vingt enfants de Dieu là où il n'y avait naguère que des esclaves du démon , et ce nombre sera peut-être doublé avant un an. C'est cette fervente néophyte , Magdeleine Som , qui a instruit à elle seule toute cette chrétienté naissante. Sa famille a maintenant le dessein de bâtir une chapelle , ce qui contribuera beaucoup à la gloire de Dieu.

« Qu'elle est belle , mon R. Père , l'existence d'un Missionnaire en Chine ! Il m'est impossible de vous la dépeindre telle qu'elle est. A ceux qui pourraient en douter je dirais : *gustate et videte* (1). Mon Dieu ! que tous ceux qui s'ennuient et ne savent que faire de leur temps en Europe , viennent donc ici. Figurez-vous un prêtre chargé de desservir , non pas trois ou quatre paroisses , mais soixante-dix ou quatre-vingts chrétientés ; figurez-vous ce prêtre appelé de tous les côtés à la fois par des milliers de néophytes , et entouré de plusieurs millions

---

(1) Goûtez et voyez. Ps. 35. 9.

d'infidèles , aurait-il le temps de penser à l'ennui ? Le ministère apostolique offre mille consolations : c'en est une grande en particulier de se voir aidé et secouru par un grand nombre de néophytes zélés, dans la guerre que l'on fait jour et nuit au démon. La grâce du Seigneur adoucit tout et fait trouver le bonheur partout. Jusqu'à présent je n'ai encore eu qu'un sujet de peine , c'est de ne pas pouvoir suffire à ma mission ; et voici que cette peine est déjà changée en joie par l'arrivée de nouveaux Pères et par l'espoir d'un prochain renfort. Il ne nous reste donc plus qu'à rendre grâces au Seigneur.

« Daignez , mon R. Père , me servir d'interprète auprès de tous nos Pères et Frères , et recevoir l'assurance , etc.

« ESTÈVE , S. J. »

*Extrait d'une lettre du R. P. Clavelin, de la Compagnie de Jésus , à un Père de la même Compagnie.*

Tsong-ming , 31 mai 1845.

« MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Vous avez pu voir dans une de mes lettres précédentes que , grâce à la bonté divine, mes travaux ne sont pas tout-à-fait infructueux dans l'île où j'ai été envoyé. Comme l'important n'est ni de semer ni d'arroser , mais bien d'obtenir cet accroissement que Dieu seul donne , je forme une nouvelle milice , destinée à protéger la portion du champ que le Père de famille a confiée à mes soins , et pour mieux toucher le cœur de Dieu , je n'admets dans ses rangs que des âmes pures , innocentes , encore revêtues de leur robe baptismale , et aux prières

desquelles Notre Seigneur ne saurait rien refuser. J'ai déjà complété la première compagnie; elle se compose de cent enfants payens baptisés à l'article de la mort. La plupart de ces pauvres créatures avaient été abandonnées par leurs parents et recueillies par nos chrétiens.

« Les fidèles sachant que, s'ils veulent faire plaisir au Père, il faut lui annoncer qu'on a baptisé des enfants payens à l'article de la mort, commencent à s'occuper activement d'une si bonne œuvre. Ils savent également que c'est un moyen infallible d'avoir des médailles; et le prix que leur foi attache à ces pieux objets, joint aux indulgences que le St. Siège vient tout récemment d'accorder à ceux qui procurent la grâce du baptême à ces petis moribonds, excite puissamment leur zèle. Quelques chrétiens m'ont apporté de cinq à six lieues de distance plusieurs de ces nouveaux-nés; j'ai été obligé de leur dire que cela n'était pas nécessaire pour avoir la médaille, que l'important était de trouver les enfants abandonnés, de les bien baptiser et d'en prendre soin ensuite jusqu'à leur mort, ou bien encore de parvenir à baptiser ceux qui mouraient dans leur propre famille.

« Parmi les enfants qui m'ont été apportés, j'en ai vu qui avaient encore le front tout noirci par la fumée du papier brûlé en l'honneur du démon pour obtenir leur guérison. Il y a un mois qu'on m'en présenta un déjà âgé de trois à quatre ans. Comme il s'amusait dans la campagne à couper de l'herbe avec un couteau, il fut saisi tout-à-coup d'une maladie violente et inconnue. Un devin fut consulté; il répondit gravement que cet enfant, en enfonçant son couteau dans la terre, avait blessé le diable à la cuisse, et que celui-ci s'en était vengé en lui envoyant cette maladie. Mille superstitions n'ayant pu apaiser le démon vindicatif, on résolut d'abandonner

l'enfant. Une chrétienne qui en fut informée, le demanda et l'obtint. Les parents ajoutèrent même que, si le baptême lui rendait la santé, ils se feraient chrétiens. Je n'en ai point entendu parler depuis. De tous ceux qui ont été ainsi baptisés, quatre ou cinq seulement survivent encore. Mais combien y en a-t-il qui échappent à nos recherches ! Ceux que nous avons recueillis sont, pour ainsi dire, comme une goutte d'eau enlevée à la rivière. Combien en ai-je vu dans les fossés pleins d'eau ! On les y jette pendant la nuit, et deux minutes après ils sont suffoqués. Il faut dire aussi qu'on en jette beaucoup qui sont déjà morts, et cela pour s'épargner des embarras de sépulture. Aujourd'hui j'en ai baptisé un dont le père voulait absolument se défaire ; la mère, un peu plus humaine, en a prévenu une chrétienne qui est allée le chercher. Il sera dans le ciel au premier jour. Dans la presque île de Krémén, on voit quelquefois des hommes chargés d'un certain nombre de ces petits enfants qu'ils vendent au plus offrant, mais toujours à bon marché. Une bonne vierge en a acheté trois et est parvenue à en baptiser trois autres qui se mouraient. Ceux qu'elle a payés lui reviennent à cent cinquante sapecs, c'est-à-dire à soixante-dix centimes environ. Au bout de deux ou trois jours, il y avait six anges de plus au ciel. Vous pensez bien que j'ai donné mes instructions pour qu'on achète tous ceux que l'on trouverait en pareil état.

« Au commencement de ce beau mois de mai, j'avais promis à la St<sup>e</sup> Vierge de lui offrir, à la fin du mois, un bouquet de fleurs spirituelles d'une espèce nouvelle, et qui, je l'espère, lui auront été bien agréables. Il devait se composer de trente de ces jeunes innocents qui s'en vont tout droit au ciel. Je n'ai pas été trompé dans mon attente ; aucune de ces fleurs ne m'a manqué. J'ai même pu les présenter à notre Mère par les mains

de huit adultes , également régénérés pendant le cours de ce mois. Cinq de ces enfants sont morts après leur baptême....

« La Providence paraît se manifester ici d'une manière plus sensible qu'en Europe , soit envers ceux qui semblent être les élus , soit envers ceux qui se sont attiré la réprobation divine. J'ai fait déjà plusieurs fois cette remarque ; et un jour que je la communiquais à un ancien Missionnaire , il me raconta en preuve de ce fait le petit trait suivant. Dans son district se trouvait une pauvre chrétienne , malade depuis un an. Son indigence la mettait hors d'état d'aller trouver le Missionnaire, ou même de payer quelqu'un pour le faire avertir. Mais , pleine de foi , elle ne cessait de prier Dieu de ne pas la laisser mourir sans sacrements , et sa ferveur redoublait à mesure qu'elle se sentait décliner. L'homme de Dieu , en parcourant son district , passa dans une petite ville , où il n'avait nullement envie de s'arrêter. Voulant savoir l'heure , il regarde sa montre ; il la trouve dérangée sans pouvoir en soupçonner la cause. Il apprend qu'il y a un horloger dans la ville ; il va le trouver. C'était dans la maison même de cet artisan qu'habitait la malade qui désirait tant voir un prêtre. Elle fut bientôt informée de la présence du Missionnaire. Jugez de sa joie. Celui-ci la confesse et lui donne l'extrême-onction. Pour comble de bonheur on trouve dans le voisinage tout ce qu'il faut pour dire la sainte messe. La malade communit avec une ferveur d'ange. Après la messe , le Missionnaire se presse de partir ; le fils unique de cette chrétienne le reconduit à quelques pas dans la rue , et en rentrant à la maison il était orphelin ; sa mère s'en était allée au ciel.

« Je suis , etc.

• CIAVELIN , S. J. •

*Lettre du R. P. Gonnec , de la Compagnie de Jésus ;  
à un Père de la même Société.*

Kiang-nan , 13 juillet 1845.

« **MON RÉVÉREND PÈRE,**

« Pendant les trois premiers mois qui ont suivi mon arrivée en Chine , je n'ai eu aucun poste fixe ; j'étais occupé à courir de chrétienté en chrétienté pour administrer l'extrême-onction aux malades , et pour entendre les confessions. Depuis , on m'a assigné un district aussi vaste qu'un diocèse de France ; il renferme près de sept mille chrétiens , et je ne sais combien de millions d'infidèles ; là , je suis Vicaire , Curé , Missionnaire et presque Evêque. Jugez comme tous ces ministères sont faciles , lorsqu'on sait à peine balbutier quelques mots , et qu'on a tous les jours à traiter avec des personnes qu'on ne comprend pas. Dernièrement je me suis surpris à faire en français une chaude exhortation à un pénitent qui n'entendait pas mon chinois.

« Depuis quatre mois que je me trouve dans ce district , je suis un être amphibie : la moitié de ma vie se passe sur l'eau dans ma petite nacelle , car dans cette partie de la Mission il n'y a presque pas d'autre moyen de transport ; on se sert rarement de palanquins. Ces barques chinoises sont fort commodes et ont un grand air de propreté. La mienne est divisée en trois compartiments , le premier pour le Missionnaire , l'autre pour mon catéchiste , et le troisième

pour mon batelier. Ma petite cabine , qui est la chambre principale , a environ trois pieds et demi de largeur sur cinq et demi de longueur et quatre de hauteur. Là se trouvent dans différentes cases tous les objets qui sont à mon usage , chapelle , habits , livres , voir même une batterie complète de cuisine chinoise , c'est-à-dire quelques petites assiettes et un grand vase pour faire cuire le riz. Là aussi je puis étendre mon lit quand je dois faire une longue course ou voyager paisiblement la nuit , pourvu toutefois que ce ne soit pas sur une des quatre ou cinq grandes rivières qui traversent ma Mission , car depuis la guerre avec les Anglais les voleurs y abondent , et mon prédécesseur y a été dévalisé deux fois. Pour moi donc point de demeure fixe , je suis aujourd'hui dans un endroit et demain dans un autre , selon que les infirmes , les baptêmes , les mariages m'appellent au septentrion ou au midi , au levant ou au couchant. Il est bien rare que je passe plusieurs jours de suite dans le même lieu. Les malades sont ici en plus grand nombre que dans les autres parties du Kiang-nan : c'est la partie la plus marécageuse et la plus malsaine. Aussi , depuis plus d'un mois , ils semblent avoir fait vœu de ne pas me laisser une demi-journée de repos. Heureux encore si je pouvais avoir la consolation de porter les secours de la religion à tous ceux qui les réclament , et si je n'avais pas la douleur d'apprendre que de pauvres chrétiens qui ne se sont pas confessés depuis quatre à cinq ans , faute de prêtres , sont morts sans sacrement après m'avoir fait chercher ou m'avoir attendu plusieurs jours !

« Vous savez que nos chrétiens ont une grande dévotion pour l'extrême-onction. Un petit rhume , une petite fièvre , un léger mal de tête , c'en est assez pour qu'ils viennent demander à être administrés ; à plus forte rai-

son si la maladie paraît grave. Il y a chez eux toute la simplicité de la foi , et Dieu semble se plaire à la récompenser même dès cette vie. Nos bons néophytes qui, dans leurs infirmités , n'ont guère d'autre médecin que la divine Providence , trouvent souvent dans l'extrême-onction un remède efficace qui leur rend la santé. J'en ai vu plusieurs fois des exemples frappants.

« En France on serait plus qu'étonné, si on voyait de pauvres malades qui n'ont plus que deux ou trois jours de vie, venir en barque, de quinze, vingt, trente lieues, pour recevoir les derniers sacrements ; ici c'est la chose du monde la plus commune. La disette de prêtres et la crainte d'être privé des secours de l'Eglise ont introduit cet usage parmi nos chrétiens. Le Missionnaire se trouve par ce moyen en état d'assister un plus grand nombre de malades. Un jour on m'en a apporté neuf de différents endroits dans la même chapelle ; c'était un vrai hôpital. J'entendis leurs confessions , je les communiai , je donnai l'extrême-onction à plusieurs d'entre eux et les renvoyai tous remplis de consolation ; mais mon contentement était bien aussi grand que celui de ces bons néophytes. Que diraient de cette pieuse coutume les chrétiens indifférents d'Europe , surtout si on ajoutait que ces malheureux assez souvent meurent dans leurs barques au milieu de leur route ? Un petit fait , arrivé il y a peu de jours , vous fera encore mieux admirer la foi de nos chrétiens. J'avais été appelé par un malade à l'une des extrémités de mon district ; après la messe , je vis entrer deux courriers qui me prièrent d'aller visiter un infirme dans une chrétienté éloignée de dix lieues. Vite , je me mets en route avec eux. Chemin faisant , nous rencontrons une barque ; c'étaient des fidèles qui m'apportaient un malade. Ne reconnaissant pas le batelier qui me conduisait , ils continuèrent à se diriger vers la pa-

roisse que je venais de quitter , tandis que je me rendais dans une autre , voisine de la leur. Ces pauvres gens après avoir ramé toute la journée , arrivent enfin sur le soir bien fatigués. Point de Missionnaire. Que faire ? ils se remettent aussitôt en route , espérant me rejoindre avant mon départ. Nouvelle déception ; j'avais poussé plus loin après avoir dit la sainte messe. Nos barques se rencontrèrent encore ; mais cette fois nos bateliers se reconnurent. Ce malade me fit compassion bien plus encore que ses gens. Ne pouvant revenir sur mes pas , je lui offris d'entendre sa confession dans sa misérable barque et puis de lui administrer l'extrême-onction. Mais ce brave homme me répondit que depuis fort longtemps il n'avait pas eu le bonheur de communier , et que , puisqu'il était près de moi , il ne me quitterait point qu'il n'eût été muni de tous les sacrements de l'Eglise. Il lui fallut donc encore revenir jusqu'à notre chapelle et faire avec moi près de huit lieues.

« Encore un trait et d'un autre genre ; car ici nous en voyons de toutes les sortes. Un matin , après avoir administré sept malades , dont plusieurs étaient moribonds , je me disais à moi-même : voilà une journée bien remplie. Là dessus , je me disposais à prendre mon déjeûner , lorsque deux courriers m'arrivèrent d'une chrétienté éloignée de plus de treize lieues. — « *Lô-ia* , *homme vénérable* , me dirent-ils , deux malades vous prient de venir les confesser. » Aussitôt je m'élançai dans ma petite barque qui , grâce à un bon vent que la divine Providence fit souffler très à propos pour enfler ma voile , put arriver avant la nuit. Mais voyez ce que sont les Chinois : les deux moribonds étaient deux bons vieux dont toute la maladie consistait à n'être pas nés quarante ans plus tard ; l'un vint se confesser gaiement dans ma petite chambre avant la sainte messe ; et l'autre ,

mon catéchiste le trouva fumant tranquillement sa pipe , après s'être fortifié par un bon repas. Ces chrétiens désespérant de pouvoir attirer le Missionnaire au milieu d'eux , avaient pris le plus court et le plus sûr chemin en l'appellant sous prétexte de malades en danger. Je me fâchai , ou plutôt je fis semblant de me fâcher , afin qu'ils ne revinssent pas à la charge une autre fois ; mais je crois qu'il m'eût été bien difficile de leur donner la contrition de leur faute.

« Que vous dire du respect que nos chrétiens ont pour les Missionnaires ? Le prêtre est à leurs yeux ce qu'il est de fait aux yeux de la foi , c'est-à-dire le représentant de Dieu sur la terre, un autre Jésus-Christ. Sa visite est au moins une aussi grande fête pour eux que dans vos petits villages la présence du premier Pasteur. Quelquefois des décharges bruyantes annoncent son arrivée et son départ. Le jour de la Purification, les chrétiens voulurent m'honorer d'un feu d'artifice ; c'était aux portes d'une ville qui renferme , dit-on , près de deux millions d'habitants. Que sera-ce lorsqu'ils auront dépouillé entièrement cette crainte sous l'impression de laquelle ils vivent depuis si longtemps ? Maintenant que , d'après le traité conclu avec l'ambassadeur de France, les Européens peuvent bâtir des églises dans les cinq ports ouverts au commerce, et que les Chinois ont la liberté d'embrasser notre sainte religion , quels heureux changements n'avons-nous pas à espérer ? Aussi commencent-ils à respirer et à s'affranchir des anciennes servitudes. Jusqu'ici, dans plusieurs endroits, il achetaient tous les ans la permission d'adorer le vrai Dieu. Cette année les mandarins ont demandé la somme accoutumée, et les chrétiens l'ont refusée impunément. Les payens eux-mêmes se mettent aussi à se demander s'ils ne sont sur la terre que pour manger du riz. Lorsqu'ils ont connaissance du passage

d'un Missionnaire dans quelque chrétienté , la curiosité les y amène assez souvent en grand nombre , et il n'est pas rare que , pendant l'immolation de la divine hostie , plusieurs de ces aveugles ouvrent les yeux à la lumière et renoncent à leurs idoles.

« 18 juillet. — Je reviens à vous , mon R. Père , après quatre jours d'excursions pour mes malades. Dans la chrétienté que j'ai visitée hier , j'ai encore découvert une famille de huit personnes qui vient d'abjurer le culte des faux dieux. C'est la famille d'un magister, (*siè sam*) , lequel doit sa conversion à un de ses petits écoliers , chrétien de six ans qui sait très-bien ses prières. Le magister se plaisait à les lui faire chanter : or le petit bonhomme a tant chanté et si bien chanté , qu'enfin il a enchanté le *Siè sam*.

« Il faut qu'en terminant je vous raconte un trait qui vous donnera quelque idée des mœurs chinoises , et vous fera connaître le moyen simple et facile qu'on emploie ici pour se venger d'un ennemi. Voici ce qui est arrivé , il y a quelques semaines. Un payen , autrefois riche , avait eu , comme tant d'autres , la folie d'échanger ses piastres contre l'opium des Anglais ; toute sa fortune s'en était allée ainsi en *fumée* , au point qu'il ne lui restait pas même un peu de riz. Dans une telle détresse il va frapper à la porte d'un de ses parents qui est un des plus opulents Chinois de mon district. La charité payenne ne va pas loin. Celui-ci le repousse avec indignation et lui défend de jamais reparaitre. Le fumeur d'opium revient plusieurs fois à la charge ; même réception. Alors , que fait cet infortuné ? pour se venger d'une manière éclatante , il va se pendre pendant la nuit devant la porte de son parent. En France le seul à plaindre eût été le pauvre pendu ; en Chine , il n'en est pas ainsi. Le lendemain une foule d'envieux , c'est-à-dire tous les payens pauvres

du voisinage, accourent chez le mandarin, et accusent le richard de la mort de son parent. Le magistrat, enchanté de trouver cette bonne affaire, les écoute favorablement et promet de poursuivre le coupable. En effet, l'accusé pour se tirer d'embarras, a déjà versé dans la bourse de son juge le tiers de sa fortune, et la chose n'est pas encore terminée. Si le mandarin est satisfait, les gens de sa suite ne le sont pas; et ceux-ci, ordinairement grands fumeurs d'opium, sont pour le moins aussi avides que leur maître. Ce petit fait pourra vous donner une légère idée de la manière dont la justice s'exerce en Chine. C'est bien le cas de dire que tout y est vénal. Il n'y a pas d'infamie sur laquelle le mandarin ne ferme les yeux, si on a des piastres à lui donner: au besoin même il fera battre de verges l'accusateur, quelque justes que puissent être ses réclamations.

« Je suis etc.

« J. GONNET, S. J. »

*Autre lettre du R. P. Gonnet, de la Compagnie de Jésus, à M. le Curé de\*\*\**

Kiang-nan, 25 juillet 1846.

« MONSIEUR LE CURÉ,

« Voilà plus d'un an que je n'ai pas écrit un seul mot en Europe, et si ce n'étaient les trente-cinq degrés de chaleur qui viennent m'obliger de garder la chambre, je ne sais pas quand je pourrais trouver un moment pour répondre à mes amis. Mais la divine Providence a pourvu

à tout ; pendant les deux mois de juillet et d'août force est aux plus intrépides de mettre bas les armes ; parfois c'est tout au plus si on a assez de vigueur pour dire la sainte messe , tant cette chaleur vous accable.

« Vous savez déjà que le Kiang-nan où s'exerce notre apostolat , est la province la plus belle , la plus fertile et la plus riche de toute la Chine , celle aussi , dit-on , où il y a le plus de lettrés , le plus de luxe , et probablement aussi le plus de corruption. Sa population , qui est de plus de trente millions de payens , ne compte que soixante et dix mille chrétiens environ. Quel vaste champ à cultiver ! que d'ouvriers il faudrait pour faire face à tout ! Les Missionnaires du Kiang-nan sont comme perdus sur cet immense espace , et , pour ma part , je suis chargé d'un district qui égale en grandeur un diocèse de France. Mes néophytes , au nombre de six à sept mille , sont disséminés en trente-huit chrétientés , que je suis obligé de parcourir successivement pour les préparer à faire leurs Pâques , ce qui arrive à peu près tous les quatre ans une fois.

« La visite des malades me prend plus de la moitié de mon temps. Grâce à la foi vive qui anime nos chrétiens , personne , même parmi les moins fervents , n'a le triste courage de vouloir mourir sans sacrements. De là pour le Missionnaire des courses continuelles le jour et la nuit. Ce ne serait rien encore si , à nos dépens , nous pouvions assister tous ceux qui réclament notre ministère ; mais tandis que nous courons sur un point , on meurt sans secours du côté opposé. Que n'avons-nous le secret de la multilocation ! il nous serait bien utile , et à nos malades encore plus. Oh ! la belle vie que l'on mène ici ! Depuis le 1<sup>er</sup> janvier jusqu'au 31 décembre , c'est une mission continuelle. Je trouve en Chine tout ce que je suis venu y chercher ; beaucoup de travail , des

croix en assez grand nombre , moins pesantes à la vérité que celles que j'attendais , et surtout des millions d'âmes à convertir et à sauver. Que faut-il de plus à un soldat de Jésus-Christ ? Les marchands d'opium , les commerçants anglais viennent bien à meilleur compte : pour quelques misérables pièces d'argent qui ne leur serviront pas beaucoup dans cinquante ans , n'abandonnent-ils pas aussi patrie , parents , amis ? ne s'exposent-ils pas à toutes sortes de dangers ?

« Vous aurez déjà appris par les journaux tout ce qui concerne la mission de M. de Lagrènee en Chine. Il paraît qu'un troisième édit de l'empereur , encore plus explicite en faveur de notre sainte Religion, vient de paraître. C'est aussi à l'intervention de la France qu'on en est redevable. Mais quel en sera le résultat ? le même probablement que celui des deux premiers. Tous ces beaux édits , les mandarins n'en font aucun cas ; ils ne se donnent pas même la peine de les afficher. Si les Missionnaires n'avaient pour les protéger que nos agents diplomatiques , ils seraient bien à plaindre. Aux yeux des Chinois , les plus pompeuses ambassades sont moins redoutables qu'une pièce de vingt-quatre des *hommes à cheveux rouges*. Ces décrets impériaux ont cependant leur bon côté : lorsque les mandarins veulent tracasser nos chrétiens , ce qui arrive tous les jours , nous pouvons réclamer légalement par l'intermédiaire du consul anglais , toujours prêt à nous rendre service , et les mandarins se montrent plus traitables dans la crainte de s'attirer de mauvaises affaires. Pour nous , Européens , quoique nous soyons encore marchandise de contrebande , nous commençons à avoir nos coudées franches dans le Céleste-Empire ; nous allons néanmoins doucement pour ne pas alarmer nos néophytes , dont la plupart ne sont pas encore revenus de cette peur dans laquelle ils

avaient vécu jusqu'à la guerre des Anglais. Ainsi , autant que possible , nous évitons de paraître en public dans les villes et les bourgs , à moins que ce ne soit aux environs de Chang-hai. Messieurs les Anglais vont plus rondement que nous sur cet article ; en dépit des traités , ils poussent leurs promenades jusqu'à vingt et trente lieues dans les terres ; il parcourent les villes , le cigare à la bouche et en habit européen , sans que personne ose rien leur dire. Il est vrai qu'après leur départ le mandarin fait grand tapage , qu'il fait battre les gardiens des portes , et envoie des gens à la poursuite de ces étrangers avec ordre à l'oreille de ne pas les atteindre , tout cela pour *montrer de la face* , suivant l'expression chinoise , et pour pouvoir se justifier devant les mandarins supérieurs , supposé qu'on lui fit des reproches.

« Les ministres anglicans s'en vont aussi de tout côté répandant leurs Bibles par millions , en donnant à ceux qui en veulent et à ceux qui n'en veulent pas , sans faire pour cela un seul prosélyte dans tout le Kiangnan. *Nisi Dominus ædificaverit domum , in vanum laboraverunt qui ædificant eam* (1) ; c'est ici que la vérité de ces paroles est palpable. Certes , si les ministres protestants voient tous leurs travaux infructueux , tandis que les Missionnaires catholiques ne peuvent suffire à l'ouvrage , ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque , et l'argent encore moins. D'où vient donc cette différence ? Les moins clairvoyants ne peuvent s'empêcher de le reconnaître : *Si Deus pro nobis , quis contra nos ? si Deus contra nos , quis pro nobis ?* (2)

---

(1) Si le Seigneur n'édifie la maison , vain est le travail de ceux qui la construisent. Ps. 126. 1.

(2) Si Dieu est pour nous , qui sera contre nous ? si Dieu est contre nous , qui sera pour nous ?

« Du reste , rien de bien extraordinaire dans mon district depuis l'année dernière. Je ne m'occupe guères des payens par moi-même , par la raison que je n'en ai pas le temps , et cependant il y aurait tant à gagner auprès d'eux. Tout mon travail à cet égard se borne à stimuler le zèle de mes chrétiens. J'ai assez souvent la consolation d'arracher au démon quelques-unes de ces pauvres âmes rachetées au prix de tout le sang de Jésus-Christ. Depuis que j'ai commencé à balbutier quelques mots chinois , j'ai eu le bonheur de régénérer plus de quatre-vingts adultes. Dans ce moment j'ai près de deux cents catéchumènes qui s'instruisent et se disposent à la grande grâce du baptême. Je ne parle pas des idolâtres qui ont une demi-volonté d'être chrétiens , ils sont sans nombre. Oh ! qu'il nous vienne assez d'ouvriers apostoliques, et dans peu d'années nous verrons des millions de ces pauvres aveugles entrer avec amour dans la voie qui conduit à la vie. Il n'y a que quelques jours , j'en ai baptisé dix-sept à la fois, quatre familles entières. Vous ne vous faites pas une idée du bonheur de la plupart de ces bons néophytes, le jour où ils deviennent enfants de Dieu par le baptême. Ils ne savent comment s'y prendre pour témoigner au Père toute leur reconnaissance ; les paroles leur manquent pour exprimer ce qui se passe dans leur âme ; ce sont des prostrations à n'en plus finir. Assez souvent aussi de douces larmes disent combien leur conversion est sincère et leur âme inondée de joie. Je ne m'étonne plus de ce qu'on nous dit de la ferveur des premiers chrétiens. Qu'elle est puissante cette grâce du baptême , lorsqu'elle est reçue dans des cœurs bien disposés ! Le croiriez-vous ? je connais plusieurs néophytes de tout âge en qui , dix mois après leur baptême et au-delà , vous auriez de la peine à trouver une seule faute, même vénielle. Hélas ! pauvre

Missionnaire , pauvre Prêtre que je suis ! Ces ouvriers qui n'ont été appelés qu'à la onzième heure , n'accuseront-ils pas ma lâcheté au jour du jugement ?

« Dans quelques jours je baptiserai deux époux qui , à eux deux, ont près de cent soixante et dix ans : il se faisait temps d'entrer dans le bercail. Avant leur conversion, ils étaient de la secte des Pénitents de la Chine. Il y a plus de cinquante ans qu'ils ne mangent ni viande , ni œufs , ni poisson, et qu'ils ne boivent pas de vin. Pauvres gens, que de mérites perdus pour le ciel ! Je passe sous silence une foule de petits faits édifiants, où l'on ne peut s'empêcher de reconnaître la conduite miséricordieuse de la divine Providence à l'égard de ses élus. Les traits de la divine justice ne sont pas rares non plus. Il y a quelques semaines , qu'une néophyte scandaleuse fut trouvée morte dans son lit. Le lendemain une autre femme , également peu chrétienne , rendit le dernier soupir au moment où j'allais entrer dans sa maison pour lui porter les derniers secours de la religion.

« Vous voyez , Monsieur le Curé , comment l'œuvre de Dieu se fait dans le Kiang-nan ; nous sommes en progrès d'une manière sensible. Il y a trois ans , il n'était presque pas question de conversion de payens , et dans ce moment nous avons plus de deux mille catéchumènes, sans compter ceux qui ont déjà été baptisés. Que je bénis le bon Dieu de m'avoir appelé en Chine ! Nous sommes bien partout où il plaît au Seigneur de nous placer ; mais ici , aux portes du Japon , où peut-on être mieux ? A propos du Japon , nouvelle importante , si elle est vraie ; on assure que trois bâtiments français de la station de Chine , avec plusieurs navires anglais et américains, sont allés droit à la capitale de cet empire par différentes voies. Ils veulent , dit-on , demander raison à l'empereur de tant de sang européen versé , il y a deux

cents ans. Que voulez-vous , c'est une raison comme une autre. Les Anglais et les Américains pensent à leur commerce , les Français à faire du bruit ; et Dieu qui les conduit tous par la main , pense sans doute à y introduire les Missionnaires qui ne soupirent qu'après ce moment fortuné. J'oubliais de vous dire que cette année nous avons baptisé plus de deux mille enfants , tous condamnés par leurs barbares parents à la mort dès le moment de leur naissance. Voilà une légion de petits anges qui doivent bien prier pour notre chère Mission , car presque tous sont déjà au ciel.

« Ayez la bonté de présenter mes hommages , etc.

« J. GONNET , S. J. »

### VICARIAT APOSTOLIQUE DU YUN-NAN.

*Lettre de M. Chauveau, Missionnaire apostolique, à Messieurs les Directeurs du Séminaire des Missions Etrangères.*

Yun-nan , 31 juillet 1846

« MESSIEURS ,

« De tous les souvenirs qui nous sont chers , les plus précieux , sans doute , sont ceux qui se rattachent aux Martyrs et aux Confesseurs de la foi : saintes traditions où la piété du simple fidèle puise un nouvel aliment , en même temps que le Missionnaire , appelé peut-être à les perpétuer par son sacrifice , en fait l'objet de son étude et de son émulation apostolique. Parmi les traits de ce genre , si nombreux aujourd'hui dans l'Eglise d'Orient ,

j'ai ouï raconter une histoire qui m'a paru digne d'attention ; c'est un épisode qui fait suite à la grande persécution de *Kia-king* , et dont les détails n'ont peut-être pas été écrits. Les faits dont il s'agit , quoique passés depuis dix ans , me semblent être de ceux dont la mémoire ne doit pas périr. J'ai donc cru que vous accueilleriez avec plaisir quelques lignes à ce sujet. D'ailleurs en gardant le silence , je craindrais de trahir notre sainte cause , et de lui ravir un rayon de sa plus pure gloire.

« La quatorzième année du règne de *Taô-Kouang* , c'est-à-dire en 1836 , et près de *Kô-kouy-hô* , petite ville située dans le nord de cette province , il y avait une famille chrétienne très attachée à la foi , et qui , vingt ans plus tôt , en avait déjà donné d'éclatantes preuves. Elle avait à son service un payen , nommé *Ou* , jeune homme qui paraissait doué d'un excellent caractère. La famille chrétienne s'affectionna à lui , et conçut dès lors le projet de le convertir. *Ou* n'opposa pas longue résistance ; il adora dès les premiers jours et jura de n'avoir jamais , jusqu'à la mort , d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens. Nous verrons s'il fut fidèle à ses serments. On lui avait procuré plusieurs de nos livres ; il aimait à les feuilleter ; il se faisait expliquer le sens des caractères qu'il ne comprenait pas ; en un mot tout annonçait pour l'avenir un néophyte fervent et dévoué.

« Quelques mois plus tard , je ne sais trop à quelle occasion , il alla voir sa famille qui demeurait à neuf ou dix lieues de *Kô-kouy-hô*. Dès son arrivée , il annonça son changement de religion , et s'efforça de faire goûter la même grâce à ses parents. Ceux-ci commençaient à partager ses convictions , quand survint un oncle maternel du jeune catéchumène. « Qu'est-ce que j'entends dire ? » s'écria cet homme furieux dès l'exorde ; on t'accuse d'avoir embrassé la religion du Maître du ciel , cette

« mauvaise religion dont personne ne veut. — Vraiment, lui répondit froidement le neveu, tu es fort habile à dire des injures, es-tu aussi habile à raisonner ? Tu dis : La Religion du Maître du ciel est mauvaise. Voyons, qu'est-ce donc que cette Religion enseigne ? » Certes, il ne fallait pas tant de logique pour mettre le payen à bout ; il en fut quitte pour la honte d'une défaite, car il ne put pas articuler un seul dogme de la foi chrétienne.

« A partir de ce moment, le vindicatif et orgueilleux payen jura de se venger. Il fit tant et si bien qu'il réussit à s'emparer des livres de son neveu, et les emporta chez lui. Notre jeune apologiste, privé de sa bibliothèque, va hardiment trouver le ravisseur, lui dit qu'il veut ses livres, et qu'il entend lire et prier à son gré, sans que personne ait rien à y voir. Cependant, quoi qu'il fit, jamais il ne put rien obtenir ; c'était une perte véritable pour ce pauvre enfant, une perte difficile à réparer, et qui lui causa bien du chagrin.

« Il se disposait à venir rejoindre ses maîtres, quand un certain soir son méchant oncle arrive tout courroucé. « Enfin, dit-il à son neveu, as-tu fait tes réflexions ? « Veux-tu apostasier la mauvaise Religion du Maître du ciel, oui ou non ? — Non certes, je ne le veux pas ; « je ne veux point de tes conseils non plus, je veux « seulement mes livres. Comment ! tu n'as pas honte « de traiter ainsi ton neveu ? — Fais bien attention, lui « dit son oncle, si tu n'abjures pas ta religion, je t'accuserai devant le mandarin. — Je t'en crois bien capable, mais je ne céderai pas plus à la peur qu'aux injures. Va chercher les satellites ; je les attends de pied ferme. »

« Soit que ce jeune homme ne crût pas à la sincérité des paroles de son oncle, soit qu'il jugeât pouvoir le dé-

sarmer plus aisément en lui jetant un défi , il joignit quelques propos assez verts à cette réponse énergique , si bien que le payen , au paroxysme de la colère , sortit en proférant des blasphèmes et des menaces de mort. On conseillait au nouveau chrétien de se dérober par la fuite au mauvais vouloir de son oncle. « Non , non , répondit-il , je n'ai point péché , je n'ai peur de personne. » Il attendit donc , et il eût pu dire alors , comme le plus auguste des innocents vendu par un des siens : « Voici venir celui qui doit me livrer.

« Il n'eut pas à l'attendre longtemps. Déjà son oncle est de retour , en compagnie de nombreux satellites. Ce nouveau Judas , fidèle imitateur de l'ancien , n'avait pas honte de marcher en tête de la troupe , et l'on peut aussi dire de lui : *Antecedebat eos* (1). Le pauvre jeune homme est lié , garrotté et conduit sous bonne escorte à un mandarin de grade inférieur , qui résidait à deux ou trois lieues. Ces fonctionnaires à petite boule d'or , n'aiment pas d'ordinaire à se mêler des causes longues et compliquées : il leur est plus commode de fumer une pipe de bon opium anglais. Celui-ci renvoya donc son captif au mandarin de *Tcheou-hioûng* , ville célèbre dans l'histoire des Martyrs du *Yün-nân* , et dont le sol vient encore , cette année même , d'être arrosé du sang chrétien. Le juge de *Tcheou-hioûng* commença par mettre le jeune *Ou* à la torture. Mais il trouva dans ce néophyte une justesse de raison qui le frappa ; il fit suspendre les supplices pour s'enquérir du temps , du lieu et des circonstances de sa conversion ; ayant appris qu'il avait été instruit par les fidèles de *Kô-kouy-hô* , il y dépêcha ses scïdes , gens affamés de sang et d'or.

« Leur arrivée dans cette ville fut un coup de foudre

---

(1) Il les précédait. Luc 22. 47.

pour les chrétiens. La plupart se cachèrent ; les femmes presque seules restèrent à la maison : quelques-uns cependant, plus généreux et plus fermes, résolurent de tenir tête à l'orage. Bientôt les satellites eurent pris leurs informations. Il résulta de leurs recherches que, de tous les chrétiens restés au logis, trois seulement pouvaient avoir un peu d'argent. Dès lors ils devinrent coupables, et les avides satellites, divisés en trois bandes, au même jour et à la même heure, arrêtaient ces trois néophytes, les garrottèrent, pillèrent leur petit mobilier, et ne laissèrent que ce qu'ils ne purent emporter.

« Les trois nouveaux captifs furent immédiatement conduits à *Tcheou-hioûng*, et confinés dans la même prison que le catéchumène. Deux d'entre eux étaient catéchistes ; l'un, appelé *Lô*, était d'une piété et d'une sagesse exemplaires ; l'autre, nommé *Tcheu*, se distinguait par son énergie et sa fermeté. Dès le surlendemain de leur arrivée, le mandarin les appelle ; ils viennent au tribunal. On commence l'interrogatoire par les gracieusetés ordinaires, c'est-à-dire, par une vingtaine de soufflets. Après ce touchant exorde, le mandarin qui croit apparemment que leurs cœurs sont attendris parce que leurs visages sont en sang, leur propose d'apostasier. Les quatre chrétiens, car il est bien permis d'appeler ainsi le courageux néophyte *Ou*, refusent nettement. « Comment donc, eux, petit peuple, *Siào-pé-sin*, disent les mandarins, osent-ils résister à des ordres émanés de si haut ? » Cette audace exigeait une punition exemplaire. Elle leur est infligée à l'instant. Ils sont frappés, battus de verges, presque roués à mort. Après ces cruels supplices, ils sont interrogés de nouveau ; on veut les forcer encore à l'apostasie ; à peine ont-ils assez de force pour exprimer un nouveau refus. Le mandarin furieux les fait assaillir une seconde fois ; on

craignait qu'ils n'expirassent dans les tourments. Cent fois le bourreau à la boule d'or leur propose d'abjurer l'Évangile ; cent fois on lui oppose une volonté ferme de mourir chrétien.

« Le cruel tyran n'avait pour le moment d'autres ressources que la patience du tigre, quand il ne peut encore atteindre sa proie ; il fit jeter les saints confesseurs dans leur prison, et combina, avec la rage de son orgueil vaincu, une vengeance atroce qui devait donner trois martyrs à l'Église de Dieu. Dans leur cachot, les quatre chrétiens eurent beaucoup à souffrir ; sans secours, sans ami qui soignât leurs plaies, presque sans vêtement et sans riz, insultés, harcelés nuit et jour par une nuée d'ignobles satellites qui voulaient de l'argent, ils passèrent cinq jours dans un martyre continu.

« Au bout de cette longue agonie, le mandarin crut que l'heure de sa vengeance était venue ; il ne savait pas que celle de la vengeance divine allait sonner pour lui. Il appelle donc nos chers confesseurs à sa barre. Sa première parole est un ordre d'apostasie ; la première réponse des quatre chrétiens est encore un refus énergique. En vérité, rendons cette justice au mandarin, il y avait de quoi lasser sa patience. Aussi ne se contient-il plus en voyant ces chrétiens, inaccessibles à toute autre crainte que celle de Dieu, ne tenir aucun compte de ses injonctions sacrilèges. Il les fait prendre par ses bourreaux, il ordonne qu'on les frappe, qu'on les déchire, qu'on les broie. On sait avec quelle sorte d'infamante jouissance les satellites exécutent ces ordres sanguinaires envers les serviteurs de Jésus-Christ : ceux du *Yùn-nân*, formés à cet exercice dès leur jeunesse, ont acquis une longue expérience dans l'art de la torture. On ne peut donc exprimer ce que nos chrétiens eurent à souffrir ; car aucun des secrets du métier ne fut négligé pour eux.

Ils étaient mourants , quand le mandarin ordonna de suspendre les supplices. Il n'avait encore outragé que les adorateurs de Dieu , il fallait bien aussi outrager Dieu lui-même.

« Parmi les objets enlevés aux trois chrétiens , était un crucifix d'assez grande dimension. Le mandarin fait jeter à terre ce symbole religieux, et commande sous les plus terribles menaces aux confesseurs de le fouler aux pieds. Le catéchiste *Lô* refuse ; le catéchiste *Tcheu* refuse ; le chrétien arrêté avec eux , nommé *Yuen* et vivant encore aujourd'hui , refuse pareillement. Restait le catéchumène *Ou* : il n'avait pas reçu le baptême , il n'était pas encore chrétien aux yeux de son juge , quoiqu'il avouât ne reconnaître d'autre Dieu que Jésus-Christ ; le mandarin le presse , lui promet son pardon , lui tient un langage paternel , et termine enfin sa charitable allocution par ces mots : « Foule aux pieds cette « mauvaise image. — Moi , s'écrie l'excellent jeune « homme , moi fouler aux pieds la croix de mon salut ! « non , jamais je ne le ferai. » Alors le mandarin transporté de colère : « Apportez un sabre , s'écrie-t-il. » On lui en présente un , tel à peu près que nos sabres poignards. « Prends ce sabre , dit-il à un satellite ; attaque « ce crucifix ; pique-le avec la pointe ; frappe surtout « au visage. » Le satellite obéit en riant ; les autres applaudissent à ses coups ; les chrétiens seuls gémissent à la vue de ce jeu sacrilège. A ce moment , le mandarin descend de son espèce de trône , en proie à une émotion terrible ; il sort de la salle pour ne plus y reparaitre. Les quatre confesseurs peuvent à peine arriver jusqu'à leur cachot , tant ils sont déchirés et meurtris.

« Dans les diverses parties de cette prison , il y avait environ trois cents hommes, entassés dans des chambres assez étroites , au nombre de quarante , cinquante , soi-

xante dans chacune ; la plupart de ces malheureux n'avaient commis aucun crime ; ils n'étaient là que jusqu'à ce qu'ils eussent donné de l'argent au juge ; leur rançon payée , on les eût aussitôt élargis. Le soir de ce jour si cruel , nos chrétiens se sentirent défaillants ; ils entendirent aussi murmurer que le mandarin n'était pas bien ; et près d'eux , dans les fers , plusieurs captifs se plaignaient d'un malaise général. Ils eussent bien voulu baptiser le pauvre catéchumène ; lui-même le désirait ardemment ; mais la force leur manquait. Cependant , le temps pressait pour ce généreux néophyte ; il avait reçu le baptême du sang ; Dieu voulait le récompenser sans plus attendre ; il mourut avant le milieu de la nuit ; le catéchiste *Lô* expira quelques instants après ; l'autre catéchiste *Tcheu* ne leur survécut que quelques heures. Le chrétien *Yuen* seul résista : soit qu'il eût moins souffert , soit qu'il fût d'une constitution plus robuste , il n'a pas perdu la vie. Peut-être Dieu l'a-t-il ainsi permis pour que l'histoire de ces héroïques martyrs fût authentiquement conservée.

« Enfin le matin arriva. Les satellites vinrent selon la coutume remplir leur office dans les prisons. Mais , ô spectacle d'horreur ! l'ange exterminateur avait passé par là ; près de cent cinquante prisonniers étaient morts. On courut porter cette triste nouvelle au mandarin. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute la ville et l'on disait hautement : « Voyez-vous comme le Dieu des chrétiens le punit ! » Car cette multitude de victimes, outre qu'elle lui ravissait l'espérance de rançons considérables, le menaçait d'une accusation terrible devant ses chefs. Hors de lui-même , en apprenant ce malheur , il vint en toute hâte à la prison , et lorsqu'il aperçut cette masse de cadavres , un tremblement universel le saisit. Rentré chez lui , il tomba malade incontinent. Le Galiléen avait en-

core vaincu celui-là. Car le mal dont il fut attaqué semblait se rapporter aux plaies dont, par son ordre, on avait couvert le crucifix. Je ne saurais dire s'il mourut le jour même, j'ai oublié cette circonstance; mais il est sûr qu'il expira peu de temps après.

« Le chrétien *Fuen* fut presque immédiatement remis en liberté. Je n'ai pu savoir où avaient été déposés les corps du catéchiste *Tcheu* et du catéchumène *Ou*; mais je connais la sépulture du catéchiste *Lô*, dont le fils obtint le cadavre et le rapporta dans sa patrie; il a été inhumé dans un terrain appartenant à une famille chrétienne, en vue de *Kô-kouy-hô*, à une demi-lieue de cette ville. Je dois visiter ces pays-là cette année encore, et j'ai l'intention d'y faire élever un petit monument.

« Me suis-je trompé en croyant que cet épisode vous offrirait quelque intérêt? Oh! s'il est un souvenir qui émeuve et qui encourage, c'est celui des martyrs; ce sont les forts de l'Israël, ce sont les braves frappés au champ d'honneur. Un jour viendra peut-être où l'on composera l'histoire de toutes les persécutions, et cette histoire sera longue, si nul de ceux qui sont morts pour Dieu n'est oublié; elle sera bien glorieuse à l'Eglise catholique, car aucune des sectes chrétiennes ne peut nous en offrir la contrefaçon. Je serais heureux d'apprendre que cette petite relation vous a été agréable; plus heureux encore si j'apprenais qu'elle peut devenir utile en quelque chose à la gloire de Dieu.

« Veuillez agréer l'assurance du plus profond respect et de l'inaltérable dévouement avec lesquels je suis, Messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« CHAUVÉAU, *Miss. apost.* »

---

# MISSIONS

DE

## L'AMÉRIQUE DU NORD.

---

*Lettre du R. P. Aubert , Oblat de Marie Immaculée , à son frère , Missionnaire de la même Congrégation.*

S. Boniface de la Rivière-rouge , 20 juin 1846.

« MON BIEN-AIMÉ FRÈRE ,

« En terminant , l'année dernière , le récit de mon voyage de Montréal à la Rivière-rouge , je vous annonçais qu'après avoir exploré la contrée qui est devenue ma nouvelle patrie , je vous donnerais des notions plus étendues sur ce pays sauvage. Je viens aujourd'hui m'acquitter de ma promesse , et satisfaire en même temps au désir que vous m'avez manifesté de connaître les lieux où je me trouve et les usages du peuple avec lequel je vis.

« Le pays qu'arrose la Rivière-rouge dans tout son cours , était autrefois occupé par les *Sioux* (1). Les *Assiniboïnes* (*Sioux des rochers*) , autre famille de la même

---

(1) L'histoire et la géographie gardant le silence sur cette partie de mon travail , j'ai été obligé de m'en rapporter à la tradition orale du pays , qui ne remonte pas au-delà des événements que je raconte.

nation , avaient en partage les terres sillonnées par la rivière qui porte leur nom , et qui se jette dans la Rivière-rouge à dix-huit lieues du lac *Ouinipig* (*eau sale*). La division se mit par la suite entre les deux tribus ; les *Assiniboines* appelèrent à leur secours les *Kinistinoks* , à qui les Français ont donné le nom de *Cris* , et qui habitaient les bords du Lac des bois. Aidés de ces puissants alliés , les *Assiniboines* triomphèrent de leurs rivaux , et le pays qui avait été forcément abandonné par les *Sioux* , devint quelque temps après la propriété des *Cris*. Depuis , des mariages réciproques entre les deux nations victorieuses cimentèrent une union qui ne s'est jamais rompue.

« C'est dans cet état que la visite des Blancs vint les surprendre. On ignore l'époque précise à laquelle les Canadiens-Français osèrent pénétrer pour la première fois dans ces régions lointaines et inconnues , malgré les dangers de tout genre qu'ils eurent à affronter. D'après les renseignements que j'ai pu recueillir , on pourrait la fixer vers la fin du dix-septième siècle. Plus tard , en 1735 , des officiers français , sous les ordres du comte de Maurepas , prirent possession , au nom de leur gouvernement , de ces vastes contrées , et y firent construire plusieurs forts dont l'un entre autres , appelé Fort de la Reine , et situé à vingt lieues du confluent des deux rivières que j'ai nommées , montrait encore ses ruines il y a quelques années à peine. Dès ce temps , les employés et les chasseurs des Sociétés fondées à Montréal pour la traite des pelleteries , s'aventuraient déjà dans ces pays et y établissaient des postes. Ce ne fut cependant que plus tard , lors de la fondation de la Compagnie du Nord-ouest en 1773 , que ce commerce ayant pris une grande extension , attira un nouveau concours d'hommes d'origine européenne qui , pour le profit de quelques commer-

çants, se soumettaient aux plus dures privations et exposaient même leur vie à des périls de tous les jours.

« Leur nombre croissant chaque année, les tribus qu'ils fréquentaient en conçurent de l'ombrage, et pour s'en défaire elles résolurent de les exterminer. Le complot avait été formé par les *Assiniboïnes*, les *Cris* et les *Sauteux* (1). Ces derniers occupaient alors les forêts baignées par ces innombrables rivières et ces bassins non moins nombreux qui forment comme une chaîne immense, dont les anneaux extrêmes sont les lacs *Supérieur* et *Ouinipig*. Un évènement fort heureux pour les Blancs vint les tirer de ce danger. Dans l'été de 1781, une année avant l'époque fixée pour le massacre général de tous les étrangers, un parti d'*Assiniboïnes* se rendit sur les bords du Missouri pour livrer combat aux *Mandans*. Mais la petite vérole avait déjà détruit en partie cette dernière tribu. Lorsque l'ennemi arriva dans un des campements qu'il voulait surprendre, il ne trouva plus dans les loges que quelques mourants, qui furent impitoyablement massacrés, et auxquels on enleva la chevelure et les vêtements en lambeaux. Fiers de ces dépouilles, les *Assiniboïnes* s'en retournaient en triomphe, lorsque les premiers symptômes d'une maladie que ces sauvages ne connaissaient point encore et qu'ils avaient prise de leurs victimes, se déclarèrent parmi eux; presque tous succombèrent à ses atteintes avant d'être parvenus au sein de leurs vallées. Douze seulement purent revoir leurs familles; mais ils portaient avec eux le germe de la petite vérole, qui se communiqua bien-

---

(1) Les Sauteux, qui ont la même langue à quelque chose près que les Algonquins, ce qui fait supposer qu'ils sont de la même nation, habitaient autrefois les bords du Saut Ste Marie, ce qui leur a fait donner le nom de Sauteux par les Français. Leur véritable nom est *Odjiboué*.

tôt à leur tribu et gagna de proche en proche les peuplades voisines. Les ravages du fléau eurent en peu de temps réduit à un faible débris d'eux-mêmes ces Indiens si nombreux alors. Un seul fait peut donner la mesure de cette effrayante mortalité. Sur la pointe formée par le confluent des deux rivières, s'élevaient cinq cents loges, dans lesquelles habitaient environ cinq cents personnes; il n'en échappa que dix. Cela étonne moins quand on sait que ces malheureux en voyant sortir les boutons et dès qu'ils se sentaient brûlés par les ardeurs de la fièvre, couraient se jeter à l'eau afin d'éprouver quelque soulagement. Il paraît d'ailleurs que l'expérience ne les a pas beaucoup instruits, puisqu'ils observent de nos jours le même usage dans des cas semblables. Je dois ajouter que ces sauvages, vivant sans nul souci du lendemain, se trouvèrent dépourvus de toutes provisions au moment de la maladie; plusieurs moururent de misère; d'autres furent dévorés par les loups. On raconte aussi que les chiens de la tribu, ne voyant plus la main qui leur donnait la nourriture, et pressés par la violence de la faim, se jetèrent sur les corps inanimés de leurs maîtres.

« Ces scènes se passaient dans l'automne de l'année 1782. Déjà alors plusieurs Canadiens-français qui avaient quitté le service des Compagnies, s'étaient établis dans ces contrées et avaient épousé des femmes indiennes; leur exemple fut imité par quelques hardis chasseurs, ce qui forma en peu d'années une certaine population, presque toute réunie sur les bords de la Rivière-rouge, dans la partie inférieure de son cours. L'existence de ces colons différait peu de celle des sauvages. Comme eux, ils vivaient de la pêche et de la chasse; durant l'hiver ils allaient dans les prairies où le buffle leur fournissait une abondante nourriture; au printemps ils

revenaient camper sur les rives du fleuve , dont les eaux fourmillaient de poissons. Ils n'avaient d'autre habitation que des loges faites de peau d'original ou de biche.

« Cet état de choses dura jusqu'en 1811. A cette époque , lord Selkirk forma le projet de fonder une colonie au centre des possessions britanniques de l'Amérique du Nord , et il choisit comme le lieu le plus convenable à ses desseins le pays qu'arrose la Rivière-rouge. Il y envoya à cette fin plusieurs familles de cultivateurs écossais ; quelques Canadiens-français attirés par des promesses avantageuses , s'y rendirent aussi , et ceux des Européens qui se trouvaient déjà sur les lieux se réunirent à ces nouveaux-venus. La culture commença alors , mais sur une bien faible échelle ; on se mit également à élever quelques maisons en bois. Je ne parcourrai point la longue série d'épreuves à travers lesquelles le génie des Blancs poursuiuit ses plans de fondation , et parvint à soumettre une nature si longtemps rebelle à ses efforts. Il est temps que je vous montre l'action du christianisme sur ces vastes solitudes.

« Pendant longtemps la population qui habitait ces lointaines contrées fut privée du ministère apostolique (1) ; aussi la conduite de la plupart de ceux qui s'y étaient rendus se ressentait-elle de l'absence de tout principe religieux. Les sauvages furent témoins alors de vices qu'ils n'avaient point connus. Le plus grand nombre des postes établis par les Sociétés de la traite , étaient des écoles publiques de libertinage ; la corruption descendit de haut en bas , et comme toujours dans des cir-

(1) Un Père Jésuite essaya d'y pénétrer en 1765 ; il fut rencontré sur le Lac des Bois par un parti de guerre *Sioux* qui le massacra sur un îlot de ce lac : on montre encore le rocher où il fut martyrisé.

constances analogues , elle produisit les plus funestes effets. Heureusement lord Selkirk avait compris que pour fonder une colonie il ne suffit point d'employer des moyens matériels , mais qu'il faut surtout le secours de la religion : d'ailleurs , l'expérience des premières années avait dû l'en convaincre. C'est pourquoi il s'adressa à l'Evêque de Québec , pour qu'il voulût bien donner des prêtres à une population qui en était privée. Mgr J. O. Plessis , qui occupait alors le siège épiscopal de cette ville , saisit avec empressement l'occasion de faire annoncer l'Évangile dans cette partie de son vaste diocèse, et en 1818, M. l'abbé Provenchère y fut envoyé comme chef de la Mission , avec le titre de Vicaire général. M. l'abbé Dumoulin lui fut adjoint pour partager ses travaux : ils étaient tous les deux Canadiens d'origine française. Partis de Montréal le 19 mai , ils n'arrivèrent que deux mois après à leur destination. Ils trouvèrent un peuple profondément démoralisé, qui n'avait plus qu'une ombre de foi , mais qui heureusement n'était pas impie. La vue des prêtres canadiens rappela aux colons le souvenir du pays natal , les instructions qu'ils y avaient reçues et les leçons de leurs mères. Les deux apôtres furent salués comme des envoyés de Dieu. Les femmes et les enfants qui n'avaient jamais vu d'ecclésiastiques , mais qui en avaient souvent entendu parler , ne leur témoignèrent pas moins de vénération ; tous, par la fidélité à se conformer aux avis qui leur étaient donnés , dédommagèrent ces guides vertueux des nombreux sacrifices qu'ils s'étaient imposés pour sauver leurs âmes, et leur procurer les consolations de la foi. La présence des Missionnaires produisit même une salutaire influence sur ceux qui ne partageaient point notre croyance. Ces enfants du désert ont si bien profité des instructions et des exemples de leurs Pasteurs , qu'ils forment aujourd'hui une popula-

tion des plus morales et des plus religieuses que je con-  
 naisse. L'autorité du prêtre y est d'autant plus féconde  
 en vertu qu'elle est plus grande et plus chérie ; les vieil-  
 lards comme les enfants écoutent ses observations avec la  
 plus admirable docilité. Aucun dévouement ne coûte à  
 leur ferveur. J'ai vu pendant l'hiver , qui est ici très-  
 froid , de jeunes femmes faire trois lieues à pied pour  
 venir entendre la sainte messe dans une église ouverte à  
 tous les vents , et où le thermomètre descend jusqu'au  
 28° degré Réaumur. Telle est la vivacité de leur foi que  
 lorsqu'un malheur leur arrive , pour peu que la con-  
 science leur reproche quelques fautes , ils le regardent  
 comme une punition de Dieu , et bénissent la main qui  
 les frappe. Une qualité qui les distingue de tant d'autres  
 populations , c'est que le blasphème est en horreur parmi  
 eux , et que la loi du repos est observée les dimanches  
 et les fêtes avec la plus grande fidélité.

« Mon rapport ne serait qu'ébauché, si je ne vous don-  
 nais quelques notions de géographie sur le pays dont je  
 viens de vous tracer un aperçu historique. Lorsqu'on ar-  
 rive à la colonie fondée par lord Selkirk , par la voie de  
 l'est, et qu'on sort du lac *Ouinipig* pour prendre l'em-  
 bouchure de la Rivière-rouge, on entre dans une contrée  
 dont l'aspect est tout différent de celle qu'on vient de  
 parcourir. Au lieu d'épaisses forêts , de rochers , de lacs  
 nombreux et de rivières dont la navigation est souvent  
 interrompue par des cascades , on découvre une plaine  
 immense , qui se déroule dans la direction de l'ouest jus-  
 qu'aux Montagnes-rocheuses , et s'étend vers le sud-  
 ouest jusqu'au Missouri. Coupée seulement par quelques  
 cours d'eau à pente presque insensible , elle forme une  
 vaste et fertile prairie ; c'est comme un océan dont la vue  
 n'est bornée que par de rares bouquets de bois qui ap-  
 paraissent çà et là , semblables à des îles. La Rivière-

rouge (1), qui donne son nom au pays, prend sa source au lac Travers vers le 45° 40' de latitude et le 98° de longitude. Elle coule à plein bord du sud au nord sur un lit de vase, ce qui rend son eau peu limpide; l'espace qu'elle arrose est d'environ deux cents lieues; sa largeur varie de cent-cinquante à deux cents mètres, sa profondeur est de quatre mètres dans la plus grande partie de son cours, et elle donne cinq mille pieds cubes d'eau par seconde après sa jonction avec l'Assiniboine. Cette dernière rivière, d'une longueur à peu près égale et tout aussi sinueuse, coule d'abord du nord-ouest au sud-est et prend ensuite la direction du levant. Son cours est plus rapide et son lit plus étroit. Les bords de ces deux rivières, ombragés par une lisière de bois partout où il n'y a pas d'habitations, sont généralement agréables. Leurs eaux nourrissent plusieurs espèces de poissons, tels que carpes, tanches, brochets, esturgeons; mais, de tous, celui que les Canadiens appellent poisson blanc est le plus estimé.

« En remontant la Rivière-rouge à trois ou quatre lieues de son embouchure, on commence à apercevoir les premières maisons, qui vont en s'échelonnant sur le bord des deux rives dans une étendue de vingt lieues; elles sont construites en bois et n'ont pour la plupart qu'un rez-de-chaussée; celles qui sont crépies en chaux ont un aspect plus brillant et plus riche. Au confluent des deux rivières dont j'ai parlé, s'élève, sur la rive

---

(1) Les sauvages appellent cette rivière *Miskouagamé Anssiping* (eau ensanglantée) à cause d'un combat qui fut livré sur les bords du lac Rouge, entre les Sautoux et les Assiniboines d'un côté, et les Sioux de l'autre: le sang ayant rougi ses flots, ils désignèrent sous le nom d'eau ensanglantée le lac et la rivière qui y prend une de ses sources, nom que les Français ont traduit par *Lac rouge* et *Rivière-rouge*.

droite, l'église catholique placée sous l'invocation de S. Boniface ; elle est bâtie en pierres, en forme de croix latine, et a cent pieds de long sur quarante-cinq de large, non compris les chapelles. Quoique non achevée dans l'intérieur, elle réunit les fidèles depuis 1837. L'habitation du Vicaire apostolique et des prêtres qui demeurent avec lui, est adossée à cet édifice et en fait comme le prolongement. Le fondateur de la colonie avait doté la Mission d'une assez vaste étendue de terrain, dont une partie environne l'église ; mais les frais de culture, vu le prix élevé de la main d'œuvre, absorbent presque la totalité de ses revenus, et ne permettent point d'en tirer les avantages qu'il produirait dans une autre contrée.

« Le recensement de l'année dernière fait monter la population à six mille habitants, dont les deux tiers sont catholiques et pour la plupart issus de pères canadiens et de mères indiennes des tribus *Cris* et *Sauteux*. Le reste des colons est d'origine écossaise et professe le presbytérianisme. On remarque dans le caractère des métis, qui sont un mélange de ces races diverses, une grande douceur unie à beaucoup d'inconstance ; ils ont hérité de leur mère cette imprévoyance pour les besoins de la vie qui distingue à un si haut point les *Sauteux* et les *Cris*. Les femmes, élevées par des mères indiennes, connaissent peu la conduite d'une maison. On peut affirmer que les défauts signalés chez ce peuple, proviennent plutôt de l'absence d'éducation que de toute autre cause ; aussi sommes-nous obligés assez souvent, lorsque nous montons en chaire, de remplir les fonctions de professeurs d'économie domestique. Depuis deux ans, des religieuses hospitalières, dont la mission est aussi d'enseigner, comme à Montréal où elles sont connues sous le nom de *Sœurs grises*, donnent l'instruction à plus de cent enfants ; leurs soins contribuent déjà puissamment à doter

la population de la Rivière-rouge de bonnes ménagères. L'une des religieuses, ayant des connaissances en médecine, est souvent appelée auprès des malades, qui avant son arrivée ne pouvaient recourir qu'à un seul médecin, trop éloigné du plus grand nombre pour recevoir à temps ses secours.

« On peut diviser les habitants en deux classes, ceux qui cultivent la terre, et ceux qui vivent de leur chasse. Les premiers sèment du froment, de l'orge, plantent des pommes de terre et élèvent des bestiaux, qui, du reste, leur coûtent peu de peine, puisqu'ils paissent dans des prairies qui n'ont point de bornes et qui sont du domaine de tous. Ces familles agricoles seraient riches si elles pouvaient exporter leurs produits; mais la difficulté d'arriver jusqu'à la mer, ainsi que l'éloignement des Etats-Unis, les isole et ne leur permet point de tirer grand avantage de l'agriculture. A la charrue d'autres préfèrent le fusil, et ceux-là vivent de la chasse du buffle, qu'ils font au printemps et en automne avec une adresse et une bravoure remarquables. La facilité avec laquelle ils se procurent par ce moyen des aliments en abondance, leur a fait négliger jusqu'ici l'exploitation du sol; cependant on peut prévoir que cette ressource leur manquera bientôt, et alors ils seront forcés de se soumettre au travail, qui paraît répugner à leur goût aventureux: dans l'intérêt de ce peuple, ce serait un vœu à former. Depuis quelques années, un petit nombre de familles fabriquent pour leur usage des étoffes en laine. On trouve d'ailleurs dans les magasins de la Compagnie de la Baie-d'Hudson tout ce qui est nécessaire dans ces pays aux besoins de la vie.

« L'histoire naturelle de cette contrée présentait autrefois plus d'intérêt qu'aujourd'hui. Les demeures des colons et le grand nombre des chasseurs ont éloigné plu-

sieurs familles d'oiseaux et d'animaux sauvages, qui animaient le pays au temps de sa solitude. On y voit encore, outre les buffles, des orignaux, des biches, des gazelles, des ours, des loups, des renards et d'autres quadrupèdes d'espèce plus petite, comme les martres, les fouines, les belettes, les porc-épics et les loutres. Les castors qui jadis encombraient toutes les rivières ont disparu. Excepté les corneilles, les perdrix, les ortolans, et les poules sauvages, tous les autres oiseaux nous quittent en automne pour revenir au printemps. Les canards, les sarcelles, les outardes, les grives nous arrivent à la fonte des neiges. Plus tard les oies traversent le pays sans s'y arrêter. Viennent ensuite les étourneaux, les pies, les merles dont le plumage est moitié jaune, et les rossignols qui ont le chant moins harmonieux qu'en France. Les hirondelles sont les dernières venues; comme en Europe, elles bâtissent leurs nids sous nos toits, et nous abandonnent les premières. Les plantes qui croissent dans les prairies, fourniraient, je pense, beaucoup de richesses aux herboristes; mais je ne connais pas assez la botanique pour traiter ce sujet. Sous le rapport du climat, il y a peu de différence entre la Rivière-rouge et le Bas-Canada; il est très-sain, mais aussi très-rigoureux en hiver. La température y varie de 60 degrés Réaumur: dans les grandes chaleurs le thermomètre monte jusqu'à 30 degrés, et dans les plus grands froids il descend au-dessous de 30; et, ce qui vous surprendra, on passe presque subitement de l'hiver à l'été. Un autre sujet d'étonnement pour vous, c'est qu'on voyage en hiver à de grandes distances dans les bois ou par les prairies, qu'on couche sur la neige, abrité seulement par une tente, et tout cela sans éprouver la moindre incommodité. La nuit comme le jour, il n'y a d'autre précaution à prendre que d'être bien vêtu.

« Je ne croyais point en commençant cette lettre lui donner une telle étendue , et si je n'écrivais à un frère , je craindrais que sa longueur ne fût une fatigue. Faut-il maintenant vous dire un mot de moi ? Je suis parfaitement content de ma nouvelle position. Le prêtre trouve ici , dans son ministère , beaucoup plus de consolations qu'au milieu des peuples les plus civilisés , et si l'étude des langues sauvages a quelque chose de rebutant, on en est bien dédommagé sous tant d'autres rapports !

« Priez pour moi , mon bien cher ami et frère ; votre souvenir ne me quitte jamais.

« PIERRE AUBERT , *Prêtre O. M. J.* »

---

## NOUVELLES DIVERSES.

Tong-king , 25 juin 1847.

*Extrait d'une lettre de M. Legrand , Missionnaire apostolique , à M. Charrier , Directeur du Séminaire des Missions-Etrangères.*

« Il vient de se passer ici des évènements assez considérables pour que je vous en parle. Vous connaissez sans doute , par les journaux l'arrivée du commandant Lapière dans le port de Touranne , le 18 mars , pour demander le libre exercice de la Religion ; vous savez peut-être aussi l'insigne fourberie du roi annamite. Se

défiant de la requête des Français , il a attendu près d'un mois avant de paraître s'occuper d'eux , et ce n'est que le 1<sup>er</sup> avril qu'il a ordonné à un mandarin *Thamtri* (second personnage du ministère) de se rendre à Touranne. Ce visiteur fut forcé de prendre une lettre que le commandant Lapiere envoyait au roi , et un jour fut assigné pour la réponse officielle. Mais pendant tout le temps qui s'était écoulé depuis l'arrivée des Français , le roi avait fait acheter quantité de peaux de buffles et de graisse , soit pour se garantir contre les balles des étrangers , soit pour brûler leurs navires. De plus, un grand mandarin et deux mille hommes de troupe s'étaient rendus au port , entassant de la paille , des bambous , et faisant grande provision de comestibles , sous prétexte d'un festin et d'un feu de joie en l'honneur des Français. Ce mandarin était porteur d'une ordonnance royale contenant ces deux articles : 1<sup>o</sup> inviter les Français à un banquet , entourer le lieu du festin de quelques centaines de soldats , les plus forts et les plus courageux , armés de cordes (ce qui fut exécuté à la lettre) ; puis , pendant le repas , garrotter , assommer , égorger les Français jusqu'au dernier ; 2<sup>o</sup> si les Français ne descendaient pas à terre , cerner à l'improviste les deux vaisseaux étrangers , avec les cinq navires tonquinois à l'euro-péenne et plusieurs jonques de guerre , lancer des brûlots et des boulets , incendier et détruire le tout , sans en laisser aucune trace.

« Ce mandarin convia donc les Français à un banquet ; mais , par une grâce de la Providence qui veille sur ceux qui font le bien et punit les traîtres , nos compatriotes , se doutant d'un piège à la vue de tant d'appareil , refusèrent l'invitation. Alors le mandarin prit le parti d'exécuter la seconde partie de son plan , et envoya l'ordre royal à tous les navires cochinchinois de la

**rade.** Les Français , en ayant eu connaissance , furent indignés de cette perfidie , et firent ce qu'exigeaient leur sûreté et leur honneur.

*Extrait d'une lettre de Mgr. Retord, Vicaire apostolique du Tong-King , au même.*

« Après le combat , nos compatriotes mirent des barques à la mer pour secourir les pauvres Cochinchinois qui s'étaient jetés à l'eau , ce qui a donné aux indigènes une très-grande idée de la modération autant que de la force des Français. Ici tout le monde loue leur générosité et regrette beaucoup qu'ils aient abandonné si vite la partie. — Le lendemain ils mirent à la voile.

« Cette affaire a grandement irrité le roi contre les mandarins , les Français et le Religion. Déjà il a fait couper la tête aux officiers échappés à la défaite. Il exerce aussi comme il peut sa haine contre nos compatriotes ; n'en ayant pas à sa disposition , il en fait peindre , puis il fait tirer des coups de fusil sur ces portraits, qu'il fait ensuite couper en trois , se flattant ainsi de les avoir taillés en pièces.

« Un prêtre des environs de la capitale (le P. *Ngôn*) , nous écrit qu'on a plusieurs fois entendu dire au roi qu'il fallait tuer les Européens partout où on les trouverait , sans aucune forme de procès , sauf à l'en avertir après l'exécution. Si donc nous sommes pris , il est à peu près certain que nous serons plus heureux que vous , et que nous obtiendrons promptement ce que vous appeliez le *petit coup* (1).

---

(1) Mgr Retord fait ici allusion à un mot que lui écrivait M. Charrier , lorsque ce confesseur de la foi , déjà condamné à mort , s'attendait tous les jours à périr d'un coup de sabre.

« Enfin Thieu-tri a déchargé sa haine contre la Religion en lançant un nouvel édit par lequel il remet en vigueur tous les décrets de Minh-Menh , son père. En conséquence , nous sommes obligés de nous tenir bien cachés , et l'administration des églises a cessé en tous lieux.

« Le roi , sachant que les Français ont eu connaissance de sa noire trahison , s'attend à les voir revenir ; aussi a-t-il fait appeler à la capitale des fondeurs et des forgerons en grand nombre , de toutes les provinces , pour fabriquer des fusils , fondre de plus gros canons et de plus terribles boulets ; il ne doute pas que lorsque les Français viendront lui demander réparation de l'insulte faite à leur pavillon , il ne puisse détruire tous ces barbares.... »

On nous écrit de Hong-Kong — 23 juin : — « La Chine compte maintenant trois Evêques de plus. Aux dernières solennités de la Pentecôte , le Vicaire apostolique du Changtong a consacré pour son Coadjuteur Mgr Antoine Maresca , Evêque de Solen ; Mgr Rizzolati a dû sacrer , le même jour , son Coadjuteur Mgr Joseph Novella , Evêque de Paterra , et le Vicaire apostolique du Chen-Si a également sacré , le 24 janvier , Mgr Ephèse Chais , son Coadjuteur et Evêque de Tienense.

Inde. — Le R. P. Canoz , de la Compagnie de Jésus , a été nommé Vicaire apostolique du Maduré , et sacré Evêque de Tamas *in partibus*,

Etats-Unis. — Le siège épiscopal d'Hartford vient d'être transféré à Providence. Le diocèse de New-Yorck a

été subdivisé et deux nouveaux diocèses ont été créés dans son sein , ceux d'Albany et de Buffalo. Le T. R. Jean M'Closkey , coadjuteur de Mgr l'Evêque de New-Yorck , a été nommé au premier de ces deux sièges , et le T. R. Jean Timon , visiteur de la Congrégation des Missions dans les Etats-Unis , a été choisi pour le second. Cleveland , dans le diocèse de Cincinnati , a été aussi érigé en siège épiscopal , et confié à la sollicitude du T. R. Amédée Rappe , curé de Tolède , dans l'Ohio. Le vicariat apostolique du Texas forme à son tour un nouveau diocèse , dont le siège est à Galveston. Le T. R. Jean Bazin , Vicaire général de Mobile , a été nommé successeur de Mgr de la Hailandière , qui a résigné l'Evêché de Vincennes.

Fo-kien. — Dans cette Mission se trouvent sept villages , assez peu nombreux , parce que la plupart des chrétiens sont des pêcheurs qui n'ont d'autres habitations que leurs barques. C'est là que le Missionnaire va les visiter. Au premier bruit de sa venue , les néophytes se réunissent sur leurs bateaux , en formant une espèce de flotte ; au milieu ils placent une grande barque sur laquelle les catéchistes dressent l'autel , et chacun entend la messe sur son embarcation. Pour se confesser et communier , chacun s'approche avec son canot et saute l'un après l'autre sur l'esquif qui sert de chapelle. On procède de même , quand l'Evêque vient administrer le sacrement de confirmation.

Perse. — Il y a un an , une mère avec ses cinq enfants avait embrassé la Religion catholique. Son mari , se voyant près de mourir dans les Indes , avait chargé ses parents d'envoyer à sa famille , à Djoulfa , une somme qu'il avait laissée , et qui s'élevait à près de deux

mille tomans. Lorsque la veuve vint réclamer cette somme qui lui appartenait , on lui répondit : que si ses enfants allaient avec elle baiser la main de l'Évêque schismatique arménien , en se repentant d'avoir embrassé la foi catholique , on lui livrerait les deux mille tomans , qu'autrement elle ne pouvait espérer de les recevoir. Mais la généreuse veuve en fit volontiers l'abandon , et répondit que la vraie foi lui était plus chère que de vains trésors. Depuis , cette femme est morte dans de grands sentiments de piété, et a laissé à notre sollicitude quatre enfants en bas âge.

Le 10 octobre , Notre Saint-Père le Pape Pie IX a donné la consécration épiscopale et conféré le Pallium à Mgr Joseph Valerga , qui vient d'être nommé Patriarche de Jérusalem. Nos lecteurs se souviennent que l'année dernière Mgr Valerga , alors simple Missionnaire à Mossoul , a versé une partie de son sang pour la cause de la foi , et failli payer de la vie les succès de son ministère apostolique.

## DÉPARTS DE MISSIONNAIRES.

*Liste des Ecclésiastiques partis le 7 octobre 1847 avec  
M<sup>gr</sup> Polding, pour Sidney, Nouvelle-Galles du Sud.*

Le R. P. Pierre, ancien Supérieur des Passionnistes, en Belgique, — D. Jehan, Religieux bénédictin de Solesmes, — D. Rogerio Emmanuel, Religieux bénédictin du Mont Cassin, — Les Révérends Luckie et Ryan, diacres, du Séminaire d'All Hallows près Dublin, — MM. Caldwell, les deux frères, sous-diacres, Bénédictins anglais de Douai.

Avec eux se sont aussi embarqués pour la même destination :

Le Fr. Edmond Moore, Bénédictin du Collège de S. Grégoire à Downside près Bath, — MM. Connery et Sheridan, étudiants, — La Sœur Magdeleine Le Clerc, Bénédictine du Couvent de Notre-Dame, à Stanbrook près Worcester, — et la Sœur Scolastique Grégory, du Prieuré de St<sup>e</sup> Marie, à Princethorp près Coventry, Angleterre.

*Liste des Missionnaires de Picpus embarqués à Marseille,  
le 10 octobre dernier, pour l'Océanie orientale.*

Les Pères : Raymond Delalande, du diocèse de Seez ; Grégoire Archambaut, de Langres ; Eustache Prêtesaille, de Vannes ; Jean Lecornu, de Bayeux.

Les Frères : Ignace Lepart ; Victor Touloure ; Jean Pillet ; Almach Bris.

*Liste des Religieux de la Société de Marie, qui sont partis de Marseille, le 23 octobre dernier, à bord du Stella del mare, pour les Vicariats apostoliques de l'Océanie centrale, de la Nouvelle-Calédonie et de la Mélanésie.*

Les Pères : Chatelut, Jean, du diocèse de Lyon ; Mondon, Hippolyte-Augustin, de Valence ; Nivellean, Charles-Marie-Joseph, de Luçon ; Palazy, François, d'Alby ; Chapuy, François-André, d'Avignon ; Ducretet, Eugène-Joseph, d'Annecy (Savoie) ; Trapenard, Pierre, de Clermont ; Goujon, Prosper, de Belley ; Gagnère, Mathieu, de Clermont.

Les Frères : Mallet, Aimé, du diocèse de Lyon ; Michel, Véran, d'Avignon ; Barbary, Alphonse, de Cahors ; Conil, Sauveur, de Valence ; Reboul, Joseph, de Fréjus.

Le même navire emporte à Macao une colonie nombreuse de Sœurs de la Charité. Parmi ces saintes filles, qui vont servir de mères aux enfants abandonnés de la Chine, se trouve une sœur de M. Perboyre, martyrisé en 1840. Tous les membres de cette héroïque famille veulent se dévouer au salut des infidèles. Déjà le frère de M. Perboyre est allé prendre la place laissée vacante par la mort de son aîné ; une autre sœur, trop jeune encore pour les suivre, a obtenu de ses Supérieures la promesse d'aller à son tour en Chine. Ainsi, deux frè-

res et deux sœurs , tous quatre enfants de S. Vincent de Paul , auront partagé les mêmes travaux , mêlé leur sang et leurs sueurs dans la même mission , donné leur vie et légué leurs cendres à la même terre , avant de se réunir pour jamais dans le ciel

*Liste des RR. PP. Oblats de Marie Immaculée qui viennent de partir pour la Mission de Ceylan.*

Les RR. PP. Etienne Semeria , du diocèse de Vintimiglia (Etats-Sardes) ; Joseph Ciamin , de celui de Nice ; Louis Keating , de celui de Carlow (en Irlande) ; et le frère Gaspard , de Destéphanis , catéchiste.

*Autres Religieux de la même Congrégation , partis le 10 octobre pour les Missions de l'Amérique du Nord.*

Les RR. PP. Honorat Lempfrit , du diocèse de Nancy , Bernard et Gaudet , du diocèse de Grenoble , avec les frères Arnaud , Triole et Tisserand , catéchistes.

MM. Rooney et Barry , accompagnés de deux Religieuses de Jésus-Marie , sont partis le 4 octobre dernier pour la Mission d'Agra , dans l'Inde.

Huit Religieuses du Bon Pasteur viennent de s'embarquer pour le Levant , quatre pour le Caire , et quatre pour Tripoli de Barbarie.

*Liste des Prêtres du Séminaire des Missions-Etrangères embarqués à Anvers pour se rendre en Chine.*

MM. Thomine Desmazure , du diocèse de Bayeux , où il était chanoine et Vicaire général ;

Goutelle , du diocèse de Lyon ;  
 Pignoux , du diocèse de Poitiers ;  
 Fenouil , du diocèse de Cahors ;  
 Fage , du diocèse de Tulle ;  
 Mahon , né dans le diocèse de Troyes et agrégé  
 à celui de Langres ;  
 Schœffler , du diocèse de Nancy.

Les trois premiers sont destinés pour le Su-tchuen ,  
 le quatrième pour le Yun-nan ; le cinquième pour le  
 Thibet , le sixième pour le Kouei-tchéou , et le sep-  
 tième pour le Tong-king.

Deux autres Missionnaires de la même Congrégation ,  
 sont partis , le 3 novembre , pour l'Inde ; ce sont MM.  
 Bansard , du diocèse de Bayeux , et Grimault , du dio-  
 cèse de Rennes.

Ce dernier départ porte à vingt-quatre le nombre des  
 Missionnaires que cette Congrégation a envoyés à ses seize  
 Vicariats apostoliques , dans le courant de l'année 1847.

*Relevé de tous les départs des Missionnaires de la Com-  
 pagnie de Jésus dans le courant de l'année 1847.*

Sont partis pour les Missions de la Chine :

Les Pères : Nicolas Brouillon , du diocèse de Langres ,  
 Louis Frojet , du diocèse de Lyon ,  
 Jean-Bat<sup>e</sup> Vuilbert , du diocèse de Soissons ,  
 Jean Loriguet , du diocèse de Reims ,  
 Jean-Bat<sup>e</sup> Granier , du diocèse de Mende ,  
 André Borguiet , du diocèse d'Arras.

Les Frères coadjuteurs : Adrien Van Paassen , de la Pro-  
 vince de Belgique ,  
 Jean Ferrer de la Province de Naples.

Pour les Missions du Canada et autres contrées de  
l'Amérique du Nord :

Les Pères : Luc Caveng , du diocèse de Coire ,  
Bernard Fritsch , du diocèse de Ratisbonne ,  
Joseph Grimot , du diocèse de Versailles ,  
Théodore Thiry , du diocèse de Metz ,  
Victor Beauderin , du diocèse de Versailles ,  
(ces deux derniers ne sont pas encore Prêtres.)  
Georges Avvaro , du diocèse de Pignerole ,  
Nicolas Frémot , du diocèse de St-Dié ,  
Joseph Sadler , du diocèse de St<sup>e</sup> Hippolyte ,  
François Regis Pramstaller , du diocèse de  
Brixen ,  
Jacques Weger , du diocèse de Trente .

Les Frères coadjuteurs : Alexandre Chouvy , du diocèse  
de Clermont ,  
Thomas Moreaux , du diocèse d'Amiens ,  
Sébastien Füttsch , du diocèse de Strasbourg ,  
Frédéric de Pooter , du diocèse de Malines ,  
Fidèle Joset , du diocèse de Bâle ,  
Antoine Bürger , du diocèse de Paderborn ,  
Martin Barbieux , du diocèse de Tournay .

Pour la Mission du Maduré :

Les Pères : William Stuckland , Anglais ,  
André Bruni , Romain ,  
François Vuillermet , du diocèse de Besançon ,  
Jean Bossan , du diocèse de Valence ,  
Silvain Laurent , du diocèse de St-Claude ,  
Jules Eyraud , du diocèse de Viviers ,

Jean Galtier , du diocèse de Mende ,  
 Michel Chevalier , du diocèse de Lyon ,  
 Dominique Sartorio , diocèse de Vigevano ,  
 (ces quatre derniers ne sont pas encore Prêtres).

Le Frère coadjuteur Joseph Bergentahl, Allemand.

Pour la Mission de Syrie :

Les Pères : Jean-Fr<sup>s</sup> Badour , du diocèse de Tulle ,  
 Eugène Seguin , du diocèse de Lyon.

Le Frère coadjuteur Jean Brun , du diocèse du Puy.

Pour la Mission de Madagascar.

Les Pères : Joseph Mathieu , du diocèse d'Aix ,  
 Augustin Bouissou , du diocèse de Rhodéz.

---

## TABLEAU

*des Missions confiées aux RR. PP. Capucins.*

	MISSIONS	HOSPICES	MIS <sup>res</sup>	FRÈRES
EUROPE	Constantinople	8	20	8
	Céhalonie	1	2	0
	Odessa	1	2	0
	Philipopoli	7	7	3
	Suisse Rhétienne	17	29	16
	Pays des Grisons	9	23	10
		43	83	37
ASIE	Indostan , Agra	17	19	0
	Indostan, Patnà	7	9	0
	Mésopotamie	3	8	2
	Syrie , Palestine	8	13	0
	Trebisonde	3	7	1
		38	56	3
AMÉRIQUE	Bahia	2	10	6
	Parà	1	5	0
	Fernambouc	2	8	2
	Rio-Janeiro	3	16	1
	Provinces-Unies	0	17	2
	Venezuela	0	26	1
		8	82	12
AFRIQUE	Gallas	0	4	1
	Tunis	4	11	6
		4	15	7
	Total général	93	236	59

*Extrait d'une lettre de M. Titaud , Missionnaire apostolique dans le Tong-King occidental , à M. Jurine , Directeur au Séminaire des Missions étrangères.*

« Dans la paroisse que nous venons d'administrer , le chef de canton , homme instruit et d'une grande ferveur , s'est mis à évangéliser les payens , et il en convertit un nombre considérable. Lorsque nous étions dans son village à *Khiên-khé* , il vit chez moi une petite statue de la Sainte Vierge que j'avais apportée de France ; elle lui plut tellement qu'il voulut l'avoir à tout prix. Craignant de lui déplaire par un refus , et d'un autre côté ne voulant pas céder ma statuette , à laquelle je tenais beaucoup , je la lui promis à condition qu'il convertirait dix maisons de payens , depuis le chef jusqu'au plus petit enfant. Je pensais qu'il n'en viendrait jamais à bout. Or , il y a un mois et demi seulement que la condition fut posée et acceptée ; et voilà qu'au lieu de dix familles il en a converti douze. Il faut donc vous hâter de m'envoyer une autre statue : heureux si je puis encore la perdre au même prix !

---

## MISSIONS DE LA BIRMANIE.

---

*Lettre de M. Rénier, Missionnaire apostolique, à M. l'Abbé Carré, professeur de philosophie au Séminaire de Chartres.*

Merguy, 12 décembre 1846.

« MON CHER AMI,

« Il y a bien longtemps que je vous ai promis des détails sur ma nouvelle patrie ; je vais enfin tenir ma parole et satisfaire vos vœux.

« La Mission où la Providence m'a fixé comprend toute la partie occidentale de la presqu'île de Malacca, avec les provinces de Moulmeïn et de Martaban, les îles Andaman et Nicobar, vastes contrées dont la population peut aller à cinq cent mille âmes environ. Le plus grand nombre des indigènes, jetés çà et là au milieu des forêts qui couvrent la presque totalité de ce territoire, sont ou Malais, ou Siamois, ou Birmans. A côté de ces trois grandes familles, on voit aussi beaucoup de Chinois, race industrielle qui se glisse partout ; il y a encore des Carians et des Tsélong dans les provinces du Ténassérim, et des sauvages dans les pays malais ; puis nous avons des Bengales, des Indous, des Juifs, des Mongols, des Parsis, des Arméniens, des Manilois, des Anglais, des Français ; bref, je erois que presque

toutes les nations qui couvrent notre globe ont ici leurs représentants. L'Amérique elle-même y figure par ses nuées de ministres qui, s'ils ne font rien pour la civilisation de ces peuples, entravent du moins ses progrès en semant la zizanie dans cette partie du champ du Seigneur.

« Un Vicaire apostolique, Mgr Boucho, et douze Missionnaires travaillent au salut de cette multitude ; ils veillent surtout à la conservation de la foi parmi les descendants des Portugais, qui les premiers ont jeté sur ce sol, hélas ! trop ingrat, la semence de l'Évangile. Nous sommes assistés dans l'œuvre de la conversion des infidèles par des catéchistes du pays, choisis entre les plus intelligents et les plus pieux des chrétiens indigènes. La confiance qu'inspirent aux naturels des gens de leur couleur et de leur nation, les dispose à écouter plus favorablement la bonne nouvelle, si opposée à tout ce que des superstitions séculaires ont imposé à leur crédulité. C'est surtout au milieu des Birmans que nous sentons la nécessité de tels auxiliaires ; car lorsqu'après avoir convaincu les idolâtres de la vérité de notre divine Religion, nous les pressons de venir à nous, une de leurs grandes objections est qu'il ne convient pas de quitter les rangs de ses compatriotes pour passer à l'étranger comme des transfuges : en d'autres termes, pour eux, changer de culte, c'est changer de nation ; et il faut bien avouer que les Portugais paraissent avoir un peu contribué à leur inspirer cette pensée et ce langage. Ils ne se contentaient pas, dit la chronique, de réformer la croyance et les mœurs des convertis, ils leur faisaient changer aussi de costume ; on n'était pas bon chrétien à moins de porter un pantalon et un chapeau. Aussi, comme il est amusant d'entendre nos vieux chrétiens, qui ont la bonté de se croire Portugais, de les entendre, dis-je, répéter quand leur

petit orgueil se donne carrière et qu'ils veulent se distinguer des indigènes : « Nous autres gens à chapeau ! »

« Il est donc important pour nous qui avons affaire à des esprits imbus de ce préjugé , de pouvoir leur montrer , dans la personne d'un catéchiste , un homme que l'attrait de la vérité , plus puissant que tous les intérêts de la terre et vainqueur de préventions puérides , a attiré du milieu d'eux , sans qu'il cessât d'être leur ami et leur frère , pour l'initier à cette Religion sainte qui de tous les peuples ne fait qu'une nation , celle des enfants de Dieu.

« Déjà vous vous figurez , j'en suis sûr , qu'il nous est très-facile de nous procurer de bons et fervents catéchistes qui , par la vivacité de leur zèle et l'autorité de leur exemple , amènent aux pieds de Jésus des milliers d'idolâtres convaincus de la fausseté de leur culte , et qu'ainsi les Missionnaires voient tomber au son de la trompette évangélique toutes les forteresses de Satan , et font entrer en foule au divin bercail ses adorateurs désabusés. Beaux rêves que ces brillants tableaux des succès apostoliques ! Quelquefois sans doute , on voit de grands serviteurs de Dieu étendre au loin et parmi d'immenses multitudes , comme autrefois les douze pêcheurs de Galilée , le règne et l'amour de Jésus ; mais souvent aussi , comme le divin Fils de Marie , nous parcourons les villes et les villages , nous prêchons des royaumes entiers sans pouvoir compter autrement que par centaines les nouveaux disciples de l'Évangile. Je remarquais , ces jours derniers , le passage des Actes des Apôtres où l'écrivain sacré constate le résultat de la prédication de saint Paul dans l'Aréopage : Quelques-uns , nous dit saint Luc , se moquèrent de lui ; d'autres promirent de l'entendre un autre jour , ce qui trop souvent signifie jamais ; enfin il y en eut qui crurent à ses discours.

Ce texte me rappela les effets produits par une prédication que je faisais à Tavag , il y a une quinzaine de jours , en présence d'une cinquantaine de Birmans. Si incomplet que fût le triomphe de saint Paul, je ne pus pas m'applaudir du même succès. Des auditeurs dirent bien : La religion des *Bringghü* ( catholiques ) est bonne ; mais une femme me rit au nez ; d'autres personnes ajoutèrent : Quels contes vient nous débiter ce *Mâta* (étranger) ? d'autres s'étonnèrent de voir un blanc leur parler ainsi en leur langue , et, en résumé , aucun ne crut à ma parole. Que voulez-vous , mon cher ami , nous semons ; mais c'est Dieu seul qui fait fructifier la divine semence.

« N'allez pas croire , pourtant , que toutes les populations comprises dans notre Mission se montrent aussi obstinées dans l'erreur : il en est qui admirent , goûtent et embrassent avec une sainte ardeur la doctrine évangélique , qui payent par une conversion sincère et une vie édifiante les soins de nos Missionnaires, et qui dédommagent leur zèle du peu de succès qu'il obtient auprès des Mahométans et des Bouddhistes. Ainsi à Pinang nous avons une chrétienté florissante de Chinois ; à quelques lieues plus loin, dans une petite île appelée Batoukavang, nous en avons une autre qu'augmente de jour en jour le dévouement de notre ami , M. Barentin ; elle se compose de deux cents chrétiens environ. De même à Syngapore plusieurs centaines de Chinois convertis depuis 1833 , attestent que les sueurs des ouvriers évangéliques n'arrosent pas toujours en vain le champ du Père de famille. Je n'ai pas fait grand' chose dans les Missions (Dieu me pardonne mes péchés ! ) , pourtant j'ai eu le bonheur d'arracher quelques âmes à l'empire de Satan. J'ai encore appris ces derniers jours qu'on devait bâtir une chapelle et former une nouvelle paroisse

dans les forêts de Syngapore , pour subvenir aux besoins des chrétiens chinois qui s'y multiplient de jour en jour. Sans cesse de nouveaux croyants viennent démontrer aux protestants , et à leurs ministres stupéfaits, que l'Eglise seule , avec sa riche pauvreté , peut enfanter à Jésus-Christ une postérité nombreuse , tandis que leur secte , pauvre au milieu de ses richesses , gorgée des biens de la terre et dénuée des trésors du ciel , reste stérile ou ne produit que des enfants dont la conduite peu digne de l'Évangile , et dont le retour aux anciennes superstitions , attestent très-souvent ou plutôt toujours , qu'ils n'étaient pas nés de Dieu.

« Ce n'est pas seulement parmi les Chinois que nous éprouvons ces consolations , les seules qui réjouissent le cœur d'un Missionnaire. Les Carians aussi, peuple plus qu'à demi-sauvage , répandu çà et là dans les vastes forêts de la Birmanie , montrent des dispositions favorables. De concert avec un de mes confrères, M. Bigandet de Besançon , j'avais établi un catéchiste dans un village des Carians, à dix lieues environ de Merguy. Deux jeunes Missionnaires , MM. Lacrampe et Plaisant , portant encore dans un corps affaibli les traces d'un martyre plus pénible que celui du sang , je veux dire ce martyre de longues et accablantes douleurs, que les maladies souffertes dans l'archipel malsain des îles Nicobar leur ont fait endurer depuis bientôt dix-huit mois , commencent à recueillir les fruits de cette nouvelle Mission, et en prévoient de plus abondants encore dans un avenir prochain. Jusqu'à ces dernières années , nos Missionnaires avaient borné leurs travaux , au milieu des Carians , à quelques courses pénibles , à quelques prédications passagères ; le manque de catéchistes et de Missionnaires , le défaut de ressources , n'avaient guère permis de faire davantage. Mais main-

tenant que le nombre des apôtres s'accroît en proportion du zèle et de la charité généreuse des Associés pour la Propagation de la Foi , il nous sera donné d'étendre notre action , de nous fixer enfin auprès de ces pauvres Carians , livrés jusqu'ici à la merci des ministres anabaptistes , et de prouver à ces enfants des bois que le célibat du prêtre catholique est tout à l'avantage du prochain , loin d'être opposé à l'Évangile , comme voudraient le faire croire leurs maîtres dans l'erreur. Déjà j'ai été faire quelques courses parmi eux , et j'ai commencé à apprendre leur *harmonieux* langage , aimable travail si la conversion de quelques centaines d'âmes doit en être le fruit ; mais bien pénible étude si l'on considère la difficulté de saisir et de retenir , avec un sauvage pour professeur , les sons variés d'une langue qui paraît avoir assez d'analogie avec celle des oiseaux.

« Vous seriez peut-être curieux de savoir les aventures de ces petits voyages à travers les bois et les marais , sur des collines difficiles à gravir ou dans des plaines brûlées par les feux d'un soleil perpendiculaire ; vous aimeriez à suivre votre ami pas à pas , à lire ses sentiments , à partager , en les entendant raconter , ses consolations et ses peines. Eh , bien ! contentez votre curiosité d'ami , et suivez-moi.

« Au mois de mars dernier , je me jetai dans une petite barque , en compagnie de trois Birmans , capitaine et matelots. Après dix à douze heures de navigation , tantôt à la rame , tantôt à la voile , nous arrivons à l'île du Roi , dans la baie française , au nord-ouest de Merguy. Mon but était de sonder les dispositions des Carians qui , au nombre de deux cent cinquante à trois cents , habitent cette contrée. Bientôt arriva un jeune homme de bonne mine , poli dans ses manières et son

langage , sachant mêler la réserve à la confiance ; je me sentis prévenu en sa faveur ; son désir de s'instruire me plut. Je lui proposai de venir demeurer dans mon *kiâm* (presbytère) ; il accepta mon invitation , et nous fûmes , je crois , tous deux contents.

« Cependant mes bateliers firent des excursions aux environs ; ils trouvèrent dans la maison voisine le patriarche de l'endroit , maître-ès-sciences utiles , qui savait charmer les tigres , et leur tracer à une bonne distance de sa demeure une ligne magique que les sires de la forêt seuls peuvent voir et n'osent franchir ; il devait même se rendre le lendemain au lieu où un de ces animaux carnassiers venait d'enlever un jeune enfant sous les yeux de son père , et lui commander , à lui et à ses semblables , d'être moins goulus une autre fois. Je n'ai pas encore appris si ses conjurations ont été entendues de la gent tigrresse. Mais , ce qui valait mieux , notre nouvel Orphée me fit dire par mon Birman , qu'après avoir mangé son riz , il viendrait me rendre visite. En effet , il ne tarda pas d'arriver ; nous échangeâmes quelques mots , puis après une petite conversation où tout se passa aussi bien que je le pouvais souhaiter , nous remîmes au soir le banquet spirituel que je préparais à ces pauvres du Seigneur : vous comprenez que je parle de ce banquet de l'Évangile , où les serviteurs du grand Roi convient tous les aveugles et les boiteux qu'ils rencontrent , dans la forêt comme sur les chemins.

« A l'heure fixée , mon enchanteur arriva avec d'autres Cariens. Je leur parlai le moins mal que je pus du Dieu qui a tiré le monde du néant , et de l'obligation que nous avons tous de l'adorer , et de lui dévouer notre vie. Je fus écouté très-favorablement ; de plus , un bon vieillard que j'avais rencontré naguère dans un autre village où j'étais tout-à-fait inconnu , se fit lui-même

prédicateur à son tour. Ses amis lui ayant demandé qui nous étions, il leur dit que nous étions bons, que notre Religion était bonne, et il y a apparence qu'on se rangea à son avis; car, sans nous rien dire, on se mit aussitôt en devoir de nous servir à diner. Je passai la nuit dans la cabane où je m'étais installé en arrivant. Nos gens, ainsi que les Carians qui avaient assisté à l'instruction, après avoir allumé du feu près de la case pour chasser les moustiques et éloigner les tigres, prirent chacun leur place sur le plancher en bambous fendus, tout autour de moi; et, sans matelas, sans oreillers, sans couverture, sans natte même, ils goûtèrent, j'en suis sûr, un sommeil plus tranquille que tels de vos rois d'Europe. Le lendemain matin, mes visiteurs me firent leurs adieux d'un air bienveillant; un des fils du vieillard mentionné plus haut, me promit de venir se fixer chez moi pendant la saison des pluies, pour apprendre à lire et à écrire, et je partis avec l'espoir de voir un jour un certain nombre de ces Carians adorer le Dieu que j'étais venu leur faire connaître.

« Je me dirigeai vers une autre partie de l'île du Roi. Après quelques heures de navigation, nous cessâmes de ramer, et un enfant birman qui se promenait dans l'eau et dans la boue, le long du ruisseau, nous donna l'heureuse nouvelle que nous étions peu éloignés du village que nous cherchions. Restait une petite difficulté: la marée était basse et le bateau ne pouvait plus avancer; des deux côtés du filet d'eau qui ruisselait encore au milieu du lit de la rivière, on ne voyait que de la vase, de gros cailloux ronds et glissants, et des rejetons d'un arbrisseau qui se multiplie et se hérisse à l'infini, couvrant tout l'espace que le flot venait d'abandonner et menaçant de ses pointes aiguës les pieds du pauvre voyageur. Du lieu où la barque s'était arrêtée, on n'a-

percevait aucun sentier qui conduisit au village. Cependant il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de descendre dans ce borbier. Tout retard était inutile et dangereux ; le soleil était près de l'horizon ; nous étions à deux pas de la forêt qui nous environnait de tous côtés , dans des lieux fameux pour la férocité des tigres qui les fréquentent : reculer était impossible ; avancer était une nécessité. Me voilà donc à l'eau , piétinant dans la vase , glissant sur les cailloux , tantôt m'enfonçant jusqu'à mi-jambe dans le marais , tantôt suspendu sur la pointe de ces tiges naissantes dont je viens de parler , avec mille raisons de bénir cette récente maladie qui , non contente de m'avoir rendu méconnaissable , m'avait encore enlevé tout l'épiderme de la plante des pieds. Un de nos rameurs galopait en avant ; je me traînais comme je pouvais après lui , et nous parvinmes enfin à un endroit où se trouvaient éparses çà et là quelques cases birmanes , au milieu de touffes d'aréquiers. Avec promesse d'une récompense , j'obtins un guide qui nous fit traverser à gué un ruisseau assez profond ; j'eus de l'eau tout autant et même plus que je n'en pouvais désirer pour laver mon pantalon , et j'arrivai chez mon Carian vers le coucher du soleil , avec des habits tout trempés , et un peu trop rafraichissants même sous la zone torride. Mon hôte , quoique souffrant d'un énorme abcès , me reçut avec un air de contentement. Le nouveau-venu fut , vous le comprenez , l'objet d'une certaine curiosité pour ces enfants des bois ; on le regardait de la tête aux pieds. « Quel visage blanc , se disaient-ils sans doute ! quelle longue robe noire l'enveloppe de haut en bas ! C'est un *Bilalt-ssa* (un Européen), un *bring-ghii pong-ghii* (un prêtre chrétien) ; nous n'en avons pas vu encore : mais nous savons maintenant ce que c'est ; un homme à peau

blanche , affublé d'une *sing-gann* toute noire (soutane) , à peu près comme nos *pong-ghii* (prêtres birmans) sont enveloppés d'une large pièce de toile jaune ; nous retiendrons bien cela pour le redire à nos amis. »

« Pendant que ces bonnes gens étaient occupés à remarquer mes traits et mon costume , moi aussi je regardais , j'observais ces visages que je voyais pour la première fois , j'y cherchais des indices de ces qualités morales qui nous font espérer de ne pas trouver d'obstacles à l'implantation des vertus chrétiennes , et je crus apercevoir ce que je cherchais. C'était un air de simplicité et de candeur qui me charmait ; mari et femme , mère et enfants , tous avaient des traits , un extérieur qui semblaient annoncer que la grâce opérerait sans difficulté dans leur cœur. Leurs actions ne démentaient pas cet air de bonté naturelle. Le maître de la maison ordonna de me faire sécher mes habits , s'informa si j'avais besoin de prendre de la nourriture ; l'hôtesse mit le riz au feu et chercha quelques œufs qu'elle fit cuire dans le pot au riz , puis les enfants me présentèrent mon diner. L'un m'apportait de l'eau , l'autre tenait le *mi-daing* (la torche) près de moi , tous avaient les yeux fixés sur ma personne , sans doute pour voir si je mangeais comme les Carians , mais plus encore pour consulter mes besoins et y pourvoir ; tous étaient occupés à me servir , celui-ci d'une manière , celui-là d'une autre. Je sondai mon hôte sur ses dispositions , elles me parurent telles que je les pouvais souhaiter ; il me dit qu'il me livrerait ses fils pour les instruire , et j'aimai à me flatter de la douce pensée que bientôt ces sauvages entreraient dans le royaume des enfants de Dieu.

« Cependant l'heure du repos arriva ; la famille se retira dans les chambres , et je me couchai le moins

mal que je pus dans la salle d'entrée de ce château rustique. Tandis que chacun se livrait au sommeil, celui de mes bateliers qui m'avait accompagné et qui était retourné au bateau avec un enfant de la maison, arriva sur son embarcation à quelque distance de la cabane où je reposais, par une autre voie que ce jeune guide avait montrée. J'avais résolu de partir au plus vite pour un autre village carian. Aussitôt que la barque fut près de mon gîte, au beau milieu de la nuit, je me rends à bord, à travers les jardins et les bois, par un sentier tout juste assez large pour y laisser passage à une personne de front. Je suivais mon compagnon de voyage, qui tenait en main une torche allumée, tant pour reconnaître la route que pour éloigner les tigres. Après quelques instants de marche, me voilà encore dans l'eau; le bateau ne pouvait arriver jusqu'au débarcadère; il fallut aller à sa rencontre. Bientôt cependant je fus en sûreté sur ma nacelle, et nous nous dirigeâmes vers l'embouchure de la rivière.

« Au milieu du calme majestueux du désert, on n'entendait ni les chants si variés des oiseaux de la forêt, ni les cris perçants des singes qui, pendant la journée, sautillent de branche en branche et d'arbre en arbre le long des fleuves; le tigre même ne troublait pas de ses horribles mugissements ce silence solennel de toute la nature. La lune éclairait de ses pâles clartés la route que nous devions suivre, et à l'aide de ce flambeau nocturne nous parcourions tranquillement les plis de la rivière, qui se traîne plutôt qu'elle ne fuit vers l'Océan.

« Le lendemain au matin, nous étions dans la baie française, et quelques jours plus tard à Kaday, où l'un de nos Missionnaires a fixé son séjour pour évangéliser les Carians des environs. J'allai de compagnie avec ce confrère visiter les habitants de la forêt, à deux ou trois

heures de marche de sa résidence. Nous suivions un sentier étroit et tortueux , à travers les touffes de bambous qui couvrent presque tout le sol , tantôt gravissant des collines , tantôt traversant un ruisseau qui de distance en distance , dans ses détours sinueux autour des monticules , venait couper notre route. D'abord nous fîmes halte dans la maison d'un Carian qui, le premier du pays, avait été régénéré dans les eaux du baptême : de là , nous passâmes à une cabane peu éloignée où se trouvaient réunis quelques habitants du voisinage. Je les engageai à se hâter d'abandonner les voies de l'erreux où ils étaient encore plongés. « Père , me dit le maître du logis, soyez tranquille; quand vous saurez la langue carienne et que vous pourrez prêcher votre loi de manière à vous faire bien comprendre, tout le monde ira à vous ; n'ayez pas d'inquiétude à ce sujet. »

« Pendant que nous étions à converser avec ces bons Carians, j'eus lieu de remarquer les différentes occupations des gens de la maison. La maîtresse du logis préparait le lin dont elle devait tisser les habits pour la famille; une de ses filles exposait au soleil le fil nouvellement teint dont elle devait se faire un beau vêtement pour ses jours de fêtes ; d'autres allaient au ruisseau puiser l'eau nécessaire au ménage ; elles la portaient dans plusieurs bambous , longs d'environ deux pieds , et suspendus par des écorces filamenteuses qui passaient comme une tresse autour de leur front. Voulez-vous une description du palais où nous étions si bien accueillis ? Figurez-vous dix à quinze pieux plantés en terre , à la distance de cinq à six pieds , élevés de dix à douze pieds au-dessus du sol , et unis au sommet par des pièces transversales liées avec du rotin, les colonnes du milieu plus hautes que les solives latérales afin de donner au toit un plan incliné. Les côtés sont fermés

tant bien que mal avec les feuilles d'un palmier sauvage qui s'étendent en éventail, ou avec du bambou battu et formant comme des planches sillonnées de fentes dans toute leur longueur. La toiture est ordinairement faite de ces mêmes feuilles, superposées en forme triangulaire les unes sur les autres. Pour plancher, ce sont tout simplement des lattes de bambous, rapprochées les unes des autres, et attachées à de petites solives qui les soutiennent par dessous. Il y avait à l'intérieur une espèce d'antichambre qui était la salle de réception; venait ensuite la grande pièce, où se trouvaient le foyer et les ustensiles du ménage, les bambous à puiser l'eau, quelques pots pour cuire le riz, quelques assiettes grossières pour le servir, quelques hottes carriannes, peut-être un peu de tabac, du sel, du *nga-pi* ou chevrettes salées, pilées et réduites en une espèce de pâte très-odorante. Ne parlez pas de fenêtres, de portes; les Carians n'ont pas tant de luxe, et ils savent bien s'en passer. Tout ce qu'ils font pour se garantir des voleurs et des tigres, c'est d'enlever l'échelle et de la retirer dans la maison. Inutile d'ajouter que les habitations de nos sauvages sont élevées de six à sept pieds au-dessus du sol; il serait trop malsain de demeurer sur la terre à cause des pluies abondantes qui tombent pendant cinq à six mois de l'année; puis, sans cette forme de construction aérienne, ils seraient trop exposés aux visites des tigres, sangliers, rhinocéros, orang-outangs, et je ne sais combien d'autres voisins qui ne sont guère plus aimables que ceux-là. Telles sont la plupart des cases carriannes, excepté que plusieurs sont encore plus misérables que celles dont je viens de faire la description.

« Après être restés quelques heures à converser avec ces bons indigènes, nous aurions voulu nous enfoncer

plus avant dans la forêt, et aller voir deux ou trois familles qui vivaient à une heure de distance environ ; mais mes pieds refusaient de me porter jusque-là. La promenade que j'avais faite à l'île du Roi, sur des cailloux et des épines, m'interdisait de plus longues courses ; car sans chaussure , comme avec une chaussure, je ne pouvais guère plus que me trainer. Ainsi , après avoir visité une autre case et dit quelques mots pour gagner l'affection de ceux qui l'habitaient, nous nous remimes en route pour le presbytère de M. Plaisant , au village birman de Kaday.

« Je ne puis vous en dire plus long aujourd'hui ; je tâcherai d'y suppléer plus tard , et ce sera toujours avec beaucoup de plaisir. Priez pour votre ami et tout dévoué ,

« JOSEPH RÉNIER , *Miss. apost.* »

« P. S. Je viens de perdre la plus jeune de mes religieuses ; une fièvre lente nous l'a ravie ; je crois que sa vie pourrait édifier même en Europe : je ne me souviens pas d'avoir vu dans une jeune vierge plus de courage pour vaincre le monde et se retirer dans la solitude. Lorsque je faisais construire une maison pour y placer de saintes filles qui devaient élever les jeunes personnes de leur sexe et les former à la piété , elle était toute joyeuse ; car elle pensait déjà à se consacrer au Seigneur , et elle voyait dans cette entreprise les moyens de réaliser son pieux projet. D'abord, sa mère l'engagea à différer quelque temps ; elle obéit. Peu de temps après sa mère mourut ; par charité elle voulait rester encore quelques mois avec ses sœurs ; mais on lui défendit de mettre le pied au couvent , c'était trop

de rigueur. Dès lors son parti fut pris ; elle vint me demander la permission d'entrer au noviciat. J'y consentis , après lui avoir fait envisager plus de difficultés qu'il n'y en avait réellement , pour m'assurer de sa vocation. Mais d'autres épreuves l'attendaient dans sa famille. Deux de ses parents l'entraînent violemment dans leur maison ; on la caresse , on l'obsède de toutes parts pour la faire renoncer à son dessein. Tout est inutile , elle ne veut rien sinon entrer au couvent. On l'enferme , on l'attache ; elle trouve les moyens de s'évader. On la saisit de nouveau , on la traîne par sa chevelure , avec des douleurs qui ne cessèrent qu'à sa mort ; n'importe , elle oublie tout dans la pensée d'être religieuse. Lorsqu'elle se vit en lieu de sûreté , chez un de ses oncles , son âme fut dans l'ivresse : « J'ai triomphé , j'ai triomphé ! » répétait-elle avec des transports de joie. Peu de jours après elle fut admise au monastère ; elle y vécut dans la paix et la ferveur jusqu'à son dernier moment. Jamais elle ne témoigna de ressentiment contre ses parents dénaturés qui l'avaient tant fait souffrir ; la seule chose qui l'affectait , c'était de les voir oublier leurs devoirs religieux. Malheureusement elle n'a fait que passer au milieu de nous. Après huit mois environ , il ne nous restait d'elle que son doux souvenir ; son nom était Dominica Massans. Elle était d'origine française. Ce qui relève son courage , c'est qu'elle était en toute autre circonstance d'une timidité vraiment extraordinaire. Je ne crois pas avoir jamais rencontré tant de vertu dans une jeune fille.

---

## MISSIONS DE LA CHINE.

---

*Martyre d' Agathe Ho , vierge chinoise.  
(Traduction du latin.)*

— Cette relation a pour auteur Mgr Rizzolati, Vicaire apostolique du *Hou-Quouang*, qui l'a puisée dans le témoignage écrit de deux chrétiennes, naguère compagnes de la captivité et des tourments d'Agathe, et aujourd'hui condamnées à l'exil pour la cause de la foi.

« Agathe Ho naquit à *Patoum-sien*, petite ville de la province du *Houpé*. Elevée par des parents chrétiens, avec un frère que Dieu appela depuis au sacerdoce, elle se sentit inspirée par son amour pour Jésus et par sa dévotion à Marie, de consacrer sa virginité au Seigneur. Dès lors sa vie ne fut plus qu' un tissu de bonnes œuvres. L'éclat de sa piété fut même ce qui la trahit, lorsqu'en 1839 le vice-roi *Chou* publia l'édit de persécution : Dieu permit que sa fidèle servante ne pût se dérober au combat par la fuite, parce qu' *il aime à choisir la faiblesse de ce monde pour confondre tout ce qui est puissant* (1). Agathe fut donc arrêtée par les satellites avec

---

(1) 1<sup>re</sup> Epître aux Corinthiens, 1, 27.

deux autres saintes femmes , appelées *Dina-Leu* et *Leu-ki-xe*, et deux fervents néophytes , nommés *Si-vien-cai-sin* et *Quoan-ki-quoai*. Tous les cinq , ils se virent enchaînés pour le seul crime d'être chrétiens.

« Dans le cachot où ils furent jetés , les confesseurs de la foi avaient la chaîne au cou et aux mains. Mais ces rigueurs de la prison s'aggravaient encore , pour Agathe surtout , lorsque venait la nuit. Il est d'usage , bien que les hommes et les femmes soient séparés , d'emboîter chaque soir les pieds des détenus dans des entraves , afin qu'aucun d'eux ne puisse remuer du lieu assigné pour sa couche. Cette précaution gênante n'en est presque pas une pour les femmes , dont le pied , soumis dès l'enfance à une contraction rigoureuse , est communément si petit , qu'il passe tout entier par le trou de la planche qui devrait le retenir ; ce qui permet aux captives de le retirer en secret pour dormir plus en liberté. Or , cet adoucissement était refusé à la pieuse vierge , parce que dans sa patrie , pays tout hérissé de montagnes , les jeunes filles ne sauraient sacrifier à la mode chinoise , sans se mettre dans l'impossibilité de gravir les pentes qui se rencontrent à chaque pas. Agathe n'ayant donc pas contrarié la nature , avait le pied dans toute sa grandeur , et se trouvait ainsi , à l'âge de soixante-six ans environ , condamnée au supplice d'avoir chaque nuit la jambe emprisonnée.

« Dès l'entrée des néophytes dans la geôle , ces lieux qui n'avaient retenti jusque-là que de malédictions et d'horribles blasphèmes , apprirent à répéter les accents de la résignation et les chants de l'espérance. Chaque nuit , lorsque le silence invitait au recueillement , et que les ténèbres voilaient aux captifs les murs de leur cachot , la piété de nos chrétiens se reportait au temps des catacombes ; leurs voix s'unissaient pour louer Dieu et

chanter leurs prières. Mandarins , satellites , geôliers et ceux des criminels qui n'avaient pas d'entraves , accouraient à ce ravissant concert , et transportés d'admiration pour tant de vertu , attendris par la suavité des saints cantiques , ils se disaient avec étonnement qu'ils n'avaient jamais vu tant de joie dans les fers , et qu'il fallait être prisonnier du Christ pour avoir le secret de charmer le malheur. Ces idolâtres ne pouvaient comprendre comment des chrétiens , incarcérés pour avoir professé leur religion , pouvaient encore lui vouer une telle fidélité que , même sous les verroux , ils ne rabattaient rien d'un culte dont ils étaient victimes.

« Agathe et ses compagnes eurent souvent à comparaître devant les divers tribunaux de *Ou-cham-fou* , et furent vivement pressées de souscrire à l'apostasie ; mais la fermeté de leur foi triompha de toutes les épreuves. Cependant il arriva que se voyant sans cesse au milieu des tortures et délaissées de leurs familles, elles laissèrent échapper quelques plaintes sur la manière dont la Providence les traitait , et conçurent des soupçons contre certaines personnes , à qui elles attribuaient plutôt qu'à la volonté divine leur cruelle captivité. Elles étaient dans ces dispositions dangereuses , lorsque le mandarin les rappela à son tribunal , et leur dit , en dissimulant le piège sous des caresses : « Votre religion est bonne , je  
 « le sais ; mais comme l'empereur l'ignore , je concierai ses ordres avec votre foi ; je n'exige pas votre  
 « apostasie , je me contente d'une fiction , je n'en veux  
 « que le mot. » Et il leur présentait une formule à signer. Les captives repoussèrent cette offre , protestant que leur main se refusait aussi bien que leur cœur à un désaveu de leurs croyances , et ajoutant que si la dissimulation pouvait satisfaire le mandarin et tromper l'empereur , elle ne réussirait ni à satisfaire , ni à tromper Dieu.

« Alors le mandarin , comme s'il eût cédé à ces observations , ordonna aux scribes de rédiger une autre formule , qu'il présenta de nouveau aux prisonnières , en leur disant : « Signez celle-ci , où il n'est pas question « d'apostasie , et retirez-vous en liberté. Personne ne « vous empêchera désormais de professer votre religion « et de chanter des hymnes à votre Dieu. Signez et allez en paix. » Trompées par ces paroles , elles signèrent à demi.

« Hélas ! elles étaient loin d'avoir cette paix que le mandarin leur avait souhaitée. Poursuivies par les reproches de leur conscience, elles me députèrent quelqu'un en secret pour savoir ce qu'elles avaient à faire. Ma réponse fut qu'elles devaient tout souffrir , même la mort , plutôt que de donner leur signature. « Ne vous « plaignez pas de Dieu , ajoutais-je ; ne ternissez pas « non plus par d'injustes soupçons les glorieuses chaînes « dont la Providence vous a parées ; songez à votre âme « et oubliez votre corps. » Et ces saintes femmes , déjà sur le seuil de leur prison , y rentrèrent à ma voix sans délai ni murmure , et retractant leur signature devant le mandarin , elles lui déclarèrent qu'averties par la surprise qu'on leur avait faite , elles se tiendraient désormais en garde contre l'ombre même d'un désaveu. Sur cette explication elles furent écrouées de nouveau.

« Peu de temps après , j'envoyai aux captives un prêtre chinois qui reçut leur confession , et les affermit si bien dans l'amour des sacrifices , qu'elles ne firent plus entendre ni murmures contre la Providence , ni plaintes contre le prochain , et qu'elles reprirent avec plus de ferveur que jamais leurs pieux exercices. La fête de Noël les trouva dans ces heureuses dispositions. La veille de ce beau jour , elles demandèrent en grâce au geôlier de n'être pas mises au ceps , afin qu'elles pussent avec Aga-

the célébrer dans une sainte joie la naissance du Sauveur ; et leur prière ayant été bien accueillie par le gardien , qui admirait en elle une si grande piété , la prison retentit durant la nuit entière de cantiques à la gloire du divin Enfant.

« Aux pratiques de la dévotion se joignait en elles tout le zèle de la charité. Elles annonçaient l'Évangile aux autres prisonnières , parmi lesquelles deux pauvres femmes condamnées à mort embrassèrent la foi , et reçurent avec le baptême le pardon de leurs crimes , avant d'aller les expier sur l'échafaud. Ce fut ainsi que l'obéissance filiale de ces trois néophytes aux conseils de leur évêque , devint pour elles une source de nouveaux mérites , et doubla l'éclat de leur couronne en la faisant partager à des âmes qui allaient se perdre pour jamais.

« Vint enfin le jour où la sentence devait être prononcée ; elle fut conforme aux décrets de l'empereur *Tao-Kouang* , et condamna les trois chétiennes au bannissement à perpétuité. Tandis qu'elles s'acheminaient vers l'exil , elles passèrent à la porte de notre maison religieuse. Elles en profitèrent pour supplier les satellites qu'il leur fût permis d'y entrer , et de dire un dernier adieu à leurs amies qui habitaient cette demeure. Mais leur principal motif était de se purifier encore une fois par l'absolution , qu'elles reçurent en effet d'un de nos prêtres , et après s'être unies à la prière commune , après avoir salué les chrétiens leurs frères , elles montèrent d'un visage serein sur le navire qui allait les emporter vers l'exil , où les deux compagnes d'Agathe subissent encore le plus dur esclavage.

« Pour Agathe , qui avait toujours eu la plus large part dans les tourments , elle fut mise en servitude chez un Tartare si cruel que , malgré le grand âge de sa captive , il la traitait avec plus de dureté que ses

chiens , et défendait qu'on lui donnât rien de chaud à manger. Il ne permettait pas même qu'elle fit bouillir l'eau dont elle se désaltérait , ce qui est réputé si nuisible en Chine , que le plus pauvre mendiant ne boirait pas de l'eau froide. Dans sa détresse et ses infirmités , la pieuse vierge était vouée à l'abandon ; personne qui donnât aucun soin à sa vieillesse ; personne qui jetât un regard de pitié ou un mot de consolation sur son malheur. C'est au milieu de ces épreuves , au milieu des injures adressées à sa foi et supportées avec une angélique sérénité , qu'Agathe *Ho* , parvenue à l'âge de soixante-onze ans , s'endormit en paix dans le Seigneur , et consumma son long martyre en l'année 1844 , dans la ville de *Si-gan-fou* , capitale de la province du *Xen-si*.

« J'adresse cette relation à la piété des chrétiens d'Europe , si libres dans la profession de l'Évangile , afin que se souvenant de leurs frères et de leurs sœurs déportés pour la cause de la foi , et plus à plaindre encore dans leur exil en Tartarie qu'ils ne l'étaient dans les affreux cachots de cette cité , ils prient instamment le Seigneur d'accorder la persévérance à ces athlètes généreux. Peut-être en est-il beaucoup parmi eux dont les malheurs égalent ceux d'Agathe.

« † JOSEPH , Evêque d'Arade et  
Vic. apost. du Hou-Quouang. »

---

## MISSIONS DU THIBET.

*Extrait d'un rapport de M. Gabet, Missionnaire Lazariste, sur son séjour à Lassa et son expulsion du Thibet (1).*

Paris, décembre 1847.

« Lassa est, comme on sait, la résidence du Grand Lama, souverain du Thibet et en même temps Pontife suprême du culte bouddhique. Outre les nombreux pèlerins qui se rendent dans cette ville pour offrir leurs adorations au Grand Lama, l'importance du commerce y attire encore les marchands de toutes les contrées de l'Asie; ainsi, la capitale du Thibet doit être considérée comme le rendez-vous continuel de divers peuples qui incessamment vont et viennent par ces immenses régions, sans jamais rencontrer la moindre entrave à leur liberté.

« Dès notre arrivée, nous étant aperçus que nous pourrions inspirer de l'inquiétude si l'on venait à nous

---

(1) Ce rapport de M. Gabet fait suite à une lettre de M. Huc, que nous avons publiée dans le Numéro de juillet 1847. On se rappelle que ces deux Missionnaires, après un voyage de dix-huit mois dans la Tartarie mongole, étaient enfin arrivés dans la capitale du Thibet. Dans la relation qu'on va lire, M. Gabet continue le récit de son confrère, décrit la lutte qu'ils ont soutenue ensemble contre un mandarin chinois, et retrace leur itinéraire de Lassa à Canton.

prendre pour des Anglais , redoutés à cause de leur donation dans l'Inde et de leurs victoires récentes sur la Chine , nous nous présentâmes aussitôt aux autorités thibétaines , et nous leur déclarâmes que nous étions français et prédicateurs de la Religion chrétienne. Le lendemain , nous fûmes invités à nous rendre chez le premier ministre , régent de l'empire pendant la minorité du Grand Lama , qui est actuellement un enfant de huit ans. Il nous questionna beaucoup sur notre patrie , dont le nom même lui avait été jusqu'alors inconnu ; la bonté et l'intérêt qu'il nous témoigna , nous firent comprendre combien les détails que nous venions de lui donner avaient fait une heureuse impression sur son esprit. Les entretiens qu'il eut ensuite avec le gouverneur ture (1) , qui se rend fréquemment à Calcutta pour des affaires commerciales, ne firent que le confirmer dans ses bonnes dispositions à notre égard. Alors il nous déclara qu'il nous prenait sous sa protection immédiate, et que nous pouvions librement séjourner dans le pays , sans que personne eût le droit de s'immiscer dans nos affaires. Bien plus , ayant appris qu'à notre arrivée nous n'avions pu nous procurer qu'un logement étroit et peu commode , il poussa la bienveillance jusqu'à nous céder une de ses maisons , où nous pûmes ériger une chapelle et vaquer librement aux exercices de notre ministère. Nos rapports avec le Régent devinrent ainsi de jour en jour plus intimes ; il aimait à discuter avec nous les vérités de la Religion chrétienne , et demandait toujours avec intérêt de nouveaux détails sur nos lointains pays d'Europe.

---

(1) Chacun des peuples divers qui fréquentent Lassa , a dans cette capitale son gouverneur ou chef particulier , qui répond civilement de la conduite de ses nationaux. Le gouvernement thibétain ne connaît pas les individus , il ne traite qu'avec leurs chefs.

« Par malheur il existe à Lassa un mandarin chinois , envoyé par la cour de Pékin avec le titre de délégué extraordinaire. Il a pour mission officielle de présenter les hommages de l'empereur au Grand Lama , mais son mandat politique est de surveiller les mouvements des peuples voisins , pour en donner avis à son gouvernement. Ce fonctionnaire, jaloux des progrès que faisait l'Évangile, songea aux moyens de mettre obstacle à notre séjour à Lassa ; il essaya de persuader au Régent que nous étions des personnages suspects , qui ne pouvaient être venus dans le pays qu'avec des vues secrètes de politique. Dans l'espoir de découvrir parmi nos effets quelque pièce propre à rendre plausible son accusation , il envoya des gens qui , au moment où nous nous y attendions le moins, mirent les scellés sur tout ce qui nous appartenait et nous emmenèrent au tribunal chinois. Là, après d'humiliants interrogatoires, on apporta nos effets , qui furent mis sous les yeux du mandarin , et par lui minutieusement examinés un à un en présence du Régent. Deconcerté de n'avoir rien découvert qui pût le moins du monde justifier ses injurieuses imputations , il se saisit , pour la forme, d'un paquet de manuscrits , de nos lettres de prêtrise et de plusieurs lettres de famille. Le Régent , satisfait que parmi nos bagages il n'y eût rien qui pût nous compromettre , demanda au mandarin ce qu'il avait enfin à dire contre nous. Celui-ci répondit que le résultat de l'enquête témoignait que nous étions des gens irréprochables et dont on n'avait rien à craindre. Nous retournâmes donc à notre demeure , espérant que les vexations chinoises étaient dès lors finies.

« Quelques jours de paix et de tranquillité semblèrent, en effet , devoir nous confirmer dans cette opinion. Mais le délégué extraordinaire ne pouvait plus sup-

porter, de la part du gouvernement thibétain, un accueil si favorable, fait aux ministres d'une religion que les absurdes préjugés de la Chine repoussent de ses frontières. Il prit donc sur lui de nous intimer l'ordre de partir de Lassa, sous prétexte que nous étions étrangers. Sur-le-champ nous nous rendîmes au tribunal chinois pour demander compte d'une pareille sommation, que nous avons droit de regarder comme aussi tyrannique qu'outrageante. Nous déclarâmes au représentant de la cour de Pékin, qu'admis à Lassa par l'autorité du lieu, nous ne reconnaissons ni à lui ni à qui que ce fût le pouvoir d'y troubler notre séjour; que comme nous, lui-même il était étranger dans le Thibet, et que c'était ce que signifiait son titre de délégué extraordinaire; nous lui demandâmes de quel droit il prétendait exclure les Français d'un pays ouvert à tous les peuples; nous lui rappelâmes encore que dans le cas même où les étrangers seraient repoussés de Lassa d'après la constitution même du pays, les hommes de prières, quels qu'ils fussent, ne pouvaient jamais être considérés comme étrangers dans le Thibet, et que ce titre seul devait toujours nous y assurer liberté et protection.

« Le mandarin, qui ne s'attendait pas à nous trouver si bien fixés sur les lois du pays, et sur les rapports qui existent entre le gouvernement de Lassa et la cour de Pékin, n'insista plus sur notre qualité d'étrangers, mais il alléguait que nous ne pouvions résider dans le Thibet, parce que nous étions prédicateurs d'une religion mauvaise et prohibée par l'empereur chinois. Nous lui répondîmes que le Christianisme n'avait jamais eu besoin de la sanction de son empereur pour être une religion sainte, pas plus que nous de sa mission pour la prêcher dans le Thibet. Enfin, pour couper court à tout débat et trancher la question, il se résuma

ainsi : « Quoi qu'il en soit , tenez pour certain que je vous ferai partir de Lassa. »

« Dès que nous eûmes fait part au Régent des prétentions arbitraires du mandarin chinois , il nous dit que protégeant dans le pays des milliers d'étrangers , il serait assez fort pour nous faire jouir de l'hospitalité qu'il accordait à tout le monde : « Et pour ce qui est de votre religion , ajouta-t-il , elle est loin de nous donner de l'ombrage ; j'ai moi-même dessein de m'en instruire à fond ; si elle est meilleure que la nôtre , nous l'embrasserons volontiers. »

« Il s'engagea donc à notre sujet une lutte de plusieurs jours entre le gouvernement thibétain et le tribunal chinois ; la circonstance de la minorité du Grand Lama favorisait les prétentions du délégué extraordinaire , et il eut le dessus. Le Régent nous annonça lui-même que , seul et privé de l'appui de son souverain , il s'était à regret trouvé trop faible pour réprimer la tyrannie des Chinois qui , depuis plusieurs années , profitant de l'enfance du Grand Lama , s'arrogeaient des droits inouïs dans l'empire. Déjà , en effet , tous les moyens d'expulsion avaient été pris par le délégué extraordinaire : l'officier et les soldats de l'escorte , le jour du départ et la route que nous devions suivre étaient déterminés par son ordre. Notre étonnement redoubla quand nous apprîmes qu'on avait arrêté de nous faire subir les rigueurs d'un trajet de huit mois , pour nous conduire à Canton , tandis que , en nous dirigeant vers l'Inde , vingt-cinq jours de marche nous suffisaient pour arriver jusqu'au premier poste européen. Nous fîmes à ce sujet les plus instantes réclamations , mais elles ne furent point écoutées , pas plus que la demande d'un sursis de quelques jours , pour nous reposer un peu des fatigues de la longue route que nous venions de faire ,

et laisser cicatrizer de larges plaies causées par le froid durant notre voyage. Destitués de toute protection , nous nous rendimes, une fois encore, au tribunal chinois, et nous déclarâmes au délégué que nous cédions à la violence , mais que nous dénoncerions, à notre arrivée , et l'iniquité de la sentence qui nous chassait d'un pays libre , et la barbarie dont on accompagnait cet acte arbitraire , barbarie que , vu l'état où nous étions , nous avons droit de considérer comme un attentat à nos jours.

« Après cette protestation , nous fimes à la hâte les quelques préparatifs de ce pénible voyage. La veille du départ , un envoyé du Régent entra chez nous , et nous remit de sa part deux lingots d'argent ; nous crûmes prudent de refuser cette somme. Sur le soir même , nous nous rendimes à son palais , nous déposâmes ces lingots sous ses yeux , en l'assurant que cette démarche n'était nullement un signe de mécontentement de notre part ; qu'au contraire nous nous souviendrions toujours avec reconnaissance des bons traitements que nous avons reçus du gouvernement thibétain, pendant le séjour que nous avons fait à Lassa ; que si notre sort eût dépendu de lui , nous en avons la certitude , nous eussions toujours joui dans le Thibet de l'hospitalité la plus tranquille et la plus honorable ; mais que pour cet argent , nous ne pouvions le recevoir sans compromettre notre conscience de Missionnaires et l'honneur de notre nation. (En effet , plutôt que d'accepter les offres d'argent qui nous avaient été faites par diverses personnes de Lassa , pour subvenir aux frais de notre voyage , nous avons préféré vendre jusqu'à des linges d'autel). Le Régent nous répondit qu'il comprenait nos motifs , qu'il n'insistait pas pour nous faire agréer ce présent , mais que pourtant il serait bien aise de nous léguer

quelque souvenir au moment de se séparer de nous. Alors , prenant un dictionnaire en quatre langues , qu'il nous avait vu souvent feuilleter avec intérêt , il nous demanda si cet ouvrage pouvait nous être agréable ; nous le reçûmes , et nous fûmes heureux de pouvoir lui offrir en retour un microscope que nous avions apporté de France , et qui sembla lui faire d'autant plus de plaisir qu'on n'en avait jamais vu dans le pays.

« Au moment de nous quitter , le Régent se leva et nous adressa ces mots pleins d'espérances : « Vous partez ; mais vous êtes des hommes d'un courage étonnant , puisque vous avez pu venir jusqu'ici. Je sais que vous avez dans la tête une grande résolution... Vous me comprenez assez ; les circonstances ne permettent pas d'en dire d'avantage. » — Telle fut la manière significative dont nous primes congé du premier ministre thibétain.

« Nous partîmes de Lassa le 26 février 1846 , accompagnés d'une escorte chinoise , commise à cet effet par le délégué extraordinaire. Depuis les premiers jours de notre marche jusqu'aux frontières de Chine , nous nous aperçûmes que le Régent avait envoyé ordre à tous les chefs de districts par où nous devions passer , d'apporter le plus d'adoucessement qu'ils pourraient aux fatigues de notre route ; mais elle était de nature à n'en comporter aucun , et chaque jour venait confirmer en nous le soupçon qu'on ne nous avait forcés d'entreprendre ce voyage que dans l'espérance de nous y voir succomber. Toujours ensevelis dans la neige , toujours gravissant des montagnes inaccessibles , ou suspendus sur des gouffres affreux , voilà quelle fut notre course pendant quatre mois entiers. Aussi le mandarin militaire qui nous accompagnait , quoiqu'il voyagéât en chaise à porteur , ne put y résister et mourut

à moitié chemin. En un mot, quand nous touchâmes aux frontières de l'empire chinois, nous étions suivis de quatre cercueils, sans parler de huit hommes qui étaient tombés dans les abîmes, et dont on n'avait pu retirer les cadavres.

« Arrivés à la capitale du *Su-tchuen*, nous eûmes une entrevue avec le vice-roi. Il comprit combien le gouvernement chinois s'était compromis par l'illégalité et la barbarie dont on avait usé à notre égard dans le Thibet; il blâma hautement le délégué de la cour, et pour ne se trouver en rien mêlé dans les conséquences de cette affaire, il prit tous les moyens de nous faire continuer la route, depuis le *Su-tchuen* jusqu'à Canton, avec les commodités et même les honneurs convenables. Mais l'insatiable cupidité des mandarins subalternes, commis à notre conduite et aux soins de notre nourriture, annulla toujours l'effet des mesures prises par le vice-roi. Nous eûmes spécialement à nous plaindre des administrateurs de la capitale du *Hou-pé*, qui se moquèrent des égards qu'on nous avait témoignés dans le *Su-tchuen*. « A quoi bon, dirent-ils, tant de ménagements pour ces étrangers, parce qu'ils sont français? Dans cette ville, nous avons eu entre les mains deux hommes de cette nation, et nous les avons impunément torturés et mis à mort. » — Ils voulaient parler de MM. Clet et Perboyre, Lazaristes français, martyrisés dans le *Hou-pé*.

« Aussi, à partir de cette capitale nous vîmes redoubler les misères de notre voyage; tous les jours nous eûmes à souffrir de la faim et des outrages de la populace, qu'on ameutait contre nous. Poussés à bout et au comble de l'épuisement à notre arrivée dans la capitale du *Kian-si*, nous nous rendîmes incontinent au tribunal du gouverneur, et nous déclarâmes que

nous ne voulions plus de l'administration chinoise pour achever notre route, que nous la ferions à nos frais, risques et périls, et que si, d'après les lois de l'empire, il était requis qu'un mandarin nous accompagnât pour veiller sur nous, nous ne consentirions à marcher à sa suite qu'à la condition qu'il n'y aurait rien de commun entre lui et nous. On fit semblant d'être surpris des mauvais traitements que nous avions eu à subir dans le *Hou-pé*, et on nous protesta à plusieurs reprises que le *Kian-si* ne nous donnerait pas les mêmes sujets de plaintes. Nous laissâmes donc les Chinois organiser le départ, en les avertissant toutefois qu'au premier jour où nous verrions se renouveler de pareilles avanies, nous prendrions aussitôt le parti que nous leur avions signifié. Aussi, soit l'effet de nos paroles, soit plutôt la perspective de nous remettre immédiatement entre les mains du représentant de la France, nous avons eu beaucoup moins à souffrir depuis le *Kian-si* jusqu'à Canton, où nous sommes arrivés vers la fin de septembre 1846.

« Maintenant, il serait superflu d'ajouter qu'en signalant ces faits, notre unique pensée est d'en prévenir le retour. Ministres d'une Religion toute de paix et de concorde, à Dieu ne plaise que nous élevions ici la voix pour appeler la vengeance sur nos persécuteurs ! Pour ce qui nous concerne personnellement, nous n'oublions pas que la carrière où nous sommes entrés doit être semée jusqu'au bout de souffrances et d'humiliations ; mais nous pensons qu'on ne verra pas avec indifférence cette prétention inouïe de la Chine, qui ose poursuivre de ses outrages le Christianisme et le nom d'Européen jusque chez les peuples étrangers.

« GABBY, *Miss. apost.* »

## MISSIONS

### DE L'Océanie Orientale.

---

*Lettre du R. P. Aubert Bouillon , Prêtre de la Société de  
Picpus , à Monseigneur l'Archevêque de Calédoine ,  
Supérieur général de la même Société.*

Archipel de Hamoa , baie d'Appia , 20 décembre 1846.

« MONSEIGNEUR ET TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ,

« La divine Providence vient de nous éloigner , contre notre attente , du lieu de notre destination. Comme la guerre était toujours allumée à Taïti , et qu'il était peu probable qu'au milieu des hostilités , la Mission pût y faire des progrès , nous laissâmes dans cette île les PP. Honorat et Arnaud avec le frère Zénon , et nous partîmes pour Honolulu , le 2 octobre 1846.

« Le 6 , nous touchâmes à Raiatea , demeure de la reine Pomaré. Dès le soir , son mari vint à bord. Toute sa conversation avec nous se borna à ces mots : *iorana* (bon jour) , *taio* (ami). Le lendemain nous reçûmes aussi la visite du prince Tahitoe , chef de l'île. Je ne sais qui lui a appris assez de français pour demander du vin et de l'eau-de-vie ; il semble ne connaître que ces deux mots , et il les répéta sans cesse pendant tout le temps qu'il resta sur le pont. Enfin la reine vint à son tour et déjeûna même avec nous ; elle ne voulut boire autre chose que du thé et garda un silence absolu tout le temps de sa visite.

« Lorsque nous descendîmes dans l'île, nous fûmes entourés et suivis d'une foule d'enfants, attirés par le désir de voir des *robes noires* ; ces jeunes Kanaks nous accompagnaient partout, et nous disaient avec un naïf empressement les noms des objets que nous rencontrions. Un jour que j'avais fait avec eux une assez longue promenade, je me mis à réciter mon office sur le bord de la mer, en attendant une embarcation pour retourner à bord. Aussitôt une trentaine d'Indiens se réunirent autour de moi ; et comme j'avais un énorme chapeau de paille qui me cachait tout le visage, ils se prosternaient les uns après les autres à mes pieds pendant deux ou trois minutes, afin de voir à leur aise comment je priais le bon Dieu. Malgré ces dispositions bienveillantes du peuple, je ne pense pas qu'il nous soit bien facile d'établir en ce lieu une Mission. La reine et ses ministres protestants ne le permettraient pas.

« Nous avons vu dans cette île un Européen, nommé Victor ; c'est un montagnard italien qui, pour échapper aux châtimens qu'il avait mérités comme matelot, a déserté et s'est fait chef des rebelles à Taïti. On dit qu'il est couvert de blessures ; mais elles n'ont servi qu'à le rendre plus fier et plus orgueilleux. Un jour il monta à notre bord, armé jusqu'aux dents ; il est d'une taille assez haute et d'un visage effrayant de férocité ; il nous regarda avec des yeux qui respiraient le sang. Nous n'avons point su précisément ce qu'il dit à notre capitaine ; seulement, celui-ci nous fit entendre que c'était un scélérat, et qu'il lui avait fait, à notre sujet, des propositions affreuses. Tous les matelots du bord nous conjurèrent de ne plus sortir de la goëlette, sur laquelle nous ne risquions rien, parce que cet homme n'oserait pas, malgré sa haine, nous attaquer sur un navire anglais. Nous y demeurâmes, en effet,

deux ou trois jours comme prisonniers. Et durant tout ce temps , nous aperçûmes le bandit rôder continuellement sur le bord de la mer, avec trois ou quatre de ses pareils qui l'accompagnent partout. Vous n'aurez pas de peine à croire , Monseigneur , que nous vîmes lever l'ancre sans regret.

« Le 20 , nous abordâmes à une petite île qui a été découverte en 1832 et qui n'a pas encore de nom. On ne la croit pas habitée ; mais comme on espérait y trouver des provisions, le canot fut envoyé à la côte. Sur le rivage , une très-chétive cabane et quelques débris de cocos nous firent juger que des étrangers s'y étaient arrêtés quelques jours. La facilité avec laquelle les oiseaux dont cette île est peuplée se laissent prendre , nous étonna beaucoup. Loin de s'enfuir à l'approche de l'homme , ils affrontent résolument ses attaques avec un énorme bec d'un demi-pied de longueur, arme défensive dont on doit se défier , comme l'expérience me l'a appris. La quantité de ces oiseaux est immense ; on en voit partout , non-seulement sur chaque branche d'arbre, mais encore à terre , occupés soit à couvrir un œuf, soit à réchauffer un petit. Avec un simple bâton on en peut assommer autant que l'on veut ; j'en pris quelques-uns tout vivants , au prix de quelques bons coups de bec. Nous fîmes donc une abondante provision de gibier ; mais nous n'avions pas prévu le mécompte qui nous attendait au retour. Pendant notre excursion , la mer était devenue grosse , et il fallait cependant aller rejoindre le canot qui était resté au delà du récif. Nous avions la plus grande peine à résister à la violence des vagues qui nous enveloppaient jusqu'à la ceinture. Les matelots qui portaient le gibier , ne pouvant plus se tenir fermes contre la mer , furent obligés d'abandonner leur fardeau ; en sorte que , de la chasse la plus heu-

reuse qui fut jamais , il ne nous resta qu'un seul oiseau vivant , que je vins à bout de conserver. Arrivé au récif , je courus quelque danger : au moment où je tâchais d'atteindre le canot , une lame le fit échouer sur les brisants ; je tombai sous lui ; heureusement je me relevai sans blessure. Longtemps nous nous efforçâmes en vain de remettre notre embarcation à flot ; les vagues nous repoussaient toujours sur l'écueil. Enfin , nous vinmes à bout de la dégager ; nous nous précipitâmes dedans , et nous rejoignîmes bientôt notre goëlette ; mais nous revenions les mains vides : il fallut donc nous remettre en route pour l'archipel Sandwich avec fort peu de provisions.

« Il y avait plus d'un mois que nous avions quitté Taïti , lorsque le dimanche , 8 novembre , on mit le cap sur la grande île , et on nous en promit la vue pour le jour suivant. Le lendemain , on déclara que nous l'avions laissée à gauche , à vingt-une lieues dans l'ouest. Le mardi , nous devions découvrir une île intermédiaire ; nous n'aperçûmes encore rien. Notre capitaine se croyait alors à la hauteur d'*Honolulu* , et nous annonçait la vue du port pour le mercredi matin , puis pour le mercredi soir. Toute la journée on fut au haut des mâts ; rien ne parut ; on continua encore de courir à l'ouest. Le jeudi matin , la tristesse était peinte sur les visages ; tous les regards interrogeaient l'horizon , et les heures s'écoulèrent dans un morne silence jusqu'au soir , au milieu d'alternatives d'espoir et de crainte. Enfin , après avoir cinglé cinq jours dans cette direction , toujours vent arrière et bonne brise , on demeura persuadé que les îles Sandwich , au lieu d'être à l'ouest , étaient au levant. Par malheur , il nous était impossible de faire route de ce côté , à cause des vents qui se trouvaient contraires. En outre , nous n'avions plus de provisions

à bord , et notre goëlette portait dix-neuf personnes. Déjà depuis dix jours , nous ne buvions plus que de l'eau corrompue , et encore n'en restait-il qu'environ deux cents litres. Nous divisâmes la faible quantité de vivres qu'on tenait en réserve, de manière à faire durer nos moyens d'existence trente jours ; ce qui réduisait notre nourriture de vingt-quatre heures à deux onces et demi de bœuf salé et à soixante-douze haricots pour chacun, avec un litre d'eau.

« Le 12 , au soir , le capitaine nous réunit pour savoir si nous voulions aller dans l'Amérique du Nord. « C'est le plus sûr parti, nous dit-il ; mais il faut au moins trente jours pour nous y rendre ; nous aurons de grosses mers à traverser, et la mâture de notre vaisseau est très-mauvaise. Nous pouvons aussi regagner le sud , où nous avons la chance de rencontrer différentes petites îles , et même quelques navires ; et , en tout cas , nous ne pouvons manquer les îles des Navigateurs où le vent nous pousse directement. » Tout le monde se prononça pour ce dernier avis. Il faut remarquer que l'erreur du capitaine était assez excusable. N'ayant point de chronomètre , il ne pouvait connaître la longitude , et , ainsi pendant qu'il se croyait à l'est de Sandwich , les courants l'avaient porté à l'ouest.

« Le 14 au matin , nous aperçûmes deux navires qui semblaient faire route vers la Chine. Aussitôt nous virons de bord pour les rejoindre , nous déployons toutes nos voiles , mais c'est en vain ; notre petite goëlette , malgré tous ses signaux , les perd de vue au bout de quelques heures. Cette manœuvre inutile nous fit encore perdre un jour. Le 16, une pluie abondante vint soulager un peu notre détresse , en nous permettant de recueillir deux ou trois barriques d'eau.

« Nous voici au 22 novembre. Nos jambes commen-

cent à refuser de nous porter ; les estomacs sont bien vides ; cependant la souffrance n'est pas encore très-grande ; les enfants qui sont à bord pleurent quelquefois , et tout le monde , catholiques et protestants , prie pour la délivrance commune. Pour nous qui devons être plus résignés à tous les sacrifices , nous demandions chaque jour à Dieu l'accomplissement de sa sainte volonté sur nous ; mais l'épuisement de nos forces appelait la fin de nos peines. A chaque instant , je jetais les yeux vers l'horizon ; chaque nuage était pour moi une terre , chaque brisant un navire ; hélas ! ces illusions duraient peu !

« Le 4 décembre , après le coucher du soleil , nous aperçûmes au-dessus des flots une espèce de pyramide ; nous ne savions si c'était un nuage , une terre ou un vaisseau ; on mit le cap sur ce point ; mais tout disparut avec le jour. On continua de marcher toute la nuit dans cette direction : le lendemain , nous n'aperçûmes que l'Océan.

« Cependant Marie avait jeté un regard de miséricorde sur ses enfants. A cinq heures du matin , le 8 décembre , fête de son Immaculée Conception , nous entendons un cri de joie sur le navire : terre ! terre ! Nous fûmes bientôt sur le pont. Quel bonheur lorsque nous distinguâmes clairement plusieurs îles ! Notre première pensée fut de réciter le *Te Deum* et le *Magnificat* en actions de grâces. Dès le soir , nous arrivâmes à une petite île qui se trouve à cinquante lieues à l'est de l'archipel *Hamoà*. Un missionnaire protestant vint à bord , et voyant notre grande misère , nous envoya un peu d'eau fraîche et du *taro* ; je ne crois pas avoir jamais savouré rien de si délicieux.

« Le lendemain on nous offrit de descendre dans l'île , en nous assurant que nous serions bien reçus par les habitants du pays ; mais on nous déclara en même temps

qu'il ne nous serait pas permis d'y fixer notre séjour. Un repas champêtre nous fit un peu oublier les privations de notre traversée ; les indigènes nous firent cuire un petit cochon , et nous le servirent au milieu d'une case , sans autre table que des nattes , sans autre verre que l'écorce du coco.

« Comme cette île ne pouvait fournir assez de provisions pour nous ravitailler entièrement , nous partîmes le 10 au soir pour Hamoa. C'est là que réside M. Pritchard en qualité de consul anglais. Nous y arrivâmes le lendemain , lorsqu'il était déjà nuit. Les Kanaks vinrent aussitôt à bord ; mais pendant que l'on parlait avec eux , notre goëlette glissa contre un récif que l'on n'apercevait pas. Grande alarme à ce nouveau malheur. Durant une demi-heure on crie , on pleure , on prie , on croit le navire perdu. Enfin nous parvenons à le dégager et à le mettre au large. Marie venait encore une fois de nous sauver.

« Le 12 , nous entrâmes dans la baie d'Appia. Quelle fut notre surprise , lorsque nous reconnûmes en ce port l'*Arche d'Alliance* ! Ce navire y était dès la veille. Nous nous rendîmes aussitôt à bord ; et là , nous fûmes reçus comme des enfants bien-aimés par Monseigneur Bataillon qui arrivait de Wallis , et qui faisait la visite de sa Mission. L'excellent capitaine Mareeau nous retint près de lui tout le temps que nous demeurâmes à Appia. Il avait sur son vaisseau quatre Pères Maristes qu'il devait porter à d'autres îles , et de plus , deux Prêtres destinés à s'établir dans cette baie.

« Le 13 , nous accompagnâmes Monseigneur lorsqu'il descendit à terre. Le clergé , suivi d'une multitude d'indigènes , vint le recevoir processionnellement sur le rivage , et le conduisit à la petite chapelle. Il y eut une instruction en langue du pays , puis on chanta

des cantiques et des psaumes , et le tout se termina par la bénédiction pontificale. A la suite de cette cérémonie on alla rendre visite au chef de la baie. Nous nous trouvâmes réunis dans sa case au nombre d'environ quarante ou cinquante personnes. Lorsque nous nous fûmes assis sur les nattes , à la façon des naturels , c'est-à-dire , les jambes croisées , on fit du cava et on nous le distribua en témoignage d'honneur et d'amitié. Cette Mission donne de grandes espérances ; plusieurs chefs demandent des Missionnaires catholiques , malgré toutes les calomnies que les ministres protestants ne cessent de répandre contre nous. Déjà beaucoup de préjugés ont disparu , et la visite de Monseigneur va sans doute imprimer un nouvel élan aux conquêtes de la foi.

« Le 15 , nous accompagnâmes Monseigneur et M. Marceau chez le consul anglais , M. Pritchard , afin de négocier avec lui notre passage aux îles Sandwich. Il fut décidé que notre goëlette pouvait nous porter jusque là , pourvu que la mâture fût changée et qu'on nous donnât des provisions suffisantes. M. le consul a bien voulu se charger de remplir ces deux conditions , et nous pouvons compter, nous a dit M. Marceau , qu'il ne manquera pas d'exécuter ce qu'il a promis , parce que non-seulement son honneur , mais encore son intérêt s'y trouvent engagés.

« Il est donc à peu près certain que nous remonterons sur notre goëlette peu de jours après Noël. J'espère que nous serons plus heureux cette fois , et que nous finirons par trouver, avec le secours de Dieu et de la sainte Vierge , l'île d'Honolulu.

« Je suis avec un profond respect ,  
Monseigneur ,

« F. AUBERT BOUILLON ,  
*Miss. apost.* »

*Extrait d'une lettre du R. P. Ildephonse Dordillon, de la Société de Picpus, Missionnaire aux Iles Marquises, à M<sup>\*\*\*</sup>*

Nukuhiva, 27 janvier 1846.

« MONSIEUR,

« Après six mois et trois jours de courses, au milieu de mers plus ou moins pacifiques, me voilà enfin chez ces pauvres sauvages des îles Marquises, au bonheur desquels vous vous intéressez si vivement.

« Les incidents d'un si long voyage sont aussi dramatiques que variés ; mais comme ils rentrent en général dans cet ordre de privations et de dangers dont le tableau vous est déjà connu, je m'en tiendrai aux épisodes les plus saillants de nos lointaines pérégrinations.

« Trois mois après notre départ de Brest, nous entrons dans ces mers orageuses qui baignent les sombres rochers de la Terre de feu. Plus nous approchions du Cap Horn, plus nous semblions courir au devant du naufrage. Il ne se passait guère de semaine sans que notre vaisseau ne fût quatre ou cinq jours à la cape, c'est-à-dire abandonné sans résistance à la merci des flots et à la fureur des vents. Avec cela, le plus communément, le ciel était obscurci par d'épais tourbillons de neige. Nous descendîmes ainsi jusque vers le 62° degré de latitude sud, au milieu des îles de glace errantes. La plus grande que nous ayons vue, nous

parut avoir environ trois-quarts de lieue ; elle passa assez loin de nous pour ne pas endommager notre navire. De plus petites s'approchèrent davantage ; mais en glissant à nos côtés , elles ne firent que nous rafraichir. A cette époque , les jours étaient tellement longs que nous n'avions guères que deux heures de nuit ; à dix heures du soir , nous y voyions assez clair pour pouvoir aisément dire notre bréviaire. Enfin , le 26 novembre , après environ un mois de combats continuels contre le froid , la tourmente et les flots , nous achevâmes de doubler le Cap Horn. Quelques heures de bon vent nous firent oublier tous les maux que nous avions soufferts.

« Le 10 décembre , à dix heures du soir , nous entrions dans la rade de Valparaiso , où nous devions laisser quelques-uns des nôtres. Dès que l'ancre fut jetée , je descendis à terre pour aller annoncer à tous nos amis du Chili que les Missionnaires , qu'ils appelaient avec tant d'impatience , étaient au port. Je n'essaierai point de vous dépeindre la joie que nous éprouvâmes les uns et les autres : la nôtre était au comble , surtout lorsque nous apprimes que nos deux Evêques nommés étaient là à nous attendre.

« Le R. P. François de Paule , actuellement Evêque de Basilinopolis , a pu seul se décider à accepter le lourd fardeau qui lui était imposé. Son sacre , auquel j'ai assisté , a eu lieu le dimanche , 21 décembre , dans la cathédrale de San-Yago , capitale de tout le Chili. Après la cérémonie , nous nous rendimes à l'archevêché , où nous attendait un déjeuner tout-à-fait splendide. Je me garderai bien d'en faire la critique , les usages des pays étrangers paraissant toujours étranges : ce que je me permettrai de vous en dire , sera uniquement dans le dessein de vous donner une idée d'un repas chilien.

« Quelques instants avant de nous mettre à table , on nous offrit du *maté* , espèce de décoction semblable au thé ordinaire , qu'on sert dans de petits pots , et que chacun suce , tout bouillant , par le moyen d'un chalumeau en argent , au risque de s'enlever la peau du palais. On prend cela , dit-on , pour se rafraîchir. Lorsque tout fut prêt dans la salle à manger , nous allâmes nous placer autour d'une immense table , chargée de mets semblables à ceux qui , en France , ne paraissent qu'au dessert. On ne voyait que pâtisseries , sucreries et fruits. Je ne pus apercevoir dans ce premier service qu'une patte de poulet ; encore était-elle recouverte d'une enveloppe bien sucrée. Il ne fallait rien moins que l'autorité de l'exemple pour me décider à accepter sur mon assiette de pareilles friandises, bien plus propres à satisfaire les yeux que l'estomac.

« Dans tous les pays que j'avais jusque-là visités , j'avais toujours vu sur la table un verre au moins pour chaque convive. Ici règne un usage contraire : deux ou trois convives , quelquefois un plus grand nombre , se servent du même verre pour étancher leur soif. On serait mal vu , si l'on faisait quelque difficulté ; aussi personne n'en fait. Quand vous avez vidé votre verre à moitié , votre voisin met le reste à sec , s'il peut y réussir , car la coupe est immense. Celui qui sert au diner a soin de goûter tout ce qu'il présente , et un serviteur , qui se tient derrière les convives , s'empresse de porter à chacun la part qui lui est destinée : mais il ne perd pas son temps , comme les domestiques font en France ; il fume sa cigarette.

« Vers la fin du repas , qui dura environ trois-quarts d'heure, un des familiers de la maison vint offrir à chacun de ceux qu'on voulait honorer , des oranges magnifiquement décorées de fleurs d'argent. Celle qui me fut pré-

sentée était surmontée d'un superbe petit oiseau. On doit emporter à la main ces oranges, et d'autres fleurs naturelles qui sont aussi offertes en souvenir. En sortant de la salle à manger, nous entrâmes au salon, où se trouvait une nouvelle table, chargée de glaces. Quoique nous fussions alors au 21 décembre, ces glaces n'étaient pas plus hors de saison qu'elles ne le seraient maintenant aux îles Marquises, où nous avons, depuis notre arrivée, une température de 29 degrés Réaumur. Lorsque nous eûmes satisfait à toutes les exigences du pays en pareille circonstance, nous reprîmes le chemin de Valparaiso.

« Notre trajet de San-Yago à Valparaiso se fit d'une manière, sinon économique, du moins pittoresque. Chaque voiture, qui donne place à deux personnes, coûte communément de soixante à cent francs, selon l'affluence des voyageurs. Ces chars, appelés *Birlotchos*, sont tout simplement de vieux cabriolets qui, après avoir fait pendant plus de vingt ans peut-être le service des barrières de Paris, roulent jour et nuit sur le sommet des Cordillères et à travers les précipices, aussi rapidement que possible. Ils sont attelés de deux coursiers, sur l'un desquels se trouve un *Birlotchero*, ou postillon. Deux autres *Birlotcheros* conduisent, devant ou derrière, dix ou douze chevaux destinés à relayer leurs compagnons.

« Outre ces trois postillons, il en est un quatrième, qu'on nomme guide: sa charge est, je crois, de veiller à ce que les voyageurs ne restent pas en route. Ce n'est pas là tout le personnel; et fort heureusement: car, outre les montagnes élevées, il y a aussi à traverser des rivières profondes. Un pilote est donc bien nécessaire. Puis il y a encore un cinquième cavalier, qui a mission de reconnaître le lit des rivières et de signaler

le danger. Il précède de quelques pas la voiture , et , par son savoir faire , le moindre malheur qui puisse vous arriver , c'est de vous mouiller les jambes jusqu'aux genoux. Avec cet équipage , ou plutôt malgré cet équipage , nous fîmes trente lieues en vingt-quatre heures , et nous arrivâmes sains et saufs à Valparaiso , le 22 décembre , à trois heures du soir. Le même jour , nous montâmes à bord avec Mgr de Basilinopolis.

« De peur qu'il ne vous vienne en pensée de nous blâmer d'avoir quitté si promptement le Chili , où nos amis nous ont reçus avec tant d'affection , il ne sera pas inutile de vous signaler brièvement le danger que nous avons couru , le lendemain même de notre débarquement dans cette ville. Un tremblement de terre , assez violent pour nous faire sauter dans nos lits , nous avertit qu'il n'était pas moins nécessaire , dans ce pays que sur l'Océan , d'être toujours prêts à mourir. Nous en fûmes quittes pour quelques minutes d'angoisse.

« De Valparaiso ici , notre traversée a été des plus heureuses. Le vent nous a été constamment favorable. Je remets à une autre fois le plaisir de vous parler de nos sauvages : j'ai tant de choses à dire !

« En attendant , veuillez agréer , etc.

« F. Ildéphonse DORDILLON ,

*Miss. apost. »*

---

## MISSIONS DU CANADA.

---

*Lettre du R. P. Choné, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, à son Supérieur.*

Sainte Croix, Grande Manitouline, 27 mars 1847.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« ....Les nombreux sauvages répandus sur les bords du lac Huron, sont encore privés de tout secours religieux ; aussi la plupart ont-ils abandonné le christianisme, et ceux qui ont gardé quelques restes de foi ne vivent guères mieux que les infidèles. Dans un petit village appelé *Chichegouaming*, il n'y a que la maison du chef qui ait conservé quelques habitudes pieuses ; dans les autres loges, aucune prière en commun, même le dimanche, aucun signe de religion ; l'ivrognerie, avec ses suites, y fait des ravages effroyables. En arrivant dans ce hameau, j'ai visité tous les Indiens qui étaient présents, et le soir je les ai réunis dans l'habitation du chef. Là, je commençai par compatir à leur abandon, en rejetant leur égarement sur cette privation de secours spirituels ; puis je les félicitai du bien que j'avais entendu dire d'eux par mon prédécesseur, et passant de leurs bonnes dispositions aux abus qu'ils avaient laissé

à introduire , je fis voir combien leur état actuel était opposé à la qualité d'enfants de Dieu qu'ils avaient reçue dans le baptême.

« Après cette petite allocution , je m'approchai de chacun d'eux , et lui demandai s'il était disposé à abandonner la mauvaise boisson , cause de tant de désordres. Tous me répondirent sans hésiter : Oui , mon Père. Un seul , après avoir gardé longtemps le silence , me dit enfin : Je l'abandonnerai , si je puis. Je ne sais si mes exhortations auront porté le fruit que j'en attendais. Pour parvenir à faire un bien solide et durable auprès de ces pauvres sauvages , quelques jours ne suffisent pas ; il faudrait pouvoir séjourner au milieu d'eux , les instruire , les confesser. S'il y avait trois Missionnaires dans ces parages , un seul pourrait être chargé spécialement des chrétiens , et les deux autres se dévoueraient au salut des infidèles , qu'ils iraient chercher sur les rivages du lac et sur les bords des rivières , où ils sont dispersés. Mais hélas ! pour toutes ces courses apostoliques , qui entraîneraient nécessairement des dépenses , les hommes aussi bien que les ressources nous manquent.

« Il y aurait aussi beaucoup à faire pour le bien-être matériel des Indiens de ces contrées qui ont embrassé le christianisme. Ils sont généralement dans la plus grande misère , pour la nourriture comme pour le vêtement , et ils savent bien dire que leur condition est devenue pire que celle de leurs frères idolâtres. Ceux-ci , en allant à la chasse , trouvent abondamment de quoi se nourrir et se vêtir ; mais les néophytes , en demeurant au village qui doit servir de berceau à leur civilisation , n'ont souvent pour vivre que du maïs et des pommes de terre , et sont exposés à manquer de chaussure pour l'hiver. Ajoutez que leur commerce avec les blancs leur a fait

naitre de nouveaux besoins , sans avoir augmenté leur industrie. Il faut donc que le Missionnaire leur serve de père même pour les choses temporelles ; et ici que de difficultés qui n'existent pas ailleurs ! D'abord , quand il s'agit de plier les Indiens à la culture , nous devons tout faire , ou du moins tout commencer ; il n'y a pas d'autre moyen de les convaincre de l'utilité du travail. « Lorsque je te verrai à l'œuvre , me disait naguère un sauvage , j'ajouterai foi à ta parole. » Peut-être auront-ils moins de défiance , lorsqu'ils recueilleront le fruit de leurs sueurs , et c'est vers ce but que doivent tendre maintenant tous nos efforts. Déjà j'ai pu me procurer quelques charrues et un moulin à vent qui sera debout vers l'automne. Je vais mener à Sandwich un sauvage qui apprendra à le conduire.

« Jusqu'ici je n'ai parlé que des contrées qui environnent la grande île Manitouline , et , à coup sûr , ce n'est pas la plus belle partie des Missions chez les Indiens. Il y a au-dessus du lac Supérieur , en s'étendant vers le nord-ouest , un grand nombre de sauvages qui seraient plus disposés à embrasser la Religion , et chez lesquels on rencontrerait moins d'obstacles pour la pratique des vertus chrétiennes. Je ne saurais oublier ceux que j'ai vus il y a deux ans. Les beaux hommes ! hélas , faut-il qu'ils soient encore longtemps les esclaves du démon ! Peut-être l'exposé que je vais vous faire de nos courses parmi eux , leur vaudra-t-il quelque nouveau secours , et à nous un petit *memento* de plus de la part de nos RR. Pères.

« Nos chemins ici sont de glace et de neige ; on a aux pieds des souliers sauvages , c'est-à-dire de peau de chevreuil , et , au lieu de bas , une ceinture de laine dont on s'enveloppe toute la jambe. Notre voiture est une planche de six à sept pieds de long sur douze à

quinze pouces de large, recourbée par devant en forme de chaperon assez élégant. C'est sur ce traîneau que le Missionnaire charge sa chapelle, son lit qui consiste en une couverture de laine avec une peau de buffle, ses provisions de bouche et celles de son équipage. On y attache deux ou trois chiens, et, quand tout est prêt pour le départ, le voyageur marche en avant et trace au milieu des neiges le chemin à ses coursiers. Si l'on part de bon matin, on peut faire ainsi dix, douze ou quinze lieues par jour. Après qu'on a parcouru six ou sept lieues, c'est-à-dire vers dix ou onze heures du matin, on fait halte sur la glace pour prendre son repas, ou si l'on veut avoir quelque chose de chaud à manger, on va sur le rivage du lac faire du feu. Nous n'en avons allumé qu'une fois dans ce but : nous avons marché dans l'eau depuis six heures du matin, par une pluie battante et avec un vent contraire, ce qui devait continuer le reste du jour. Mais comment faire du feu par un temps d'averse et avec du bois mouillé ? D'abord, avec une allumette chimique vous éclairez de l'écorce de bouleau, puis vous trouvez toujours quelque vieux cèdre qui a succombé depuis longtemps sous le poids des années, vous faites jouer la hache sur ses flancs, et bientôt le bûcher s'embrase, en dépit de la pluie qui l'attise, et sur un lit de neige qui lui sert de foyer.

« Après le repas on se remet en route jusqu'à l'approche de la nuit, et alors on se retire de nouveau sur le rivage pour y camper. Quand on est deux, l'un se charge de couper du bois, l'autre armé d'une raquette, en guise de pelle, fait une place de six à sept pieds carrés, en écartant la neige. Bientôt deux jeunes sapins tombent sous les coups de la hache, et leurs rameaux fournissent un matelas sur lequel on étend la peau de buffle ; les branches d'un troisième sapin don-

neront un abri du côté du vent. Cependant un bûcher s'allume près du lit ; des tronçons d'arbres sont là amassés pour entretenir le feu jusqu'au jour. Tout étant ainsi préparé , on décharge les provisions , on donne à manger aux coursiers , on change de chaussure et on *fait chaudière*, c'est-à-dire qu'on apprête son repas. Le souper fini, la prière se fait en commun, et le Missionnaire, pendant que son compagnon se dispose à dormir, récite son bréviaire à la clarté du foyer , et accomplit ses autres exercices spirituels du soir ; puis il s'enveloppe dans sa couverture et dort à son tour , jusqu'à ce que le feu s'éteigne. Alors averti par le froid, il charge de nouveau le bûcher et se remet à dormir ; ces courtes interruptions de sommeil ont lieu ordinairement deux ou trois fois chaque nuit. Il arriva une fois que le feu prit aux sapins qui environnaient notre campement. Mon compagnon réveillé en sursaut par le pétilllement des branches enflammées, donna l'alarme et craignant que l'incendie ne se communiquât aux arbustes qui nous abritaient contre le vent, se mit à jeter dehors tous nos effets ; mais il en fut quitte pour la peur et pour la peine de tout rapporter au gîte. Est-ce une bien dure condition, me demanderez-vous , de coucher ainsi en plein air et au milieu des neiges ? Pas du tout ; quelquefois même, sur le point de me mettre dans mon lit , je regrette le campement de la forêt.

« Ce qu'il y a de pénible dans ces sortes de voyages, c'est la marche sur la glace , surtout quand il n'y a pas de neige. Il y a huit jours que je suis de retour de mon excursion , et mes pauvres pieds sont encore enflés. Quand on est ainsi fatigué, quel supplice de se remettre en marche le matin ! à peine peut-on se tenir debout , et cependant on a devant soi une journée de douze à quinze lieues , et puis le lendemain encore autant. Un

jour que nous avions encore une longue étape à faire avant d'arriver à l'endroit destiné au repos, j'étais si brisé par la souffrance que je n'avais plus la force d'avancer. Je me mis alors à raconter à mon guide le trait de ce philosophe qui, pour ne pas démentir sa stoïque indifférence, s'écriait dans les accès d'une maladie aiguë : O douleur ! tu n'es cependant pas un mal. — Il faut que je fasse comme lui, ajoutai-je en riant ; et je me mis à marcher de nouveau à grands pas l'espace d'un quart-d'heure. Mais j'oubliai bientôt ma philosophie, et je recommençai à me trainer comme auparavant.

« Un autre jour que nous fimes au moins dix-sept lieues, pour aller camper à un endroit où se trouvaient encore dressées les perches d'une loge abandonnée, je me foulai le poignet en tombant sur la glace ; l'enflure ne tarda pas à paraître, et la douleur vint encore augmenter la fatigue. Le lendemain, quand nous passâmes dans un village indien, le chef me proposa de me faire le remède des sauvages. J'y consentis. Aussitôt il étala tous ses instruments de chirurgie ; ce sont de petits morceaux de pierres aiguës, semblables aux pierres à fusil, et une corne. Avec les pierres le médecin me fait des incisions sur la partie malade, y applique la corne, puis la bouche, en aspirant de toute la force de ses poumons pour tirer le sang. Après une première opération, — « Faut-il recommencer, me demanda-t-il ? — Si tu penses que ce soit bon, lui dis-je, je le veux bien. » Et le voilà à l'œuvre une seconde fois. Enfin, il met sur la plaie la médecine sauvage. C'est une espèce de bois réduit en poudre. — « Cela te fait-il mal ? — Un peu. — C'est bon, quand la plaie sera sèche, tu seras guéri. » En effet, le lendemain l'enflure avait disparu. Il faut ajouter toutefois qu'au-

jourd'hui même j'ai la main encore raide et que je ne puis guère m'en servir.

« Voilà, mon R. Père, notre manière de voyager en hiver ; si elle a ses inconvénients, vous avouerez qu'elle a aussi ses avantages. Avant de s'embarquer, il n'est pas besoin d'aller retenir sa place longtemps d'avance ; on part quand on est prêt, sans être exposé à manquer la voiture. Sur la route on s'arrête où l'on veut, et une fois arrivé, rien n'oblige de passer au bureau pour payer sa place ; de plus, on est toujours servi comme on le désire, puisque chaque voyageur fait sa cuisine comme il l'entend.

« Maintenant, si vous désirez quelques détails sur les mœurs et les coutumes de nos sauvages, je vous ferai part de mes observations et d'autres particularités que j'ai apprises des anciens. Presque tous nos néophytes ici ont un peu du sang des blancs. Or il est à remarquer que les étrangers qui épousent des Indiennes, ayant quitté le foyer paternel dès leur jeune âge, et n'ayant, à raison de leur vie errante, reçu le plus souvent aucun principe religieux, sentent peu le prix d'une éducation chrétienne pour leur famille. Le Canadien n'est point ce père sauvage qui, étendu le soir sur sa natte et entouré de ses enfants, leur rappelle la présence du Grand-Esprit et leur explique ses préceptes, ou qui le matin leur recommande de ne pas voler, de ne pas s'abandonner au mal, mais de faire toujours le bien, afin qu'ils soient bénis du Grand-Esprit, qu'ils soient heureux dans leurs chasses, et qu'ils aient une longue vie. Ainsi, d'un côté, l'enfant, par le fait même de son origine, a toutes les passions comme inoculées dans le sang, et de l'autre, il n'a aucun frein moral pour les dompter. Lorsqu'ensuite, dans un âge déjà avancé, il embrasse la Religion chrétienne, il a beaucoup plus de

peine à se soumettre au joug de la morale évangélique, et ce n'est qu'après bien des écarts, qu'il devient plus facile à conduire.

« Je ne veux pas dire, pourtant, que les sauvages pur sang qui nous environnent, surtout les infidèles, aient conservé des mœurs plus sévères et plus pures. La proximité des blancs, les rapports fréquents qu'ils ont avec eux, l'usage de l'eau-de-vie surtout, sont devenus depuis longtemps pour ces enfants de la forêt une source de dégradation. Toutefois on voit encore dans le sauvage quelques restes précieux de ce beau caractère qui le distinguait avant son commerce avec les étrangers : c'est encore un homme singulièrement attaché à ses principes religieux, d'un tempérament fortement trempé, et d'une volonté de fer ; un homme indépendant, et néanmoins hospitalier. Il y a peut-être chez lui plus de traces des anciennes traditions, que l'on n'en a remarqué chez les peuples civilisés, avant que le bienfait de la révélation chrétienne leur fût connu. Il professe hautement qu'il tient tout du Grand-Esprit, et les animaux dont la chair lui fournit chaque jour sa nourriture, et les productions de la terre, et surtout les bois et les herbes qui lui servent de remèdes dans ses maladies. Quand on lui parle d'embrasser la Religion chrétienne, il répond : « Comment veux-tu que j'abandonne ma prière pour prendre la tienne ? Ne serais-je pas ingrat envers le Grand-Esprit, qui a fait connaître aux sauvages les propriétés des plantes, qui leur a donné les bois de la forêt, les animaux qui l'habitent, et les poissons qui vivent dans les eaux de nos lacs ? » Aussi le sauvage n'use-t-il de toutes ces choses que pour le besoin. Il n'écrasera même pas un serpent sans motif ; et s'il voit un blanc en tuer un par cette antipathie naturelle que nous avons pour ce reptile, il ne

crain pas de lui en faire l'observation et de lui dire : « Le sauvage ne ferait pas ainsi ; il ne tue un serpent que quand il a besoin de sa peau. » C'est vraiment une chose digne d'admiration que des sentiments si délicats, si conformes au domaine que Dieu a donné à l'homme sur la nature , se soient conservés chez des tribus errantes comme le sont ces peuples. Ce serait un travail très-curieux et digne d'un observateur chrétien , que de recueillir une foule de ces petits traits qui peignent si bien une nation , et qui décèlent clairement sa céleste origine aux yeux les moins clairvoyants.

« On trouve encore parmi les Indiens un usage qui rappelle l'ancienne loi du talion. Si un sauvage en tue un autre , les parents de la victime acquièrent un droit sur la vie du meurtrier. Il faut que celui-ci meure de leurs mains. S'il parvient à s'échapper pour un temps , la punition ne sera que différée ; c'est chez eux un héritage de vengeance qui passe des pères aux enfants. Néanmoins le coupable peut racheter ses jours en payant une somme assez considérable , et cette dette une fois soldée , il redevient libre.

« Il y a une autre espèce de rachat pratiqué parmi les Indiens après la mort des époux. Le survivant reste, pour ainsi dire , sous la tutelle des parents de son conjoint décédé. Obligé de passer une année dans le deuil , il ne peut jusque-là ni se laver , ni se peigner , ni raccommoder ses habits , quelque déchirés qu'ils soient. Il vit ainsi dans un désordre complet , à moins que quelque personne charitable ne lui rende le bon office de le soigner un peu. S'il contrevenait à cet usage , ce serait un sujet d'alarme et de clameurs pour la famille du défunt. Libre cependant au veuf de s'affranchir, en payant à ses tuteurs une somme proportionnée à ses moyens. Alors seulement il pourra vivre comme les autres ,

et contracter un second mariage , s'il le juge à propos.

« Les Indiens n'ont pas de code écrit, mais leurs coutumes traditionnelles sont autant de lois qu'ils observent avec une fidélité inviolable. Parmi eux l'autorité est héréditaire , sans toutefois appartenir nécessairement à l'aîné des enfants mâles ; c'est le chef mourant qui désigne celui qui par sa bonne conduite , par son esprit et par le talent de la parole , est le plus capable de conduire dignement la tribu. S'il meurt sans postérité , ou qu'il ne juge pas à propos d'investir de son autorité quelqu'un de ses fils, il donne son avis pour l'élection de son successeur ; sinon , c'est la peuplade réunie qui se choisit un chef. C'est à lui qu'il appartient d'entretenir le bon ordre et l'harmonie dans la tribu , de reprendre les délinquants , de convoquer le conseil , soit de la nation entière, soit seulement des anciens. C'est encore lui qui est chargé de notifier les décisions. Le vote d'approbation qui est donné dans les assemblées , est une simple émission de voix : *hon* , qui se prolonge plus ou moins , selon l'adhésion plus ou moins marquée que l'on veut donner à l'avis qui vient d'être ouvert. Telle est la réponse que me font les sauvages quand je les réunis pour les haranguer. Le discours doit être coupé par une pause après le développement de chaque proposition, et alors ce *hon* se fait entendre dans toute l'assemblée , puis l'orateur poursuit au milieu du silence. Quand il a fini , un des anciens reprend point par point ce qui a été dit, fait ses observations et donne quelque moyen d'exécution ; il termine en exhortant les assistants à se conformer à ce qui a été proposé. Si d'autres anciens veulent aussi prendre la parole , et exposer leurs vues , ils le font tour à tour , et toujours dans un ordre parfait. Tant que dure la délibération, les auditeurs, le calumet à la bouche , sont étendus sur les

nattes qui servent de parquet et de sièges dans le lieu de l'assemblée, et tout ce que disent les orateurs est écouté avec une attention religieuse.

« Il s'en faut, cependant, que tout soit beau chez les sauvages. A côté de ces scènes solennelles et avec un caractère si sérieux, on rencontre une foule de petites-  
ses ridicules et d'idées fantastiques puisées dans les rêves d'un cerveau malade. Mais c'est là précisément ce qui rend plus dignes d'admiration les notions justes qu'ils ont conservées : on est vraiment surpris de retrouver de si nobles débris de la tradition primitive au milieu de peuples livrés à tant de folles superstitions.

« Avant de terminer ma lettre, je veux vous faire part d'un trait de foi qui caractérise nos chrétiens sauvages. Une bonne vieille à qui son grand âge permet à peine de marcher, travaillait depuis longtemps à la conversion d'une femme de sa tribu ; mais tous ses efforts ne servaient qu'à endurcir la pécheresse. Loin de se décourager, elle redoubla de sollicitude pour vaincre la résistance de son amie : exhortations, prières, menaces, rien ne fut épargné ; elle adressa surtout à Dieu de ferventes prières en le conjurant de vouloir bien fléchir ce cœur endurci. Comme je lui avais donné de petites images du chemin de la Croix avec un Christ indulgencé, elle faisait souvent le chemin de la Croix, toujours dans l'intention d'obtenir la conversion qu'elle désirait si ardemment. Dieu ne permit pas qu'un zèle si persévérant demeurât sans succès. Un jour elle vint me dire : « Mon Père, j'ai été passer deux jours  
« chez mon amie ; comme son mari n'est presque  
« jamais à la maison, j'ai pu causer en liberté avec cette  
« femme et l'entretenir de tous ses devoirs religieux. Je  
« lui dis en terminant, qu'elle devrait se confesser. Sa  
« réponse fut : Non, assurément, je ne me confesserai

« pas. Alors j'ouvris mon petit sac où sont la croix et  
 « les images que tu m'as données ; je les lui montrai,  
 « j'en expliquai le sens et je lui dis : Est-ce que tu vou-  
 « drais te perdre , quand Jésus a tant souffert pour  
 « toi ? Va trouver notre Père , la robe noire , il t'ai-  
 « dera à renoncer à ta mauvaise conduite. — Eh bien,  
 « me dit elle , j'irai ; mais je le crains. — Ne le crains  
 « pas , lui dis-je ; il te recevra bien. Voilà , mon Père,  
 « comme j'ai parlé à cette femme , et je suis venue te  
 « le dire. »

« Après avoir loué cette bonne vieille de son zèle ,  
 je lui recommandai d'aller , dès le lendemain , chercher  
 sa néophyte , dans la crainte qu'elle n'osât venir seule.  
 — « Je ne puis marcher , me dit elle , mais n'importe ;  
 je tâcherai de trouver un traîneau , et je t'amènerai  
 mon amie. »

« En effet , le lendemain elle s'achemine vers cette  
 femme qui demeurait dans un village éloigné de près  
 de trois lieues , elle l'amène au lieu où j'étais à confes-  
 ser , et fend la foule des pénitents pour m'annoncer  
 cette nouvelle. — « Oh ! mon Père , me dit-elle , je t'en  
 prie , reçois-la bien , ne la gronde pas , parle-lui douce-  
 ment. » Je ne sais si je fus fidèle à la recommandation ;  
 mais en se retirant je vis les deux amies se remercier  
 avec effusion du bonheur qu'elles s'étaient procuré l'une  
 à l'autre.

« Une foule de traits semblables , que je pourrais  
 vous citer , sont bien encourageants pour le Mission-  
 naire , et lui montrent que Dieu s'est réservé de nom-  
 breux élus chez une race d'hommes si longtemps aban-  
 donnée. Mais ils lui causent en même temps une peine  
 bien vive , en rappelant à sa mémoire tous les sau-  
 vages encore errants loin des lumières de la vérité ,  
 loin de la maison du salut. Alors sa pensée se promène

tristement le long de ces forêts interminables , de ces lacs immenses , de ces rivières inexplorées , où l'on rencontre quelques loges jetées çà et là comme par le hasard : on n'y voit encore aucun ange de paix pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres Indiens qui habitent sous ces huttes de roseaux. Que nos Pères qui brûlent du désir de faire connaître le Seigneur Jésus viennent ici , et ils trouveront à exercer leur zèle. Oui, envoyez-nous ces cœurs généreux. Quelques hommes de moins ne vous appauvriront pas ; une place vide sera bientôt remplie , et le Père de ces âmes qui a dit : Donnez et on vous donnera , saura bien rendre à la Compagnie les enfants qui se dévoueront pour le salut de leurs frères. Oh ! si vos yeux voyaient ce dont nous sommes témoins tous les jours , votre cœur serait navré de douleur , et vous oublieriez les besoins de la France pour ne penser qu'à ceux de nos forêts.

« J'ai l'honneur d'être avec respect en union de vos saints sacrifices ,

« J. P. CHONÉ , S. J. »

Extrait d'une lettre du R. P. Laverlochère, Missionnaire Oblat de Marie Immaculée, au R. P. Vincent, de la même Congrégation.

Longueuil, près Montréal, 15 septembre 1846.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« .... C'est aux premiers jours de mai que la navigation devient libre sur nos beaux fleuves de l'Amérique septentrionale; c'est donc aussi le temps où le Missionnaire des sauvages équipe son canot et reprend sa course aventureuse à travers la solitude. Cette année, la saison plus hâtive que d'ordinaire, nous ayant permis de devancer l'époque accoutumée du départ, j'ai trouvé réunis à *Témiskaming* tous les Indiens qui fréquentent ce poste. Je ne puis vous dire la joie que fit éclater mon arrivée parmi ces bons néophytes. A peine débarqué, ils vinrent à ma rencontre: « Mon Père, me dirent-ils, nous craignons bien de ne pas te revoir avant de nous disperser pour la pêche; mais puisque tu es venu et que nous demeurons encore six jours ici, nous aurons le temps de purifier nos âmes. » Dès ce moment, ils n'eurent d'autre occupation que leurs exercices religieux et la préparation aux divins mystères.

» Quelques heures après mon arrivée, on vient m'avertir qu'un infidèle est en danger de mort; j'y cours à la hâte, et je le trouve gisant à terre dans une misé-

nable hutte de roseaux. Je lui demande s'il a quelque idée de notre sainte Religion. Après un moment de silence, il se tourne vers un Canadien qui m'avait accompagné, et lui dit avec un sourire de mépris que ma Religion n'est qu'une imposture et les *robes noires* des jongleurs. Désolé de voir approcher la fin de ce malheureux avec de si tristes dispositions, je redoublai mes visites et mes prières, et le Père des miséricordes se laissa fléchir par le sang de son Fils, que je lui offris à cette intention. Le lendemain, après la messe, je revins auprès de l'infidèle jusque-là si obstiné; j'eus l'heureuse pensée d'examiner la plaie qui le faisait tant souffrir. Il me la découvrit : quel hideux spectacle ! un chancre avait dévoré toutes les chairs du pied et de la jambe; la gangrène s'y était mise, et il s'en exhalait une odeur si repoussante qu'il avait fallu séparer sa cabane de toute autre habitation. Une mousse rude et grisâtre était le seul appareil dont il pût faire usage. Je nettoyai la plaie et j'y appliquai un remède qui parut le soulager. Cette simple attention le toucha, il m'en témoigna sa reconnaissance; dès ce moment, il se montra disposé à m'écouter, et cet homme si éloigné jusque-là de notre sainte foi, se plaignait amèrement de n'avoir pas été instruit plus tôt.

« Le jour suivant, j'étais à la chapelle quand on vint m'annoncer que le pauvre malade était à l'extrémité. Je vole auprès de lui, je l'appelle, il tourne vers moi des yeux éteints; je lui présente mon crucifix, il le baise avec affection, et d'une main défaillante s'efforce de faire le signe de la croix. Qu'avais-je encore à attendre ? Je le baptisai. L'eau régénératrice avait à peine coulé sur son front, lorsque poussant un grand soupir, il parut revenir à la vie. Dès ce jour, il éprouva un soulagement sensible, qui ne lui fit pourtant pas illusion

sur sa fin prochaine. « Mon père, me disait-il, je ne sais comment t'exprimer ma joie d'avoir été lavé de l'eau qui efface les péchés. Je rends grâces au Grand-Esprit de ce qu'il a eu pitié de moi. Je sais bien qu'il me reste peu de vie, mais jusqu'à mon dernier soupir je veux aimer Dieu et détester ma mauvaise conduite. »

« Ses dispositions devenaient chaque jour plus parfaites. Je le voyais s'attendrir jusqu'aux larmes, toutes les fois que, saisissant mon crucifix, je lui expliquais les souffrances du Sauveur; il semblait alors oublier les siennes, quoiqu'elles fussent bien aiguës, et jamais, depuis son baptême, je ne l'ai entendu se plaindre de ses maux. Je lui avais donné une croix et une médaille; il mit la première à côté de lui pour l'avoir toujours sous les yeux; il baisait souvent la seconde en implorant Marie. Depuis, j'ai su qu'il était mort en prédestiné deux jours après mon départ de *Témiskaming*.

« En quittant cette station, on rencontre une série de portages longs et pénibles, que nous ne pûmes franchir qu'en plusieurs jours. Une erreur de notre guide, et une pluie presque continuelle retardèrent de beaucoup mon arrivée au lac *Abbitibi*. Il était à craindre qu'un plus long délai n'obligeât les sauvages à se disperser. En effet, à quelque distance du poste, j'en rencontrai un bon nombre, qui las de m'attendre, et manquant de vivres, allaient jeter leurs filets dans les lacs circonvoisins. Ils revinrent sur leurs pas à ma suite, et quand nous arrivâmes au fort ils se hâtèrent les uns de relever leurs tentes déjà pliées pour le départ, les autres de tirer dans toutes les directions des coups de fusil, pour annoncer ma présence à leurs compatriotes disséminés dans la forêt. C'est dans l'église nouvelle que s'ouvrit la Mission. Ce petit temple, de vingt-cinq pieds

de large sur trente-cinq de long , est le premier monument élevé à la croix sur cette terre idolâtre , grâce à la générosité de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les hommes attachés au poste avaient eux-mêmes coupé les bois nécessaires , et les avaient fait trainer par des chiens jusque-là , à travers mille difficultés.

« Nos Indiens n'étaient pas moins joyeux que leur Missionnaire de posséder enfin la *sainte cabane de la prière*. Rien n'est plus édifiant que de les y voir réunis, les hommes d'un côté , les femmes de l'autre, un chapelet ou un livre à la main , et si occupés de leurs pieux exercices qu'il semble impossible de les en distraire. Je voudrais vous montrer quelle fut leur joie , quand je leur dis que les *Gardiens de la prière* (les Evêques) pensaient à eux et leur envoyaient des *robes-noires* , que les habitants des *grands villages* de Québec et de Montréal les recommandaient à Dieu comme leurs frères , et que les priants d'au-delà de la *grande eau* (la mer) contribuaient par leurs aumônes à équiper mon canot et à bâtir leur sainte cabane. —

« *Robe-noire* , me répondit à ce propos un vieillard encore infidèle , tu nous as dit que les priants d'au-delà de la *grande eau* pensent à nous : savent-ils où nous sommes ? — Et pourquoi ne le sauraient-ils pas ? je le savais bien moi , puisque je suis venu vous trouver. — Tu as donc aussi traversé la *grande eau* ? — Oui , mes enfants , je l'ai traversée pour vous. Je me suis dit : J'aurai peut-être beaucoup à souffrir , mais je vais enseigner la prière du Grand-Esprit aux hommes qui ne la connaissent pas. C'est ainsi que je pensai en quittant mon pays , et en embrassant ma mère , et ma mère pleurait. » A ce mot de ma mère , plusieurs voix s'écrient : « Quoi , tu as une mère ! elle est en vie ! elle habite au-delà de la *grande eau* ! elle pleurait , et tu

l'as quittée!... tu ne l'aimes pas. — Toutes mes paroles ne sauraient vous faire comprendre combien je la chéris, ma bonne mère; je l'aime plus que moi-même; mais j'aime encore plus vos âmes à cause du Grand-Esprit. » Puis, prenant mon crucifix d'une main, je leur expliquai ce qu'une âme a coûté au Fils de Dieu, et j'ajoutai : « Je ne verrai plus ma mère sur la terre, mais je la retrouverai dans le ciel, et c'est pour vous y conduire que je suis venu. Suivez bien mes avis qui vous en tracent le chemin. »

« Ce colloque où, sans y prendre garde, je parlai peut-être un peu trop de moi-même, produisit une heureuse impression sur nos Indiens. L'idée seule que j'avais quitté pour eux ma vieille mère m'ouvrit un accès dans leurs cœurs, et Dieu s'en est servi plus d'une fois pour les toucher.

« Durant les quinze jours que j'ai passés à *Abbitibi*, j'ai instruit et baptisé dix adultes. J'en avais admis un bien plus grand nombre au rang des catéchumènes, et ils auraient participé au même bonheur, si le manque de vivres ne m'eût forcé d'abrégé le temps de la mission. Ce peuple, préservé jusqu'ici du contact des blancs, est celui qui nous console le plus par sa ferveur. Vous pourrez en juger par un trait. Sur une colline qui domine le lac, une croix a été plantée par le vénérable M. de Bellefeuille, le jour où pour la première fois il y porta l'Évangile. La piété de nos sauvages s'est attachée à cet humble monument, qui leur rappelle le berceau de leur nouvelle foi : dès les premières heures du matin jusqu'au soir, ils viennent tour à tour se prosterner à ses pieds. J'y ai vu couler bien des larmes de repentir et d'amour; moi-même, je ne saurais vous dire quelle était l'émotion de mon cœur, lorsque, témoin

de ces effusions naïves, j'entendais monter de toutes les tentes dressées sur les flancs de la colline, les chants graves et pieux de nos sauvages. Ah ! ma joie eût été trop douce, si dans le lointain ne me fussent apparues tant de tribus infidèles, où l'hérésie a pris les devants, et que la vérité n'a point encore visitées !....

« Recevez, etc.

« LAVERLOCHÈRE,

*Miss. Oblat de Marie Immaculée.* »

---



---

## MISSIONS

### DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

---

*Extrait d'une lettre de M. Devereux , Missionnaire apostolique , aux Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.*

« MESSIEURS ET CHARITABLES BIENFAITEURS ,

« Je viens acquitter une dette de reconnaissance envers votre admirable Association , en vous faisant connaître l'origine et les progrès de nos Missions lointaines , nées de ses aumônes. En 1841 , Mgr l'Evêque de Paléopolis , Vicaire apostolique du Cap , voulant évangéliser le centre de la colonie , m'envoya fonder une Mission à George-town. J'y arrivai le 13 avril , après quinze jours de voyage sur un char à bœufs , en compagnie d'une excellente famille nouvellement convertie , et j'eus le bonheur , le dimanche suivant , de célébrer les saints mystères dans la salle destinée à rendre la justice. C'était la première fois que l'oblation pure était offerte au pied des monts Outiniques. Quand , du haut de ces montagnes , les regards se portent vers le nord , et que l'on pense à la multitude de tribus et de nations dispersées entre l'Atlas et la Grande-Rivière , sur cet immense espace encore plongé dans la nuit de l'erreur , l'âme adore , sans les sonder , les abîmes de la sagesse

divine , et du fond du cœur s'élève une humble prière au Seigneur pour qu'il presse le jour où *Celle qui était stérile le louera dans sa joie , où éclateront les richesses de la Grâce sur les vases nouveaux d'élection.*

« De l'autre côté de ces montagnes s'étend la Mission qui m'est confiée. Permettez-moi, Messieurs, de vous en tracer d'abord le tableau physique. Le district de Georges, qui doit son nom à Georges III, sous lequel il fut érigé, est situé au centre de la colonie. Le grand Océan-atlantique en baigne la côte méridionale, presque partout abrupte et escarpée. Des lames dangereuses rendent l'abordage difficile et souvent impraticable. Les vaisseaux trouvent pourtant un bon mouillage vers l'ouest, à Massel-Bay, près de la première terre découverte par Vasco de Gama, et qu'il a nommée le Cap des Vaches. Une seule rivière est favorable à la navigation, c'est le Knysna, célèbre par la fertilité de ses rives et par les forêts magnifiques qui les rendent si pittoresques. Mais l'embouchure en est fermée par une barre périlleuse, et cet obstacle, commun à presque tous les fleuves de l'Afrique du Sud, entravera pour longtemps la prospérité commerciale du pays.

« Le district de George-town s'appuie au nord sur les monts Zwartberg, qui lui offrent une barrière infranchissable; trois autres chaînes de montagnes, courant de l'ouest à l'est, le découpent en trois parties à peu près égales. Une première bande de terrain s'étend sur une largeur de dix-huit à vingt milles entre l'Océan et l'Outiniqué qui lui est presque parallèle. Par suite de cette heureuse position, les pluies, retenues entre la mer et les hauteurs, y sont fréquentes, et la terre ne présente pas cet aspect aride et calciné, qui attriste et décourage l'Européen nouvellement débarqué au Cap. Le sol fournit d'excellents pâturages à des

troupeaux sans nombre ; il produit encore le froment , mais surtout l'orge , le maïs , la pomme de terre et les légumes ; on y cueille les fruits de l'oranger à côté de la vigne ; enfin plusieurs petits lacs ajoutent à ces richesses celle d'une pêche abondante.

« C'est dans cette partie du district , à trois milles d'une gorge des montagnes, nommée le *Pas de Cradock*, qu'est située la ville de George-town. Cette place , qui compte déjà quatorze mille habitants , est encore destinée à acquérir plus d'importance , quand des routes auront été ouvertes ou achevées sur les hauteurs et dans le reste de la province. Il n'y a maintenant d'autres édifices publics qu'un temple protestant , et une petite église catholique , consacrée l'année dernière par Mgr l'Evêque de Paléopolis aux saints apôtres Pierre et Paul. Je n'ai pas à me prononcer sur le mérite de cet humble monument au point de vue de l'art, mais je ne veux pas manquer l'occasion de remercier votre charité , dont il est le vivant témoignage aux extrémités de l'Atlantique.

« Presqu'en face de la ville commencent de grands bois qui revêtent le pied des monts Outiniques , sur un espace de cent cinquante milles. L'éléphant et le buffle s'abritent encore dans les profondeurs de l'antique forêt. Des ombrages variés et pour la plupart inconnus à l'Europe, couvrent leurs retraites d'une perpétuelle verdure : on y distingue le bois jaune , le bois de fer , l'assigni-wood , le kamassie qui se creuse en boîtes , le stuck qu'on emploie à la construction des navires et à la fabrication des armes et des meubles. D'innombrables variétés d'acacias en fleurs , d'arbrisseaux et de plantes grimpantes , entrelacent leurs guirlandes aux rameaux et sur les troncs noueux des grands arbres , et dessinent à chaque pas ces délicieux paysa-

ges décrits avec tant d'enthousiasme par le voyageur français Le Vaillant. Pour ajouter aux charmes de cette riche nature, il y règne une température bienfaisante, et l'air y est constamment rafraîchi par les brises de l'Océan.

« Entre les monts Outiniques et la chaîne parallèle, mais beaucoup moins élevée, des Kamanassie-hills; s'ouvre une vallée continue de cent milles de longueur. La terre végétale y est plus profonde, les variations de l'air plus brusques; le sol produit presque de lui-même partout où l'eau ne manque pas. Enfin, dans la troisième partie du district, au-delà des Kamanassie-hills, la nature est encore plus féconde; mais la culture ne dépasse pas le bord des ruisseaux; le manque d'irrigation, l'éloignement des marchés et l'absence des bras la renferment dans d'étroites limites. On y a découvert des sources d'eaux minérales, dont les propriétés encore peu connues s'appliquent heureusement à la guérison des maladies chroniques. Mais le phénomène le plus remarquable de cette contrée c'est la célèbre caverne de Cango. Je ne craindrai pas d'être trop long en mettant sous vos yeux la fidèle peinture qu'en a donnée le lieutenant Sherville, attaché à l'armée indienne qui vient de faire une excursion dans le midi de l'Afrique. En voici les plus curieux passages :

« Après avoir fait une centaine de pas à travers une étroite avenue, creusée par la nature dans le roc, nous fûmes arrêtés par un précipice. On abaissa une forte échelle et nous descendîmes à la profondeur de trente-trois pieds. Nous étions introduits dans une salle immense, longue de six cents pieds sur cent de largeur et soixante et dix de hauteur. Au centre de cette magnifique excavation est une stalactite colossale, qui a la blancheur du marbre le plus pur et l'éclat du dia-

mant. A la voûte sont attachées de nombreuses masses calcaires, qui s'abaissent en saillies capricieusement découpées, tandis que du sol humide s'élèvent à leur rencontre d'énormes stalagmites, formées par la filtration continuelle de la chaux à travers les parois des rochers. Tout le sol de la caverne se couvre ainsi de fûts de colonne inégaux, qui montent graduellement, et vont s'unir à leurs chapiteaux encore suspendus. Ce travail de la nature se fait rapidement, et bientôt le laboratoire souterrain sera transformé en un labyrinthe de pur albâtre. De là, on passe dans une petite grotte de quarante pieds carrés, qu'on appelle le *Registre*, parce que les visiteurs ont l'usage d'insérer leurs noms sur les parois. Tandis qu'un de nos guides cherchait à nous y retenir en déchiffrant le souvenir de quelques voyageurs célèbres, les autres nous précédaient dans la chambre voisine.

« Quel spectacle magnifique et imprévu ! c'était une vaste caverne de cent cinquante pieds carrés sur cinquante de hauteur, toute plantée de piliers d'albâtre, les uns blancs comme la neige, les autres de la transparence du cristal. Nos guides avaient placé leurs flambeaux de manière à nous faire embrasser d'un regard l'ensemble de cette salle enchantée. La voûte était revêtue d'innombrables et gracieuses stalactites, semblables à des pendentifs de glace, dont l'extrémité retenait suspendue une goutte d'eau parfaitement limpide ; et toutes ces gouttes se détachant de leur filtre et tombant à terre, offraient à l'œil une pluie perpétuelle de diamants. Le pilier du centre domine tous les autres ; il a cinquante pieds de hauteur sur neuf de circonférence : c'est une cristallisation de chaux pure, formée par des couches superposées de trois à quatre pieds chacune, dont l'intérieur est rempli de minces filigra-

nes verticaux. On dirait, à voir ces colonnes, qu'elles ont été taillées par un géant et achevées par un joaillier, tant leur masse est imposante et leur ciselure délicate. Aux deux extrémités, la salle est tapissée par des draperies et des guirlandes de fleurs, qui s'enroulent en formant d'élégantes arabesques. Tout autour, les cristaux ont pris la forme de divers objets, où l'imagination semble découvrir un autel catholique, surmonté de tous les ornements qui servent aux grandes solennités. La nature y a sculpté de hauts et superbes candélabres, des coupes, des vases, des gradins et des encensoirs. Ailleurs c'est une collection de fleurs, d'arbres et d'animaux, entre lesquels on distingue très-bien la tête d'un taureau gigantesque. L'eau que distille continuellement le rocher, donne de la transparence à quelques-uns de ces chefs-d'œuvre, et les gouttes qui se détachent comme des perles ruisselantes, en réfléchissant la lumière des torches, y répandent un éclat éblouissant. »

« M. Sherville décrit ensuite une longue chambre, qui n'a de remarquable que son aspect sombre, et les huit cents pieds qui séparent ses deux extrémités l'une de l'autre. Au delà s'étend encore un souterrain jusqu'à présent inexploré, qui plonge dans les plus profondes racines des monts Zwartberg.

« Je reviens, Messieurs, à la Mission qui m'a été confiée; vous me demandez sans doute quels ont été jusqu'ici les fruits de mon ministère. Les voici en peu de mots.

« J'ai trouvé en 1841 vingt catholiques à Georgetown, et le même nombre dans le reste du district. Depuis lors, quatre-vingt-sept baptêmes ont été administrés, quarante-cinq adultes ramenés de l'infidélité ou de l'hérésie, seize mariages bénis, et trente personnes

confirmées. Le nombre des communions était de quarante-huit aux Pâques dernières. Voilà pour le spirituel.

« Quant au temporel , une église dont l'intérieur n'est point encore achevé , quoique le saint sacrifice puisse s'y offrir avec décence , et qui se change pendant la semaine en école ; un petit presbytère , un cimetière catholique où reposent à l'abri de la croix les membres défunts de notre petite congrégation : telles sont nos richesses , ou plutôt tel est l'usage que nous avons fait de vos secours ; car il n'est rien ici dont nous ne vous soyons redevables , pas même le vêtement et le pain du Missionnaire.

« C'est bien peu de chose , Messieurs ; mais qui sait quelle peut être la destinée de cette petite et insignifiante portion de l'héritage du Christ ? Elle semble une station de l'Évangile aux confins de ces peuples à demi-sauvages , sur qui ne s'est point encore levé le soleil de justice ; d'elle sortira quelque jour *la lumière qui dirigera leurs pas dans les voies de la paix.*

« En attendant ce bonheur , les progrès de notre sainte Foi ont à vaincre , dans cette partie de l'Afrique , plus d'un obstacle. L'ivrognerie , et son cortège de vices , la paresse et l'immoralité , sont ici favorisées par le bon marché et l'abondance des liqueurs alcooliques , dont le gouvernement encourage la consommation dans des vues financières. La population est , de plus , disséminée à des distances qui ne permettent guère de la réunir , et la prédication ne peut se faire le plus souvent qu'à domicile. Cet isolement du Boër , ou fermier hollandais , l'a jeté dans une ignorance complète , et quelquefois dans d'étranges idées sur la religion de ses pères. Si vous lui dites que ses ancêtres étaient catholiques : « Non , vous répondra-t-il , mes ancêtres étaient hollandais ; ils n'étaient ni juifs , ni romains ; ce

« sont les Romains qui ont crucifié Jésus-Christ , et  
 « Ponce Pilate était un romain ou , comme vous dites ,  
 « un catholique. » Ces préjugés religieux s'appuient ,  
 pour un grand nombre d'esprits , sur un patriotisme  
 mal éclairé. A leurs yeux , c'est renoncer à la Hollande,  
 que d'abjurer le protestantisme. J'ai beau leur dire  
 qu'un million de leurs compatriotes est catholique , ils  
 ne croient pas que je puisse leur parler sérieusement.  
 Les ministres protestants et leurs journaux exploitent  
 habilement cette ignorance et ces erreurs. Il n'est pas  
 rare de lire dans les feuilles publiques de la colonie  
 que, tel jour , tous les catholiques de vingt communes ,  
 dans tel département français , ont secoué le joug du  
 papisme et embrassé le pur Evangile.

« L'Eglise réformée hollandaise compte dans la co-  
 lonie soixante-douze mille partisans et trente ministres ;  
 l'Eglise épiscopale d'Angleterre possède treize ministres  
 pour sept mille cinq cents fidèles. Il y a , de plus ,  
 cent soixante ministres de différentes sectes protestan-  
 tes , Anglais , Français , Rhénans , Prussiens , Ecos-  
 sais , Américains , dont on peut évaluer les prosélytes  
 à vingt-cinq mille , la plupart Hottentots et appartenant  
 à leurs établissements. Les payens indigènes forment  
 encore une population de quarante-cinq mille âmes ; il  
 faut y ajouter près de huit mille Malais. C'est à peine  
 s'il reste quelques milliers de catholiques sur les cent  
 soixante mille habitants du Cap.

« Je termine cette lettre , déjà trop longue , en vous  
 offrant , au nom de cette petite Eglise naissante , tout  
 ce qu'elle peut donner à des bienfaiteurs : sa reconnais-  
 sance et ses prières.

« DEVEREUX , *Miss. apost.* »

*Départs des RR. PP. Capucins pour les Missions Etrangères dans l'année 1847.*

Pour la Mésopotamie : les PP. Antoine de Soto , espagnol ; — Philippe de Turin , espagnol.

Pour Constantinople : les PP. Chérubin de Macerate , province des Marches ; — Philippe-Marie de Montalboddo , province des Marches ; — Benoit de Guarino , province de Rome ; — Basile de Mazzare , province de Palerme.

Pour Tunis : les PP. Antoine de S. Jean en Marignan , province des Marches ; — Jean-Gabriel de S. Laurent , province de Rome ; — et le Frère Benoit de Bologne , province de Bologne.

Pour l'Amérique : les PP. Benoit de Bubbio , province de Monferrat ; — Vendelino de Oeniponte , province du Tyrol ; — Paul de Limon , province du Piémont ; — Laurent de Monte-Leone , province de l'Ombrie ; — Barthélemi de Ratghins , province du Tyrol ; — Dorothee de Lorette , province des Marches.

Pour le Pays des Grisons : les PP. Antoine-Marie de Savigliano , province du Piémont ; — Valérien d'Alexandrie , province de Montferrat ; — Hyacinthe de Casale , province de Montferrat ; — Augustin d'Alghero , province de Sassari ; — Ugolin de Pettinengue , province du Piémont ; — Jean-Marie d'Oville , province de Montferrat ; — et le Frère Basile d'Introacqua , province des Abruzzes.

## MANDEMENTS

*en faveur de l'OEuvre.*

L'OEuvre continue à recueillir les glorieux suffrages de l'Épiscopat : S. E. le Cardinal-Archevêque de Lyon dans une Lettre circulaire à son Clergé, Mgr l'Archevêque d'Auch dans un mandement spécial, et Mgr le nouvel Evêque de Malte dans sa première Lettre pastorale, viennent encore de la recommander et de la bénir.

## CATALOGUE

*de l'administration des sacrements pendant l'année 1846 :*

- 1<sup>o</sup> Dans le Tong-King méridional : — Baptêmes d'enfants d'infidèles à l'article de la mort, 1,218. — Baptêmes d'enfants de chrétiens, 1,085. — Baptêmes d'adultes, 420. — Confirmations, 1,813. — Confessions, 64,170. — Premières Communions, 1,611. — Communions ordinaires, 32,050. — Viatiques, 558. — Extrême-Onctions, 955. — Mariages bénis, 410.
- 2<sup>o</sup> Dans le Tong-King occidental : — Baptêmes d'enfants d'infidèles à l'article de la mort, 5,869. — Baptêmes d'enfants de chrétiens, 2,191. — Baptêmes d'adultes, 888. — Confirmations, 6,605. — Confessions, 166,769. — Premières Communions, 5,250. — Communions ordinaires, 96,729. — Viatiques, 1,845. — Extrême-Onctions, 3,399. — Mariages bénis, 857.

---

# MISSIONS DE L'Océanie.

## NOUVELLE-CALÉDONIE.

---

*Lettre du P. Rougeyron au T. R. P. Colin , Supérieur  
de la Société de Marie.*

Nouvelle-Calédonie 14 février 1847.

« MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ,

« Il vous tarde , sans doute , de connaître la situation actuelle de notre Mission. Quelques consolations et bien des sujets de peine , voilà jusqu'ici notre partage. Ce ne sera qu'après beaucoup de temps et d'efforts , que nous parviendrons à adoucir ce peuple , le plus féroce qui soit sous le ciel. Tout ce que nous avons dit de sa barbarie n'est malheureusement que trop vrai , et se confirme chaque jour par des traits de cruauté qui déchirent notre cœur.

« Dans la Nouvelle-Calédonie , les sorciers , reconnus ou supposés tels , sont impitoyablement mis à mort , et celui qui les frappe croit faire une œuvre méritoire , un acte de dévouement au salut public. A Poébo , cinq naturels ont été tués sous ce futile prétexte ; on a même laissé leurs cadavres sans sépulture pour en tirer une plus éclatante vengeance. Dernièrement , appelé auprès d'un malade , je m'y rendis en toute hâte , et fort à propos , car il était sur le point d'expirer ; ses bonnes

dispositions me déterminèrent à lui conférer le baptême, et bientôt après il n'était plus. Mais le démon qui ne trouvait point là son compte, inspira aux parents et aux amis du défunt l'idée d'attribuer son décès au sortilège. On se demande donc quel est le méchant qui a jeté ce sort, et l'opinion publique désigne une femme, veuve depuis peu de temps, qu'on a vue, dit-on, rôder la nuit autour de la case du malade. Elle est aussitôt jugée digne de mort, et l'exécution est fixée pour la nuit suivante. La pauvre femme ne se doutait pas du complot. Le soir, elle rentre tranquillement dans sa case, tenant entre ses bras son petit enfant qu'elle allaitait. Mais au milieu de la nuit, pendant qu'elle dormait du plus profond sommeil, les sauvages pénètrent jusqu'à elle, et l'un d'eux lui tranche la tête d'un coup de hache. L'enfant est épargné; mais bientôt ne sachant qu'en faire, ils trouvent un expédient qui sourit à tous, c'est de ne pas le séparer de sa mère. La chose est exécutée; cette pauvre petite créature est déposée, toute vivante, dans la même fosse que le cadavre de sa mère, et partage ainsi son tombeau.

« Ces jours derniers, un chef voisin est mort. Ses parents et ses amis ont encore crié au sortilège. Pour découvrir le coupable, voici l'épreuve usitée en pareil cas : ils élèvent en l'air avec une grosse corde, et laissent ensuite retomber de tout leur poids ceux qu'ils soupçonnent d'être sorciers. De ce nombre était une femme enceinte de huit mois. Heureusement aucun d'eux n'a fait de chute bien grave, car autrement il eût passé pour l'auteur de la mort du chef, et on l'eût immédiatement achevé. C'est un mystère pour moi que ces sauvages ne nous regardent pas encore nous-mêmes comme sorciers, nous à qui ils attribuent l'épidémie qui les désole.

« La superstition n'est pas la seule cause des atrocités qui se commettent dans cette malheureuse île. Il n'y a que peu de jours, trois naturels ont été surpris en voyage au milieu d'une tribu ennemie ; deux ont été massacrés sur-le-champ et mis à la broche ; le troisième a été renfermé dans une espèce de cage : les antropophages l'ont réservé , afin de se ménager le plaisir d'avoir encore de la viande fraîche le lendemain.

« La mort vient de frapper un chef de tribu qui se distinguait entre tous les autres par sa férocité. Il se nommait Tindine. L'autre jour , en allant faire le catéchisme à Poébo , suivant ma coutume , je frémis en voyant des membres humains que ce monstre avait fait suspendre à des piquets , en signe de *tabou*. L'un des naturels qui m'accompagnaient , me dit : « Cette main , c'est la main de ma mère , que Tindine a tuée et mangée. » Un autre ajouta : « Ce crâne , c'est le crâne de mon père , dont Tindine a rongé les chairs. » Ce tigre enlevait à nos néophytes les vêtements que nous leur avions donnés , et il menaçait d'égorger ceux qui lui résistaient. Un dernier crime devait mettre le comble à la mesure : c'est le massacre de cinq personnes qui ont été ensuite rôties et mangées.

« Après une maladie de peu de jours , Tindine est mort , et bientôt , après lui , tous les jeunes naturels qui composaient sa suite et partageaient ses festins de cannibales , ont été enlevés par une fin inattendue ; tout le monde y voit la main de Dieu.

« Pour surcroît de malheur , la peste est venue à son tour jeter la désolation parmi les tribus. Elle a frappé tant de victimes que des villages entiers sont déserts ; on a trouvé dans certaines cases des vases de terre pleins de *taros* à demi-cuits , et les personnes qui préparaient ces aliments étaient étendues sans vie à côté

de leur feu. On ne peut plus pleurer les morts suivant l'usage du pays ni même les enterrer séparément ; on en réunit plusieurs dans une même fosse , et encore les cimetières sont-ils pleins. Les cadavres restent plusieurs jours sans sépulture , tant on est fatigué de creuser des tombes. Sans exagérer , il est mort presque la moitié de la population dans les diverses tribus que nous pouvons connaître. Les symptômes de l'épidémie sont un violent mal de tête , qui produit une surdité , des douleurs vives à l'estomac et de forts battements de cœur.

« Pendant la durée de la peste , nous avons baptisé un grand nombre d'adultes , mais pas autant que nous l'eussions désiré , car nous ne voulions leur donner le baptême que lorsque nous les apercevions à l'article de la mort. Faire autrement nous eût exposés plus tard à avoir un grand nombre de mauvais chrétiens. De plus , il ne nous était pas toujours facile d'approcher des malades , ces pauvres sauvages se figurant que nous avions la puissance de commander au fléau , et de les faire mourir à notre gré. Combien n'en ai-je pas rencontrés qui me suppliaient d'épargner leur vie , en disant qu'ils ne nous avaient jamais fait aucun mal !

« Malgré nos travaux et nos fatigues , malgré le contact continuél avec les morts et les mourants , personne d'entre nous n'a succombé. Nous avons été à peu près tous malades , mais sans danger sérieux. Nous avons placé des médailles à nos croisées , pour que l'ange exterminateur s'arrêtât à la vue de ce signe de la Vierge Immaculée , comme autrefois à la vue du sang de l'Agneau.

« Quoique ces malheureux sauvages aient reconnu en partie la main de Dieu qui les frappait , ils ne laissent pas pour cela de commettre encore des crimes qui

révoltent l'humanité. Ainsi ils ont enterré un grand nombre de personnes qui n'étaient pas encore mortes , entr'autres une petite fille qui , déjà pliée dans une natte et jetée dans le cimetière , poussa des cris si déchirants qu'on eut pitié d'elle et qu'on la rapporta dans sa case. Le lendemain je la trouvai bien malade, et craignant qu'on ne l'enterrât cette fois tout de bon , je la baptisai ; aujourd'hui elle est bien portante. Un vieillard qui habitait près de nous , a été pris sous le bras et traîné dans la fosse , où il a été enseveli tout vivant.

« Jusqu'ici nous avons arrêté bien des désordres , nous avons empêché bien des crimes qui eussent été commis sans la présence d'un prêtre. Nous avons peuplé le ciel d'anges , et tous les jours j'apprends que quelques-unes des petites créatures sur lesquelles a coulé l'eau de la régénération, sont allées former la couronne des Associés de la Propagation de la Foi. Près de six cents adultes sont au rang des catéchumènes. Nous sommes très-prudents dans l'administration du baptême, afin d'inspirer une plus grande estime pour ce sacrement.

« Tel est , mon R. Père , l'état de notre Mission dans la Nouvelle-Calédonie. Elle nous offre peu de consolations , elle est en apparence stérile ; cependant elle produit des fruits que d'autres Missionnaires récolteront en abondance , quand le temps désigné par la Providence sera venu.

« ROUGEYRON, S. M. »

*Lettre du P. Grange, au T. R. P. Colin, Supérieur  
de la Société de Marie.*

Sidney, 18 septembre 1847.

« MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ,

« J'eus l'honneur de vous écrire , quelque temps après mon arrivée à la Nouvelle-Calédonie , et de vous signaler l'extrême cruauté de ses habitants. Depuis cette époque , il s'est passé dans notre Mission des faits graves , dont les uns sont affligeants et les autres bien propres à nous consoler. Nous avons un seul établissement dans l'île : c'était à Balade. Les sauvages de cette tribu nous parurent si difficiles et si indomptables , que nous crûmes expédient de fonder une nouvelle station à Poébo , qui n'est distant de Balade que de trois lieues. Pendant qu'on nous y préparait une habitation , l'*Anonyme* , navire de la Société française de l'Océanie , arriva fort à propos pour nous aider à transporter les objets nécessaires à cet établissement ; tout fut prêt le 14 avril.

« Les sauvages de la Nouvelle-Calédonie sont d'habiles voleurs, et cependant les habitants de Poébo cessèrent dans cette circonstance de faire usage de leur dextérité en ce genre. Ils se prêtèrent avec beaucoup d'empressement au transport de nos effets , depuis le navire jusqu'au lieu de l'habitation , sans commettre le moindre larcin. Nous regardâmes cela comme un prodige , ou plutôt comme un trait de la Providence ;

mais le frère Blaise qui connaît très-bien le caractère de ce peuple , me dit que les indigènes n'avaient agi ainsi que pour pouvoir mieux voler plus tard ; l'expérience a prouvé qu'il ne se trompait pas. Il n'en fut pas de même à Balade : les hommes de cette tribu , qui , depuis près de quatre ans , avaient toujours pillé les Missionnaires , voyant que nous étions moins nombreux qu'auparavant , montrèrent à notre égard une hardiesse dont jusqu'alors ils ne nous avaient pas donné d'exemple. Entre autres motifs qui les ont excités contre nous, je signalerai les faits suivants.

« Au mois de mai une famine extraordinaire se fit principalement sentir dans la tribu de Pouma (Balade) ; un grand nombre d'insulaires allèrent chercher de la nourriture à Yenguène, à quinze lieues environ du port Balade. A leur retour , ils se montrèrent menaçants , et racontèrent d'un ton audacieux la mort d'un Européen qui séjournait à Yenguène ; c'était un Anglais appelé Sutton, qui venait d'être massacré ; ils ajoutèrent même, ce qui est faux , qu'ils l'avaient mangé et qu'ils l'avaient trouvé fort bon , ne nous dissimulant pas leur projet de nous traiter de même. Ce qui nous étonne , c'est qu'au rapport de ces naturels , des Anglais faisant le bois de sandal à Yenguène , leur auraient dit que les *Oui-oui* (les Français) étaient des hommes *tabous* (sacrés) , qui faisaient mourir les autres hommes. Cette calomnie devait faire d'autant plus d'impression sur les naturels , que peu de mois auparavant une épidémie avait enlevé plus d'un tiers de la population des tribus environnantes. Or , dans ces îles un sorcier est massacré sans miséricorde. Les Missionnaires donc furent soupçonnés d'avoir attiré le fléau par des sortilèges , et ainsi la superstition vint se joindre à l'amour du pillage pour déchaîner les sauvages contre nous. Alors ils ne gardent

plus aucune mesure ; ils détruisent toutes nos plantations ; ils viennent en plein jour arracher nos bananiers et ravager notre jardin sous nos propres yeux ; et l'impunité les rendant plus hardis , ils s'introduisent jusques dans le magasin , où ils enlèvent plusieurs objets.

« Le 20 juin , après s'être concertés , les différents villages de la tribu de Balade sont venus en masse pour s'emparer de notre maison. Ils avaient l'intention bien connue de massacrer les Missionnaires et de piller leurs effets. Notre contenance calme et assurée leur imposa , de sorte qu'ils n'osèrent pas encore exécuter leur dessein. Nous étions entre les mains de la Providence ; j'avais défendu à ceux qui étaient avec nous de faire feu sur les sauvages. Ne sommes-nous pas venus pour leur apporter les bienfaits de la foi , au prix de tous les sacrifices et de notre vie même ? hélas ! ils ne le comprennent pas, et ils nous rendent le mal pour le bien.

« Telle était notre situation au 20 juin , lorsque Mgr Collomb (1), Eveque d'Antiphelles, Vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie , arriva à Balade à bord du *Spek*, accompagné du P. Verguet. Sa Grandeur apportait quelques provisions pour sa Mission et pour celle de la Nouvelle-Calédonie. Il y avait en outre à bord du *Spek* des objets d'échange pour le compte de la Société française. Tout cela fut déposé dans un grand hangar , où nous réunissions les naturels pour les instruire. Ceux-ci se prêtèrent volontiers au déchar-

---

(1) Le P. Jean-Georges Collomb , du diocèse de Tarentaise , prêtre de la Société de Marie , désigné pour Coadjuteur de Mgr Epalle , fut préconisé à Rome au mois de février 1846 et sacré le jour de la Pentecôte 1847 à la Baie des îles (Nouvelle-Zélande). Ce prélat , qui se rendait dans son Vicariat après le martyre de Mgr Epalle , abordait à la Nouvelle-Calédonie au moment où les Missionnaires allaient être attaqués.

gement et demeurèrent tranquilles jusqu'au 10 juillet.

« Mgr Collomb avait prié le commandant du *Spek* de continuer sa route jusqu'aux îles Salomon ; mais le capitaine lui avait répondu que ses engagements avec son armateur lui rendaient ce voyage impossible ; et ainsi Sa Grandeur s'était vue forcée d'attendre à Balade une occasion favorable.

« Il y avait alors dans l'établissement de Balade , outre Mgr d'Antiphelles et le P. Verguet , les frères Blaise et Bertrand , M. le docteur Beaudry laissé par l'*Arche d'Alliance* pour faire dans l'île des explorations scientifiques, Marie Julien, charpentier de l'*Arche d'Alliance* , l'écossais Georges Taylor et moi.

« Le 10 juillet , à six heures du soir , les sauvages s'introduisirent dans le hangar où était déposée la plus grande partie des effets ; ils enlevèrent pour la valeur d'environ trois cents francs d'objets appartenant à la Société française. Nous avons appris depuis que leur intention était de nous attirer dans ce lieu et de profiter du désordre pour nous y massacrer tous. Heureusement nous sortîmes assez tôt pour faire échouer leurs projets. Le 15 , le P. Verguet se rendit à Poébo pour y passer quelques jours avec le P. Rougeyron. De là il nous écrivit , le lendemain , que le bruit courait à Poébo, qu'aussitôt après le départ du *Spek*, l'établissement de Balade serait assailli par les forces réunies de toute la tribu.

« Le 17 , le *Spek* mit à la voile pour Batavia. Le jour même de son départ , deux jeunes chrétiens, Antoine et Marie , nous avertirent que le lendemain on devait en effet nous attaquer. Nous ne fîmes pas assez attention aux paroles de ces enfants. Le 18 , vers huit heures du matin , le premier chef , Boéone , nous envoie dire par son second , nommé Gomène , que pour rentrer en

grâce avec nous, les naturels consentent à rendre les étoffes dérobées le 10. L'offre est acceptée. A une heure après midi, Boéone et Gomène viennent, accompagnés de deux enfants qui portent chacun un paquet de marchandises volées. Boéone a sa lance et Gomène son casse-tête. Pendant qu'on parle sur la terrasse de la maison, une troupe de sauvages armés de lances, de casse-tête et de haches, à un signal convenu, se précipitent sur nous. Comme c'était au frère Blaise et à moi qu'ils en voulaient principalement, ce fut sur nous deux qu'ils tombèrent de préférence. J'esquive un coup de casse-tête, en même temps que le frère Blaise est blessé d'un coup de lance dans la partie inférieure de la poitrine. Sa blessure est mortelle.

« Je m'empresse d'écrire au P. Rougeyron pour l'informer de notre détresse. La jeune Marie qui porte la lettre est arrêtée et sommée de la part du premier chef, Boéone, de rebrousser chemin sous peine de la vie. A son retour, elle nous prévient qu'on va mettre le feu au hangar qui servait d'église. Presqu'aussitôt l'incendie éclate au sommet de la toiture couverte en chaume; impossible de rien sauver de tout ce qui s'y trouve. Le soir du même jour, Antoine et Marie nous annoncent que Boéone a donné ordre à tous les villages de la tribu de s'assembler le lendemain, pour faire une attaque générale, afin de nous massacrer tous. Nous faisons bonne garde toute la nuit.

« Le 19, au matin, le feu est aux embarcations que nous a laissées le commandant de la *Seine*. Dans la pensée que ce jour pouvait bien être le dernier de notre vie, nous faisons tous notre confession, Mgr consomme les saintes Espèces, l'écoissais Georges Taylor, que j'instruisais depuis quelque temps pour le disposer à se faire catholique, me demande le baptême

que je lui administre sous condition ; il s'approche aussi du sacrement de pénitence. A deux heures, nous sommes environnés de tous côtés par les sauvages ; ils sont tout barbouillés de noir et poussent des cris féroces. Cachés derrière de grosses pierres , à peu de distance de la maison , ils lancent d'énormes cailloux qui en enfoncent les parois. Cependant , ils n'osent encore envahir la cour. [Le frère Bertrand est blessé à la main , le frère Blaise est mourant. Les sauvages sont aussi acharnés contre nous qu'un lion contre sa proie. Tout-à-coup , un chef s'écrie : Brûlez la maison , brûlez la maison. Aussitôt le feu est mis aux colonnes du rez-de-chaussée ; il ne nous est pas possible de l'éteindre. Déjà nous sentons la chaleur au-dessous de nous ; notre anxiété est extrême : rester c'est périr dans les flammes , descendre c'est tomber infailliblement sous les coups des sauvages. Nous nous réunissons tous dans la petite chapelle intérieure. Le frère Blaise lui-même quitte son lit , et , se traînant comme il peut , vient nous rejoindre ; il a la sérénité sur le front , le sourire sur les lèvres : « Je viens , dit-il en entrant , attendre ici le dernier coup. » Quelques instants auparavant , comme Monseigneur en lui donnant sa bénédiction paraissait ému : « Eh ! pourquoi , lui avait-il dit , nous fatiguerions-nous ? nous ne faisons qu'échanger cette vie contre une meilleure » Je dois dire à la louange de cet excellent frère , que sa mort m'a encore plus édifié qu'elle ne m'a affligé. Pendant que je lui administrais pour la dernière fois le sacrement de pénitence et que je l'exhortais à pardonner de bon cœur à ses bourreaux , à l'exemple de notre divin Maître : « Oh ! me dit-il , combien je voudrais que ma mort fit le bonheur de ce pauvre peuple ! je leur pardonne de toute l'étendue de mon cœur. » La douce sérénité de

ce bon frère a tellement édifié le nouveau catholique Georges, qu'il n'a pu s'empêcher de dire : C'est bien là la vraie religion !

« Cependant le temps presse, Mgr Collomb s'agenouille devant moi pour me demander une dernière absolution et l'indulgence plénière *in articulo mortis*. Après cela, nous tombons tous à ses genoux, le priant de nous accorder la même faveur, puis nous nous embrassons et nous nous disons adieu jusqu'au ciel, où nous espérons nous rejoindre dans quelques instants. Monseigneur et moi faisons vœu de dire cent messes chacun, s'il plaît au Seigneur de nous tirer de ce péril extrême. Alors la pensée nous vient qu'en abandonnant la maison au pillage, nous aurons peut-être quelque chance de salut. Le docteur Beaudry jette à la multitude la clef du lieu où se trouvaient nos petites provisions ; les sauvages s'y précipitent ; c'est la dernière lueur d'espérance ; nous en profitons pour sortir. Je me présente le premier, et rencontrant un chef appelé Oundo, j'essaie de pouparler avec lui, pendant que Monseigneur et le frère Bertrand s'échappent par la cour. Viennent ensuite M. Beaudry, Marie Julien et Georges. Deux naturels armés de lances s'avancent pour percer Monseigneur et le frère Bertrand ; M. le docteur qui est armé d'un fusil, le présente d'un air menaçant ; les agresseurs s'arrêtent. Au même instant les sauvages pénètrent auprès du frère Blaise et lui assènent plusieurs coups de massue. Je ne peux m'échapper moi-même qu'à grande peine en passant sur les ruines de l'église, brûlée la veille. Je rencontre une troupe de soixante à quatre-vingts insulaires qui recueillaient les débris échappés à l'incendie. Un grand sauvage, plus laid et plus noir qu'un démon, fond sur moi pour m'assommer à coups de pierres. Je cours alors de tou-

tes mes forces ; deux fois il me lance un gros caillou , mais deux fois par une Providence particulière je tombe , et ma chute coïncide exactement avec le coup qui devait me tuer. La seconde fois surtout , le sauvage a dû croire qu'il avait réussi : il me laisse pour retourner au pillage. Je me relève comme je peux et je rejoins mes compagnons d'infortune. Hélas ! le frère Blaise nous manquait , nous étions désolés de n'avoir pu l'arracher des mains des sauvages.

« Nous nous dirigeons en toute hâte vers Poébo ; arrivés au petit village de Diréoué où nous avons un zélé catéchiste nommé Michel , nous apprenons de lui que les chefs de Balade ont donné ordre partout de nous massacrer. Nous avons craint que l'établissement de Poébo n'eût éprouvé le même sort que celui de Balade. Dans notre détresse , nous fûmes heureux d'apprendre que rien de semblable n'y avait eu lieu. Avant d'arriver au premier village de cette tribu , nous rencontrons deux enfants , le catéchiste Louis et le catéchumène Mouéko , que le P. Rougeyron , informé de ce qui nous est arrivé la veille , avait envoyés pour s'assurer de l'état des choses. Ces deux enfants nous sont d'un grand secours en nous faisant passer par des chemins détournés ; nous évitons ainsi tous les périls. Le jeune Louis , voyant notre faiblesse et notre dénue-ment , ne put retenir ses larmes. Tout jeune qu'il est , il présentait continuellement ses épaules pour nous porter tour-à-tour , Monseigneur et moi , et puis il nous disait : « Vous avez trop faim , restez là cachés dans les broussailles , et je vais vous chercher à manger. » Quoique nous n'eussions rien pris depuis deux jours , nous ne voulûmes pas consentir à ce qu'il se séparât de nous ; ce fut un grand soulagement pour mon cœur que les soins empressés et généreux de cet enfant , comparés à la barbarie de ses compatriotes.

« Enfin nous arrivâmes à l'établissement de Poébo à huit heures du soir, dans un état déplorable, et si accablés de fatigue que nous pouvions à peine nous soutenir. Les PP. Rougeyron et Verguet vinrent à notre rencontre, nous confondimes nos larmes et fîmes ensemble notre sacrifice.

« Le 20 juillet, nous délibérons et nous convenons unanimement que le frère Auguste et le matelot Aumerond iront à Yenguène s'informer s'il y a un navire dont nous puissions espérer quelque secours.

« Cependant l'évènement de Balade excite au plus haut point la cupidité des gens de Poébo. Nous apprenons, le 21, qu'ils ont aussi formé le projet de nous attaquer. Nous nous adressons de nouveau à Dieu; chacun des Missionnaires fait encore un vœu particulier, et nous prenons en même temps des mesures de prudence. Le 22 juillet, le frère Auguste et le matelot Aumerond arrivent de Yenguène; il ne s'y trouve point de navire, et nous sommes forcés de demeurer au poste où nous a placés la Providence; elle seule peut nous en tirer. Nous sommes treize dans l'établissement de Poébo: six venus de Balade et de plus les RR. PP. Rougeyron et Verguet, le frère Auguste, le charpentier Prosper et trois matelots laissés par la *Seine*, Beaucherel, Cadousteau et Aumerond. Nous apprenons que les sauvages de Balade veulent se servir de notre maison, dont ils ont éteint l'incendie, pour tendre des embûches aux navires qui viendraient mouiller dans le port: connaissant ce dont ils sont capables et craignant pour l'*Anonyme* et pour l'*Arche d'Alliance*, que nous attendons de jour en jour, nous sentons la nécessité de brûler cette maison. Les enfants de la Mission exécutent ce projet dans la nuit du 5 au 6 août.

« L'attitude des naturels à notre égard devient mena-

çante ; nous nous attendons à une nouvelle catastrophe. Plusieurs fois nous les avons vus se réunir autour de notre demeure avec des intentions hostiles. Une nuit les habitants de deux villages se sont rassemblés chez notre plus proche voisin, pour nous attaquer immédiatement ; il les en a détournés.

« Le 9 août , nous nous trouvâmes réduits aux dernières extrémités. Nous venions de recevoir le sacrement de pénitence et de nous faire encore une fois les derniers adieux ; nous allions nous livrer à nos bourreaux, lorsque tout-à-coup paraît à l'horizon un navire qui se dirige de notre côté , et bientôt nous le reconnaissons pour un navire français : c'était la corvette *La Brillante*, commandée par M. le vicomte Du Bouzet. Nous nous hâtons d'envoyer deux hommes à bord avec une lettre qui signalait notre détresse. La mer était houleuse, ce n'est que le 10 au soir que M. Du Bouzet peut nous envoyer du secours. Il nous arrive trois embarcations montées par soixante hommes bien armés, sous les ordres de MM. De la Motte et Fournier. Nous sommes invités à envoyer une députation à bord , pour concerter avec M. le commandant les moyens de prudence les plus convenables dans notre position. Mgr Collomb et moi partons à dix heures du soir sur l'embarcation du lieutenant ; nous n'arrivons qu'à cinq heures du matin à Balade où la corvette était mouillée. M. Du Bouzet nous accueille à son bord avec une bienveillance au-dessus de tout éloge ; il est décidé que la corvette lèvera l'ancre pour aller mouiller à Poébo. Cette manœuvre s'exécute , et nous arrivons le 11 devant ce village.

« M. le commandant s'occupe aussitôt de notre délivrance. Une pluie battante qui dure pendant toute la nuit du 11 au 12 , nous permet de faire transporter à

bord nos principaux effets. Sans cette averse, nous eussions été attaqués par tous les villages de la grande tribu de Pcébo. Le 12, le grand chef vient présenter au P. Rougeyron une pièce d'étoffe en signe de paix ; le Père, qui soupçonne avec raison un piège, en avertit un matelot, et celui-ci s'avance, tenant sa bayonnette d'une main, tandis que de l'autre il reçoit le présent.

« A neuf heures du matin, arrivent trois officiers de marine et deux élèves avec quatre-vingt-quatre hommes ; M. le commandant nous fait exprimer le désir qu'il a de nous recevoir à son bord le plus tôt possible. Nous nous mettons en route vers le rivage, dont nous sommes éloignés de trois quarts d'heure de marche. Les sauvages réunis en grand nombre attendent que nous soyons entrés dans les broussailles pour nous attaquer impunément. Aussitôt que nous sommes arrivés au bas du monticule sur lequel est située notre maison, le grand chef nous fait signe de passer de l'autre côté du ruisseau ; mais informés que plusieurs milliers d'indigènes y sont cachés en embuscade, afin de nous surprendre et de nous tuer tous dans notre retraite, nous refusons de suivre le chemin qui nous est indiqué ; le grand chef donne alors à ses sauvages le signal de l'attaque. Une grêle de lances et de flèches viennent pleuvoir sur nous. Les marins français se voient forcés de tirer pour se défendre. Mais, comme les sauvages se cachent dans les broussailles, rampent et se traînent dans l'herbe, on peut à peine entrevoir les mains d'où les traits sont partis. L'un d'eux cependant s'approche de si près qu'après avoir manqué le fourier Souchon, il est tué par lui d'un coup de bayonnette. Enfin nous arrivons sur le rivage, nous sommes hors de danger. M. le lieutenant De la Motte fait l'appel, personne n'y man-

que ; mais cinq hommes sont blessés , dont deux gravement : de ce nombre se trouve M. Raymond , élève de 2<sup>m</sup><sup>e</sup> classe , qui a reçu une lance dans le cou. Par bonheur ces plaies n'ont pas eu de suite.

« M. le commandant , au bruit de la fusillade , était accouru sur son canot ; il y fait mettre les blessés et nous sommes tous rendus à bord à midi.

« M. le commandant nous dit alors qu'il avait l'intention de tirer vengeance de la conduite cruelle des habitants de Balade. Nous lui signifiâmes par écrit que notre devoir comme Missionnaires était de pardonner à nos ennemis , et nous le conjurâmes de pardonner comme nous. Il nous répondit qu'il louait notre démarche , mais que ce n'étaient pas seulement les Missionnaires qui étaient victimes de la rapacité et de la perfidie des Calédoniens ; que la Société française de l'Océanie avait fait aussi de grandes pertes ; que ses représentants établis en toute confiance à Baïaoup (Balade) sous la sauvegarde de la foi jurée , avaient couru les plus grands dangers pour leur vie ; que les naturels , poussés par le génie du mal , avaient commencé par mettre le feu aux embarcations de la *Seine* , appartenant à la France ; qu'il croirait manquer à son devoir en laissant tant de méfaits impunis , etc.

« Le 15 août arrive l'*Anonyme*. La Providence nous a encore très-bien servis dans cette circonstance. Un fort vent d'est nous avait retenus jusqu'à ce jour dans la rade de Poébo , autrement nous fussions partis , et dans ce cas c'en était fait de l'*Anonyme* et de son équipage.

« Le 18 nous retournâmes à Balade ; les deux navires s'y rendirent en même temps.

« Le 20 , M. Du Bouzet fit une descente à terre avec un détachement de soixante-quinze hommes. Après trois quarts d'heure de marche , cette troupe arrive à Baïaoup

sans rencontrer d'opposition. Le pays est découvert dans cet endroit. Tous les indigènes s'enfuyaient dans la montagne. M. le commandant fit mettre le feu aux maisons des principaux chefs, entre autres à celle de Parama, un des plus traîtres; et pour apprendre aux bâtiments qui pouvaient venir mouiller à Balade à se défier des habitants, il fit abattre une vingtaine de cocotiers de ce chef, dans la partie du rivage qui en est couverte. Les naturels, cachés dans un bois voisin, poussaient des hurlements sauvages; ils lancèrent même quelques javelines; personne heureusement ne fut atteint.

« Le 21 août, le brick l'*Anonyme* se sépara de nous pour aller aux îles Salomon; il emmenait Mgr le Vicaire apostolique. Nous mîmes à la voile le même jour pour nous rendre à Sidney en passant par Anatôme. Le capitaine de l'*Arche d'Alliance* doit toucher à cette île pour se rendre à la Nouvelle-Calédonie au mois de décembre; nous y laissons une lettre pour l'avertir de de notre désastre, et prévenir un nouveau malheur.

« Enfin le 27, à neuf heures du matin, après avoir été sur le point de nous briser contre un écueil jusquelà inconnu, nous arrivons à Sidney.

« Nous nous sommes éloignés à regret de ces infortunés Calédoniens, qui repoussent si aveuglément les bienfaits de la foi. Espérons que le sang du martyr qui a coulé sur cette terre ingrate, en sera une prise de possession au nom de Jésus-Christ. Plus heureux que nous tous, le frère Blaise est mort comme ce divin Sauveur, en priant pour ses bourreaux. Je vous avoue que j'ai eu quelque regret de ne point partager le même sort. Dieu me réserve à de nouveaux travaux; que sa sainte volonté soit faite!

*Lettre du R. P. Rougeyron au Môme.*

A bord de la *Brillante*, 13 août 1847.

« MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

« Dans le rapport que nous vous envoyons, nous avons énoncé les faits douloureux qui viennent de se passer à la Nouvelle-Calédonie. Je me hâte de vous apprendre que, si notre croix est pesante, elle n'est cependant pas sans consolation. Notre petit troupeau de néophytes et plusieurs de nos catéchumènes nous ont donné de touchantes et admirables preuves d'une conversion sincère. Oh ! combien la grâce du baptême est puissante sur une âme bien disposée ! par elle les loups sont changés en agneaux. Voici quelques traits qui ne manqueront pas de soulager votre cœur affligé par les détails précédents.

« Le jeune Augustin nous a été du plus grand secours pendant que nous étions assiégés. Il était toute la journée à voir ce qui se passait au dehors ; il me prévenait des projets des sauvages et des périls que nous courions. Un jour que le danger lui parut plus grand qu'à l'ordinaire, il m'arracha d'entre les mains un objet d'échange pour aller le porter lui-même aux sauvages, sans doute afin de les adoucir par ce présent. Comme je lui demandais la raison de sa conduite, il me répondit qu'il ne voulait pas qu'on me traitât comme le frère Blaise : « Quant à moi, ajouta-t-il, ils ne me tueront pas, et quand ils le feraient, leur faute ne serait pas aussi grande. » Ces paroles dans un jeune enfant

m'arrachèrent des larmes, mais des larmes de bonheur. Je me trouvais bien dédommagé des peines que j'avais prises pour son instruction.

« Un autre jour, me voyant triste : « Père, me dit-il, je vois bien que tu vas m'abandonner. — Mais non, lui repliquai-je ; tu es bien sage, je t'aime. — Eh bien ! si tu m'aimes, pourquoi ne me fais-tu pas une lettre, qui me serait si utile dans le cas où l'on vous tuerait tous ? Je la présenterais à un capitaine de navire, et il m'emmenerait quelque part pour me confesser. » Là dessus s'éleva une grande difficulté dans son esprit : « Où irais-je me confesser ? qui pourra me comprendre ? ah ! que que je serais heureux de périr avec vous ! Tous les jours j'apprends la mort de quelqu'un qui aurait voulu continuer à vivre ; et moi qui voudrais tant mourir pour aller vite au ciel, je ne vois pas arriver ma dernière heure. » Et de grosses larmes roulaient dans les yeux de ce pauvre enfant. Je le consolai en lui disant qu'il fallait abandonner notre sort entre les mains de Dieu, qui est un bon Père. Avant sa conversion, Augustin était peut-être l'enfant le plus sauvage de toute sa tribu ; aujourd'hui son regard, naguère si farouche, est devenu doux et calme, et sa figure est toujours riante. Il n'y a pas encore un an que le baptême a opéré cette merveille.

« Un de nos catéchistes de Poébo, nommé Grégoire, est venu, dans ces jours désastreux, se fixer au milieu de nous pour nous servir avec plus de facilité. Comme nous ne pouvions sortir de la maison, il allait faire pour nous les commissions les plus périlleuses, et, chose plus admirable encore, il nous a gagné l'affection du chef de son village. Pendant que tout le monde conspirait notre perte, ce chef et Grégoire venaient

nous apporter le fruit de leur pêche : les plus beaux poissons étaient toujours réservés pour nous.

« Mais le catéchiste qui a montré le plus d'héroïsme, c'est Michel. Il a combattu contre les siens pour nous protéger ; vaincu par le nombre, il a vu ses cases brûlées, ses plantations détruites. Malgré les hostilités dont nous étions l'objet, ce bon néophyte a trouvé moyen de venir à bord du navire où nous nous sommes réfugiés. Depuis notre fuite de Balade, je ne l'avais plus aperçu. Au moment où je le revis il se mit à sangloter de toutes ses forces ; j'avais beau lui parler, le consoler, il ne pouvait me répondre, tant était grande la douleur que lui causait notre départ. Quand il se fut un peu remis, il me pria de le confesser encore une fois. Sa confession achevée, il me pressa de rester dans son village ; mais notre séjour dans l'île étant devenu impossible, il me promit de nous suppléer autant qu'il le pourrait, de continuer la Mission et de faire construire des églises. Je l'ai engagé à baptiser, comme il le faisait auparavant, ceux qui seraient en danger de mort. Il espère que les gens de sa tribu, se sentant punis par notre absence, en deviendront meilleurs, et qu'à notre retour, nous en trouverons un bon nombre disposés pour le baptême. Tout n'est-il pas possible à Dieu ? qui peut connaître les desseins de la Providence ? qui sait, mon R. Père, si cet événement n'était pas nécessaire pour la conversion des Nouveaux-Calédoniens !

« Antoine, autre jeune chrétien, était près du frère Blaise lorsque celui-ci fut massacré à coups de massue ; il nous a rapporté qu'on a tranché la tête du frère, puis qu'on l'a dépouillé de ses habits, et qu'on a exercé sur son corps des horreurs atroces ; il a ajouté que notre chapelle intérieure a été dévastée, les ornements pro-

fanés , les vases sacrés jetés dans l'ordure et tous les objets du culte foulés aux pieds. Pendant que la multitude était empressée à piller notre maison , Antoine courut chercher le fer à hosties; il n'avait en vue, comme il l'a dit ensuite , que le saint sacrifice de la messe ; il savait que c'était le seul instrument de ce genre que nous eussions en Calédonie, et voilà ce qui le portait à sauver de préférence cet objet. Il a de plus soustrait , pour nous les remettre , un calice et une petite somme d'argent. Cette conduite me surprend d'autant plus que l'enfant n'est pas des plus intelligents ni des plus hardis, mais la Religion a bien vite changé une âme.

« Que vous dirai-je de notre petite chrétienne Marie ? les sentiments religieux qu'elle a montrés en cette circonstance sont dignes des plus grands éloges. Pendant que les sauvages tramaient leurs odieux complots , elle s'informait de tout et venait instruire le P. Grange de ce qui se passait. Lorsque le frère Blaise eut été blessé, elle resta avec Antoine auprès du moribond , et quand il eut rendu le dernier soupir , loin de l'abandonner , elle versa près de lui des larmes amères , puis se mit à dire sa prière et à réciter son chapelet pour le repos de son âme. Par une inspiration particulière elle coupa une pièce du vêtement du frère. La relique était bien choisie ; c'était précisément le morceau qui avait été percé du coup de lance. Il était rougi de sang ; elle se hâta de le porter sur la tombe de notre première chrétienne, où elle cacha ce précieux dépôt. Quelques jours après , elle le remit au catéchiste Louis , qui me le donna. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que je n'avais jamais parlé de reliques à cette enfant ; je ne sais qui a pu lui donner cette idée religieuse. En vain hommes et femmes tournèrent sa tristesse en ridicule ; en vain ils employèrent menaces et promesses pour l'associer à leurs

devastations ; elle ne voulut prendre aucune part au pillage. Lorsque la nuit fut arrivée, elle profita de ce moment pour rendre au bon frère les honneurs de la sépulture ; seule, au moyen d'un petit bâton, cette enfant de douze ans parvint à creuser une fosse où elle enterra de ses faibles mains les membres mutilés du défunt. Plus d'une fois elle est venue pleurer et prier sur cette tombe (1). Je n'ai pu avant mon départ revoir cette jeune fille ; mais je l'ai recommandée à Michel. Il m'a promis de la faire venir chez lui avec trois autres catholiques du même âge : « et là, m'a-t-il dit, nous prierons ensemble. »

« Ce ne sont pas seulement les chrétiens qui nous ont consolés dans notre détresse, ce sont aussi les catéchumènes. Naugoro, enfant de neuf ans environ, frère du grand chef de Poébo, demeurait avec nous depuis trois mois. Il est doué de beaucoup d'intelligence et ses dispositions sont excellentes. J'ai tâché de le former de mon mieux, et il a répondu à mes soins. Dernièrement, s'entretenant avec Louis, il lui disait : « Si l'on tue les Missionnaires et qu'on m'épargne, je sais bien ce que je ferai ; j'irai me cacher derrière la porte, puis tout-à-coup je l'ouvrirai, et avant qu'on ne m'ait reconnu, une grêle de lances tombera sur moi pour me percer ; c'est là ce que je désire, je veux mourir avec eux. » Ces sentiments ne dénotent-ils pas une grande âme ! Lui et son frère Koïne âgé de huit ans, sont venus le jour de notre départ m'avertir en secret que

---

(1) Le frère Blaise Marmoiton, né le 16 mars 1812 à Yssac la Tourette, diocèse de Clermont, était parti pour les Missions étrangères en 1843 avec Mgr Douarre, Evêque d'Amata. Sa piété, sa docilité et son dévouement le rendaient précieux à la Mission qui vient de le perdre et qui a reçu de lui d'importants services.

leur frère Renou , grand chef de Poébo , se disposait à nous trahir ; c'était vrai ; nous étions tous perdus sans l'avis providentiel de ces deux enfants. Pour tromper la surveillance de leurs parents qui voulaient les retenir , ils ont feint d'aller sur la montagne , puis ils sont descendus à travers les ravins et les palétuviers sur le rivage où ils nous ont trouvés et prévenus. A la vue de ces deux pauvres petites créatures , couvertes de boue et baignées d'eau , je n'ai pu retenir mon émotion.

« Trois autres chrétiens , Victor , Raphaël et Magdelaine , nous ont aussi rendu tous les services qui étaient en leur pouvoir.

« Je ne vous ai rien dit d'Alexis , premier chef d'un nombreux village à Poébo. C'est qu'il est mort depuis quelques mois de la mort des justes. Chaque soir , au son d'une petite clochette que je lui avais donnée , il réunissait en commun ses sujets , sa femme et ses enfants ; il récitait avec eux la prière et le chapelet , puis leur faisait une courte instruction. Depuis quelque temps , tout le monde remarquait le progrès de la grâce dans cette âme. Sa foi et sa piété faisaient mon bonheur en Calédonie. Le bon Dieu a voulu de moi un sacrifice : il m'a pris mon néophyte bien-aimé. J'espère qu'il sera un fleuron de ma couronne dans le ciel. La Mission a fait en lui une grande perte , comme elle en avait déjà fait une en 1846 par la mort de la pieuse Elisabeth , femme admirable que le zèle avait transformée en apôtre au milieu de sa tribu. Ces deux néophytes étaient notre plus chère espérance. Mais l'œuvre de Dieu souffre contradiction , et c'est au moment où tout paraît abandonné , que le succès est souvent le plus proche ; Dieu veut nous faire voir que la conversion vient de lui seul et non pas des hommes.

« Nos chrétiens se sont montrés si dignes de leur

nom , si fidèles à nous , même dans le malheur , que j'aurais voulu mourir parmi eux. Nous quittons, il est vrai, la Nouvelle-Calédonie , théâtre de nos sueurs et de nos souffrances , mais ce n'est pas pour toujours ; bientôt , je l'espère , viendra pour nous le moment de revoir cette terre désolée , où nous avons laissé une semence de chrétiens. Hélas ! ces pauvres sauvages ne comprennent pas ce qu'ils font , il sont dignes de toute pitié ; plus ils nous persécutent , plus nous les aimons en Jésus-Christ qui est mort pour eux aussi bien que pour nous. Nous ne cessons de prier pour leur conversion , et nous voudrions donner mille vies , si nous les avions, pour leur salut et pour leur bonheur.

« ROUGEYRON ,

*Miss. apost. de la Société de Marie. »*

---

## MISSIONS

### DE LA MANDCHOURIE.

---

*Lettre de Mgr de la Brunière , Coadjuteur-élu du Vicaire apostolique du Léao-Tong , à MM. les Directeurs du Séminaire des Missions-Etrangères.*

Mandchourie , de la rivière de l'Ousouri , 5 avril 1846.

« MESSIEURS ET VÉNÉRABLES CONFRÈRES ,

« L'année dernière , me trouvant libre de toute administration , et comprenant , d'ailleurs , que le Léao-tong , par sa situation politique et l'extrême timidité des chrétiens , serait longtemps une prison où nos efforts devaient être considérablement entravés , je crus qu'il fallait chercher un champ plus vaste , une carrière plus indépendante à notre apostolat. Cette pensée , qui n'avait cessé de me poursuivre depuis mon entrée dans la Mission , avait de bonne heure obtenu l'assentiment de Mgr de Colomby. Le moment était donc venu de la réaliser.

« Le 15 juillet , après une retraite où de nouveau je consultai la volonté de Dieu , je partis de *Pa-kia-tze* , chrétienté de la Mongolie , accompagné de deux néophytes , absolument neufs en fait de voyages , les seuls guides que je pusse alors trouver. Nous primes la di-

rection de l'est en remontant un peu au nord. Sept jours de marche nous suffirent pour atteindre la ville d'*A-je-ho*, cité nouvelle, formée par les émigrations incessantes que la Chine envoie à la Mandchourie comme aux solitudes Mongoles. *A-je-ho* est située à quarante lieues au nord de *Kirin* et à vingt-cinq lieues à l'ouest du *Soungari*; sa population, évaluée à soixante mille âmes, augmente tous les jours; un mandarin du second ordre la gouverne; elle possède sur son territoire quelques familles chrétiennes, visitées l'hiver précédent par notre cher confrère M. Venault. Je préférerais, pour cette fois, descendre chez un riche payen, ami de nos néophytes, espérant que sa généreuse hospitalité m'offrirait l'occasion de lui annoncer Jésus-Christ. Grande fut ma surprise de voir que cet homme avait déjà la foi dans le cœur, et méprisait sincèrement les vaines superstitions du paganisme. Et toutefois il y demeure enchaîné; toute exhortation le trouve insensible, parce que dirigeant un grand atelier de menuiserie, il ne pourra plus, s'il est chrétien, faire pour les temples d'idoles des travaux qui lui donnent un revenu considérable. En reconnaissance de mon zèle, il s'efforça de me dissuader du voyage que j'entreprenais, me représentant des troupes de tigres et d'ours qui remplissaient ces déserts; et dans sa narration il poussait parfois des cris si véhéments que mes deux guides en pâlassaient d'horreur. Déjà un peu habitué aux figures de la rhétorique chinoise, je le remerciai de sa sollicitude, en l'assurant que la chair des Européens avait un goût si particulier, que les tigres de Mandchourie n'oseraient jamais y porter la dent. La réponse n'était point faite pour rassurer mes compagnons; aussi ne partageaient-ils point ma confiance quand nous reprîmes notre route.

« A huit lieues d'*A-je-ho*, le pays, jusqu'alors assez

peuplé, fait place tout-à-coup à un immense désert, qui ne se termine qu'à la mer orientale. Un seul chemin le traverse, conduisant à *San-sim* (en mandchoux *Itam-hola*), petite ville située sur la rive droite du *Soungari*, à quatre-vingts lieues de son confluent avec l'*Amour*. Les forêts de chênes, d'ormes et de sapins qui bordent partout l'horizon, l'herbe haute et serrée qui souvent dominait nos têtes, donnent lieu de remarquer la fertilité d'une terre neuve que la main de l'homme n'a point encore touchée. De dix en dix lieues vous trouvez une ou deux cabanes, sorte d'auberges établies par le soin des mandarins pour les courriers du gouvernement, et qui par concomitance logent les autres voyageurs. Là il ne faut pas demander la carte du diner. Si la simplicité est une des meilleures conditions du régime alimentaire, on ne peut disconvenir que celui des susdites hôtelleries ne mérite d'être placé au premier rang. Du millet cuit à l'eau, et rien de plus. Deux ou trois fois le maître de la maison, en considération de mon noble maintien, fit apporter un plat d'herbes sauvages, cueillies aux environs; j'ignore quelles étaient ces plantes, mais je soupçonne fort que la gentiane, dont l'infusion se boit quelquefois comme thé médicinal, y entrait pour une bonne moitié. Un des mets les plus recherchés dans ces pays, bien qu'on ne le serve jamais dans les auberges, est la fleur du lis jaune, qui abonde sur ces montagnes et dont le Chinois est très-friand.

« Cependant le tigre ne paraissait point. Mais un autre genre d'animaux, non moins féroces à mon avis, nous attendait au passage. Je n'ai point de paroles pour exprimer la multitude de moustiques, de maringouins, de guêpes et de taons qui tombaient sur nous à chaque pas. Armés chacun d'une queue de cheval, emmanchée sur une tige de fer, nous nous épui-

sions à frapper, et cette faible défense ne servait qu'à rendre l'ennemi plus acharné dans ses attaques. Pour moi, j'étais réduit à un extrême accablement, sans force ni pour avancer, ni pour me couvrir de la piqure des insectes ; ou si parfois je portais la main au visage, j'en écrasais dix ou douze d'un seul coup. Deux misérables chevaux qui portaient le bagage, et de temps en temps nos personnes, se couchaient hâlétants au milieu des herbes, tout ensanglantés, refusant de manger et de boire, encore plus de marcher. Nous comptions déjà trois jours de route, il nous en restait encore quatre pour atteindre *San-sim* ; il fallut donc changer de système, faire du jour la nuit, et de la nuit le jour. Une heure après le lever du soleil nous étions rendus à l'auberge, et n'en sortions qu'au soleil couchant. Par ce nouveau procédé nous évitions les deux plus terribles ennemis, le taon et la guêpe, et les moustiques seuls nous escortaient, pour que nous ne fussions pas tout-à-fait exempts de douleur.

« Ceux qui connaissent mieux le pays, ne sortent jamais sans moustiquière, c'est-à-dire sans un masque de toile forte et double, embrassant la tête et le cou, et percé de deux trous pour les yeux. Quant aux bêtes de somme, les faire voyager dans ces déserts cinq ou six jours de suite, sous le soleil de midi, c'est les exposer à une mort presque certaine. Les insectes en question abondent surtout dans les endroits humides, marécageux, et sur le bord des rivières, dont la Mandchourie et toute baignée. Au delà de *San-sim*, ils deviennent monstrueux, surtout les maringouins et les guêpes. Au reste, en fait de cruauté, les petits ne valent pas mieux que les gros. Si les maisons en sont quelque peu préservées par la culture qui les environne, et par les fumigations de la fiente de cheval ou

de vache, on n'en est tout-à-fait débarrassé qu'à la fin de septembre, époque des grands froids.

« Une autre difficulté de ces voyages, c'est l'existence d'immenses bourbiers qui interceptent la route et forcent à des détours de trois ou quatre lieues. Nous autres candides pèlerins, appliquant partout l'axiome que d'un point à un autre le plus droit chemin est le plus court, nous dépouillions nos habits de dessus et passions à gué. La grande sécheresse de l'année favorisait un peu notre imprudence. Une fois, cependant, le fond était couvert d'une boue si épaisse et si visqueuse, qu'enfoncé dans l'eau jusqu'aux aisselles, à cent pas du bord, et perdant mes forces, je fis à Dieu le sacrifice de ma vie. Les gens d'une maison voisine, accourus aux cris de mes compagnons, m'indiquèrent assez bien le meilleur chemin à tenir, pour que, ramassant le peu de vigueur qui me restait, je pusse sortir de ce tombeau de fange où je me sentais descendre tout vivant. Mais de quel sentiment de reconnaissance ne fûmes-nous pas pénétrés envers la divine Providence, quand nous apprimes de la bouche de ces hommes venus à mon secours, qu'à dix pas plus loin, ce bourbier, encore plus profond, était plein de longues herbes qui entrelaçaient les pieds des hommes et des chevaux, leur ôtent tout espoir de salut !

« Vers le soir du 4 août, *San-sim* nous montrait enfin ses maisons et ses murs de sapins. Cette ville n'offre rien de remarquable, que sa grande rue parquetée en larges pièces de bois, épaisses de six pouces et assemblées avec assez de précision. Sa population est évaluée à dix mille âmes. Le mandarin manchoux qui la gouverne est du second ordre (à bouton rouge obscur), et a sous sa juridiction les bords de l'*Ousouri* et la rive droite de l'*Amour* jusqu'à la mer.

« Je dois donner quelques détails nécessaires à l'intelligence des difficultés que rencontre, pour le moment, la prédication de l'Évangile dans ces contrées. La ville de *San-sim*, dernier poste des mandarins dans l'est, est aussi pour tout voyageur chinois ou mandchoux l'extrême limite que les lois lui permettent d'atteindre ; au-delà, il est considéré et puni comme coupable d'une grave infraction aux lois de l'État. Une dizaine de marchands, munis de passeports de l'empereur, qui leur coûtent à chacun cent taëls et plus par année, ont seuls droit de descendre le *Soungari*, d'entrer dans l'*Amour* et enfin dans l'*Ousouri*, dont les forêts possèdent la célèbre racine de *Jensen*. Tout autre voyageur est battu sans aucune forme de procès, et perd tout son bagage, même ses habits. La fraude est, d'ailleurs, difficile à cause des petites barques qui ne cessent de croiser en tout sens sur la rivière le jour et la nuit. Tous les ans, le gouvernement de *San-sim* fait partir successivement trois bateaux de guerre, qui ne possèdent ni canons ni fusils, mais seulement quelques sabres. Le premier se rend à *Mou-tchèm*, sur la rive droite de l'*Amour* ou *He-long-kiang* par le 49° 12' de latitude. Ce *Mou-tchèm* (marqué *Tondon* sur ma carte), n'est ni une ville, ni un village, ni même un hameau, mais purement une maison en planches, qui pendant trois mois sert de prétoire aux mandarins du bateau. Ils ont pour mission de recevoir les peaux et fourrures (1) que la tribu des *Châm-máo-tzè* (*longs poils*), ainsi nommés parce qu'ils ne se rasent jamais la tête, fournit à l'empereur, en échange d'un certain nombre de pièces de toile. La seconde barque va prélever le même impôt chez les

---

(1) Ces fourrures sont surtout les peaux de martre-zibeline et de loutre; le castor est ignoré ici.

*Iupi-ta-tzé* (peaux de poisson), ainsi appelés à cause des peaux de poisson qui leur servent de vêtement. Le troisième bateau a juridiction sur les *Ell-iao-tze* ou *Longs poils rouges*, tribu misérable et presque anéantie, qui occupe deux ou trois petits affluents de l'*Ou-souri*, et habite sous des tentes d'écorces d'arbre.

« Or il arrive que les mandarins et les soldats de ces bateaux songent bien plus à leurs affaires qu'à celles de l'empereur. Non contents des peaux de zibeline, ils exigent encore de fortes sommes d'argent avant de livrer la toile promise, et, quoiqu'on fasse, on n'en est pas moins tenu, sous peine de la verge, à cet impôt arbitraire. Plusieurs familles calculant d'avance l'époque de l'arrivée du bateau, désertent leurs chaumières et s'enfuient dans les montagnes. Mais qu'y gagnent-elles ? tout est pillé en leur absence, jusqu'aux misérables nattes qui tapissent la terre, et la cabane elle-même est livrée aux flammes.

« Pour moi, après quelques jours de repos, employés aux informations et aux provisions nécessaires, je dépêchai au *Léao-tong* un de mes deux chrétiens, que le morceau de route précédent rendait, d'ailleurs, fort peu curieux de voir le reste. L'époque de notre arrivée à *San-sim*, était précisément celle où les mandchoux *Iupi-ta-tze* et *Châm-mào* viennent échanger les produits de leur chasse et de leur pêche contre la toile, le millet et surtout l'eau-de-vie chinoise. Je sus d'eux qu'à environ quarante lieues de *San-sim*, sur les bords du *Soungari*, était situé un de leurs plus considérables villages, nommé *Sou-sou*; ils ajoutaient en même temps qu'à nous, Chinois, l'entrée en était interdite, et aucun n'osait se charger de nous y conduire. Ce double obstacle n'était pas une raison d'abandonner mon projet. Ayant donc imploré le secours divin, et célébré

pour cette fin le saint sacrifice dans mon auberge , dont le maître , homme du *Xen-si* , me tenait pour sorcier , je me dirigeai de grand matin vers les montagnes de l'est. Si la Providence permit des écarts de route , elle fit toujours en sorte que, rencontrant quelque cabane isolée , nous pûmes , soit par interrogations , soit par des conjectures plus ou moins savantes, garder, sans trop de détours , le vrai chemin de *Sou-sou*. Nous marchions pleins de confiance au guide invisible qui seul dirigeait nos pas , lorsque sur le milieu du quatrième jour , nous fûmes atteints par deux cavaliers , qu'un certain air de fierté et de noblesse faisait assez connaître. C'était un mandarin militaire qui , suivi d'un officier inférieur , faisait une promenade ou tournée d'exploration. Il s'arrête , descend de cheval , et nous salue fort poliment. Nous nous asseyons sur l'herbe et fumons tous ensemble la pipe. Le visage européen , plus mâle que la plupart des physionomies chinoises , le tient un moment interdit. Il s'adresse à mon chrétien et veut savoir de lui le sujet de notre excursion sur un terrain sévèrement prohibé. Celui-ci répliqua , d'après des instructions précédemment données , qu'homme simple et laboureur de profession , il me suivait comme domestique sans pouvoir prendre part aux affaires importantes qui m'amenaient dans ces quartiers. Sur cette réponse, le mandarin soupçonna tout d'abord que j'étais un envoyé ministériel , chargé d'examiner l'état du pays et la conduite des employés. C'est , en effet , une manière assez ordinaire du gouvernement , lorsqu'il a conçu des préventions contre les fonctionnaires d'une ville ou d'une province. Il faut aussi remarquer que les mandarin mandchoux sont pour la plupart peu lettrés et très-peu entendus dans les affaires. Celui-ci se tournant alors vers moi avec un re-

doublement de prévenances , engage la conversation sur mon nom de famille , sur la province qui m'a vu naître , les productions du midi de la Chine , l'état du commerce , etc. Dans tout cela , aucune question qui tendit à connaître l'objet de ma mission ; il craignait de se compromettre et de s'attirer ma disgrâce. Deux heures s'étant ainsi écoulées en échange de politesses , nous nous séparons fort satisfaits l'un de l'autre. Il avait eu la bonté de nous indiquer la meilleure route qui conduisait à *Sou-sou* , et le lendemain de bonne heure nous reposions dans la cabane d'un *Iüpi-ta-tze*.

« Mon apparition fut tout d'abord un sujet de grande frayeur pour ces pauvres gens. Mon étrange figure , mes habits qui pour le pays respiraient quelque peu le grand ton , mon bréviaire , mon crucifix donnaient lieu à mille conjectures. De petits cadeaux faits aux notables de l'endroit établirent bientôt une familiarité de rapports , qui me permit de parler clairement et avec autorité de l'Évangile. Mes auditeurs trouvaient la Religion bien belle , mais la nouveauté de la doctrine et de celui qui l'annonçait les arrêtait tout court. Un jour , c'était , je crois , le quatrième de mon arrivée , j'étais assis sur le bord de la rivière , conversant avec l'un d'eux et tout près de ses deux jeunes fils occupés à la pêche. Désespérés de ne rien prendre , ils ramassaient déjà leurs longues lignes et battaient en retraite , lorsque prenant le ton de la plaisanterie : « Vous n'y entendez rien , leur dis-je ; donnez-moi une de ces lignes. » Je la jette à dix pas plus loin , non sans grande hilarité des spectateurs. La Providence voulut qu'un assez gros poisson mordit sur l'instant même , et je levai ma proie , plus étonné moi-même que tous les rieurs. « Cet inconnu , disaient-ils entre eux , a des se-

« crets que n'ont point les autres hommes, et toutefois  
« il n'est pas méchant. »

« Le soir, au souper, les questions abondèrent sur  
la merveilleuse capture que j'avais faite ; on voulait sa-  
voir mon secret. Sans donner de réponse, je me con-  
tentai d'une seule interrogation ; « Croyez-vous à l'en-  
« fer ? — Oui, répondent trois ou quatre des plus  
« instruits, nous croyons à l'enfer comme les bon-  
« zes de *San-sim*. — Avez-vous quelque moyen de  
« l'éviter ? — Nous n'y avons jamais songé. — Eh !  
« bien, repris-je, j'ai un secret infailible, en vertu  
« duquel on devient plus puissant que tous les mau-  
« vais esprits et l'on va droit au ciel. » Le premier se-  
cret donnait créance au second ; ainsi la divine Provi-  
dence disposait suavement des choses.

« Le lendemain, trois longues barbes du village pa-  
raissent dans ma chambre, armés d'un pot d'eau-de-vie  
et de quatre verres. « Votre secret, disent-ils, a de  
« terribles conséquences. Si notre importunité ne vous  
« blesse pas, nous voulons savoir en quoi il consiste.  
« Commençons par boire. » Malgré la répugnance na-  
turelle que m'inspire l'eau-de-vie chinoise, il fallut ob-  
tempérer à l'invitation, sous peine d'encourir l'aversion  
de ces pauvres gens, qui ne savent rien dire ni rien  
entendre que par ce canal. Je commence donc à déve-  
lopper clairement mon secret, en leur expliquant le  
dogme de la chute primitive, de l'enfer, du salut ap-  
porté par Jésus-Christ et de l'application des mérites  
du Sauveur par les sacrements. C'était de la manière  
la plus simple et par comparaisons familières que je  
procédais. Mais par malheur, mes interlocuteurs pre-  
nant dix ou douze rasades contre moi une, devinrent  
en cinq ou six minutes incapables de rien entendre.  
Toutefois j'étais en crédit. Ils m'avaient logé, mon chré-

lien et moi , dans une maison assez spacieuse , vacante par la mort du propriétaire. Un des plus intelligents du village avait charge de m'enseigner leur patois mandchoux , qui flatte plus leurs oreilles que la langue chinoise , quoiqu'ils parlent aussi bien l'une que l'autre. Je remarquerai à ce sujet que le mandchoux est presque devenu langue morte dans la propre Mandchourie. Les indigènes , en petit nombre et envahis de tous côtés par les émigrations chinoises , se font gloire d'abandonner l'idiome de leurs ancêtres pour celui des nouveaux venus. Il n'en est pas de même des *Iüpi-ta-tze* , dont le langage est au mandchoux à peu près comme le patois provençal à la langue française ou à l'italienne. Sachant tous parler le chinois , ils ne s'en servent que pour le dehors et leurs affaires de commerce ; mais dans l'intérieur de la famille , ils réservent exclusivement leur langue.

« Une semaine s'était écoulée , lorsque , sur le milieu du jour , on entend sur la rivière le bruit perçant du *tam-tam*. La frayeur se peint aussitôt sur tous les visages. « C'est , me dit-on , un grand bateau de *San-sim* , portant deux mandarins et vingt soldats , qui en ce moment convoquent tous les habitants de *Sou-sou*. Outre la crainte ordinaire causée par l'apparition de ces fonctionnaires , mes gens se voyaient gravement compromis par ma présence , qui devait leur attirer la colère des mandarins. Après s'être entendus avec moi , ils me dénoncèrent simplement comme un inconnu qui ne faisait pas de commerce , et qui , malgré leur première résistance , avait exigé l'hospitalité. Aussitôt un officier suivi de sept ou huit soldats se rend dans la maison où j'étais , et après les premiers compliments d'usage , me demande quelles affaires m'amènent dans un pays dont les lois défendent sévèrement l'entrée. « Mes affaires ,

« répondis-je , ne m'appellent point seulement à *Sou-*  
 « *sou* ; je dois aller plus loin et pousser jusqu'à l'*Ou-*  
 « *souri*. » L'officier, n'osant donner suite à ses investi-  
 gations, accepte avec reconnaissance une tasse de thé ,  
 et se retire en m'invitant à visiter le bateau. Prévenir le  
 mandarin et lui faire les premières politesses semblait  
 une démarche décisive , car en témoignant de mon as-  
 surance , elle écartait tous les soupçons. Je me rends  
 donc à bord suivi de mon chrétien , et suis reçu  
 presque à bras ouverts. « Votre prononciation vous fait  
 « assez connaître , dit le mandarin , vous êtes du midi.  
 « — Je viens de Canton , répondis-je. — En ce cas , je  
 « suis charmé de faire votre connaissance. Les hommes  
 « des provinces méridionales ont l'œil pénétrant ; vous  
 « savez certainement ce que ces montagnes renferment  
 « de trésors. — Mandarin , il y a six ans je découvris  
 « un trésor tel que je ne sens plus le besoin d'en cher-  
 « cher d'autres. J'en jouirai toute ma vie et au delà  
 « (je parlais du sacerdoce). » Quelques détails insigni-  
 fians terminèrent la conversation.

« Le soir du même jour le chef me rendit ma visite ;  
 je lui offris un morceau de *pu-châ* , thé fort estimé du  
*Sé-chûan* , dont les feuilles agglutinées forment une  
 boule aussi dure que le bois. « Seigneur , dit-il en se  
 « retirant , votre présence est ici sans aucun inconvé-  
 « nient ; je vous laisse libre de séjourner dix et vingt  
 « jours même , si vos affaires le demandent. »

« Cependant l'administration du bateau exigeait des  
 quatorze pauvres familles de *Sou-sou* la somme de cent  
 ligatures, environ deux cents francs. Les *Peaux de pois-*  
*son* , tout compte fait , ne trouvaient dans leurs bour-  
 ses réunies que trente-six ligatures. Trois jours se pas-  
 sèrent en pourparlers ; ma présence gênait évidemment  
 les exacteurs ; déjà les rapports commençaient à deve-

nir moins aimables. Comprenant qu'ils ne pouvaient tarder longtemps à connaître ma véritable mission , et qu'il ne fallait pas songer pour le moment à prendre pied sur un terrain où les Chinois eux-mêmes , de quelque condition qu'ils fussent , n'étaient point souferts , je fis mes préparatifs de départ , et le 23 du mois d'août, nous étions de retour à *San-sim*, logés chez un mahométan.

« Ma barbe et mes yeux lui firent tout d'abord soupçonner en ma personne un de ses corréligionaires. Ses conjectures s'évanouirent complètement en présence d'un plat de viande de porc , qu'il me vit manger de grand appétit. Mais quelle fut sa surprise quand il m'entendit raconter l'histoire de la création , la chute de nos premiers parents , les voyages d'Abraham, etc. « Vous , « sectateur de *Fo* , disait-il, d'où avez-vous pu connaître cette doctrine que nous croyons comme vous , « mais que nous ne révélons à personne ? — Je suis « sectateur du Dieu de *Fo* et du Dieu de Mahomet , « répondis-je. » Et, là-dessus, lui annonçant Jésus-Christ, j'essayai de lui faire comprendre la différence du Coran et de l'Évangile.

« Les Mahométans de *San-sim* , nombreux et formant presque un tiers de la population , possèdent une mosquée ou lieu de prière , que garde une espèce de marabout appelé *Lào-xe-fù*. Cet homme a pour office , chaque jour, au soleil levant , de donner le premier coup de couteau au bœuf ou à la vache qui doit se vendre dans la boucherie turque ; il ouvre aussi école pour les jeunes gens qui désirent étudier l'Alcoran. Il était convenu avec mon hôte que je visiterais la mosquée et le Marabout , Dieu me fournissant ainsi l'occasion d'entamer quelques conférences , quand je reçus la visite inattendue d'un employé supérieur, confident du

grand mandarin. Il se présentait à la dérobee, sans insignes, à huit heures du soir, seulement accompagné de deux soldats. Sa mission était, non de m'interroger juridiquement, mais par des questions captieuses et de feintes politesses de m'arracher mon secret. L'entretien dura une heure. Mon compagnon, homme simple et timide, avait défense de parler, et pour mieux obéir, il avait fui dans une maison voisine. Après une longue conversation, l'officier se retira aussi riche d'éclaircissements qu'il était entré, mais pour bientôt revenir à la charge. Il me rendit jusqu'à trois visites dans l'espace de six jours, au point que le Turc, ne contenant plus sa frayeur, vint me demander humblement combien de temps encore je comptais m'abriter sous son toit. Il fallut de nouveau songer au départ.

« Je me rappelais avoir entendu dire aux *Peaux de poisson* de *Sou-sou* qu'à l'est, un peu au sud de *San-sim*, existait un petit chemin ou sentier, qui chaque année conduisait les marchands herboristes du *Jensen* jusqu'aux bords de l'*Ousouri*. « Là, disaient-ils, est le centre et le siège principal de notre tribu. » La distance, à cause des longs détours nécessités par les montagnes et les rivières, était évaluée à cent-vingt lieues. Le Turc seul admis dans la confiance de mon projet, aida d'assez bonne grâce aux petits préparatifs; et voilà que le premier jour de septembre 1845 nous quittons de nouveau *San-sim*, sans savoir quand il nous sera donné de le revoir.

« Pour cette fois la mule trainait un ménage complet : une petite marmite en fer, une hache, deux écuelles, un boisseau de millet et quelques galettes de farine de blé. Quiconque fait le trajet de *San-sim* à l'*Ousouri*, ne doit chercher d'autre lit que la terre, d'autre abri que le ciel, ni d'autres aliments que ceux

qu'il a eu la précaution d'apporter. C'est un désert tout-à-fait digne de ce nom, que les marchands ne traversent qu'en caravane, une ou deux fois l'année. Le trajet nous demanda quinze jours à cause des pluies d'automne. J'avoue que les fatigues précédentes me parurent alors des jeux d'enfants. Là on s'arrête non pour se reposer, mais pour se livrer à un travail plus pénible que la marche. Il faut couper et trainer des arbres, allumer des feux nécessaires contre le froid et le tigre, faire sa cuisine en plein vent ou à la pluie, et tout cela à travers une grêle de moustiques et de taons qui ne suspendent leurs attaques que vers les dix ou onze heures du soir. Plusieurs fois, ne retrouvant plus assez d'énergie pour donner un coup de hache, nous brûlions l'arbre sur pied, et nous nous endormions couchés à douze ou quinze pas de distance. Grâce à la Providence, l'eau et le bois abondaient pendant les premiers jours de route; mais à trente lieues de l'*Ousouri* les sources devinrent tellement rares, qu'il nous fallut faire comme les oiseaux du ciel, manger le millet cru. Les forêts de ce désert n'offrent guère d'autres arbres que le chêne, d'une végétation maigre et appauvrie par la rigueur des froids.

« Enfin, vers le soir du 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, parut la rivière de l'*Ousouri*, aussi profonde, mais moins large que le *Soungari*. Nous étions alors à quarante lieues au nord du lac *Hinka* (*Tâhóu*). Pour premier asile nous rencontrâmes une maison isolée, bâtie par des marchands chinois, et qui sert d'entrepôt à l'exploitation du *Jensen*. Deux jours à peine s'étaient écoulés, que cédant à l'invitation d'un de ces marchands, je profitai de sa barque pour descendre la rivière l'espace de quatre-vingts lieues, jusqu'à une misérable

cabane située à dix lieues du confluent de l'*Ousouri* avec l'*Amour*.

« Vous dirai-je, Messieurs, de quel étonnement je fus saisi, et combien mon cœur se serra douloureusement à la vue de cette terre où mes yeux inquiets, cherchant des hommes, ne trouvaient partout qu'une morne solitude et un silence de mort? Et dans les quelques individus qu'il m'a été donné d'y voir, à peine ai-je rencontré des hommes.

« La maison où je m'arrêtais appartenait à un Chinois, originaire du *Xan-tum*. Il avait avec lui une dizaine de ses compatriotes, sortis de diverses provinces, qu'il employait pendant six mois de l'année à courir sur les montagnes et dans les forêts, à la recherche de cette célèbre racine de *Zu-léu*, dont je dirai plus bas quelques mots. Les premières entrevues me firent retrouver, jusque dans ces lieux sauvages, les dehors de l'urbanité chinoise. Mais quand on apprit ma qualité de prêtre chrétien, alors se vérifièrent les paroles du Maître : *Non est servus major Domino suo* (1). L'aversion et le mépris firent place à la colère, lorsque profitant de plusieurs questions qui m'étaient adressées, j'annonçai clairement Jésus-Christ. En échange d'une parole de salut et de charité, on me jeta force paroles de malédiction. Toutefois il était un point de doctrine sur lequel je fus toujours écouté avec un profond silence, l'enfer. Quelques mots sur les fins de l'homme et les tourments éternels, rendaient comme muets les plus emportés. Alors ils semblaient curieux et alarmés tout à la fois de m'entendre. C'est pourquoi, quand j'avais fini d'exposer une vérité : « Ces discours, disaient-ils à demi-voix, troublent et attristent le cœur : par-

---

(1) Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S. Luc, 13, 16.

« lons des choses que l'œil voit. Qui sait ce qu'il y a  
 « dans cet avenir ? ne cherchons jamais à pénétrer ce  
 « mystère. » Telle est mot à mot la réponse que j'ai si  
 souvent entendu sortir de leur bouche. Et je songeais  
 alors à tant de pauvres incrédules ou lâches chrétiens  
 de notre Europe, qui, en présence des saintes terreurs  
 de l'avenir, au lieu de suivre la lumière qui les effraie  
 pour les sauver, croient se mettre en sûreté en lui fer-  
 mant les yeux ; comme si l'abîme était moins profond  
 pour ceux qui s'y jettent en aveugles. Pour en revenir  
 à nos marchands, quatre seulement crurent à l'Évan-  
 gile ; mais, vaincus par le respect humain, ils disparu-  
 rent presque aussitôt, sans me laisser l'espérance de les  
 revoir.

« J'étais là depuis quinze jours, lorsqu'un étrange  
 accident vint faire diversion à nos conférences. C'était  
 vers le milieu d'octobre. Les arbres déjà nus, et les  
 hautes herbes desséchées et jaunies annonçaient l'ap-  
 proche des grands froids. Sur le midi, parut à l'horiz-  
 on, au-dessus des forêts, un nuage immense qui bien-  
 tôt intercepta la lumière du soleil. Aussitôt tous se pré-  
 cipitèrent hors de la maison en criant : Au feu, au feu !  
 On s'arme de haches, on détruit toute la végétation  
 qui avoisine la demeure ; les herbes sont brûlées, et  
 les arbres trainés dans la rivière. Cette précaution nous  
 sauva. Déjà le nuage s'est rapproché, il s'ouvre et nous  
 laisse voir le foyer d'un furieux incendie, aussi rapide  
 dans sa course qu'un cheval lancé au galop. L'atmosphère  
 éprouvait des secousses dont la violence me semble  
 comparable au déchainement d'une tempête. Les flam-  
 mes, presque aussitôt arrivées qu'aperçues, passèrent à  
 quelques pas de nous, et s'enfoncèrent comme un trait  
 dans les forêts du nord, nous laissant dans une morne  
 consternation, quoique nous n'eussions fait aucune perte.

Ces incendies , assez fréquents dans le pays , sont dus à des chasseurs venus des bords de l'*Amour* , qui ne trouvent pas de moyen plus commode pour forcer le gibier à quitter sa retraite.

« Quelques verres d'eau-de-vie ayant dissipé les dernières impressions de frayeur , la conversation s'engagea de nouveau sur la Religion. Mes auditeurs convenaient , pour la plupart , que ma doctrine était bonne et véritable ; mais les dix commandements de Dieu étaient , au dire de tous , une barrière impossible à franchir. On n'en sera pas étonné quand on saura à quelle sorte de gens j'avais affaire.

« La population totale de l'*Ousouri* et des rivières qu'il reçoit , n'atteint pas le chiffre de huit cents âmes. Elle se partage en deux classes , dont la première comprend les Chinois , au nombre de deux cents ; et la seconde environ cinq cents Mandchoux *Peaux de poisson* , répartis entre quatre-vingts et quelques familles. Parlons d'abord des premiers.

« Ces deux cents Chinois , à l'exception de deux véritables marchands , sont des vagabonds , anciens homicides , voleurs de grand chemin , que le crime et la crainte des supplices ont forcés de s'expatrier dans ces déserts , placés hors de l'atteinte des lois. Je ne les juge ainsi que d'après eux-mêmes. Combien m'ont avoué leurs vols audacieux , le nombre d'hommes qu'ils avaient tués ou grièvement blessés , et les excès de tout genre dont leurs figures rendent témoignage !

« Non , me disaient-ils , la misère et la pauvreté seules ne pourraient jamais nous déterminer à subir volontairement un si sauvage exil. » Et l'aspect des lieux me le faisait croire sans peine. Si , au moins , les souffrances du bannissement inspiraient quelques salutaires remords à ces cœurs flétris ! mais ils conservent

aujourd'hui , comme dans leur passé , une ardeur de crime à laquelle , pour se montrer , il ne manque que l'occasion. Chaque année qui s'écoule est marquée par deux ou trois homicides. Dernièrement encore , à douze lieues de ma petite cabane , un vieillard de soixante-huit ans en a tué un autre âgé de soixante-seize , pour quelques dettes que ce dernier ne pouvait acquitter sur-le-champ. Quatre jours après , je vois paraître le meurtrier , qui me raconte cette scène sanglante d'un air aussi tranquille que s'il n'avait été pour rien dans l'affaire. Il confesse toutefois qu'il est inquiet , parce qu'auparavant il m'a entendu parler de l'enfer , et que depuis son crime cette pensée le poursuit partout. « Je suis vieux , dit-il , je n'ai confiance ni dans *Fo ni* dans les pagodes. Si je croyais qu'il fût encore temps de me faire chrétien , je voudrais l'être. Qu'en pensez-vous ? » Alors je m'efforçai de lui suggérer les sentiments qui me semblaient convenir davantage à cette pauvre âme ; je lui appris à faire le signe de la croix et à réciter une prière fort courte , qui renfermait les actes de Foi , d'Espérance et de Charité envers Jésus-Christ , mort sur la croix pour tous les hommes. C'était tout ce que comportait la mémoire d'un homme âgé et sans lettres , qui , après deux heures tout au plus d'entrevue , disparut pour se renfoncer dans la solitude. Dieu qui voit les cœurs , sait ce qu'il faut penser d'une si étrange conversion.

« Ces hommes , misérables dans tout leur être , n'ont ici d'autre moyen de sustenter leur vie qu'en se livrant avec d'incroyables fatigues à la recherche du *Jensen*. Figurez-vous un malheureux porte-faix , chargé de plus de quatre-vingts livres , s'aventurant sans chemin à travers d'immenses forêts , gravissant ou descendant nombre de montagnes , toujours seul avec lui-

même, seul avec la maladie qui peut l'atteindre , ignorant si aujourd'hui ou demain il échappera aux dents des bêtes féroces qui abondent autour de lui , nourri de la graine de millet qu'il porte et de quelques herbes sauvages pour assaisonnement ; et cela pendant cinq mois de l'année , c'est-à-dire depuis la fin d'avril jusqu'à la fin de septembre ; tel est le fidèle portrait d'un chercheur de *Jensen*. Malheur à lui , s'il a oublié de monter souvent à la cime des grands arbres pour reconnaître le pays , et jeter comme des jalons qui dirigent sûrement ses pas ! Il erre pour ne plus se retrouver , et désormais on n'entendra plus parler de lui. Combien périssent de la sorte , et trouvent au désert le châtiment qu'ils avaient mérité dans leur patrie.

« Puisque j'ai nommé les Chercheurs de *Jensen* , je dirai ici ce que je sais d'une plante , dont les propriétés médicales , si en honneur dans la Chine , rencontrent ailleurs beaucoup d'incrédules. Dans ces contrées orientales , la Corée et [la Mandchourie sont les seuls terrains qui la possèdent ; et là même, elle y est aujourd'hui si rare que nos herboristes chinois errent souvent cinq , dix et quinze ans sans la rencontrer. Un seul pied de *Jensen* , de la grosseur d'un doigt , donne à l'inventeur un bénéfice de huit cents ou mille tael , ce qui est une fortune pour le pays. Je n'ai dont jamais vu cette plante. D'après la peinture que m'en a faite un marchand , c'est une plante à tubercule , qui s'élève environ à deux pieds de hauteur. Vers le milieu de la tige , autour d'un même point , quatre feuilles s'implantent symétriquement en croix ; chaque feuille se divise en cinq folioles , celle du centre plus grande que les quatre latérales. Le sommet est couronné par la fleur et la graine. On m'a décrit cette fleur à plusieurs reprises , mais d'une manière si vague et en

termes si contradictoires que je n'ose rien en dire. Le tubercule, à sa partie inférieure, donne naissance à deux et souvent à trois racines, qui sont proprement ce que, dans le commerce, on appelle *Jensen*, ou plus communement *pàm-tsuéi*.

« Mais voici, je crois, un moyen plus court de vous faire connaître cette plante. Ayant réussi à me procurer quelques graines véritables, je vous les envoie avec l'indication des moyens de culture, telle qu'elle m'a été donnée par un homme entendu dans cette partie. Passer la terre au tamis, l'encaisser d'un pied et demi à deux pieds de hauteur, semer la graine au printemps et couvrir le tout d'une légère couche de sable fin. Le germe ne paraît qu'au printemps de l'année suivante. Alors transplanter la jeune pousse dans une terre engraisée, et ne plus employer de sable. Je vous livre cette indication sans en garantir le succès. Je sais que plusieurs de nos chrétiens, dans le midi du *Leao-tong*, ont plusieurs fois, et toujours en vain, tenté cette culture. C'est que les marchands, très-jaloux du monopole de ce commerce, ne font à ce sujet que des confidences inexactes ou insuffisantes. Il me semble toutefois que la science de nos horticulteurs pourrait bien, par des expériences répétées, même à défaut de bons renseignements, obtenir d'heureux résultats. J'ajoute, au dire de tous ceux qui connaissent le *Jensen*, que la plante cultivée et engraisée par les soins de l'homme, est très-inférieure en propriétés à celle qui naît sur les montagnes à l'état sauvage. Quant à sa vertu médicinale, c'est, à mon avis, le meilleur tonique de toutes les pharmacies. Instruit par une expérience personnelle, et guéri en peu de temps d'une atonie d'estomac, pour laquelle nos vins de quinquina et autres infusions n'avaient pu autrefois que peu de chose, je crois cette ra-

cine très-digne de l'attention de nos docteurs. Je désirerais, pour plus ample information, vous envoyer un bon échantillon de ce *pàm-tsuéi*, que les Chinois appellent le trésor de la Mandchourie, mais les fonds du pauvre Missionnaire lui interdisent la plus légère emplette en ce genre.

« Je vous dois maintenant quelques détails sur les *Iüpi-ta-tze*, ou *Mandchoux peaux de poisson*. Cette tribu, autrefois nombreuse, aujourd'hui presque éteinte, compte de soixante-dix à quatre-vingts familles, échelonnées depuis le lac *Hinka* jusqu'à l'*Amour*. Les *Iüpi-ta-tze* habitent des maisons peu différentes de celles des pauvres Chinois. En hiver la chasse, en été la pêche, voilà en deux mots l'histoire de leurs arts, de leurs sciences, de leur état social. Nul gouvernement, nulles lois parmi eux; et comment pourrait-il y en avoir pour quelques membres dispersés qui n'ont pas même l'apparence d'un corps? Ils ont pour toute religion le culte grossier qu'on nomme en chinois *Tsàma* ou *tsàmo*. Cette superstition, également en crédit parmi le bas peuple du *Leao-tong*, a pour objet d'évoquer certains esprits que l'on croit bons, pour les opposer au diable dont on a peur. Pour les *Iüpi-ta-tze* qui aiment la chasse, les esprits les plus en honneur sont au nombre de trois : l'esprit du cerf, l'esprit du renard et l'esprit de la belette. Si un membre de la famille tombe malade, c'est l'œuvre du démon; alors il faut appeler au secours un de ces génies, ce qui a lieu par la cérémonie suivante, dont j'ai été deux fois le témoin. Le grand *Tsama* ou l'homme habile à évoquer le *Tiao-xên* ou l'esprit, est invité par la famille. Il est encore à une demi-lieue de distance que le bruit du tambour annonce son approche. Aussitôt le maître de la maison sort armé d'un semblable tambour, et va le recevoir. Bien en-

tendu que l'eau-de-vie ne manquera pas à la réception, et, pour le dire d'avance, le soleil ne s'est pas encore couché que tous sont ivres-morts.

« Quand est venue l'heure du *Tiào-xên*, le grand *Tsàma* revêt son costume sacré. Un bonnet où flottent des bandelettes en papier et de légères écorces d'arbre, couvre sa tête; sa tunique de peau de cerf ou de toile, bigarrée de diverses couleurs, lui descend jusqu'aux genoux. Mais la ceinture est ce qui paraît le plus nécessaire à ses opérations. Elle est triple et porte trois rangs de tubes de fer ou de cuivre, longs de sept à huit pouces, qui pendent à la partie postérieure. Ainsi affublé, le devin s'assoit, le tambour d'une main et le bâton de l'autre; puis, au milieu d'un silence religieux, entonne une lamentation dont le chant n'est pas désagréable. Le tambour qu'il frappe à intervalles égaux, accompagne sa voix. Cette lamentation ou invocation à l'Esprit, a plusieurs stances, à la fin de chacune desquelles le visage du *Tsàma* prend un aspect effaré. Bientôt les sons du tambour deviennent plus forts et plus accélérés; le *Tsàma* contracte ses lèvres, et poussant deux ou trois sifflements sourds, s'arrête: à l'instant les spectateurs répondent en chœur par un cri prolongé qui va toujours mourant, et dont le son est simplement notre é ouvert.

« L'invocation terminée, le *Tsàma* se lève brusquement, puis à pas précipités, et souvent par des bonds, fait plusieurs fois le tour de la chambre, eriant comme un homme dans de frénétiques transports, et multipliant ses contorsions qui font résonner les tubes de cuivre avec un vacarme effrayant. L'Esprit est proche; et c'est alors qu'il se montre, mais seulement au devin, jamais aux spectateurs de la scène. Le *Tsàma* que j'ai vu appelait l'Esprit du cerf: c'était au moment de l'ouverture de la

chassé. Il s'arrêta au milieu de l'action, et poussa un cri, un hurlement tel, que les marchands chinois, qui d'abord riaient de la comédie, prirent la fuite et cherchèrent ailleurs un gîte pour la nuit. Un vieux cuisinier, natif de Pékin, m'assura qu'il avait senti l'Esprit; mais quelle ne fut pas sa terreur, quand le lendemain, en se levant il trouva vide la marmite qu'il avait la veille laissée pleine de millet! On sut plus tard que l'Esprit, en généreux convive, avait adjugé le plat au grand *Tsàma* et à ses compagnons, pour les dédommager de leurs peines.

« Ces folies feront rire; mais qui pourrait exprimer ce qu'il y a de navrant pour le cœur du Missionnaire, à voir des hommes créés, comme nous, à l'image de Dieu, concentrer dans ce cercle d'absurdités toutes leurs espérances du temps et de l'avenir. Oh! s'il lui était donné de faire luire un éclair soudain de lumière au milieu de ces ténèbres! Dieu ne le veut pas encore. Ces pauvres *lûpi-ta-tze*, simples et craintifs, sont dominés par ces jongleurs vagabonds. On les a prévenus contre ma personne et mes doctrines étrangères, et s'ils refusent de me recevoir, c'est moins par mauvaise volonté que par terreur.

« Et pourtant, autant ces hommes déshonorent dans leurs mœurs et leurs croyances l'Auteur suprême de leur être, autant ils semblent bénir leur existence matérielle. Ils n'ont pas même besoin de cultiver la terre; les forêts et les fleuves du pays fournissent abondamment à leur nourriture. Des troupes innombrables de cerfs et de daims, le sanglier, l'ours, le renard, la marthe zibeline, la belette, et, sur le bord des rivières, la loutre, leur donnent, les uns d'excellentes fourrures, les autres une chair dont le goût, s'il n'est pas toujours exquis, relève au moins par le contraste l'invariable millet.

« Les naturels du pays sont seuls capables de la chasse d'hiver ; la neige qui couvre les montagnes et les plaines, sur une épaisseur de six à huit pieds ; n'est point pour eux un obstacle. Deux planches minces de sapin, épaisses de trois lignes au plus ; larges de cinq pouces, longues de cinq pieds, recourbées en haut par les deux bouts, tapissées en dessous d'une peau de cerf, et liées fortement au pied par deux courroies : telle est la chaussure et le véhicule du chasseur. Il faut le voir, ainsi monté, glisser légèrement sur la neige, atteindre à la course le cerf et le daim, et parcourir vingt à vingt-cinq lieues dans les plus courtes journées d'hiver. Se présente-t-il une montagne, il l'escalade sans peine sur ses *tapons* : la peau de cerf dont ils sont revêtus est garnie d'un poil rude, tourné en arrière, et qui s'enfonce au besoin dans la neige pour y saisir un point d'appui.

« L'adresse du *Iüpi-ta tze*, stimulée par le besoin n'est pas moins étonnante à la pêche. Armé d'un simple javelot en fer de lance, il s'assoit dans un esquif d'écorce d'arbre, aussi prompt sur l'eau que le *tapon* sur la neige. Les Chinois le nomment *Kuai-mà*, *cheval rapide*, quelques coups d'une rame semblable à nos battoirs de lessive, lui font remonter le fleuve avec la vitesse du meilleur coureur. Les Chinois n'osent s'y exposer, parce que le moindre mouvement fait chavirer l'imprudent batelier. Quand le *Iüpi-ta-tze* frappe le poisson de son dard, son bras seul remue, et le corps ne perd pas un instant l'équilibre. L'*Ousouri* et les petites rivières qu'il reçoit, fourmillent de poissons. Celui qui tient sans contredit le premier rang, est le *iluam-üü*, inconnu dans nos pays d'Europe. J'en ai vu qui pesaient plus de mille livres, et on m'assure qu'il y en a de 1800 et de 2000 livres. On prétend qu'il sort du lac *Hinka*. Sa chair,

parfaitement blanche et délicate, me le fait mettre au-dessus de tous les autres poissons d'eau douce. Tout cartilagineux, à l'exception de trois petits os du crâne, il a les lèvres disposées comme celles du requin, la supérieure avançant de beaucoup sur l'inférieure. Comme le requin, il se renverse pour prendre sa proie ou pour mordre à l'hameçon; comme lui, sa natation est lente et pesante. Ses os en cartilages sont de tout le poisson la partie la plus précieuse, et se vendent à *San-sim* un taël et demi d'argent la livre. Les mandarins en font chaque année provision pour la table de l'Empereur.

« Vers la fin de septembre, à l'approche des froids, paraît dans l'*Amour* et dans l'*Ousouri*, une autre sorte de poisson appelé *tamara*, venant de la mer, du poids de dix à quinze livres et voyageant par banes de plusieurs milliers. Sa forme et surtout le goût de sa chair, me le font prendre pour une espèce de petit saumon. Dieu, dans sa providence toute paternelle même à l'égard de ceux qui ne le glorifient point, le donne aux pauvres habitants du pays, comme un excellent préservatif contre les rigueurs de l'hiver. Je dis ce que j'ai éprouvé : sans vin et sans farine, nourri de la seule graine de millet et de quelques morceaux de ce poisson desséché, j'ai moins souffert d'un froid habituel de 45 degrés centigrades, et qui pendant plusieurs jours a marqué 54°, que dans le sud du *Leaotong*, avec une nourriture meilleure, sous une température de 20 et quelques degrés au-dessous de 0. De l'aveu des *hüpi-ta-tze*, la pêche du *tamara* a pour eux autant de conséquences que la récolte des moissons en a pour nos campagnes et nos villes : le défaut de l'un ou de l'autre entraîne également une famine. Les deux poissons dont je viens de parler, se mangent plus souvent crus que cuits. J'ai pris cette habitude sans trop de répugnance, et je ne croyais pas que l'on pût devenir sauvage à si peu de frais.

« Vous comprenez, Messieurs, que ce régime exclusif de poisson a ses inconvénients comme en général tout ce qui est exclusif. La chaleur qu'il communique au sang, si bienfaisante en hiver, devient au printemps et en été la source de graves maladies, entre lesquelles je citerai surtout la petite vérole dont les ravages sont horribles. Ici, l'âge le plus avancé (70 et 80 ans) redoute autant ses attaques que l'enfance et la jeunesse. Le même individu peut en être repris jusqu'à 4 et 5 fois dans le cours de sa vie.

« Mais le poisson de ces rivières, s'il offre des dangers par son alimentation, n'a rien que d'utile et de précieux par les vêtements imperméables que forme sa peau. A moyen de ces chaussures en bottes fort légères, vous traversez les ruisseaux et marchez dans la neige comme sur le terrain le plus sec, également protégé par cette enveloppe huileuse, contre le froid et l'humidité.

« Aux quadrupèdes des forêts et aux poissons des fleuves viennent se joindre, comme complément, les oiseaux aquatiques : le cygne, la égogne, l'oie, le canard, la sarcelle, paraissent chaque année au mois de mai, en troupes innombrables, attirés par une proie facile et abondante, et d'autant plus hardis que personne ne trouble leur repos. Les naturels ne semblent faire aucun cas de ce gibier.

« Je termine par un mot sur le système de voyages employé dans la rigoureuse saison. Le grand et unique chemin d'été, est la rivière ou le fleuve; le grand et unique chemin d'hiver est encore la rivière ou le fleuve. Un traîneau fort léger, composé de minces lattes en bois de chêne, long de cinq ou six pieds, haut d'un pied et demi, convexe dans sa partie inférieure, tandis que la face supérieure est plane, sert à tous les trans-

ports. Le chien fait ici l'office du renne chez les Russes. Chaque famille nourrit une meute de quinze et vingt de ces animaux. L'homme mange la chair du poisson ; le chien a pour sa part la tête et les os, et en hiver ne mange que le *tamara*, ce qui produit en lui une émission si abondante de calorique, qu'il reste, à l'époque des plus fortes gelées, tranquillement couché dans la neige, sans chercher de lit plus commode. Un attelage de huit chiens (leur taille est médiocre) traîne un homme et deux cents livres d'effets, pendant un jour entier, avec la vitesse de nos bonnes diligences. Ces voyages d'hiver, aussi bien que la chasse à laquelle se livre le *Iüpi-ta-tze* dans cette saison, engendrent ici comme dans tous les pays froids, où l'on ignore les précautions nécessaires, de continuelles ophthalmies qui, dans un âge peu avancé, amènent la cécité.

« Il me semble, Messieurs et vénérables Confrères, vous avoir donné une idée véritable, quoique fort incomplète, de cette partie de la Mandchourie, que bornent à l'ouest *A-je-ho* et le *Soungari*, à l'est la mer, au nord le *Ille-lon-Kian*, au sud *Nim-Koutà* et la Corée : vaste désert où ne manquent ni l'eau, ni le bois, ni les animaux sauvages, mais où l'on ose à peine dire qu'il y ait des hommes. Quant à moi, retiré depuis quatre mois dans une cahute abandonnée, loin des indigènes qui m'ont forcé d'y chercher un asile, j'ai goûté, pour la première fois de ma vie, le bonheur de la solitude. Là, je célèbre le saint Sacrifice, afin que la présence sacrée de Jésus-Christ sanctifie ces lieux encore tout profanes.

« Vers le 12 ou le 15 du mois de mai, j'achèterai, s'il plait à Dieu, une petite barque, sur laquelle je compte descendre l'*Amour* jusqu'à la mer et visiter les *Longs-poils*. J'irai seul, puisque personne n'ose me conduire, et que mon compagnon, pauvre Chrétien du

*Leaotong*, retourne dans ses foyers, malade de terreur et de mélancolie. Je sens bien, et tous le disent ici, qu'il me sera difficile d'éviter les barques mandarines qui, de *San-sim*, descendent dans le grand fleuve; mais s'il est dans la volonté de Dieu que j'arrive là où j'ai le dessein d'aller, son bras peut aplanir tous les obstacles et m'y conduire sûrement; et s'il lui plaît que j'en revienne, il saura bien me ramener. Quel que soit cet avenir, aller en avant me semble, dans la circonstance présente, le seul devoir du Missionnaire qui, dans la prière que l'Eglise lui impose, dit souvent des lèvres et du cœur les paroles du sacré Cantique : *Si dederò somnum oculis meis, et palpebris meis dormitationem, et requiem temporibus meis, donec inveniam locum Domino, tabernaculum Deo Jacob* (1).

« Veuillez, Messieurs, vous souvenir de moi au saint autel et devant les SS. Cœurs de Jésus et de Marie.

« De la BRUNIÈRE, *Miss. Apost.* »

---

(1) Je ne donnerai ni sommeil à mes yeux, ni assoupissement à mes paupières, ni repos à mes tempes, jusqu'à ce que j'aie trouvé un lieu au Seigneur, un tabernacle au Dieu de Jacob. (Ps. 131.)

---

## MISSION DU THIBET.

*Relation du voyage de MM. Gabet et Huc, Missionnaires Lazaristes, au Thibet (1).*

« H'Lassa, où nous arrivâmes vers la fin de décembre 1845, est une cité dans laquelle personne ne peut rester inconnu ; il y règne une police assez sévère, et un tribunal est chargé spécialement de surveiller tous les nouveaux venus et d'en prendre une exacte information. La population, y compris les Lamas qui en forment peut-être les deux tiers, est à peu près de quarante mille âmes : on y compte, outre les Thibétains, des Mongols, des Indiens, des Turcs et des Chinois ; ils ont chacun leur gouverneur particulier, pour les représenter et répondre d'eux auprès du gouvernement indigène.

« A peine étions-nous installés dans notre nouveau logement, que les envoyés de l'administration thibétaine vinrent nous trouver, pour remplir à notre égard leur mission d'inspecteurs. Nous leur déclarâmes que nous étions des Lamas d'Occident, venus dans le Thibet pour y prêcher notre Religion, y bâtir un temple de notre culte et y faire des disciples. Nous avons depuis longtemps arrêté la résolution de prendre une position fran-

---

(1) Une relation abrégée de ce voyage, écrite également par M. Gabet, a déjà paru dans le précédent numéro des Annales. Quoiqu'il n'entre pas dans nos habitudes de revenir sur des faits connus, il nous a semblé que l'intérêt des détails inédits, et l'importance de la Mission thibétaine, exigeaient pour cette fois une exception.

che, de nous annoncer, sans tergiversation aucune, pour Missionnaires; et nous saisîmes avec empressement cette occasion d'avouer hautement notre apostolat. Les agents du gouvernement consignèrent notre déclaration sur leurs registres, sans faire aucune réflexion.

« Nous fûmes pendant quelques jours occupés à nous arranger le moins mal possible dans le pauvre réduit que nous nous étions procuré; c'était une misérable chambre; deux larges ouvertures sans châssis et sans papier servaient de fenêtres : néanmoins nous y étions encore mieux que dans le désert. Pour moi, ma santé se rétablissait peu à peu, excepté que mes pieds, dont les parties gelées s'étaient converties en ulcères, me causaient d'horribles souffrances.

« On venait nous voir par curiosité, car c'était pour tout le monde une énigme que notre présence à H'Lassa; on n'y avait jamais rien vu de pareil; les uns nous disaient Russes, d'autres Mandchoux; d'autres affirmaient que nous étions des Parsis, il s'en trouvait qui tout simplement nous prenaient pour des hommes extraordinaires de l'ancien temps, revenus par la transmigration. Un grand nombre d'indigènes se présentait pour nous demander des éclaircissements; nous renouvelions ainsi à chaque instant la déclaration que nous avions déjà faite, et nous en prenions occasion d'annoncer la Religion chrétienne que nous venions prêcher au Thibet.

« Au bout de quelques jours, un officier, employé auprès du Régent de l'Etat, vint nous trouver à notre demeure, et nous dit que le prince, désireux de nous voir, nous mandait à son palais; nous nous y rendîmes à la suite de cet envoyé. Il nous était tout-à-fait impossible de conjecturer ce qui allait résulter de cette entrevue; mais nous nous sentions remplis de joie et d'ardeur en nous voyant au moment de faire une con-

fession éclatante de notre foi ; et la perspective des persécutions qui allaient peut-être commencer pour nous, ne nous effrayait point.

« Nous fûmes immédiatement introduits devant le Régent. C'était un homme de haute taille, d'un port majestueux et d'une physionomie prévenante. Voici à peu près la substance de ce premier interrogatoire qui, peut-être, est la première apparition publique et légale que l'Évangile ait faite dans le Thibet :

« D'où êtes-vous ? — Nous sommes du grand ciel  
 « d'Occident, d'un royaume appelé la France. — Quel  
 « est votre état ? — Nous sommes des Lamas chrétiens ;  
 « nous n'exerçons aucune profession mondaine ; notre  
 « seule occupation est de prier, de prêcher notre Re-  
 « ligion et de l'enseigner à nos disciples. — Quelle est  
 « la doctrine que vous prêchez ? — C'est la doctrine de  
 « Jésus-Christ : elle n'est autre que celle qui fut, dès  
 « l'origine, enseignée aux hommes par Dieu même ;  
 « depuis, Jésus-Christ en est venu renouveler et rendre  
 « plus claire encore la révélation. Hors de cette Religion,  
 « les hommes ne peuvent point sauver leur âme. —  
 « Avez-vous ici des disciples ? — Non, mais nous som-  
 « mes venus pour en faire. — Quel moyen d'existence  
 « avez-vous ? — Nous vivons des offrandes que nous  
 « font les fidèles de la Religion dont nous sommes minis-  
 « tres. — Qui vous a amenés ici ? — Personne ; nous y  
 « sommes venus de nous-mêmes, nous avons marché  
 « avec tout le monde sans que nul se fût chargé de  
 « nous. — Pourquoi êtes-vous venus à H'Lassa plutôt  
 « qu'en tout autre pays ? — Nous avons été d'abord en  
 « Chine, puis en Tartarie, de là nous avons pris le  
 « chemin de H'Lassa : nous savions qu'on y attache  
 « une grande importance à l'étude des choses religieuses,  
 « et nous y sommes venus pour y prêcher notre culte. »

« Les questions qu'il nous adressa ensuite nous firent connaître qu'il craignait d'avoir en nous quelques émissaires politiques, venus pour explorer le pays et en dresser des cartes. Pour dissiper ses soupçons, nous lui protestâmes que notre Religion même nous faisait un devoir inviolable de ne nous immiscer en aucune affaire étrangère à la prédication de nos doctrines. Il parut rassuré à cet égard et finit cette première entrevue par ces paroles remarquables : « Il faut que vous ayez eu  
 « de nous une idée bien avantageuse, puisque vous êtes  
 « venus ici au prix de tant de fatigues et de dangers.  
 « Vous êtes loin de votre patrie; à défaut de toute protection, moi, je vous servirai d'appui; personne n'aura  
 « à se mêler de vous que moi, et je me charge de vous  
 « fournir tout ce qui sera nécessaire à votre entretien  
 « et à votre nourriture. Du reste, je vous manderai  
 « encore pour m'entretenir avec vous. »

« Nous sortîmes d'auprès du Régent le cœur plein d'une satisfaction d'autant plus sensible, qu'elle était plus inattendue. Une voie magnifique nous était donc ouverte au début de notre Mission; le ciel venait visiblement à notre secours, et nous concevions les plus belles espérances. Notre joie était si grande, que nous nous sentions déjà payés au centuple des fatigues et des longues misères que nous avait coûtées notre voyage. Depuis, nous fûmes très-souvent appelés au palais du Régent, et le temps s'y passait presque exclusivement à parler de Religion. Le Prince examinait les vérités chrétiennes, les comparait, soit avec les enseignements du Bouddhisme, soit avec la doctrine mahométane. L'intérêt qu'il mettait à ces discussions, la bienveillance qu'il témoignait pour nos personnes, allaient toujours croissant. Un jour que la conférence avait été plus vive, il termina l'entretien en prononçant d'un ton grave et pénétré

les paroles suivantes : « Les choses que vous m'avez dites  
 « m'ont profondément frappé. Il s'agit d'une question  
 « qui est de la dernière importance. Je veux éclaircir  
 « avec vous toutes ces difficultés religieuses. Apprenez  
 « bien la langue thibétaine, afin que nous puissions  
 « parler seuls et échanger toutes nos pensées ; ensuite  
 « je vous promets d'être de bonne foi, et si je vois que  
 « votre doctrine soit la véritable, je l'embrasserai. »

« Ayant appris le mauvais état du logement que nous  
 nous étions procuré, il nous offrit une de ses habitations ;  
 là, nous eûmes une chambre plus spacieuse et plus com-  
 mode. Notre premier soin fut d'y dresser un petit autel  
 et d'y arborer les emblèmes de notre sainte Religion ;  
 nous en exposâmes trois : celui du milieu était l'image  
 de Jésus en croix ; d'un côté nous mimes saint Jérôme,  
 et de l'autre saint Vincent de Paul. Nous aurions bien  
 désiré pouvoir dire la Messe, mais nous eûmes la douleur  
 de trouver le vin que nous avions apporté tout-à-fait  
 corrompu, au point de ne pouvoir plus être compté  
 même pour matière douteuse, et il nous fut impossible  
 de nous en procurer, car le vin de raisin est chose  
 inconnue dans le Thibet.

« Chaque jour le nombre de nos auditeurs allait en  
 augmentant ; on venait en foule voir nos images et on  
 nous en demandait l'explication ; ce qui nous offrait une  
 occasion favorable d'exposer la vérité évangélique.

« Un médecin musulman, mandé pour voir mes  
 pieds, qui me causaient toujours de violentes douleurs,  
 n'avait cessé, pendant tout le temps de sa visite, d'avoir  
 les yeux fixés sur l'image de Jésus-Christ crucifié. Après  
 m'avoir indiqué les remèdes qu'il crut nécessaires, il  
 demanda ce que signifiait le tableau de cet homme cloué  
 sur une croix. Nous lui fimes un exposé complet de la  
 Religion : la création du premier homme, sa chute, les

châtiments du péché originel, l'Incarnation du Fils de Dieu venu au monde pour nous racheter, sa mort sur la croix, représentée par cette image; tout le symbole enfin lui fut développé. L'attention qu'il nous prêtait et ses questions pressées firent prolonger longtemps notre entretien. Dès le lendemain il revint nous trouver et nous dit que nos doctrines l'avaient préoccupé au point de lui enlever le sommeil, et que pendant qu'il repassait en son esprit tout ce qu'il avait entendu, ce personnage, tel qu'il l'avait vu dans l'image de Jésus en croix, lui avait apparu tenant un vase d'eau à la main, et lui avait dit : « Reçois cette eau, c'est par elle que tu parviendras au bonheur auquel ton cœur aspire. » La veille nous nous étions contentés de lui exposer les principes de la foi, sans lui dire un seul mot, ni du Baptême, ni des autres sacrements. Nous primes, de ce qu'il venait de nous dire, occasion de lui expliquer la nature et les effets du sacrement de Baptême, qui s'administre avec de l'eau, et qui est la porte essentielle pour entrer dans la Religion chrétienne. Il en conclut alors, avec un ton de profonde conviction, que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui avait apparu pour lui faire embrasser l'Évangile, et il nous conjura de lui marquer tout ce qu'il faudrait faire pour obtenir cette faveur.

« Malheureusement ce médecin ne savait ni la langue mongole, ni la langue thibétaine, il n'avait étudié que la langue chinoise, et nous, ne comptant pas trouver de Chinois à H'Lassa, nous n'avions point pris pour eux de livres avec nous : nous fûmes donc réduits à l'instruire de vive voix et à prendre le parti de lui dicter quelques prières. L'ardeur qu'il montrait à remplir son âme des vérités religieuses était admirable; et sans les contretemps qui nous survinrent, nous aurions eu bientôt la consolation de le baptiser, lui et sa famille. Quant au Régent,

il paraissait vouloir mûrir davantage ses réflexions; en attendant, il nous pria de nous charger de l'instruction d'un de ses neveux, âgé de dix-huit ans, sur lequel il fondait toutes ses espérances.

« Mais laissons un instant le récit de nos travaux, pour tracer une esquisse de l'état politique et religieux du Thibet.

« Ce vaste pays est gouverné par le *Talai-Lama*, qui est aussi le Souverain Pontife du culte Bouddhique. Il réside dans un temple appelé *Bouddhala* par les Thibétains, mot qui veut dire la *montagne de Bouddha*. Les Mongols lui donnent le nom de *Monghe-djo*, c'est-à-dire, *image éternelle*, parce que, dit-on, on conserve encore là, incorruptible, le corps de Tchoukaba, le célèbre réformateur de la religion thibétaine. Le *Talai-Lama* actuel est un enfant âgé de huit ans, natif d'un district situé à l'extrémité orientale du Thibet et appelé *Min-teheux*. Ses parents étaient de pauvres bûcherons; mais par la métempsyose, le Lama défunt se reproduisit dans leur famille, et grâce à cet événement, ils sont aujourd'hui élevés au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand en Asie.

« Ces faits extraordinaires ont lieu, non-seulement pour le *Talai-Lama*, mais encore pour tous les Bouddha vivants, qui sont peut-être aujourd'hui au nombre de plus de mille, disséminés tant dans le Thibet que dans les diverses régions tartares. Lors donc que le Lama suprême a opéré son *nirvan*, (lorsqu'il est mort), des prières publiques se font dans la Lamaserie; puis on consulte les sorts; quelquefois les oracles donnent l'indication de l'endroit où se trouve l'enfant en qui l'âme du défunt vient de passer; mais le plus souvent la nouvelle en vient de sa propre famille. Cet enfant, par fois à peine âgé de quelques mois, se met à parler,

à réciter des prières, et surtout la célèbre formule *Om ma ni pat me houm*. Bientôt il dit à ses parents et à tous ceux que le bruit du prodige attire près de son berceau, qu'il est le Bouddha incarné de telle Lamaserie, que ce siège lui appartient, et il commande qu'on ait à l'y conduire. On lui propose à volonté diverses questions sur les choses les plus cachées, et il y satisfait, lui eût-on même parlé une autre langue que sa langue maternelle.

« Lorsque le fait de la transmigration a pris quelque consistance, la famille en envoie la nouvelle à la communauté que l'enfant réclame pour son siège. Les directeurs de cette Lamaserie nomment alors une commission, composée des religieux les plus instruits et les plus expérimentés, pour aller constater le prodige. Ils prennent avec eux tous les petits meubles qui ont appartenu au défunt, mêlés parmi une foule d'autres objets du même genre, et se rendent ainsi à l'endroit désigné. Arrivés près de l'enfant, ils commencent par lui faire un grand nombre de questions captieuses. A-t-il satisfait à toutes, les examinateurs déposent les objets qu'ils ont apportés, pêle-mêle sous ses yeux, en lui disant : « Si tu es véritablement notre Lama, dis-nous quels sont, parmi ces meubles, ceux qui t'appartenaient lorsque tu siégeais sur notre autel ? » Si l'enfant discerne sans se tromper tout ce qui servait à l'usage de celui qu'il prétend représenter, alors l'identité est reconnue pour authentique ; la Lamaserie en corps vient l'inviter avec une pompe extraordinaire, et il est honoré toute sa vie comme un Bouddha incarné. Au contraire, s'il ne soutient pas l'épreuve à laquelle on l'assujettit, il est regardé comme un imposteur et il n'en est plus question.

« Nous avons eu occasion de voir un grand nombre de ces jeunes Lamas qui, ayant eu dans leur enfance le

prestige dont nous venons de parler, étaient considérés comme des divinités véritables. Toujours nous avons remarqué en eux une parole affable et prévenante, une physionomie douce, des manières polies et honnêtes; mais avec cela, des yeux effarés, respirant le feu de la jalousie et de la haine. On était comme saisi d'une sorte de stupeur en voyant le contraste de leurs regards avec l'air ingénu de leur visage; il semblait que c'étaient des yeux de démons masqués sous la figure d'un ange.

« La souveraineté du Thibet est donc, comme nous l'avons dit, entre les mains du grand Lama. Au-dessous de lui est un Roi, chargé de l'administration civile. Ce doit aussi être un Lama : on l'appelle Sato-Nomakau. Pour compléter le gouvernement, il y a quatre ministres qui dirigent les affaires, et en soumettent la décision tant au Roi qu'au Pontife suprême.

« A notre arrivée, le *Talai-Lama* se trouvait être un enfant; le Roi, jeune Lama de dix-huit ans, venait d'être élu, à peine prenait-il possession du trône; de sorte que tout le poids du gouvernement retombait sur les quatre ministres. Le premier d'entre eux, nommé *S'Hyadja-Kaloum*, était Régent; c'est de lui que nous reçûmes un si bienveillant accueil. Homme du plus grand mérite, il est vénéré dans tout le Thibet et même dans les pays circonvoisins; s'il se convertissait, le Christianisme verrait aussitôt s'ouvrir une large voie à ses progrès dans toutes ces vastes contrées.

« La secte de Tchoukaba, dominante aujourd'hui dans le Thibet, s'y établit sur la fin du 13<sup>e</sup> siècle, et dès son origine, elle y prit de rapides accroissements. Quelques années après que Tchoukaba eut été élevé au pontificat suprême, il fonda le couvent de Caldau, à dix lieues au sud de H'Lassa. Cet établissement compte aujourd'hui trois mille Lamas, et on l'ouvre indistinc-

tement aux Thibétains et aux Mongols : seulement il est réservé pour les études plus fortes, et la discipline y est plus sévère que dans toutes les autres Lamaseries. Vers l'an 1406, un pèlerin célèbre, appelé Tsiandchang-Tchortchy, venu du pays Halchas, consacra des offrandes recueillies dans toute la Mongolie, à bâtir le couvent de Bréboumg, à deux lieues du Bouddhala, et le destina presque exclusivement aux étudiants de son pays, qui y sont aujourd'hui au nombre de huit mille. A peine eut-il achevé, qu'il en fonda un autre à une demi-lieue de H'Lassa, réservé pour les Bouddhistes des autres royaumes Mongols, pour les Etats des Sifans, et même pour les Chinois qui y viennent de diverses provinces. *Caldan*, *Bréboumg* et *Séra* sont comme les trois grands séminaires du Bouddhisme pour la Mongolie.

« Outre le *Bouddhala* et ces trois fondations gigantesques, H'Lassa compte une foule de Lamaseries moins considérables, de sorte que le nombre des Lamas résidant habituellement dans la capitale du Thibet, est au moins de vingt-cinq mille.

« Chaque année le culte bouddhique exige que les Lamas des environs de la capitale s'y rendent pour célébrer une espèce de grand jubilé, appelé *H'Lassa-Nouloum*. Cette cérémonie dure vingt et un jours, pendant lesquels tous les tribunaux restent fermés; chaque magistrat suspend l'exercice de ses fonctions; les affaires, de quelque nature qu'elles soient, religieuses ou civiles, criminelles ou commerciales, ressortent des Lamas directeurs du *H'Lassa-Nouloum*. Ils sont les juges suprêmes; leurs arrêts sont irrévocables, et à peine les ont-ils rendus, que d'autres Lamas sont chargés de les exécuter. Ce pouvoir dure jusqu'au vingt et unième jour.

« Telle est la ville dans laquelle nous venions, au

commencement de l'année dernière, de dresser un autel à Jésus-Christ, et de proclamer solennellement son nom. Notre espérance et notre joie croissaient en voyant de plus en plus nombreuse la foule de ceux qui venaient à nous, pour s'entretenir de la Religion, et qui manifestaient le désir d'apprendre nos prières.

« Nous ne perdions cependant pas de vue notre véritable situation; nous en étions réduits au dernier dénuement. La vente de nos chameaux, à *Naktchu*, nous avait procuré quelques ressources; à *H'Lassa*, le Régent acheta nos chevaux et nous les paya trois fois plus qu'ils ne valaient. Il avait imaginé ce moyen pour nous faire accepter de l'argent que nous aurions refusé, il le savait, s'il nous eût été directement offert. Ce qui nous en restait suffisait à peine pour subsister quelques mois. Nous nous trouvions là, au centre de pays inaccessibles aux nations européennes, loin de toutes connaissances, sans nouvelles de notre Vicaire apostolique, et dans l'impossibilité de lui envoyer des nôtres. Nous n'avions rien appris de ce qui se passait en Europe depuis trois ans. Après avoir réfléchi sur notre situation, nous pensâmes que notre premier devoir, dans cet état de choses, était d'abord de donner avis à la sacrée Congrégation de tout ce qui avait eu lieu à *H'Lassa*, et de renouer communication avec nos Supérieurs. Nous nous arrêtâmes donc au projet suivant : M. Hue devait rester à *H'Lassa* pour cultiver la chrétienté naissante, entretenir le Régent dans ses bonnes dispositions, et travailler à augmenter le nombre des catéchumènes, mais sans les baptiser, hors le danger de mort. Nous aimions mieux différer leur baptême jusqu'au jour où nous pourrions célébrer le saint Sacrifice de la Messe.

« Pour moi, il fut résolu que je me remettrais en voyage. Je devais m'acheminer vers le midi, à travers

les montagnes qui hérissent cette partie du Thibet ; j'aurais franchi la chaîne des Himalaya , et je me serais rendu en trente ou quarante journées parmi les Européens de l'Inde. Arrivé à Calcutta , j'aurais écrit à la Propagande et aux Supérieurs des Missions , et je serais , dans le plus bref délai , retourné joindre M. Hue , avec des secours , des vivres , du vin pour la Messe , et aussi , nous l'espérons , avec des confrères destinés à partager nos travaux , et à participer aux consolations que cette Mission semblait promettre avec tant d'abondance.

» Nous parlâmes au Régent de notre dessein , il y entra de tout son cœur , et promit même de me donner des hommes qui me conduiraient , aux frais de l'Etat , jusqu'aux frontières du Thibet.

« Nous en étions là , lorsque la Providence permit que notre projet fût tout-à-coup renversé par la violence et la jalousie des Ministres chinois. Il faut savoir que l'Empereur de Chine , sous prétexte de protéger le grand Lama , pour lequel il professe la plus grande vénération , entretient dans le Thibet un corps de troupes , et envoie tous les trois ans deux Ministres résider à H'Lassa , tant pour présenter ses hommages au *Talai-Lama* , que pour diriger les opérations de la petite armée chinoise. Dans les temps ordinaires , ces Magistrats , strictement renfermés dans leurs attributions , se tiennent le plus qu'ils peuvent étrangers à toutes les affaires qui ne sont pas de leur ressort. Si nous fussions arrivés à une autre époque au Thibet , les deux ambassadeurs de Pékin , contents de savoir que nous n'étions pas de leurs compatriotes , se seraient bien gardés de s'occuper de nous ; mais l'état des choses se trouvait alors tout-à-fait changé , par suite de circonstances extraordinaires.

« Le Thibet venait de subir une révolution. Son Roi,

appelé *Sato-Nomakau*, s'était rendu deux fois coupable de la mort du *Talai-Lama*, avant qu'il eut atteint sa majorité, et il menaçait encore les jours de l'enfant qui règne actuellement : il prétendait par là entretenir une minorité perpétuelle sur l'autel du Bouddhala, et garder toujours concentrée dans ses mains la suprême autorité. Ces attentats avaient jeté la stupeur dans le Thibet, mais surtout parmi les grands Lamas. Ils se rassemblèrent dans la capitale et y appelèrent aussi l'un des leurs, appelé *Tchang-Kia-Fas*, dont le siège est à Pékin, et qui sert comme de grand pénitencier à l'Empereur. Tous ensemble, voyant qu'une guerre civile éclaterait inévitablement dans le Thibet, s'ils levaient l'étendard contre leur Roi, prirent le parti de dénoncer sa conduite à l'Empereur, et d'invoquer son secours pour mettre à couvert les jours de leur Pontife. Cette délibération avait été portée à Peking en 1844, par l'ambassade que nous venions d'accompagner dans son retour au Thibet.

« L'Empereur, ravi d'une occasion qui pouvait augmenter son influence dans ces pays reculés, montra l'empressement le plus vif à se prêter aux vues des Lamas. Il rappela de l'exil le mandarin Tartare *Khy-Chen*, qui avait, quelques années auparavant, encouru son indignation pour avoir trahi ses intérêts en traitant avec les Anglais de Canton, et l'envoya à H'Lassa avec tous les pouvoirs dont l'invitation des Thibétains permettait de l'investir. *Khy-Chen* avait rempli sa mission avec courage ; et moitié par ruse, moitié par force, il avait engagé le Roi homicide de Bouddha à aller se mettre entre les mains de l'Empereur. Le trône de *Sato-Nomakau*, devenu vacant par sa déposition, venait d'être rempli par un jeune Lama de dix-huit ans, qui était à peine installé quand nous arrivâmes. *Khy-Chen*, fier de

l'avantage qu'il avait eu dans cette affaire, et espérant réparer sa disgrâce passée en accroissant l'autorité de son maître, se portait sans cesse à de nouvelles prétentions, et toujours sous prétexte de protéger le grand Lama. Lorsqu'il eut appris notre arrivée, il voulut d'abord engager le Régent lui-même à nous faire partir; mais celui-ci refusa nettement, alléguant que le Thibet, loin d'être fermé aux étrangers, servait surtout d'asile à ceux qui, comme nous, s'occupaient de questions religieuses. Le Mandarin, espérant convaincre *S'Hyadja-Kaloum* de la nécessité de nous expulser, s'il nous trouvait porteurs d'objets suspects parmi ces peuples, tels par exemple que des cartes géographiques, fit prendre et déférer à son tribunal tous nos effets, pour en faire l'inspection. Mais Dieu se servit de cette occasion même pour publier solennellement sa doctrine à H'Lassa. Nous déployâmes nous-mêmes nos ornements de Messe, notre Missel, notre calice, nos Bréviaires et nos images, et pour en expliquer l'usage, nous exposâmes aux yeux de l'assemblée tout l'ensemble des vérités chrétiennes. Nous ne permîmes à personne, pas même à *Khy-Chen*, de toucher à rien : nous tenions nous-mêmes les objets pour les faire voir aux examinateurs; et lorsqu'ils étendaient le bras pour s'en saisir, nous les arrêtions en leur disant : « Prends garde; si tu y touches avec tes mains impures, tu seras puni de Dieu. »

« Cette première tentative de *Khy-Chen* ne tourna donc qu'à notre avantage, et nous espérâmes pendant quelque temps n'avoir plus rien à redouter de sa malveillance; mais au bout de quelques jours il revint à la charge, et nous intima nettement l'ordre de partir, sous prétexte que nous étions étrangers et prédicateurs d'une Religion réprouvée par les lois. Nous commençâmes alors une véritable lutte avec le Man-

darin, opposant avec énergie le droit à la violence. Sur le premier grief, nous répliquâmes que le Thibet n'étant point fermé aux étrangers, nous ne devions pas en être plus exclus que les autres; quant à la Religion, nous répondîmes que la loi chrétienne, pour être persécutée en Chine, ne l'était point dans le Thibet; et que d'ailleurs ne lui reconnaissant nul titre, à lui Chinois, de nous intimar des ordres, nous n'en tiendrions aucun compte. Le *Kaloum* prit aussi notre défense; il déclara que nous étions placés uniquement sous sa juridiction, et nous fit dire de rester tranquilles, sans nous inquiéter des prétentions de *Khy-Chen*.

« Cependant l'arrogance du délégué chinois ne gardait plus de mesure; il se faisait un point d'honneur de n'avoir pas le dessous dans cette affaire, et il alla jusqu'à menacer *S'Hyadja-Kaloum* de le dénoncer à sa cour comme ennemi du *Talai-Lama*. Le Régent, bien que chargé d'administrer les affaires du Thibet, manquait néanmoins de titre pour traiter d'égal à égal avec l'Empereur de Chine, et nous l'entendîmes un jour manifester l'embarras dans lequel il se trouvait: « Je suis seul, nous disait-il; le *Talai-Lama* n'est qu'un enfant, et je ne trouve nulle part l'appui dont j'aurais besoin pour mettre un frein à la tyrannie de ce Chinois. » L'inquiétude où nous le vîmes nous fit faire de sérieuses réflexions; la contestation entre lui et l'ambassadeur de Pékin s'aigrissant de plus en plus, il allait être bientôt obligé de prendre un parti décisif à notre sujet. C'était pour lui une cruelle alternative, ou de se déclarer énergiquement en notre faveur, et alors il s'exposait, et avec lui peut-être tout le Thibet, aux ressentiments du gouvernement chinois; ou d'humilier son autorité devant les menaces du Mandarin, en nous intimant, de la part du *Talai-Lama*, l'ordre de partir. Or il était infiniment probable

que le Régent, pour protéger deux hommes nouvellement arrivés, de qui il n'avait rien ni à espérer ni à craindre, ne voudrait pas se jeter, lui et son gouvernement, dans les dernières extrémités, et qu'ainsi condescendant aux vues de l'envoyé impérial, il finirait bientôt par nous signifier lui-même un arrêt de bannissement. En ce cas, nous étions exclus du Thibet par l'autorité indigène, et par là nous perdions tout droit d'y revenir et d'y résider. Nous implorâmes longtemps et avec instance les lumières de l'Esprit-Saint, et après avoir mûrement envisagé notre situation sous toutes ses faces, et pesé toutes ses suites, nous jugeâmes qu'il valait mieux céder pour un temps à l'orage, et nous conserver intacts le droit et l'espoir de rentrer à H'Lassa dans des circonstances meilleures. Le Régent à qui nous fîmes immédiatement part de notre résolution, tout en se montrant affecté à la pensée de notre éloignement, reconnut la sagesse des raisons qui nous y avaient déterminés. Ses paroles nous laissèrent entrevoir que nous ne faisons qu'embrasser volontairement une voie à laquelle il eût été bientôt contraint de nous inviter lui-même, et il nous remercia d'avoir prévenu cette douloureuse extrémité.

« Notre départ de H'Lassa eut lieu le 26 février. Partout nous fûmes accueillis par les Thibétains avec les marques les plus touchantes d'intérêt et de considération, et nous apprîmes, depuis, que tous les chefs des districts avaient reçu du Régent une dépêche qui leur enjoignait expressément d'en agir ainsi à notre égard.

« La partie orientale du Thibet que nous eûmes à traverser, n'est qu'une suite continuelle de rochers escarpés et de précipices; il fallait les gravir et les descendre sans chemin battu; souvent le passage était si étroit, que désirant mettre pied à terre pour franchir à pied un pas difficile, l'espace ne le permettait point,

et nous devions nous résoudre à passer à cheval sur le penchant d'abîmes dont l'escarpement et la profondeur faisaient frémir. Quelquefois même il n'y avait qu'un simple tronc d'arbre, non écorcé, qu'on avait couché là pour suppléer, au dessus du gouffre, à l'interruption du sentier. Au moindre faux pas, le cheval et son cavalier roulaient ensemble et disparaissaient sans retour.

« La neige tomba presque continuellement pendant notre voyage ; les montagnes en étaient couvertes ; dans le fond des vallées il s'en trouvait des agglomérations immenses, faites par les avalanches amoncelées les unes sur les autres. Il arrivait alors que la neige manquant parfois sous les pieds, le voyageur s'enfonçait et disparaissait comme dans le fond d'un puits. Nous eûmes ainsi bien des accidents à déplorer dans le cours de cette longue route : parmi les soldats de l'escorte, plusieurs périrent, ou précipités du haut des rochers, ou ensevelis sous les neiges.

« De ce nombre fut le mandarin Ly, notre conducteur en chef, qui roula du sommet d'une montagne et mourut quelques jours après. Un autre mandarin, qui s'était joint à nous, succomba de même aux misères de cette traversée, et l'un de ses neveux qui l'accompagnait, jeune homme en voie de parvenir aux plus brillantes faveurs de la fortune, ne lui survécut que de quelques jours.

« Les cadavres de ces dignitaires furent mis dans des bières et portés par des satellites. Nous présentions alors un spectacle bien capable de dessiller les yeux à ces aveugles : des mandarins forcés avec leurs bandes à jouer leur vie dans cet affreux désert, tant de dépenses, tant de fatigues et de misères de toute espèce, tout cela était le fruit de la haine du gouvernement chinois pour la Religion, et de son acharnement à poursuivre

deux Missionnaires; et par une disposition frappante de la justice divine, l'escorte, décimée par les accidents de la route, suffisait à peine au convoi des morts; les chefs qu'on avait chargés de veiller sur nous, étaient eux-mêmes portés à notre suite dans des cercueils.

*(La suite au prochain numéro.)*

### NOUVELLES.

La congrégation du Saint-Cœur de Marie, qui a déjà payé par tant de sacrifices son dévouement à la civilisation des Noirs, vient encore de faire une nouvelle perte dans la personne de M. Truffet, Vicaire apostolique de la Guinée. Ce jeune Evêque n'a fait que se montrer sur la côte d'Afrique, où sa vie s'est consumée en quelques mois; mais l'exemple de son abnégation a suffi pour ranimer le zèle de ses confrères; sa mémoire est restée chère aux esclaves, dont il aimait à se dire le serviteur, et à ses funérailles, on entendait la foule répéter en sanglotant : « Celui-là était vraiment l'ami des Nègres. »

### MANDEMENTS.

Nosseigneurs les Evêques de Faenza, de Neve s et de Marseille ont daigné appeler de nouvelles bénédictions sur notre OEuvre, en la recommandant à leurs diocésains.

---

---

## MISSION DU THIBET.

---

*Suit: du voyage de MM. Gabet et Huc, Missionnaires  
Lazaristes (1).*

« Nous fûmes quatre mois à traverser cet affreux pays, qui compte à peu près six cents lieues d'étendue depuis H' Lassa jusqu'à Ta-t sien-lou, première ville de la frontière chinoise. Il fallut, pendant cette longue route, reprendre en grande partie le cours des privations de tout genre qui avaient accompagné nos pas dans les solitudes mongoles. Souvent, après avoir marché une journée entière, exposés à une pluie battante, nous arrivions le soir à une misérable échoppe gardée par quelques soldats : il n'y avait pour reposer que la terre nue et quelquefois détremmée comme de la boue. La toiture mal faite et à moitié détruite ne nous garantissait ni du vent ni de la neige. Cependant, malgré tant de misères

---

(1) Le commencement de cette relation se trouve dans le précédent numéro. M. Gabet, après avoir raconté son arrivée à H' Lassa, ses luttes avec le délégué de la Chine et son départ forcé de la capitale du Thibet, achève ici le récit de son voyage jusqu'à Macao.

et tant de dangers, nous sortimes toujours sains et saufs des passages les plus périlleux, et notre santé s'améliora de jour en jour.

« Cette route, jusqu'aux frontières de Chine, ne présenta à notre vue qu'une suite continuelle d'abîmes, des chaînes de rochers dont la cime se perdait dans les nues, et aux flancs desquels étaient suspendus d'immenses blocs de glace; c'étaient à chaque pas de grands fleuves qui se précipitaient de cataracte en cataracte entre les coupures des montagnes; mais jamais des plaines fertiles, ni des lieux tant soit peu favorisés de la nature.

« Nous vîmes aussi un nombre considérable de Lamaseries. Les plus fameuses sont celle de *Choupando*, qui ressemble à une ville par ses monuments et la vaste étendue de son enceinte; celle de *Tsiando*, qui compte quatre mille Lamas; celles de *Kian-ka*, de *Tchiang-ya*, de *Bathang* et de *Lythang*. L'aspect du pays révèle de toutes parts qu'il n'est rien que par sa religion. Dans les Lamaseries seulement ont lieu les grands rassemblements d'indigènes. Les sciences, les arts et la plus grande partie du commerce sont concentrés entre les mains des religieux. Enfin le culte lamaïque sert à ce pays d'industrie, de gouvernement, de législation et de politique. Pour bien expliquer cet état, il faut dire que la religion de Bouddha possède tout le Thibet, avec ses habitants, ses terres, ses richesses, ses monuments et jusqu'à ses rochers; car on voit leur granit tantôt couvert de légendes superstitieuses, tantôt taillé en forme d'idole avec une niche creusée dans la pierre vive; on aperçoit même, suspendues à leurs flancs les plus abrupts, de grandes Lamaseries dont les cellules sont groupées et collées à la roche comme des nids d'hirondelles.

« Ces Lamaserics jouissent toutes d'un territoire plus ou moins étendu, dont les produits forment le revenu des religieux, et dont l'administration appartient au Bouddha incarné du couvent. Tant d'avantages attachés à la dignité de grand Lama, excitent vivement les ambitions, et provoquent quelquefois les luttes les plus acharnées. Tel était le spectacle qu'offrait, à notre passage, la Lamaserie de *Tchiang-ya*. Son Bouddha était parvenu à cette place suivant toutes les formes voulues par les croyants du pays; mais un compétiteur plus habile que lui ayant levé l'étendard de la révolte, il s'ensuivit une guerre terrible. Ce schisme, bien qu'il eut déjà, pendant six années, provoqué une infinité de combats, dévasté et ensanglanté bien des habitations et même des Lamaserics, n'avait cependant encore rien produit de décisif. Le Bouddha légitime disposait des milices de l'Etat; mais l'anti-Bouddha, rachetant par la supériorité de ses talents le vice de son origine, avait entraîné presque tout le peuple à sa suite, et luttait avec avantage contre son rival. Des campagnes en friche, couvertes çà et là de monceaux d'ossements; des villages incendiés et démolis, n'attestaient que trop l'implacable fureur dont les deux partis étaient animés.

« On voit aussi dans cette partie du Thibet un grand nombre de Lamas contemplatifs, à la façon des fakirs de l'Inde. Nous passâmes au pied d'une caverne où l'un d'eux menait depuis vingt et un ans la vie érémitique: sa règle était, dit-on, de ne faire qu'un repas par semaine, et de ne paraître en public qu'une fois tous les trois ans. Il a près de lui un disciple pour transmettre ses réponses aux personnes qui viennent le consulter. La réputation dont il jouit est colossale. Ces ermites sont nombreux, et en général

ils sont toujours la souche d'une nouvelle incarnation bouddhique.

« Nous arrivâmes à *Ta-tsién-lou*, première cité chinoise de la frontière, quatre mois après notre sortie de H' Lassa. Le cortège de cercueils qui nous accompagnait fut déposé dans cette ville, et un nouveau Mandarin fut nommé pour nous conduire jusqu'à la capitale de la province, appelée *Tching-ton*. Dès lors nous nous trouvâmes entièrement entre les mains des Chinois, car dès qu'on a passé *Ta-tsién-lou*, on ne rencontre plus de Thibétains. Le sort de M. Perboyre, mis à mort quelques années auparavant, nous avertissait assez de ce qui pouvait nous être réservé; mais habitués depuis deux ans à avoir sans cesse la mort présente sous les yeux, de mille manières différentes, nous n'éprouvions aucune crainte. La pensée d'être traduits devant les tribunaux, et d'y souffrir le martyre, nous apparaissait comme la fin la plus heureuse de notre course, et comme la plus belle récompense que Dieu pût accorder à nos désirs. Nous marchions donc à grandes journées, impatients plutôt qu'inquiets de voir quelle serait l'issue de notre affaire.

« Le bruit de notre arrestation nous avait de beaucoup précédés; les Mandarins l'avaient même fait afficher publiquement; mais en même temps on avait appris la triste fin de nos conducteurs et d'une partie de nos satellites. Ces événements, qui montraient la colère du ciel visiblement déchainée contre les agents de cette persécution, avait semé la terreur dans les lieux où nous devions être jugés.

« Arrivés à la capitale, nous fûmes logés chez l'intendant des prisons, et dès le lendemain conduits au tribunal. La séance était disposée avec un

appareil inaccoutumé ; au lieu d'un seul Mandarin, comme dans les causes ordinaires, les cinq premiers magistrats de la province y étaient venus prendre place. Leurs officiers formaient de chaque côté une longue haie, depuis la grande porte jusqu'au fond de la cour où siégeait le tribunal ; sur les gradins, on voyait, debout, une troupe de bourreaux armés de leurs instruments de torture : les uns soutenaient des cangues, d'autres agitaient dans leurs mains des fouets, étalaient des chaînes qu'on faisait rougir au feu, ou des roseaux pointus pour être plantés sous les ongles, enfin tout l'appareil des divers genres de supplices en usage chez ces barbares. Tous ces bourreaux forment comme un cercle autour du prévenu, et se tiennent prêts à exécuter à l'instant même les arrêts du juge. On déploie à dessein aux yeux de l'accusé cet effrayant spectacle, afin que la vue des instruments de supplice abatte son courage avant même que la torture lui soit appliquée.

« La grâce divine que Jésus-Christ promet à ses disciples lorsqu'ils seraient conduits devant leurs persécuteurs, nous vint sensiblement en aide ; car au lieu de chanceler, nous nous sentimes comme électrisés en présence des Mandarins et de cette troupe de bourreaux.

« On commença par nous sommer de nous mettre à genoux. ( Il faut savoir qu'en Chine, tout homme comparaisant devant un tribunal, qu'il soit accusé ou accusateur, ou même simple témoin, doit se mettre à genoux ; la règle est générale et ne souffre jamais d'exception. ) Néanmoins cette injonction nous révolta, et, continuant à nous tenir debout, nous répondimes tous les deux à la fois, quoique sans nous être concertés : « Non, jamais nous ne fléchi-

« rons le genou devant vous. » Ce refus et l'air de fermeté qu'ils nous voyaient, les déconcertèrent au point qu'ils restèrent longtemps indécis et ne sachant quel parti prendre ; enfin ils n'insistèrent pas et procédèrent à l'interrogatoire. Qui êtes-vous ? nous demandèrent-ils : quel est le but de votre entrée en Chine ? Nous répondimes catégoriquement et avec force que nous étions Prêtres de la Religion chrétienne, venus en Chine pour l'y prêcher ; que notre pays était la France. Ils insistèrent beaucoup pour savoir qui nous avait servi de guide pour pénétrer dans l'empire, quels lieux nous avions habités, et quelles familles nous avaient donné asile. A ces questions, nous tournant vers celui des juges qui mettait le plus d'ardeur à nous presser, nous lui dimes d'un ton résolu que nous étions venus en Chine de nous-mêmes, sans y avoir été invités par personne ; que nous y avions séjourné à nos frais, et que nous étions seuls responsables de nos démarches ; que leurs efforts pour obtenir de nous des dénonciations, étaient vains, et que nous n'en ferions jamais. Après un instant de silence, un Mandarin eut l'impudence de nous adresser une question outrageante pour la morale chrétienne : M. Hue, qui se trouvait vis-à-vis de lui, prit la parole d'un air grave et indigné, et, avec un geste imposant, lui fit une réponse qui le couvrit de confusion. Cet incident fut la clôture de la séance.

« Après un jour d'intervalle, nous fûmes conduits au tribunal du vice-roi pour y entendre décider notre sort : il s'agissait, ou de nous envoyer à Pékin pour être livrés au tribunal des supplices, ou de nous conduire à la frontière pour être remis ensuite entre les mains du consul de notre nation. Avant de nous introduire de-

vant le vice-roi, un Mandarin vint nous prévenir que là nous ne pourrions plus nous dispenser de nous mettre à genoux ; mais nous protestâmes encore et avec une nouvelle énergie que nous ne le ferions jamais.

« Le vice-roi nous reçut dans une vaste salle d'audience ; il était assis, et nous nous tîmes debout. Il nous fit quelques questions semblables à celles qu'on nous avait adressées deux jours auparavant, seulement nous remarquâmes qu'il évitait de toucher à celles que nous avions repoussées de manière à confondre nos juges. Il resta ensuite quelque temps à réfléchir, puis nous dit qu'il nous ferait conduire à Canton, et remettre au représentant de la nation française. Avant de nous retirer, nous réitérâmes devant lui les protestations que nous avions déjà faites à H'Lassa, dont la substance est, que nous regardions comme illégale et tyrannique la conduite du délégué chinois à notre égard, et que nous le dénoncerions à notre gouvernement. Après ces paroles, prononcées d'un ton grave et ferme, nous fîmes au vice-roi un salut selon l'usage européen et nous sortîmes.

« La capitale du Su-tchuen compte un grand nombre de chrétiens dans ses murs ; mais on faisait une garde sévère autour de nous pour nous empêcher d'avoir aucune communication avec eux. Nous restâmes deux jours dans cette ville, sans qu'il nous fût possible d'en voir un seul ; toutefois, à notre départ, ils se mêlèrent à une foule immense que la curiosité avait attirée sur notre passage, et l'un d'eux, profitant du tumulte, parvint à nous mettre un billet entre les mains sans être aperçu de personne. C'était une lettre d'un prêtre chinois, appelé Philippe Zui, préposé au soin des fidèles de la ville ; il nous donnait avis que la persécution régnait partout avec fureur, et nous retraçait en détail la désolation des chrétientés de la province.

« Notre départ de *Tching-ton* eut lieu sur la fin de juin ; on nous achemina de là vers Canton, d'où nous étions encore, par la route qu'on nous fit prendre, à plus de cinq cents lieues. Après sept à huit journées de marche, nous reçûmes encore une lettre, par l'intermédiaire d'un chrétien qui réussit à tromper la vigilance de nos gardes, et en même temps une copie des édits impériaux rendus en faveur de la Religion, à la sollicitation du gouvernement français. La lettre, écrite en latin par un prêtre chinois nommé Matthieu Zieou, nous avertissait, entre autre choses, que dans la ville où nous allions arriver, trois chrétiens avaient été pris et traînés au tribunal pour cause de religion ; qu'après avoir été cruellement battus, ils avaient été, sur leur refus d'apostasier, chargés de chaînes et renfermés dans un horrible cachot. Ce prêtre nous pria d'interpeller le Mandarin et d'exiger de lui la délivrance des trois confesseurs de la foi.

« On savait partout que la force avec laquelle nous avions parlé aux juges de la capitale, nous donnait une grande influence sur les Mandarins et nous mettait en position de tout leur dire, même d'user de menaces à leur égard. Arrivés à la ville, nous nous adressâmes donc au magistrat persécuteur, nous lui remontrâmes toute l'injustice de sa conduite, et nous lui fîmes l'exposé des châtimens terribles que Dieu ne manque jamais d'infliger à ceux qui osent combattre son Eglise ; châtimens dont leurs annales offrent une foule d'exemples. Nous voulûmes aussi lui parler des édits récemment publiés pour protéger les chrétiens ; mais il protesta n'en avoir aucune connaissance. Cependant Dieu donna tant d'efficacité à nos paroles, qu'il s'engagea à ne plus molester nos néophytes ; et dès le soir, il mit en liberté les trois confesseurs de la foi.

« On nous faisait suivre le cours du grand fleuve

appelé Jang-dze-Kiang ; nous voyagions tantôt par des sentiers pratiqués le long de ses bords, et tantôt sur des barques. Ce fleuve ressemble à un bras de mer par sa largeur immense, et quand les vents se mettent à souffler, il s'y élève des tempêtes aussi terribles que sur l'Océan. Un jour, on nous avait donné deux barques : l'une était montée par la plus grande partie de nos conducteurs, nous étions sur l'autre avec le reste de l'équipage. A peine eûmes-nous fait quelques lieues, qu'un orage subit commença à soulever les vagues ; comme c'était un vent arrière, il ne semblait pas dangereux, et nos gens, satisfaits de voir accélérer leur marche, s'en réjouissaient plus qu'ils ne s'en alarmaient. Tout-à-coup une rafale nous prit de côté, et nous fûmes portés sur sa rive, malgré les efforts des matelots qui luttèrent avec la rame et de longues gaules pour tenir le large. Arrivés au bord, nous nous aperçûmes que le vent avait repris sa première direction ; l'équipage se remit donc en travail de gaules et d'avirons, et reconduisit la barque jusqu'au milieu du fleuve ; mais à peine y fut-elle, qu'une seconde rafale nous prit encore en flanc et nous ramena au lieu que nous venions de quitter. Nos matelots ne se découragèrent pas et parvinrent de nouveau à gagner le large ; alors le même fait se répéta une troisième fois, et d'une manière si subite, qu'il était impossible de ne pas y voir quelque chose d'extraordinaire. Le patron effrayé, ordonna d'amarrer au rivage, et quoiqu'il ne fût pas encore midi, nous restâmes là tout le reste de la journée. Pour l'équipage de l'autre barque, voyant ce qui nous arrivait et le prenant pour un effet de notre maladresse, il s'en était beaucoup diverti et avait continué sa route. Le lendemain matin, nous pûmes aussi reprendre la nôtre ; mais arrivés à la ville, nous n'y trouvâmes pas tous nos compagnons : peu après qu'il nous

eurent perdus de vue, le vent était devenu si violent et les vagues tellement furieuses, que leur navire avait été submergé. Un Mandarin, plusieurs hommes de l'équipage et tous les effets avaient péri. Quelques matelots seulement avaient eu assez de bonheur pour saisir un des câbles du bâtiment qui flottait renversé, et étaient ainsi parvenus à sauver leur vie du naufrage.

« Cinquante-neuf jours après notre départ de la capitale du Su-tehuen, nous arrivâmes dans la métropole du Hou-Pé, appelé *Ou-tchang-Fou* : c'est dans cette ville que six ans auparavant, M. Perboyre, notre confrère, en compagnie duquel j'étais venu en Chine, avait eu, après de cruelles tortures et de longs interrogatoires, le bonheur de donner sa vie pour le nom de Jésus-Christ. Nous parcourûmes, le cœur plein de respect et pénétrés de la plus profonde émotion, ces lieux empreints de si glorieux et de si touchants souvenirs. Heureux confrère, nous disions-nous l'un à l'autre, à qui Dieu a fait la grâce de sortir, la palme du martyr à la main, de cette vallée de larmes, où il faut passer ses jours dans des périls sans cesse renaissants, dans de continuelles et désolantes incertitudes !

« Dans la province du Hou-Pé, qui forme le Vicariat apostolique de Mgr. Rizzolati, la persécution régnait de toutes parts à l'époque de notre passage ; et il n'y avait que peu de jours qu'un religieux espagnol, M. Navarro, venait de tomber entre les mains des satellites.

« De là nous continuâmes notre route vers Canton, en traversant la province du Kiang-Si, qui forme le Vicariat apostolique de Mgr. Laribbe. La persécution n'y était pas moins ardente que dans les autres endroits ; nous le sûmes par l'entremise d'un chrétien, qui parvint à insinuer secrètement un billet dans la chambre où nous étions gardés.

« Enfin, après une marche de plus de sept mois, nous arrivâmes à Canton, puis à Macao, dans les premiers jours d'octobre, deux ans et quelques mois après notre départ de la chrétienté de Piéliékéo. Notre voyage, pour aller de la Tartarie à H' Lassa, et pour revenir de H' Lassa jusqu'à Canton, avait été à peu près de deux mille cinq cents lieues européennes.

« Notre arrivée à Macao causa beaucoup de surprise et de joie. Perdus pendant plusieurs années dans les déserts de l'Asie centrale, sans avoir jamais pu envoyer de nouvelles, nous passions partout pour morts. De notre côté, nous étions dans une complète ignorance de tout ce qui concernait l'Europe : les dernières nouvelles que nous en avons reçues étaient du commencement de l'année 1843, et nous étions à la fin de 1846.

« GABET, *Miss. Lazariste.* »



---

## MISSIONS DE LA CHINE.

---

Les portes de la Chine, si longtemps fermées aux apôtres de l'Europe, viennent enfin de tomber sous les coups de ses soldats. Par cette brèche qui va chaque jour s'élargissant, les regards avides de tous les peuples plongent maintenant au cœur de ce mystérieux empire : plus intéressés qu'eux par nos souvenirs et nos espérances de chrétiens à le bien connaître, nous allons y jeter à notre tour un coup d'œil religieux. Notre étude sera moins de pressentir ses nouvelles destinées, toujours incertaines comme l'avenir dont Dieu seul a le secret, que de recueillir de saintes traditions, et de suivre, à la trace de ses bienfaits ou de son sang, l'histoire du catholicisme dans l'Asie orientale. Ainsi le passé se rattachera de lui-même à l'époque actuelle, et les premiers travaux de l'apostolat serviront à expliquer les conquêtes qui lui semblent aujourd'hui promises.

Trois tableaux suffiront à ce résumé historique. Le premier comprendra les origines de la Mission chinoise ; le second retracera les prédications savantes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ; le troisième embrassera l'ensemble des événements contemporains.

## ORIGINE DE LA MISSION CHINOISE.

En recherchant l'origine du christianisme en Chine, on trouve dans l'histoire, à six siècles de distance, deux époques assignées à son berceau. L'une, qui est très-ancienne, mais aussi très-contestée, remonterait jusqu'aux temps apostoliques, et ferait de saint Thomas le fondateur de l'Eglise chinoise, comme il fut le père de l'Eglise indienne. A cette opinion se rattache l'hypothèse de quelques écrivains qui, pour expliquer certaines analogies entre nos rites sacrés et les usages religieux du Céleste Empire, veulent qu'au premier siècle de notre ère les Chinois aient confondu Fo avec Jésus-Christ, et des Prêtres syriens avec les Brahmes de l'Indoustan.

Mais sans insister davantage sur une donnée historique si controversée, nous passons aux faits plus récents qui constatent, par une date précise et reconnue, l'apparition de notre foi en Chine, soit qu'elle y fût alors introduite pour la première fois, ou simplement renouvelée. C'est en 635 que fut inaugurée cette lointaine Mission. La preuve en existait depuis des siècles, — et elle existe encore, — au cœur même de l'empire, qui l'avait oubliée, lorsqu'un heureux hasard la fit sortir de terre, où elle était profondément enfouie. On suivra peut-être avec quelque intérêt le récit de cette précieuse découverte.

L'an 1625, dans une petite ville du *Chen-si*, appelée *Si-gan-fou* et jadis capitale de l'empire, des ouvriers chinois déblayant le sol pour y asseoir les fondements d'un édifice, trouvèrent une table lapidaire, de dix

pieds de haut sur cinq de large. Une croix y était gravée, avec une légende en caractères moitié étrangers, moitié nationaux.

Cette pierre antique, relevée par ordre de l'autorité, fut déposée comme monument dans un temple d'idoles: les Mandarins ne se doutaient pas, en plaçant cette inscription sous la sauvegarde de leurs dieux, qu'elle rendrait un jour témoignage à l'Évangile. Or il arriva qu'un Européen, s'arrêtant à déchiffrer ce texte mystérieux, reconnut avec la surprise du savant qui lirait sur une tombe ignorée l'histoire d'un règne évanoui, que le flambeau de la foi, porté en Chine dès le VII<sup>e</sup> siècle, y avait longtemps brillé du plus vif éclat. Résumons en peu de mots cette page détachée des annales ecclésiastiques, qui embrasse une période de 146 ans.

« En l'année 635, dit l'Inscription, sous le règne de  
 « *Tai-sung*, fondateur de la 13<sup>e</sup> dynastie, arriva à *Tchang-*  
 « *ngan* (aujourd'hui *Si-gan fou*) un homme de grande  
 « vertu, nommé *O-lo-pen*, et prêtre du *Ta-sin* (de  
 « l'empire romain). Il apportait avec lui les véritables  
 « Écritures. Les grands dignitaires de la cour vinrent le  
 « recevoir à la porte orientale, et le présentèrent au  
 « souverain, qui l'invita à traduire en chinois les Saints  
 « Livres dans la bibliothèque impériale. Après un mûr  
 « examen de leur doctrine, *Tai-sung* s'étant convaincu  
 « qu'elle avait la vérité pour base, la perfection pour  
 « but, et la paix pour résultat, ordonna qu'elle fut  
 « annoncée à ses peuples, et décréta qu'une église serait  
 « élevée à la nouvelle religion dans la capitale.

« Sous les successeurs de *Tai-sung*, la foi se propage  
 « rapidement dans les dix provinces de l'Empire; les  
 « villes se remplissent de temples; l'État voit sa prospé-  
 « rité fleurir avec l'Évangile, et les familles goûtent  
 « enfin une félicité inconnue.

« Cependant les bonzes et les lettrés chinois, secondés  
 « par l'impératrice Wouheou, font une guerre de calom-  
 « nies au nouveau culte. La croix penche un instant  
 « sous l'effort de leur haine; mais la main puissante de  
 « Lohan, chef des Prêtres chrétiens, la redresse et l'af-  
 « fermit. Un nouvel empereur, le sage Hivent-sung,  
 « vient à son aide; il ordonne à Nimhué et à quatre  
 « autres rois d'aller en personnes visiter les églises,  
 « et d'y protéger le service divin.

« Un nouveau Pontife du *Ta-sin* apparaît à *Si-gan-fou*  
 « en 744. Sa présentation à la cour devient le signal de  
 « faveurs éclatantes. Le saint Sacrifice est dès lors célébré  
 « dans le palais; une inscription à la gloire du vrai  
 « Dieu, tracée de la main du prince et suspendue à la  
 « porte de l'église, invite le peuple à s'associer à cet  
 « hommage. Tout l'empire s'incline de respect devant la  
 « Religion. »

Le monument de *Si-gan-fou* est daté de 781, et se termine par ces mots qui laissent entrevoir toute l'étendue de l'Eglise chinoise à cette époque : « En ce temps-  
 « là, Nimxou, pontife de la loi, gouvernait la multitude  
 « des chrétiens dans la contrée orientale. »

Cette même année, mourait à l'âge de quatre-vingt-cinq ans un prince qui paraît avoir été le plus illustre disciple des Missionnaires, comme il fut le plus grand homme de la dynastie des *Tang*. On ne lit nulle part qu'il ait été chrétien, mais il est aisé de le reconnaître à ses œuvres. Les voici, toujours d'après l'Inscription de *Si-gan-fou* « Kouotsey, premier président de la cour mi-  
 « nistérielle, roi de Fen-yam et généralissime des milices  
 « du Nord, était les ongles de l'Etat et l'œil des armées.  
 « Il veillait surtout à la conservation des anciennes  
 « églises et à l'agrandissement de leur enceinte; il don-  
 « nait plus d'élévation à leurs toits, plus de grandeur

« à leurs portiques, et embellissait leurs sanctuaires de  
 « plus riches ornements ; de sorte que ces édifices sacrés  
 « se développaient comme se déploient les ailes du  
 « faisan qui va prendre son vol. De plus, mettant sa  
 « personne et ses biens au service de la Religion chré-  
 « tienne, il était infatigable aux exercices de la cha-  
 « rité, et prodigue dans la distribution des aumônes.  
 « Ceux qui avaient faim, venaient, et il les nourrissait ;  
 « ceux qui avaient froid, venaient, et il les revêtait ;  
 « aux malades il prodiguait les secours et l'espérance ;  
 « aux morts il donnait la sépulture et le repos. On n'a  
 « pas ouï dire jusqu'à présent qu'une vertu si éclatante  
 « ait brillé parmi les hommes les plus religieux. » —  
 Tel est le portrait que l'Inscription nous a tracé de Kouo-  
 tsey ; on conviendra sans peine que c'est celui d'un  
 fervent chrétien. Nous n'y ajouterons qu'un mot, em-  
 prunté au magnifique éloge qu'en a fait un historien  
 chinois :

« Ce grand homme, dit-il, fut protégé du ciel à  
 « cause de ses vertus, chéri des peuples à cause de ses  
 « belles qualités, craint au dehors pour sa valeur, res-  
 « pecté au dedans pour son intégrité incorruptible, et  
 « suivi dans la tombe par d'universels regrets... Tout  
 « l'empire porta le deuil de sa mort, et ce deuil fut ce-  
 « lui des enfants à la perte d'un père, il dura trois  
 « années. »

Avec l'Inscription de *Si-gan-fou* commence et finit  
 la première apparition du christianisme en Chine. Ce  
 brillant anneau, si longtemps perdu, d'une chaîne qui  
 n'a pas encore été retrouvée, est jusqu'ici le seul qu'ait  
 recueilli l'histoire. En attendant que d'autres monuments  
 ecclésiastiques sortent aussi de leurs catacombes, une  
 longue nuit de cinq siècles dérobera à notre vue les chré-  
 tientiés de l'Asie orientale, et les premières nouvelles qui

en viendront à l'Europe, lui seront jetées par la voix formidable des hordes de Gengis-Khan.

On sait qu'au XIII<sup>e</sup> siècle ces pâtres cavaliers, après s'être longtemps amoncelés comme un orage, au-dessus des empires qui les ignoraient et qu'ils devaient punir, se précipitèrent sur les nations civilisées, à la suite d'un chef qui voulait changer l'univers en un pâturage immense, balayant de leur front de bataille une moitié du monde, et jetant l'autre dans la terreur. A la cour même des Francs, la reine Blanche, dit-on, fit entendre à son vaillant fils ce cri d'alarme : « Quels bruits sinistres se « répandent sur nos frontières ! l'irruption des Tartares « semble nous menacer d'une ruine totale, ainsi que « notre sainte Eglise. »

En effet, les lances mongoles brillaient déjà sur les bords de l'Adriatique, et menaçaient l'Italie effrayée. Mais tandis que les peuples attendaient le fléau dans la stupeur, que toute force humaine défailait d'épouvante, que les rois s'enfuyaient sans escorte aux îles de la mer, le Pontife romain garda seul l'espoir de sauver la chrétienté, en courbant la tête de ces autres Sicambres sous le baptême de la civilisation. Sublime conception de la foi qui, s'appuyant sur de récents exemples, pouvait renouveler le prodige de la conversion des Barbares, et donner encore pour alliés et pour frères à l'Europe désolée ses farouches vainqueurs.

Cette espérance, du reste, était justifiée par des faits aussi certains que difficiles à expliquer. On savait que toute notion de la foi n'était pas étrangère à ces hordes redoutées ; que la tribu impériale, celle des Kéraïtes, avait eu pour chef un prince chrétien, égorgé depuis par Gengis-Khan, qui était son gendre ; que la mère de ce dernier avait aussi professé l'Évangile ; que plusieurs de leurs rois avaient pour épouses des chrétiens.

nes, peut-être leurs captives; que récemment encore un apôtre dont le zèle égalait la science, Siméon le Syrien, avait vécu à la cour du grand Khan, qui l'honorait du nom de père; enfin on avait remarqué avec surprise des croix dessinées sur un grand nombre de leurs étendards. A tout cela se joignaient de vagues rumeurs qui faisaient croire à l'existence d'un clergé inconnu dans la haute Asie, et regarder les multitudes mongoles comme une moisson déjà mûre pour l'apostolat.

Au moment donc où les princes chrétiens voyaient avec anxiété ces masses de Barbares amoncelées à leurs frontières, comme des vagues battant la dernière digue qui suspend l'irruption fatale, la barque de Pierre osa se confier à leur fureur, dans l'espoir que le flot providentiel qui était venu la chercher au cœur de l'Europe, emporterait avec elle, dans son reflux, la croix aux extrémités du monde.

C'était l'époque du premier Concile de Lyon. Innocent IV y décréta l'envoi de Missionnaires aux Tartares, qui comptaient la Chine pour une simple province de leur vaste empire, et il en écrivit aux ordres de St-Dominique et de St-François. Quand l'appel du Pontife fut notifié en chapitre général, ce fut parmi les religieux à qui s'offrirait pour cette tâche périlleuse; les élus, considérés avec envie par leurs frères, reçurent leurs embrassements comme un dernier adieu, et s'éloignèrent en baisant leurs lettres de créance comme un gage assuré du martyre.

Les Dominicains s'aventurèrent au milieu des bandes mongoles qui campaient aux bouches du Volga. Nous ne les suivrons point dans une Mission qui est encore si loin de la Chine. Pour les Franciscains, après quatre mois de courses et de dangers, ils arrivèrent en 1247 sous la *tente jaune* du *Fils du ciel*. Là, ils assistèrent à

l'installation de l'empereur Gayouk , avec quatre mille ambassadeurs et une foule innombrable d'émirs, de princes du sang , de généraux , dont la magnificence contrastait avec la simplicité de deux pauvres moines , venus au milieu de ces guerriers farouches pour leur annoncer l'Évangile de paix.

Quand les cérémonies du couronnement furent terminées, les religieux, admis à l'audience du souverain mongol, lui demandèrent, au nom du chef des croyants, pourquoi il ravageait le monde : « C'est , répondit-il , « parce que Dieu m'a commandé, ainsi qu'à mes aïeux, de « châtier les nations coupables. » Et comme le bruit avait couru que Gayouk était chrétien, les Missionnaires voulurent s'en assurer par son aveu ; mais il refusa de s'expliquer , et les congédia avec une réponse où le barbare perceait plus que l'humble néophyte.

Ce qui est certain , toutefois , c'est que Gayouk avait deux chrétiens pour ministres ; qu'avec leur crédit plusieurs religieux pénétrèrent dans le palais , et qu'une chapelle catholique fut même ouverte dans la résidence impériale pour la célébration des saints mystères.

Quoique cette première Mission ne réalisât pas toutes les espérances, le zèle apostolique ne se ralentit pas. Le chemin de la Chine était enfin retrouvé. Désormais nous y verrons se croiser les pèlerins de l'Évangile et les messagers tartares ; Rome et Pékin feront pendant près d'un siècle un mutuel échange d'ambassades et de traités ; un empereur s'inclinera dans sa capitale sous la bénédiction de nos Evêques, et des Papes introduiront avec pompe dans leurs consistoires des Mandarins chinois.

Dès l'année 1271, on voit déjà ces communications établies entre l'Orient et l'Occident. Un des premiers actes du pontificat de Grégoire X fut de reprendre à

l'empereur de Chine, qui avait demandé pour ses peuples cent docteurs de la loi chrétienne, et sollicité pour lui-même un peu d'huile de la lampe qui brûlait devant le saint Sépulcre. Ce prince était Koubiläi, placé par les conquêtes de Gengis-Khan et ses propres victoires à la tête du plus grand empire dont l'histoire fasse mention. Bien qu'il se fit adorer comme un dieu, il rendait hommage à la sainteté du Christ, qu'il invoquait comme un prophète, et punissait comme autant de blasphèmes toute insulte à sa Croix. Se fiant peu aux vaincus, il aimait à choisir ses ministres parmi les chrétiens. Souvent même, aux grands jours de solennités religieuses, il mandait près de lui les fidèles, et, en leur présence, il baisait l'Évangile après l'avoir encensé.

Trois ambassades des Souverains Pontifes se succédèrent en peu d'années à la cour de Koubiläi. La dernière, qui est la mieux connue, avait pour chef le franciscain Jean de Montcorvin, qui nous a laissé, dans une lettre au général de son ordre, la plus gracieuse peinture des missions chinoises au XIV<sup>e</sup> siècle. Sa relation est datée du 8 janvier 1305.

« Après avoir parcouru la Perse et l'Inde, dit ce  
 « religieux, j'arrivai au Catai (la Chine), royaume  
 « de l'empereur des Mongols, qu'on nomme le grand  
 « Khan. J'invitai ce prince, en lui remettant les lettres  
 « du seigneur Pape, à embrasser la Religion chré-  
 « tienne. Mais il est trop endurci dans l'idolâtrie. Ce-  
 « pendant il fait beaucoup de bien à nos frères, et  
 « voilà plus de deux ans que j'habite son palais. J'en  
 « ai passé onze dans cette Mission, tout seul, et sans  
 « nouvelles de l'Europe, jusqu'à l'arrivée de frère  
 « Arnold, qui est ici pour la deuxième année. Malgré  
 « cet abandon, j'ai bâti une église dans la ville de  
 « Cambalu (Pékin), qui est la résidence ordinaire de

« l'empereur ; elle est surmontée d'un clocher , et j'y  
 « ai mis trois cloches , que je sonne moi-même à toutes  
 « les heures de l'office.

« Jusqu'à présent j'ai baptisé environ six mille per-  
 « sonnes , et sans les calomnies qui ont paralysé cinq  
 « ans mon ministère , j'en aurais baptisé plus de trente  
 « mille. Aujourd'hui je suis plus occupé que jamais  
 « à conférer cette grâce aux nombreux catéchumènes  
 « qui la sollicitent. J'ai aussi près de moi une réunion  
 « choisie de cent cinquante petits Chinois , de sept à  
 « onze ans , retirés du sein de leurs familles païennes  
 « avant qu'ils y aient connu le vice et l'erreur ; je les ai  
 « baptisés , je leur ai appris les lettres grecques et latines ,  
 « et j'ai transcrit pour eux trente-deux Psautiers avec  
 « deux Bréviaires. Onze d'entre eux savent déjà notre  
 « office , tiennent le chœur comme des religieux , et ,  
 « que je sois présent ou non , font leur semaine avec  
 « la même régularité que dans nos couvents. L'empereur  
 « vient parfois contempler à l'église mes petits  
 « anges , et se plaît fort à les ouïr chanter.

« Les fidèles de Cambalu ne forment pas tout mon  
 « troupeau. A vingt journées de cette ville , vivait un  
 « roi nommé Georges , qui s'attacha à moi dès la pre-  
 « mière année de mes prédications. Non-seulement il  
 « s'était converti à la foi catholique , mais il avait reçu  
 « les ordres mineurs , et il me servait la messe , revêtu  
 « de ses habits royaux. A son exemple , une grande  
 « partie de ses sujets a embrassé l'Évangile ; une belle  
 « église a été construite pour eux , aux frais du prince ,  
 « qui a voulu lui donner , en signe d'union et de recon-  
 « naissance , le nom d'*Eglise romaine*. Le roi Georges  
 « mourut en parfait chrétien , il y a six ans , laissant  
 « un fils qui est maintenant dans sa neuvième année ,  
 « et qui marchera , j'en ai la confiance , sur les traces  
 « de son vertueux père.

« Je le répète, sans les calomnies dont j'ai parlé,  
 « les fruits de l'Évangile seraient plus grands encore,  
 « et si j'avais eu deux ou trois confrères, peut-être que  
 « le Khan lui-même serait baptisé...

« Voici quelle est ma situation actuelle : je possède  
 « suffisamment l'idiome des Tartares ; j'ai traduit en  
 « cette langue tout le Nouveau Testament ; j'enseigne  
 « en liberté et je prêche publiquement l'Évangile ; je  
 « suis maintenant occupé à bâtir une seconde église à  
 « Cambalu. Mais en verrai-je la fin ? voici que je suis  
 « déjà vieux, et j'ai blanchi plutôt par les travaux et  
 « les afflictions que par l'âge ; car je n'ai que cinquante-  
 « huit ans. »

Telle est en résumé la lettre de Jean de Montcorvin. N'est-ce pas un curieux spectacle et une douce surprise que de voir, au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, dans la capitale de la Chine, un pauvre religieux de St-François, privé pendant onze ans de tout rapport avec ses frères, représenter seul à Pékin l'Europe et l'Évangile, y convertir des milliers d'infidèles, bâtir deux églises, ouvrir une école de grec et de latin pour la jeunesse chinoise, célébrer publiquement les saints mystères, au son des cloches, entouré de cent cinquante lévites, servi à l'autel par un roi, son néophyte et son ami, en présence d'un empereur qui se plaît au chant de nos hymnes pieuses, lui qui s'imposait aux adorations de son peuple comme une divinité !

A la nouvelle des succès apostoliques de frère Jean, Rome tressaillit de joie. Clément V se hâta de lui envoyer comme suffragants sept Missionnaires franciscains, en même temps qu'il le nommait Archevêque de Cambalu et Primat d'Orient.

Parmi les religieux qui vinrent en aide à Jean de Montcorvin, il faut surtout citer le bienheureux Odoric

du Frioul, un des plus étonnans voyageurs du moyen âge. Trois ans passés à Pékin lui permirent d'assister souvent aux fêtes de la cour ; car les frères Mineurs avaient un logement spécial au palais, ils devaient, aux jours de réception, se présenter les premiers, et donner la bénédiction au Souverain. Un jour qu'Odoric était assis avec quatre religieux à l'ombre d'un arbre, non loin du chemin où le cortège impérial allait passer, l'un d'eux qui était Evêque, le voyant approcher, se revêtit de ses ornemens pontificaux, éleva une croix et entonna avec ses frères le *Veni, Creator*. Ce qu'ayant entendu, l'empereur les fit venir, et, à la vue de la croix, se leva sur son char, ôta sa couronne de perles, et baisa le Christ avec humilité. Et comme c'était l'usage que nul n'approchât du char impérial les mains vides, frère Odoric présenta au prince une petite corbeille pleine de fruits ; l'empereur prit deux belles pommes, en mangea une et garda l'autre.

Le bienheureux Odoric, après seize ans de voyages dans l'Orient, où il avait baptisé plus de vingt mille infidèles, revint en Europe demander cinquante nouveaux Missionnaires pour la Chine. Mais il ne put les y conduire lui-même, et mourut à Udine en 1331.

A la même époque, Jean de Montcorvin succombait également aux fatigues de son glorieux apostolat, et le Saint-Siège lui donnait pour successeur, frère Nicolas, professeur à la faculté de Théologie de Paris. Tandis qu'il s'acheminait à travers les steppes mongoles vers sa lointaine Mission, une nouvelle ambassade des Empereurs de la Chine arrivait en Europe, et présentait au Pape Benoît XII, la lettre suivante :

« En la force du Tout-Puissant, l'Empereur des  
« Empereurs.  
« Nous envoyons notre ambassadeur André Franc,

« avec quinze autres députés, au Pontife seigneur des  
 « chrétiens, au-delà des sept mers, où le soleil se cou-  
 « che, pour qu'à l'avenir le chemin soit ouvert à nos  
 « messagers vers le Pape, et à ceux du Pape vers nous.  
 « Notre vœu est que le Pape nous accorde sa bénédic-  
 « tion, qu'il fasse toujours mémoire de nous dans  
 « ses saintes prières, et qu'il protège les Alains chré-  
 « tiens, nos serviteurs et ses enfants. »

De ces bons rapports entre l'Europe et la Chine, faillit naître pour la chrétienté un incalculable bienfait, auquel le temps seul a manqué pour éclore. Sous la médiation des Souverains Pontifes, les Rois de l'Occident et les Princes Mongols, déjà unis par l'amitié, tendaient à s'unir encore par des traités d'alliance contre les Musulmans, leurs ennemis communs. Si ce projet eût réussi, c'en était fait de l'islamisme, et le monde était sauvé de ses fureurs. Mais déjà éclatait dans l'Orient une révolution nouvelle, qui, brisant le trône des Mongols, ajournait pour longtemps les plus belles espérances. La Religion s'était introduite en Chine à la suite des Tartares; elle en est proscrite avec eux comme un souvenir de la domination étrangère; les chrétientés naissantes, si multipliées dans ces derniers temps, sont dispersées et détruites. Nul moyen de voler à leur secours. Le fer constamment croisé sur la frontière, entre les Chinois et les Mongols, barre le passage aux apôtres du dehors, tandis que le fanatisme immobile ceux du dedans. Enfin la Chine, rendue à elle-même après une lutte acharnée, s'enferme plus que jamais dans sa grande muraille, et son Eglise étouffée au berceau, rentre pour deux siècles dans un silence de mort.

Mais tandis qu'au nord elle ferme à l'Evangile le grand chemin du désert, voici que la croix lui revient

ar le midi, portée en triomphe sur les flots de l'Océan par la main des navigateurs portugais.

Arrêtons-nous à cette première phase des Missions en Chine, et après avoir rappelé ce que l'apostolat fit pour le salut des âmes, unique objet de son ambition, qu'il soit dit un mot de ses bienfaits purement humains, ce fruit ordinaire mais trop souvent oublié de son héroïque dévouement.

Aux deux extrémités de l'ancien continent, la société chrétienne et la société orientale, étrangères l'une à l'autre, s'agitaient dans une sphère isolée et concentraient en elles-mêmes toute leur vie. Tout-à-coup l'irruption des Mongols fait une large trouée dans cette forêt de peuples qui les sépare. Des moines s'y précipitent avec leur courage et la croix; les pics étincelants de l'Himalaya sont escaladés; les déserts orageux sont franchis, et par delà des océans de sable, une terre nouvelle apparaît, un monde inconnu se révèle à l'ancien. Non contents de l'avoir découvert, ces religieux veulent le mettre en contact avec leur patrie, qu'ils ont su lui faire aimer; ils prennent par la main ses ambassadeurs et ses princes, qu'ils amènent aux pieds du Pontife chrétien; l'Europe et la Chine, étonnées de se trouver en présence, fraternisent dans de solennelles entrevues; les deux civilisations se mêlent et s'enrichissent par un mutuel échange d'idées, de langues et de bienfaits. Et le lien qui les a rapprochées, c'est la Religion; et les instruments de ces communications fécondes, ce sont, comme aujourd'hui, de pauvres Missionnaires auxquels tant de peuples, jusque-là séparés par des haines, des océans ou des déserts, doivent le bonheur de se connaître et de s'aimer.

Ce n'est pas tout. Ces moines qui avaient transplanté, avec la foi, les arts de leur patrie au fond de l'Orient,

en rapportèrent des secrets non moins précieux qui, déposés à l'ombre de leurs couvents, y germèrent en silence, pour éclore dans un avenir prochain. Ainsi, l'aiguille aimantée qui devait bientôt ouvrir l'immensité des mers à la navigation, le papier-monnaie qui a centuplé la richesse commerciale, la poudre à canon qui allait armer de la foudre le génie militaire, l'imprimerie, cet organe de la pensée qui en popularise les échos multipliés à l'infini, toutes ces découvertes qui ont illustré la fin du moyen âge, étaient alors connues dans l'Asie orientale, et complètement ignorées de l'Occident. Or, c'est à la suite des communications avec la Chine, et moins d'un siècle après les explorations des religieux, qu'on les voit se révéler à l'Europe. En un mot, au point de vue purement humain, les Missions du XIV<sup>e</sup> siècle nous ont fait connaître une moitié de l'ancien continent, elles ont mis la science sur la voie de ses inventions les plus capitales, elles ont fourni à Christophe Colomb l'instrument, et peut-être la première idée de sa découverte du Nouveau-Monde.

## VICARIAT APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN.

*Note sur le baptême des enfants d'infidèles en danger de mort, adressée à M. l'abbé Voisin par M. Renon, de la société des Missions étrangères.*

« Cette Oeuvre si chère à la Mission du Su-tchuen, où elle a pris, dans ces dernières années, une rapide extension, n'a pu et ne peut encore s'accomplir que sous le voile de la médecine. La Providence semble nous faciliter, ici plus qu'ailleurs peut-être, l'emploi de ce moyen. Notre province, en effet, est la portion de l'empire la plus fertile en plantes médicinales, dont une partie est due à la culture, et l'autre récoltée à l'état sauvage sur les hautes montagnes de l'ouest, qui séparent le Su-tchuen du Thibet. Le nombre des pharmacies est en raison de l'abondance de ces précieux végétaux. Il n'y a pas de villages où l'on n'en trouve une ou plusieurs, plus ou moins bien pourvues, qu'il est libre à chacun d'ouvrir à son gré, sans qu'il soit nécessaire d'avoir obtenu diplôme et patente, choses très inconnues en Chine. Même facilité pour avoir droit à se dire fils d'Hippocrate : savoir quelques formules, connaître quelques plantes, et surtout réussir, sans trop savoir comment ni pourquoi, à guérir une maladie quelconque, c'est tout ce qu'il faut pour obtenir une brillante réputation. Certains débutants s'attachent néanmoins pendant quelque temps à quelques vieux praticiens, pour mieux se former, mais ce n'est pas une condition absolument indis-

pensable. Tant de médecins et de médecins étaient nécessaires dans un pays où l'amour des drogues est porté à son comble, et où l'on change de docteurs à la première ordonnance qui n'est pas immédiatement suivie d'un mieux sensible.

« Le goût des remèdes, la facilité à croire à la science d'autrui, sont le premier moyen offert à nos néophytes pour procurer le baptême aux enfants moribonds. Outre les médecins chrétiens et les sages-femmes, que leur état met plus à même de seconder nos vues, chaque famille catholique est pourvue de quelques pilules propres à guérir les maladies ordinaires du jeune âge. Quand les chrétiens apprennent qu'un de leurs petits voisins est en danger, ils ne manquent pas d'aller offrir leurs excellentes recettes, et s'ouvrent ainsi la voie à l'administration du baptême, qu'ils font accepter aisément comme une pratique recommandée dans les livres de médecine. Un de ces traités enseigne, en effet, qu'en certains cas, des frictions faites sur le front et les tempes de l'enfant, avec des linges mouillés, sont un principe admirable de guérison. Si donc l'enfant paraît en danger, on se donne aussitôt comme habile dans l'art de faire ces frictions; l'eau est apportée sans délai, et bientôt elle coule sur le front du malade, qui est ainsi régénéré entre les bras de sa mère, sans qu'elle se doute du bonheur qui vient d'être procuré à son enfant. Il n'y a pas longtemps qu'était ainsi baptisé le fils d'un Mandarin. Le père se montrait le plus empressé à fournir la matière du baptême, et moins d'une heure après le petit ange quittait le prétoire pour s'envoler au Ciel.

« Dans cette province, à laquelle on donne trois cents lieues d'étendue de l'est à l'ouest, et trois cent vingt du sud au nord, qui renferme douze *foù* (villes de premier ordre), huit *tche lin tcheou* (du deuxième ordre supé-

rieur), onze *tche-tcheou* (du deuxième ordre inférieur), et cent vingt et un *hien* (du troisième ordre), avec des bourgs sans nombre et une population immense, eût été bien peu si les fidèles n'avaient étendu leur action qu'aux enfants de leur voisinage. Heureusement Dieu nous a fourni de nouveaux moyens de multiplier ses élus, et on a su en profiter. Les pharmacies, toutes nombreuses qu'elles soient, ont paru encore insuffisantes aux indigènes. On voit une foule de marchands qui parcourent la province en tous sens, pour vendre des pilules et faire de la médecine ambulante. Cette circonstance a donné l'idée d'envoyer au loin, dans les endroits où il n'y a point de néophytes, des hommes sûrs, qui voyagent comme praticiens, et offrent gratis leurs remèdes à tous les enfants qu'on leur apporte à guérir. Comme vous le pensez, c'est un moyen efficace d'avoir de nombreux chalands. Chaque mère annonce à sa voisine l'arrivée du docteur aux remèdes donnés pour rien, et toutes d'accourir avec leurs nouveau-nés, malades ou non, pour avoir leur part de pilules, dont elles se serviront au présent ou à l'avenir.

« La plupart des hommes employés à cette œuvre ne savent pas grand'chose en médecine ; Dieu permet cependant qu'ils guérissent un grand nombre d'enfants, ce qui fait que lorsqu'ils reviennent dans le même lieu, leur réputation, déjà établie, attire toujours plus de malades, et que d'année en année le nombre des baptisés prend un accroissement sensible. L'air de probité que leur donne la Religion, et qui les distingue facilement des visages fourbes des païens, sans que ceux-ci puissent en reconnaître la cause, la pudeur et la réserve de leurs actions et de leurs paroles, contribuent plus encore peut-être à leur concilier l'estime générale que la distribution gratuite des remèdes ; car le paganisme lui-

même se pare quelquefois de ce vernis de charité, ce qui nous couvre d'un nouveau voile pour arriver à nos fins.

« En effet, on trouve des païens qui, à l'occasion d'une maladie grave, ou pour toute autre raison, font vœu de distribuer une certaine quantité de pilules, ou de recettes imprimées indiquant la guérison de telles ou telles maladies. Les uns répandent ces générosités à leur domicile ; c'est ainsi qu'un Mandarin subalterne donnait, l'an dernier, dans son prétoire, des pilules à tous ceux qui en voulaient. D'autres s'en vont au loin accomplir leur vœu, ou gagent des personnes qui sèment leurs bienfaits sans désigner le donateur. On en trouve même qui, vers la fin de l'année surtout, font quelques distributions d'argent ; quelques-uns enfin donnent une certaine quantité de riz aux pauvres qui ne peuvent en acheter. Rien n'est donc plus facile à nos gens que de se tirer d'affaire, lorsqu'on les presse trop pour savoir qui les envoie.

« D'autres usages nous donnent encore facilité de procurer le baptême aux enfants moribonds. Des distributions de riz, en temps de disette, ont lieu dans toutes les villes. Cette répartition s'accomplit sous les yeux d'un Mandarin, dans deux pagodes différentes, dont l'une est destinée aux hommes, et l'autre réservée aux femmes. Les enfants ont demi-ration, et leur nombre est fort grand, car les pauvres qui n'en ont pas, en empruntent à leurs amis pour avoir une portion double. Or, profitant de cette circonstance, nous disposons à chaque pagode deux chrétiens qui, de leur côté, offrent des remèdes aux petits malades, et baptisent ceux qu'ils trouvent en danger. Quelquefois, dans les années de disette ou d'épidémie, pas un de ces pauvres enfants ne peut résister à la rigueur du fléau, et tous quittent cette terre de souffrance pour s'envoler au Ciel.

« Jamais on n'aurait pu généraliser ce bienfait sur tous les points de la province, sans des hommes qui se livrassent à cette mission par les motifs désintéressés de la Foi. Si le salaire eût été l'unique mobile de leurs efforts, c'eût été encourir tous les désordres des païens dans leurs œuvres, dont l'administration n'est qu'un affreux gaspillage, sous les belles apparences de la philanthropie. M. Mariette, qui a toujours eu un zèle si pieux pour le salut des jeunes infidèles, songea à établir une petite société, dont le but principal serait de rechercher ces enfants moribonds. Parmi les membres qui la composeraient, les uns devaient être établis à poste fixe dans les endroits populeux, tandis que les autres auraient mission d'aller au loin, partout où l'on jugerait convenable de les envoyer. Ce plan fut agréé et mis à exécution en 1838, sous la protection spéciale de la Reine des Anges, et sous celle des Anges gardiens et des saints Innocents qui en sont les patrons secondaires.

« La dépense d'un baptiseur ambulante peut s'élever à cent-cinquante francs chaque année, y compris ses remèdes et son entretien; cent francs suffiront aux besoins d'un homme à poste fixe, et quatre-vingts ou quatre-vingt-cinq francs pour une femme. Malgré cette modicité de prix, tel est le nombre de gens employés au baptême des enfants, que les frais de cette année monteront à plus de dix mille francs. Mais ce qui nous dédommage amplement de ces sacrifices, c'est qu'il n'est pas un membre de cette pieuse milice qui ne régénère annuellement plusieurs centaines de petits moribonds.

« Cependant, l'extension que les circonstances semblent permettre à l'OEuvre, est loin d'être complète. Jusqu'ici nos baptiseurs, ou n'ont point été connus comme chrétiens, ou ont rempli par prudence leur ministère à petit bruit, sans qu'il résultât de leurs au-

mômes aucune gloire extérieure pour la Religion. Il serait évidemment mieux que, tout en ouvrant les portes du Ciel aux enfants, on pût faire briller aux yeux des adultes un peu de cette charité qui est comme l'âme du Christianisme, et leur apprendre ainsi à aimer une Religion dont le génie, comme celui de son divin Fondateur, est de faire le bien partout où elle passe. Ouvrir au nom des chrétiens une pharmacie, dans laquelle on administre publiquement des remèdes gratis à tous les enfants malades, tel est le nouveau plan qui a commencé à être mis à exécution, il y a près de trois mois, dans la ville de Troug-Kin-tcheou. Le succès a déjà dépassé notre attente. Les païens enchantés de cette institution, très-philanthropique à leurs yeux, sont venus en foule complimenter nos néophytes; le premier Mandarin de la ville a voulu aussi leur témoigner sa satisfaction, en offrant une tablette où sont gravés, avec son nom et ses titres, quatre grands caractères dorés, qui font l'éloge de l'établissement. Grâce à cette éclatante protection, l'œuvre est désormais à l'abri de la malveillance. Les enfants qu'on apporte à la pharmacie ou que vont visiter nos médecins, se comptent chaque jour par dizaines, et quelquefois surpassent le chiffre de cent. Il est difficile que sur ce nombre il ne s'en trouve pas qui soient attaqués de maladies incurables, et ceux-là remportent du moins la grâce du baptême, si l'on ne peut leur donner la santé du corps.

« Resterait à fonder des hospices pour les enfants délaissés, qui sont, hélas! si nombreux dans cet infortuné pays, où l'enfance n'a point pour elle la sauvegarde de la Religion. Les païens dont le cœur est le plus sensible, ont bien songé à quelque chose de semblable; mais il n'en reste pas moins vrai que dans Tchéü-ton même, ville qui possède un établissement de

ce genre, plusieurs milliers d'enfants deviennent, chaque année, la pâture des chiens, dans les cimetières où on les enterre tout vivants, et celle de gros poissons que contiennent trois vastes étangs où chaque jour des mères dénaturées vont elles-mêmes noyer le fruit de leurs entrailles. Qu'il y aurait à dire là-dessus de tristes choses ! que d'enfants à recueillir ! mais quels secours ne seraient pas nécessaires pour soutenir de pareilles fondations !

« En lisant ces détails, celui qui ne connaîtrait pas les Chinois pourrait peut-être s'imaginer que, sous l'influence du paganisme, ils ont su s'élever au niveau de la charité chrétienne. Ce serait une grave erreur. On trouve, il est vrai, des hommes qui ont une réputation de bienfaisance, mais outre que le nombre en est fort minime, ils ne sont mus que par le motif de la vanité. Quelquefois même leurs bonnes œuvres sont inspirées par la haine. C'est ainsi qu'il y a quelques années, un propriétaire opulent fit jeter un pont sur une petite rivière, pour se venger du batelier qui vivait du passage des voyageurs, et dont il prétendait avoir à se plaindre. L'état d'abjection auquel est réduite la classe des indigents, si nombreuse dans les villes et les campagnes, est là pour prouver la dureté des riches, qui nourriront volontiers des meutes de chiens pour défendre leurs enclos contre les voleurs, et jetteront à regret quelques grains de riz dans l'écuelle du mendiant.

« Du reste, ces établissements publics de bienfaisance se réduisent à un hospice de vieillards et à un asile pour les enfants. Le Mandarin du lieu en a l'administration; c'est assez dire que le plus parfait désordre en est l'âme. Car ici le grand principe des fonctionnaires est qu'il faut faire fortune, et que tout genre de profit est de bon aloi. Aussi les enfants délaissés, qui devraient être reçus gratis, ne sont ordinairement admis que lorsqu'une ou

plusieurs ligatures sont offertes au chef de l'hospice; ce qui fait que les pauvres, à qui ces maisons devraient être exclusivement ouvertes, en sont seuls écartés.

« A ce premier lucre en succède un autre, qui consiste à vendre secrètement ces mêmes enfants, sous prétexte de les donner en adoption aux acquéreurs de cette marchandise d'un nouveau genre. Même désordre dans l'hospice des vieillards. Personne, sans argent, ne peut y trouver place ni recevoir le subside mensuel assigné par la loi. Et encore s'ils le touchaient intégralement, après avoir payé le prix d'admission ! mais, des huit à neuf cents sapèques qui devraient leur revenir, à peine cinq cents leur sont comptés : le reste est la part des Mandarins et de leurs subalternes qui, eux aussi, disent-ils, ont un ventre à remplir. D'ailleurs ces dépenses ne sont point à la charge du trésor public. De vastes territoires qui ont été confisqués à l'occasion de procès, ou achetés avec le produit de collectes volontaires, sont plus que suffisants pour y pourvoir. Parmi ces terrains confisqués il s'en trouve qui ont appartenu aux chrétiens de la province. Si les nouveaux édits sont mis à exécution, ces biens reviendront à l'Eglise, qui en saura faire un meilleur usage pour les pauvres, auxquels elle a seule le secret d'adoucir les peines de cette vie, en leur montrant le chemin de l'éternelle félicité, si profondément ignoré des masses dans cet immense empire.

---

Pour prix de leur sollicitude, les Missionnaires du Su-tchuen ont dans les quatre dernières années, ouvert le ciel à plus de 186,000 enfants en danger de mort. Quelques chiffres isolés, les seuls que nous ayons pu recueillir, portent à 243,696 le nombre des

baptêmes connus. On verra par le tableau suivant, dans quelle proportion chaque chrétienté de l'Asie a concouru à ce précieux résultat.

Su-Tchuen. — En 1844, 24,381; en 1845, 36,046; en 1846, 57,447; en 1847, 68,477.

Yun-Nan. — En 1844, 2,000; en 1847, 4,000.

Hou-Kouang. — En 1846, 2,000.

Kiang-Nan. — En 1846, 2,291.

Hong-Kong. — En 1845 et 46, 800.

Leao-Tong. — En 1846, 1,000.

Mandchourie. — En 1847, 1,000.

Siam. — En 1847, 611.

Cochinchine orientale. — En 1845, 3,805; en 1846, 5,307.

Tong-King oriental. — En 1846, 2,074.

Tong-King méridional. — En 1846, 1,218; en 1847, 7,086.

Tong-King occidental. — En 1840, 1,290; en 1841, 1,554; en 1842, 2,409; en 1843, 3,345; en 1844, 4,162; en 1845, 5,524; en 1846, 5,869.



## MISSIONS DU KOUEI-TCHEOU.

*Lettre de M. E. Albrand, Missionnaire Apostolique dans  
le Kouei-tcheou, à MM. les Directeurs du Séminaire  
des Missions étrangères.*

Kouei-Jang Fou, le 17 août 1847.

MESSIEURS ET BIEN CHERS CONFRÈRES,

« Vous aurez appris par la correspondance de M. Libois, mon départ de Macao, mon voyage à travers le Hou-nan, et mon heureuse arrivée à Kouei-Jang-Fou, chef-lieu de la province du Kouei-tcheou. Je loge dans la maison du vénérable martyr Joachim Ho-Kài-tehi, qui est devenue le lieu de réunion des chrétiens de cette ville.

« Il n'y a dans toute cette Mission que douze-cents néophytes, disséminés çà et là, par chrétientés de quarante, cent ou deux cents âmes chacune. On dit que le nombre des fidèles a été bien plus considérable; et en effet, Kouei-ting, à deux journées sud-ouest d'ici, qui avait une chrétienté florissante, il y a vingt ans, n'a plus qu'une pieuse famille de treize personnes. Kouei-Jang-Fou, où je me trouve, qui possédait près de quatre cents chrétiens, n'en compte plus que deux

cents. Il en est à peu près ainsi de toutes les autres stations. Vous me demanderez peut-être pourquoi cette Mission, au lieu de prospérer, a fait de si grandes pertes. Trois causes surtout ont concouru à sa décadence : la persécution, la pauvreté des habitants et l'absence de Missionnaires européens.

« D'abord la persécution. A cause de la diversité de caractère et d'origine dans les habitants de cette province, les Mandarins soupçonneux s'y sont toujours montrés plus implacables qu'ailleurs. Sans parler des persécutions anciennes, les vieillards que j'ai pu interroger, s'en rappellent cinq principales, pendant lesquelles, outre les trois martyrs, Pierre Ou, Pierre Licou-ouen-Ien, et Joachim Ho-Kài-tchi, déclarés vénérables par Sa Sainteté Grégoire XVI, plusieurs autres néophytes ont eu aussi le bonheur de donner leur vie en témoignage de leur foi. Beaucoup de confesseurs sont morts dans les prisons ; plus de cent chrétiens, tant hommes que femmes, de cette ville seule, ont été exilés pour le nom de Jésus-Christ. On croit que trente ou quarante d'entre eux sont encore vivants. La sévérité des Mandarins n'est pas la seule cause de ce grand nombre de victimes qui, vu la faiblesse numérique de cette Mission, surpassent de beaucoup les martyrs des autres provinces : l'énergie de leur caractère et la fermeté de leur foi ont puissamment aidé à ce résultat. Ajoutez encore que, pour éviter la persécution, bien des chrétiens se sont retirés dans des lieux inconnus, où, privés des secours de la Religion, ils ont vu peu à peu leur piété s'éteindre, et que les païens, témoins de la violence avec laquelle les néophytes sont traités, ne sont guère portés à embrasser l'Évangile.

« La pauvreté des habitants n'a pas moins contribué à ralentir les progrès de la Mission. Je n'ai vu nulle part

autant de mendiants qu'ici ; les rues de la ville en sont jonchées. Mais, pour ne parler que des chrétiens, sur deux cents qui résident à Kouei-Jang-Fou, cinquante sont mendiants avérés, et un égal nombre meurt de faim pour ne pas oser demander l'aumône. Dernièrement, étonné de ne jamais voir à l'église quatre femmes dont les noms étaient inscrits sur mon catalogue, j'en demandai la raison, et bientôt à mes frais et dépens j'appris qu'elles n'avaient pas de vêtements pour sortir de chez elles. Je suis allé visiter les maisons de tous les catholiques ; mais trois ou quatre exceptées, elles ne sont pas plus grandes que la cellule d'un religieux. Il est vrai que les meubles n'y tiennent pas beaucoup de place. Mais enfin, quoiqu'elles n'aient pas même six pas en longueur et en largeur, elles doivent pourtant servir de dortoir, de cuisine, de réfectoire et même de boutique à des familles de quatre, six, et quelquefois huit personnes ! Voilà les demeures des citadins. Jugez par là de celles des paysans. J'ai envoyé un exprès en plusieurs endroits, pour avertir les fidèles isolés que je voulais aller les confesser et leur dire la messe. Pauvres gens ! ils ont aussitôt député plusieurs d'entre eux pour me dire qu'ils n'avaient pas la moindre cabane où je pusse loger, et à plus forte raison où je pusse les réunir. Aussi le prêtre qui tous les ans venait du Su-tchuen visiter ces malheureux, ne pouvant être reçu que dans cinq ou six localités principales, appelait vainement à lui les chrétiens des autres stations ; le plus grand nombre, surtout les femmes et les enfants, ne pouvaient pas s'y rendre. Privés de ce secours, vivant de plus en plus dans l'ignorance de nos vérités saintes et dans l'oubli de leurs devoirs, beaucoup ont perdu la foi ; leurs enfants n'ont pas reçu le baptême, et ont grandi en païens. C'est ainsi que plusieurs villages

qui comptaient trente, quarante, et même cent néophytes, n'en n'ont plus un seul.

« L'absence des Missionnaires européens, absence qui a été un malheur pour cette province, mais qui ne saurait être une accusation pour personne, a été une nouvelle cause de dépérissement pour la foi. Je ne veux pas dire que de temps à autre quelque Missionnaire n'ait pas pénétré dans le Kouei-tcheou; car M. Mois, plus tard M. Bertrand, et même l'an passé, Mgr. de Sinite, ont visité les chrétientés du Nord, qui avoisinent le Sutchuen. Mais je parle de Missionnaire résidant dans la province, ayant catéchistes occupés à évangéliser les païens, et maitres d'écoles pour les enfants. Or, que pouvait faire un prêtre du pays, quand même vous lui supposeriez le zèle d'un apôtre européen? Que pouvait-il, obligé de parcourir en peu de temps des stations si éloignées les unes des autres, et de recevoir les confessions annuelles de mille chrétiens? Notez qu'il n'en peut entendre que dix par jour.

« Maintenant tout peut changer de face, surtout depuis les édits obtenus par la France en faveur de notre sainte Religion. Malheureusement, ici comme presque partout, ils n'ont pas été rendus publics; et, à moins qu'on ne revienne à la charge, cet heureux traité ne produira que faiblement l'effet qu'on en attendait. La France ne connaît pas tout ce qu'elle peut en Chine pour la liberté de conscience! Déjà son intervention porte des fruits. Sans parler des autres provinces, je sais qu'ici des dénonciations ont été faites contre les chrétiens auprès du *Fou-tai*, qui est le grand Mandarin, et que celui-ci les a repoussées comme illégales. Or, l'expérience prouve qu'il n'aurait pas ainsi répondu s'il n'avait pas connu les ordres de l'Empereur. Cependant un grand nombre d'exilés pour la foi vivent encore dans les

fers, et malgré les édits qui ont déclaré bonne notre sainte Religion, on ne voit pas qu'on s'empresse de rendre à leurs familles des hommes et des femmes à qui l'on ne peut adresser d'autres reproches que de n'avoir pas voulu renier leur foi. Priez donc, bien chers Confrères, pour que le gouvernement chinois comprenne enfin que ce n'est pas un crime d'être chrétien, mais qu'au contraire nos néophytes sont ses plus fidèles sujets. Voilà, Messieurs, l'état de ma Mission. Jusqu'ici je n'ai visité que cette chrétienté. Je me suis appliqué de mon mieux à l'instruire, car je l'ai trouvée dans la plus parfaite ignorance. Ma tâche est à peu près achevée; j'espère partir à la fin de ce mois pour *Hin-ni-fou*, à l'ouest sur les limites du Yun-nan. Je suis assez content. Tous les huit jours, je sors une fois de mon gîte. J'ai couru tous les quartiers de la ville, tous les faubourgs; j'ai été voir les palais des Mandarins, les salles de justice, les prisons, la place d'exécution où le gibet est en permanence, et le tombeau des trois martyrs qu'a donnés cette ville. Vous me traiterez peut-être d'imprudent; cependant ma barbe et tout mon extérieur ont pris une tournure si chinoise, que jusqu'ici personne ne s'est avisé de me reconnaître comme Français. Les habitants de ces contrées n'ont jamais vu d'Européens; ils ne sauraient tout au plus me soupçonner que d'être étranger à leur province.

« ALBRAN, *Miss. Apost.* »

## MISSIONS DE TSOM-MING.

*Lettre du P. Werner, Missionnaire de la Compagnie de Jésus en Chine, à MM<sup>rs</sup>*

Tsom-ming, le 28 février 1847.

« BIEN CHERS ET RESPECTABLES AMIS,

« J'apprends que vous daignez encore penser à moi en particulier devant Notre-Seigneur; cette nouvelle est, je vous l'assure, bien consolante pour un pauvre Missionnaire lancé tout à coup au sein du paganisme, où souvent il n'a d'autre appui que la divine Providence. Pour vous témoigner ma reconnaissance bien sincère de ce bon souvenir, je veux vous entretenir aujourd'hui de notre chère chrétienté de Tsom-ming.

« Dans cette admirable Mission qui m'est tombée en partage, j'ai dû m'accoutumer à un genre de vie tout nouveau, changer mes premières habitudes, mes idées, mes plans, l'homme tout entier. Non-seulement on a pris ici le contre-pied de ce qui se fait en Europe; mais je trouve même des différences notables avec les usages et coutumes du continent chinois, de Chang-hai par exemple et de son territoire, dont nous ne sommes éloignés que de cent lys, environ dix lieues. La raison prin-

cipale en est que nos insulaires , fort pauvres en général , cherchent à se contenter du moins possible. Les terres , d'ailleurs peu fertiles et divisées par portions bien minimales , sont loin de suffire à l'entretien de plus d'un million d'habitants. Ce que le champ paternel rapporte ne fournit pas toujours aux besoins indispensables de la famille : position affreuse pour les païens surtout qui n'attendent rien de Dieu qu'ils ignorent , ni de leurs coreligionnaires dont le cœur ne s'ouvre guère à la pitié !

« Ici , à l'exception des touffes de bambous plantés autour des maisons pour les garantir des orages , il n'y a point de bois. Le maigre repas des insulaires se prépare en brûlant des roseaux. Quant aux poêles et aux cheminées , l'usage en est inconnu ; qu'il gèle , neige et pleuve des semaines entières , nos pauvres chrétiens ne feront pas plus de feu qu'au fort de l'été. Il est vrai que la température n'est pas aussi sévère qu'en France , mais vos glaces épaisses sont avantageusement remplacées ici par le vent du nord-ouest , qui règne pendant plusieurs mois et pénètre partout avec violence. Que de fois mes dents ne se sont-elles pas entre-choquées ! Que de fois mes membres ne se sont-ils pas engourdis par le froid , alors que la bise du soir venait éteindre , à travers les roseaux , ma lampe placée sur la table , et qu'elle me sillonnait le dos de mille frissons glacés !

« Autrefois , je n'aurais pu croire qu'il fût possible de se faire une demeure avec une construction dans laquelle il n'entre ni pierres , ni briques , ni planches ; et cependant je n'en aperçois presque pas d'autres aujourd'hui dans les campagnes que je parcours. Pénétrez dans ces asiles de l'indigence , et vous n'y verrez habituellement ni chaises , ni table , ni meuble ou ornement quelconque. Des vases de terre cuite dans lesquels on met le riz , et puis un énorme coffre sur lequel on se

couche, et au fond duquel sont cachées les richesses de la famille, voilà à peu près tout. Ce luxe de pauvreté se retrouve aussi dans la nourriture, dans les vêtements et enfin dans tout ce qu'exigent les besoins de la vie.

« Ajoutons pour compléter ce tableau, que les barques élégantes et les palanquins de la Chine sont remplacés chez nous par une mauvaise brouette, dont le siège, divisé en deux parties par une sorte de dossier, reçoit d'un côté le voyageur et de l'autre son bagage pour faire le contre-poids. A Tsom-ming, pas d'autre moyen de transport, pas d'autres équipages que la brouette. Un malade réclame-t-il le secours des sacrements, vite on accourt auprès du Père, fût-il à cent lys de distance; celui-ci, après s'être bien informé de l'état des choses, plie bagage, donne ses instructions aux fidèles qu'il va quitter, prend sa longue pipe et enfile le sentier qui conduit auprès de l'infirmes. Dans le trajet on ne monte le fameux véhicule que pour reprendre de nouvelles forces; car, à part les jambes, on s'y fatigue à peu près autant qu'en marchant, d'abord parce qu'on est loin d'y être à son aise, surtout en entendant souffler derrière soi le pauvre chrétien qui vous pousse; ensuite parce qu'à la moindre inégalité de terrain, les secousses sont si violentes qu'elles mettent en révolution tout le système intérieur. De plus, à la rencontre de chaque petit pont (et ils sont ici sans nombre), il faut descendre, sous peine de dégringoler au fond du canal.

« Partout où passe l'Européen, on s'arrête, ou l'on accourt pour le voir, le revoir et l'examiner encore, et quand il est bien loin, quand il n'est plus à redouter, les petits païens le poursuivent de leurs huées : *Shiam lao-tse, shiam lao-tse; le rat d'Europe, le rat d'Europe!* Mais ici comme en France, ce qui se respecte un peu, nous laisse cheminer en paix; la populace seule et les

enfants prétendent nous insulter par ces cris ; aussi s'en met-on peu en peine. Au reste, ces pauvres Chinois ont plus peur de nous que nous ne les craignons ; ils acceptent même notre médiation dans leurs querelles avec une étonnante docilité. Dernièrement je rencontrai sur ma route deux païens qui se tatouaient vigoureusement la tête à coups de poings ; je les aborde, les sépare, et me mets à leur faire la leçon avec un ton de maître qui les rendit aussitôt immobiles comme des statues.

« Pour ce qui est de la brouette, elle n'est jamais plus inutile au Missionnaire que lorsqu'il peut le moins s'en passer ; s'il vient à pleuvoir, par exemple, ou à dégeler, alors, bon gré, malgré, il faut jouer des jambes et se tirer de la boue comme on peut. Or, vous n'avez pas fait cinq minutes de chemin que déjà vos souliers de toile sont imbibés d'eau, et qu'à chaque pas ils menacent de rester en arrière. Toutes ces particularités et beaucoup d'autres que je ne rapporterai pas parce que ce serait trop de futilités, font de notre île un pays à part, et une Mission unique dans son genre. Ce sont, du reste, autant d'apanages qui nous rendent plus précieux le champ qui nous est échu en partage ; l'une de nos grandes consolations est celle de pouvoir évangéliser ainsi les pauvres de Jésus-Christ, et de sacrifier nos jours à leur bonheur éternel. Pussions-nous répondre toujours à une si sublime vocation !

« Vous avez déjà pu voir dans d'autres relations, combien nos chrétiens de Tsom-ming sont édifiants par la droiture de leur cœur. Abandonnés à eux-mêmes pendant de longues années, ne pouvant s'approcher des sacrements qu'une ou deux fois dans la vie, ne recevant jamais ou presque jamais de conseils de la part des Missionnaires qui ne faisaient que passer chez eux de loin en loin, ces bons néophytes se sont néanmoins

conservés intacts ; quoique exposés à mille dangers , ils sont restés fidèles à Dieu et à leurs devoirs. Autrefois il leur fallait se résoudre à sortir de ce monde sans confession , sans viatique ; avait-on assez de sapèques pour se faire transporter sur le continent auprès d'un Missionnaire , on prenait ce moyen , si difficile qu'il fut ; mais pour les pauvres , c'est-à-dire pour la presque totalité des fidèles , cette ressource devenait un rêve chimérique , il fallait mourir comme on avait vécu. Aussi ces pauvres chrétiens ne savent-ils aujourd'hui comment exprimer leur joie , en voyant fixés parmi eux deux prêtres uniquement occupés à les diriger dans les voies du salut.

« La première et la plus précieuse qualité de nos insulaires est la simplicité , mais une simplicité telle , je crois , que Notre-Seigneur la désirerait dans tous les cœurs , même les plus parfaits. La preuve qu'elle lui est agréable , c'est qu'il se plaît à greffer en quelque sorte sur cette simplicité une foi admirable , une foi à faire des miracles. Ils ne savent point ce que c'est qu'une tentation contre la première des vertus théologiques : l'idée qu'ils pourraient être dans l'erreur ne leur vient pas même. Dieu a parlé : cela suffit. Quant à la parole du Missionnaire elle est toute puissante pour la vertu. Lorsque l'un d'entre eux à plus de peine à faire un sacrifice et qu'il lui en coûte pour se soumettre à ce que la justice demande , mon brave catéchiste et les chrétiens qui l'environnent s'empressent de lui crier à l'oreille qu'il n'y a pas à tergiverser : « Si tu désobéis au Lao-ia , tu « désobéis au ciel. » Que de fois n'ai-je pas été témoin de pareilles scènes ! La leçon ainsi faite , on finit par venir se mettre à genoux en protestant de sa parfaite soumission.

« Cette autorité du Missionnaire n'est pas moins utile aux intérêts temporels de nos néophytes , que favorable

aux progrès de la Religion. Les Chinois, comme vous savez, sont le peuple du monde le plus amateur de procès et de querelles intestines ; et sur ce point Tsomming ne fait nullement exception. Aussi, il y a peu d'années nos chrétiens s'en donnaient-ils à plaisir. Pour un dommage de cinq ou dix francs, on courait demander justice au Mandarin ; on dépensait de part et d'autre tout le produit de deux ou trois années de travail pour se concilier la faveur du magistrat ; puis l'affaire terminée, on conservait au fond du cœur la haine et le désir de la vengeance. Aujourd'hui, grâce au zèle du P. Clavelin, ce désordre a cessé. Une dispute sérieuse s'élève-t-elle entre des fidèles, les parties, avant de porter plainte devant les tribunaux, viennent prévenir le Missionnaire et lui exposent le sujet de leur division. Celui-ci, après s'être bien informé des lois et coutumes chinoises, exhorte par des raisons chrétiennes les querelleurs à terminer l'affaire à l'amiable ; ce qui manque rarement d'avoir lieu. Ainsi l'argent reste à nos néophytes, les scandales sont anéantis, la paix et par conséquent l'esprit de Dieu règne dans ces chères familles. Les païens eux-mêmes, n'ignorent pas combien le Père a pris d'ascendant sur tous les cœurs : aussi quand un sujet de dissension survient entre eux et quelques chrétiens, ils ne manquent pas de menacer ceux-ci de les dénoncer, non pas au magistrat, mais bien au *maître européen*.

« Si notre ministère est plein de consolations avec les fidèles, il reste en général stérile avec les idolâtres. L'obstacle le plus difficile à vaincre pour eux, est de dompter leur cœur flétri par le poison du vice. Beaucoup reconnaissent l'excellence de la Religion ; mais, comme vos indifférents, ils ne veulent point se donner tant de peine pour monter au ciel. Ils ne savent même pas les premiers éléments du culte qu'ils professent. Je demande

quelquefois aux plus considérés d'entre eux, à ceux surtout qui font la grande toilette pour venir me visiter, à quelle religion ils appartiennent : « A la secte de Fo, » répondent-ils ordinairement. Alors, comme un homme qui ne cherche qu'à s'instruire, je continue à leur demander ce que c'est que ce Fo, ce que sa loi enseigne, ce qu'elle prescrit ou défend ; aucun ne peut se tirer honnêtement d'affaire : « Je n'en sais rien, » me disent-ils. Nos chrétiens qui ne manquent jamais d'assister à l'entrevue, se mettent à rire de bon cœur à la vue de tant d'ignorance. Presque tous ces païens vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir ; ils causent, disputent, fument, boivent et mangent, travaillent du matin au soir, et puis c'est tout. Pour l'âme, il n'en est pas question ; on ne veut même pas en entendre parler, de peur qu'il ne faille croire et subir les conséquences d'une vraie conversion. On ne se rend à la pagode que par manière de distraction, pour y chercher bonne et joyeuse compagnie, parfois cependant, pour y brûler de l'encens et des bougies devant une idole grossière. Aussi ces édifices sont-ils ici dans le plus triste état ; tous les voient tomber en ruine sans même songer à retarder leur chute. Les bonzes qui les desservent, figurent parmi tout ce qu'il y a plus méprisé dans le bas peuple ; si l'on en parle, c'est toujours avec dérision et presque avec répugnance.

« D'après ce tableau, vous comprenez que la vérité doit difficilement s'implanter dans un pareil terrain ; nous sommes néanmoins pleins d'espérance pour l'avenir ; d'abord parce que la miséricorde divine est assez grande pour vaincre tous ces obstacles et de bien plus grands encore ; ensuite parce que nos chrétiens montrent un grand zèle pour le salut de ces pauvres idolâtres. Partout où nous nous rendons, les fidèles viennent nous saluer, puis ils nous présentent les catéchumènes qu'ils

se sont efforcés d'instruire. Alors le Père se met à interroger sur le savoir et la bonne volonté des nouveaux venus. Il est à remarquer que nos bons chrétiens trouvent toujours leurs disciples parfaitement disposés. Pour l'ordinaire, le Missionnaire ne pense pas de même, il renvoie le baptême à la prochaine visite, donne en attendant des éloges aux uns et aux autres, se montre surtout plein d'affection et de charité pour les catéchumènes, et baptise ceux qu'il trouve suffisamment préparés à ce sacrement. Une fois entrés dans le bercail de Jésus-Christ, nos Chinois ne sont plus reconnaissables; ils deviennent des apôtres zélés, et voudraient tout convertir. Comme nous les exhortons chacun en particulier à nous amener deux ou trois païens, pour témoigner à Dieu leur reconnaissance, presque tous cherchent à remplir notre commission, et beaucoup y réussissent.

« Que je vous raconte une aventure fort p'aisante qui vient de m'arriver. Hier les païens venaient par bandes voir le maître européen. Vers le soir il s'en présenta un, mais en grande toilette et se donnant tous les airs d'un homme qui sent son importance. Les chrétiens m'avaient prévenu de sa visite; il appartenait à une famille autrefois chrétienne, et avait été baptisé il y a trente ou quarante ans; mais sa femme et ses enfants étaient païens dans toutes les règles. Je lui fis l'accueil le plus gracieux, et le laissai me parler tout à son aise des superstitions païennes. Enfin je lui demandai s'il ne se souvenait pas d'avoir été baptisé dans son enfance: « Oui, » me répondit-il; mais depuis j'ai tout oublié, et comme moi et ma famille, nous appartenons à la secte de « Fo, je ne m'occupe plus d'autre chose. » Et le malheureux s'évertuait de son mieux pour m'assurer que réellement il faisait partie du grand nombre. Mais il avait beau crier, je ne cessais de lui répéter qu'il n'était

pas du tout païen, que par le fait il était chrétien, bien mauvais chrétien, mais enfin qu'il l'était et le serait toujours. Puis, me levant de mon fauteuil, je fais sortir les fidèles, et, me trouvant seul avec mon fanfaron, je lui dis que Dieu a pitié de son âme, et qu'à l'instant même il importe de commencer une bonne confession. Le pauvre homme se trouvait pris au dépourvu, et, bien qu'il fit froid, la sueur lui ruisselait du front à grosses gouttes; il s'agenouilla donc devant le crucifix pour la première fois de sa vie, et quand il se releva il nageait dans la joie: j'étais selon lui le type de la bonté, jugez un peu! Je lui donnai une médaille pour sa femme et lui fis promettre qu'au plus tôt il se ferait instruire, lui et sa famille; il me quitta avec les meilleures dispositions. Aujourd'hui j'apprends que son épouse a été émerveillée du don que je lui ai fait, et que désormais elle veut se préparer au baptême.

« Avant de terminer cette trop longue lettre, disons encore un mot sur les pratiques de piété en usage chez nos bons insulaires. La prière du matin et du soir se récite toujours en commun; la famille étant réunie, on la commence, et il y en a pour une bonne demi-heure lorsqu'on n'est pas pressé. Les hommes forment un chœur et les femmes un autre; chacun crie de son mieux et sans se soucier si son voisin peut suivre ou non. Il est bien rare ici de rencontrer un fidèle qui omette habituellement sa prière du matin et du soir; on y tient comme à ses deux yeux. Mais c'est à faire le Chemin de la Croix que leur dévotion se signale: depuis deux ans que cette pratique est établie à Tsom-ming, elle devient de jour en jour plus chère à nos néophytes. Presque toutes nos chrétientés ont leurs stations du calvaire, et celles qui ne jouissent pas encore de cette faveur, sont aujourd'hui occupées à bâtir et à préparer un oratoire convenable à

cet effet. Quand le Père annonce le jour où il érigera le Chemin de la Croix dans un village, les fidèles y accourent de toutes les parties de l'île; ils se réunissent jusqu'au nombre de huit cents et au-delà; ce qui est immense dans ce pays-ci. C'est en pareille circonstance qu'il faudrait les voir et surtout les entendre. Ce que je viens de vous dire se reproduit aussi, quoique dans un autre genre, aux grandes solennités. La chapelle et les alentours sont presque toujours trop étroits pour contenir la foule des pieux fidèles. Alors on se presse, on se pousse pour être le moins loin possible du prêtre : malheur aux derniers venus ! Bien des fois j'ai vu mes néophytes à genoux durant toute la Messe, en plein air, exposés à la brume du matin et au vent glacé du nord; mais ils ne se repentent jamais d'être venus *voir* le saint Sacrifice, et malgré tant d'inconvénients, ils ne détournent pas un instant les yeux de l'autel. Le jour de Noël, après la messe de minuit, je partis immédiatement pour dire la seconde au lever de l'aurore, à vingt-quatre lys plus loin. Eh bien, un bon nombre de chrétiens me suivirent, quoiqu'ils eussent déjà passé toute la nuit en plein air, sous un ciel froid et pluvieux. Ils assistèrent de nouveau au saint Sacrifice avec une grande ferveur; et j'étais à peine descendu de l'autel que toute la foule, au nombre de trois à quatre cents, se porta au *Kom-su* suivant, à cinq lys de là. Je ne tardai pas à m'y rendre moi-même, et en arrivant je trouvai sept cents fidèles à genoux, déclamant sur le ton le plus solennel leurs prières d'usage. En pareil cas, il est ordinaire qu'on fasse partir quantité de fusées, pétards et autres pièces de cette nature; plus il y a de bruit, de clameurs et de tumulte, plus on est heureux et content.

« Veuillez agréer, Messieurs et chers amis, l'assurance, etc.

« THÉOBALD WERNER, S. J. »

---

## MISSIONS DE LA CORÉE.

---

*Lettre de M. Daveluy, Missionnaire Apostolique, à un  
de ses Confrères.*

Eurikool, 18 juillet 1846.

« MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE ,

« Vous voulez quelques notes sur la Corée. Songez-vous que c'est tout un ouvrage qu'il faudrait pour répondre à vos désirs? Et qu'attendre d'un pauvre Missionnaire ayant à peine passé dix mois dans ce pays, au milieu de très-nombreuses occupations! N'importe, à l'amitié je ferai droit; je donnerai peu, très-peu, très-incomplet, très-incorrec, très-embrouillé; peut-être, contre ma volonté, se glissera-t-il quelque erreur sous ma plume; mais il faut vous satisfaire tout de suite ou jamais; demain peut-être je serai pris. Eh bien donc, de ma forteresse d'Eurikool je commence.

« La Corée est un petit royaume dont la population ne nous est pas exactement connue; mais tout me porte à la croire plus nombreuse que ne le marquent nos livres

européens. Voici ce que je trouve dans un recensement de 1793 : à la capitale, 43,911 maisons, 190,027 âmes ; en province, 1,693,414 maisons, 7,152,334 âmes ; total 1,737,325 maisons et 7,342,361 habitants. On dit que beaucoup d'indigènes n'y sont pas comptés ; toutefois je ne pense pas que les omissions puissent faire monter le chiffre à dix millions. Le même recensement mentionne quatre cent cinquante vieillards entretenus par le roi ; on donne, chaque année, aux octogénaires pauvres cinq mesures de riz, deux de sel et deux poissons. La mesure dont il est ici parlé, peut nourrir un vieillard environ dix jours. Une pièce officielle, de date plus récente, divise ainsi la population : hommes 3,596,880 ; femmes 3,745,481.

« Ce royaume se gouverne par lui-même. Doit-on le regarder comme tributaire de la Chine ? je n'ose le décider. Chaque année une députation solennelle se rend à Pékin à deux époques, une première fois pour chercher le calendrier, puis au premier jour de l'an pour rendre ses devoirs et offrir des présents au grand Empereur du Céleste-Empire. Quelle est la portée politique de ces ambassades ? j'avoue sur ce point mon ignorance pour le moment. Quoique j'entende ici des gens soutenir l'indépendance absolue de la Corée, je serais assez porté à la croire tant soit peu vassale, et un fait que je rapporterai plus bas semble le prouver ; mais au fond, dans l'administration intérieure, le gouvernement est libre, et ces marques de sujétion ne tirent pas à grande conséquence.

« La Corée se divise en huit provinces, dont les noms suivent : 1° Hang-kieng, capitale H'am-héung ; — 2° Pieugn-an, capitale Pieugn-hang ; — 3° Hoang-hai, capitale Hai-tsiu ; — 4° Kang-hœun, capitale Hœun-tsiu ; — 5° Kiang-ké, capitale Han-iang, ou Séoul, qui

est aussi la capitale de tout le royaume; — 6° Tsong-tsiang, capitale Kong-tsiu; — 7° Kieug-sang, capitale Tai-kou; — 8° Tseulla, capitale Tsien-tsiu.

« Au faite du pouvoir est un roi. Son autorité est absolue. Dernièrement, on prétend qu'il commanda à un de ses ministres de se tuer. Celui-ci n'osa désobéir, prit du poison et mourut. Viennent ensuite trois grands ministres, puis six ministres inférieurs. Chacun d'eux a son département spécial. Sous leurs ordres sont placés les gouverneurs de provinces qui résident au chef-lieu. Ces provinces, à leur tour, se partagent en arrondissements, administrés eux-mêmes par des Mandarins subalternes. En Corée; les résidences des Mandarins portent seules le nom de *ville*; il y en a en tout trois cent soixante-une, c'est à-dire une par arrondissement. Toutes les autres localités prennent un nom générique, répondant à notre dénomination de *bourg* ou de *village*. Quelquefois elles sont plus importantes que la *ville* même.

« Deux partis se disputent les ministères et autres charges; mais bien entendu que la politique ne change pas, quoique le pouvoir se déplace. Leur unique but est de se supplanter pour avoir honneurs et fortune. L'un passe pour modéré, c'est le parti *Sipai*. L'autre est implacable et redouté, ce sont les *Piokpai*.

« Quelle est l'origine de ces deux factions rivales? Voici ce que les Coréens répondent à cette question. Il y a environ quatre vingts ou cent ans, un vieux roi n'avait pas de fils pour lui succéder. Sur ce, la division se mit parmi les grands du royaume: les uns voulaient couronner immédiatement le frère du roi; les autres préféraient attendre, espérant toujours que le prince régnant ne mourrait pas sans postérité. Les *Piokpai*, qui appuyaient le premier avis, envoyèrent secrètement des courriers à Pékin pour obtenir l'agrément de l'Empe-

reur, ce qui semble dénoter quelque dépendance de la Chine; mais les *Sipai*, avertis à temps, firent poursuivre ces émissaires; ils furent rejoints sur le territoire coréen, et décapités. Toutefois le vieux roi mourut sans laisser d'enfant. Son frère fut intronisé, et le mauvais parti, qui avait voulu le couronner d'avance, eut le dessus.

« Ce prince avait un excellent fils, aimé de tous et doué d'une force herculéenne. Les *Piokpai*, alors au pouvoir, redoutant sans doute son influence, persuadèrent au roi de le faire mourir; après une longue résistance, il y consentit, et en donna l'ordre; mais aucun satellite ne voulut l'exécuter. De son côté, la jeune victime, docile aux volontés de son père, s'offrait à la mort, et personne ne voulait lui porter le coup fatal. Enfin on suggéra au roi l'idée de faire construire un grand coffre en bois; ordre fut donné à son fils de s'étendre vivant dans ce cercueil; puis on l'y enferma, et après quelques jours d'agonie il s'éteignit dans les horreurs de la faim. Depuis cette époque les deux partis sont irréconciliables et se rendent mutuellement une haine qui passe en héritage dans leurs familles. Aujourd'hui le parti modéré a, dit-on, plus de partisans et tient les rênes de l'Etat. Lors de la dernière persécution c'était son rival qui était au pouvoir.

« Voilà de l'histoire coréenne; je reviens maintenant à la statistique. Ici les villes ne sont composées que de cabanes en terre, comme dans les villages, avec cette seule différence que les unes sont un peu plus élevées et moins sales que les autres. La toiture est en paille de riz; la tuile n'y figure que comme une rare exception. Je n'ai pas vu une seule maison ayant même un premier étage. Tout cela est d'un aspect triste et pauvre, même dans la noble cité royale. Ce qu'il y a de mieux ce sont

les temples d'idoles, et encore les plus beaux n'approchent-ils pas d'une riche habitation chinoise.

« Il en est à peu près de même des voies de communication. On les divise en trois classes. La première, que je traduis par route royale, a généralement une largeur suffisante pour quatre hommes de front. Les voitures n'ayant pas cours dans ce pays, du moins en province, c'est tout ce qu'il en faut pour les piétons et les cavaliers. Mais il arrive fréquemment que tout-à-coup le chemin se trouve diminué des trois quarts, par quelque grosse pierre. Les routes royales ne sont pas plus que les autres à l'abri de cet inconvénient. Souvent même il faut grimper avec sa monture sur ces roches, au risque de se casser le cou ou de rouler dans les fossés qui avoisinent. Toutefois, aux environs de la capitale, les routes sont un peu mieux entretenues; il en existe, dit-on, une fort belle qui conduit du palais aux tombeaux des rois.

« Quant à celles de deuxième classe, leur beauté, largeur et commodité varient tous les quarts d'heure. Lorsque je ne vois plus qu'un mauvais sentier, je demande si c'est encore la grande route; on répond affirmativement; le tout est de s'entendre. Pierres, rochers, boue, ruisselets, rien n'y manque, excepté le chemin. Mais que dire de la troisième classe, large d'un pied plus ou moins, visible ou non, selon la sagacité du guide, souvent couverte d'eau quand c'est dans les rizières, effleurant les précipices quand c'est dans la montagne!

« Pour les ponts, deux espèces sont à ma connaissance. La première se forme de quelques grosses pierres jetées de distance en distance, en travers des ruisseaux; c'est la plus commune. La seconde est composée de pieux fichés dans le fleuve et recouverts de terre; ce viaduc est passable, quoique trop souvent à jour. Quand l'eau

est abondante, ce qui est fréquent en été, tous les ponts sont emportés ou submergés par la crue, et laissent au voyageur le plaisir de prendre un bain au passage. Les grands seigneurs peuvent s'y soustraire en grimpant sur le dos de leur guide. Enfin il y a à la capitale un pont en pierre, magnifique sans doute, et l'une des merveilles du pays.

« Les grands cours d'eau, ou rivières navigables, sont très-rares en Corée; quelques fleuves seulement portent bateau et cela dans un cours fort restreint, aussi presque tous les transports se font à dos d'homme, ou sur celui des bœufs et des chevaux.

« La maison coréenne se distingue par sa simplicité. Quelques arbres, de la terre, de la paille, rien de plus n'entre dans sa construction. Elle est toujours un peu perchée au-dessus du sol. Cette élévation sert à pratiquer des conduits souterrains pour la fumée des fourneaux de cuisine : ce sont autant de calorifères qui passent sous l'habitation pour en échauffer les appartements et les tenir sains. En hiver c'est assez commode; par ce moyen, je n'ai pas du tout souffert du froid; mais en été quel supplice! Pour parer à cet inconvénient, les Coréens mangent et couchent dehors pendant la belle saison, et entrent à peine dans leur demeure. Les maisons ordinaires de nos chrétiens, et celles des païens peu fortunés, ont une ou deux chambres contiguës, rarement trois; puis une cuisine plus ou moins ouverte à tous les vents. Toujours la toiture dépasse de beaucoup et en tout sens l'habitation; ce qui forme de petites galeries extérieures, d'une grande commodité. A l'intérieur tout est nu. Les riches seulement font tapisser de papier blanc les murailles. Pour plancher, c'est de la terre; quelques nattes la recouvrent, et chacun y prend la place qui lui convient. De gros bâtons traver-

sent le haut de l'appartement et tiennent lieu d'armoire pour le linge et les ustensiles de ménage. Le lit est tout trouvé; au lieu de s'asseoir, on s'étend, puis on dort. Du reste la maison coréenne est sombre, sale, d'un aspect misérable; elle n'est riche qu'en insectes de toute grosseur et de toute qualité.

« Je vous ferais grâce de l'habillement coréen, si les souliers et le chapeau ne méritaient une mention par leur excentricité. Ces souliers sont communément en paille, quelquefois en ficelle. Outre que les cailloux y pénètrent facilement, on a toujours soin de laisser à l'extrémité un trou pour le pouce, afin que si l'on vient à heurter quelque pierre, le pied ne perde rien de la force du coup: qu'il y ait de l'eau ou de la boue, et le bain de pied est complet. Une chaussure en paille peut bien servir pendant un jour de marche; heureusement que pour trois ou quatre sous on la remplace; on en a même à deux sous. Le Coréen ne porte jamais ses souliers dans les appartements; il les dépose à la porte. De là naît dans nos chrétientés, lors de la visite du Missionnaire, une scène assez curieuse. Le soir, viennent tous les néophytes pour voir le *long nez du père*, ou pour accomplir quelques cérémonies religieuses. En sortant il faut, à l'aide de torches, que chacun retrouve sa chaussure; alors cris et discussions, sans bataille toutefois; et, en attendant, on piétine avec ses bas dans la poussière, la boue et tout ce qui se rencontre.

« Le chapeau est pour les hommes d'une largeur extraordinaire; il est fait en bambou très-fin, assez bien entrelacé, et recouvert d'une légère toile noire. Il ne fait que reposer sur la partie supérieure de la tête, où il est contenu par un chignon, lequel pénètre seul dans la petite ouverture du milieu. Ici les hommes conser-

vent toute leur chevelure, et la relèvent au sommet de la tête, en disposant à l'entour une espèce de filet en crin qui ne va pas trop mal. Les enfants ont une tresse pendante, et trois jours seulement avant leur mariage, il acquièrent le droit de se coiffer comme leurs pères. Jusque-là ils vont tête nue, le chapeau ne pouvant tenir sur la tête sans le tampon de cheveux. En temps de pluie, les Coréens usent d'un immense chapeau de paille, fort léger, qui les abrite assez bien; s'ils doivent travailler par de fortes averses, ils revêtent de plus un manteau de paille, et avec cela ils recevraient sans crainte une pluie diluvienne.

« Pour compléter cette esquisse, ajoutons que les hommes en deuil doivent avoir, au lieu du filet qui contient les cheveux, une toile grise, surmontée d'un bonnet de même étoffe, et de la forme de vos plus grossiers sacs d'argent. En chemin, ils portent en guise de chapeau une immense toiture de paille, qui cache toute la figure; c'est un véritable habillement de carnaval. Les couleurs éclatantes sont tellement interdites à l'homme en deuil, que sa canne même et le tuyau de sa pipe doivent être blancs. S'il ne veut en acheter d'autres, il revêt les anciens de papier; le remède est, comme vous voyez, facile et peu dispendieux.

« Pour concevoir ce ridicule accoutrement des personnes en deuil, il faut savoir qu'à leurs yeux un homme dans cet état est un *mort*; il ne voit plus la société; à peine se permet-il de regarder le ciel. Ses habits, même pour les riches, sont toujours grossiers. S'il sort, c'est le visage couvert d'un voile; si on l'interroge en route, il peut se dispenser de répondre; il est *mort*. Tuer un animal quand on est en deuil, c'est un crime, s'agit-il même d'un serpent. A la capitale, quand un noble en deuil rencontre un Mandarin, il se réfugie

dans la première maison voisine, de peur d'être interrogé. En voyage et dans les auberges, il se retire dans une chambre solitaire, et refuse toute communication avec qui que ce soit. Cet usage favorise à merveille la sainte contrebande des âmes, et nous nous mettons en deuil sans aucun scrupule. Il y a aussi des règles pour bien pleurer les morts : les sanglots doivent éclater trois fois le jour, à heure fixe. Dans les occasions solennelles, on invite aux lamentations parents et amis pour faire plus du tapage.

« Inutile de dire que la propreté n'est pas la vertu privilégiée du Coréen. A table surtout on s'en aperçoit. Eau salée, huile, vinaigre, oignons et ail, rien n'y manque, excepté *ce que l'on voudrait*. Du vin, j'en bois de toute couleur et de toute espèce, sauf le vin de raisin. La riche Espagne ne saurait rivaliser avec ce pays pour la variété. Dans les chaleurs, les nobles usent d'eau-de-vie et d'eau de miel; l'eau de riz est la boisson vulgaire. Le repas fini, on va faire la digestion en fumant la pipe, on plutôt en jasant, c'est le fort du Coréen; on y ajoute bien quelques jeux, mais j'en ignore le nom et les règles. J'oubliais de dire qu'au nombre des mets distingués il faut placer le chien; sa chair passe ici pour délicate; on m'en a servi une fois, et je l'ai mangé sans répugnance. Cela remplace les gigots de mouton, qui n'ont pas cours dans ce pays.

« Un mot de l'agriculture. Vous savez que notre presque île a peu de plaines, tout y est montagnes ou vallées. Dans celles-ci, pour peu que le terrain soit favorable, on plante du riz, et l'immense quantité de torrents, ruisseaux ou petites rivières qui l'arrosent, donne la facilité de former les étangs nécessaires à cette culture. Jamais on ne laisse reposer les terres, elles sont toujours en rapport. Le bœuf est seul employé à la charrue;

jamais on n'a recours au cheval ; et un jour que j'engageais nos chrétiens à se servir de ma monture , ce fut un éclat de rire général , absolument comme si j'eusse dit à un de vos fermiers de labourer avec ses chiens. Du reste, cet animal ne vivrait pas en travaillant dans les rizières, parce qu'elles sont constamment inondées. Je dois dire à ce sujet que le Coréen est presque amphibie ; tout le jour il est dans l'eau jusqu'à la ceinture.

« Les principales productions du royaume sont : le riz, le blé, le millet, des légumes de toute espèce, mais très-fades, le tabac, le coton et différents végétaux propres à confectionner la toile. La plante à coton vient de Chine; il y a cinq cents ans, dit-on, elle était inconnue en Corée, et les Chinois prenaient toutes les précautions possibles pour empêcher l'exportation des graines, afin de vendre aux Coréens les tissus de leurs fabriques. Mais un jour, un des membres de l'ambassade annuelle trouva moyen de se procurer en Chine trois graines ; il les cacha dans un tuyau de plume, et en dota son pays qui est aujourd'hui pourvu en abondance. Je l'appelle *plante à coton*, car c'est tout au plus un arbrisseau. Chaque année, après la récolte, elle périt ; on la sème de nouveau au printemps, comme le blé, et dans les mêmes terrains ; puis on arrache un grand nombre de pieds, en sorte que les restants soient à la distance d'une dizaine de pouces ; on relève un peu la terre autour de chaque tige, comme on fait en France pour les pommes de terre, et par ce moyen on obtient une belle récolte en septembre.

« Les fruits sont abondants en Corée, on y retrouve presque tous ceux de France, mais quelle différence pour le goût ! Sous l'influence des pluies continuelles de l'été, pommes, poires, prunes, fraises, mûres, abricots, raisins, tout est insipide et aqueux. Nous avons encore

des melons sans saveur, que les Coréens trouvent délicieux, soit qu'ils enlèvent ou non la première écorce.

« On prétend qu'il y a ici beaucoup de mines d'or, d'argent, de cuivre; mais on ne les exploite pas. Dans beaucoup de localités, nos chrétiens disent avoir vu briller l'or en grattant un peu la terre; du reste, il serait difficile de le vendre, et de plus il y a de telles punitions contre ceux qui en prennent, que le cas est rare. Mon catéchiste affirme qu'il a remarqué plusieurs rivières roulant des parcelles d'or en sable et en morceaux. Pour le cuivre, il est aussi beau qu'inutile; les Coréens, de peur de s'enrichir, font venir du Japon tout celui qu'ils emploient. Ils le mélangent avec le zing, et s'en servent sans crainte pour préparer leurs repas. Ainsi combiné il s'oxyde difficilement, on dit même qu'il n'y a point d'exemple d'empoisonnement par le vert-de-gris. Les mines de fer sont aussi d'une grande abondance dans certaines provinces. Dernièrement Mgr Ferréol, voyageant après de fortes pluies, vit ce minerai à découvert le long des chemins; on l'eût ramassé presque comme de la boue; chacun en fait provision à son gré.

« L'industrie coréenne est peu avancée. Tout objet de luxe, tout ce qui sert de distinction aux nobles ou de parure à la vanité, vient de la Chine. Pour l'usage commun, les fabriques indigènes embrassent trois branches de produits. Ce sont d'abord les tissus. Ceux de chanvre et de coton sont en général confectionnés d'une manière solide, mais grossière; les soieries sont beaucoup moins fines qu'abondantes; le drap est tout-à fait inconnu, les moutons étant ici d'une rareté extrême; on dit même qu'il est défendu d'en élever. La seconde branche de commerce consiste dans la poterie et la porcelaine. J'ignore quelle est sa perfection. Tout ce que je puis constater

c'est qu'elle donne parfois à ses ouvrages une grandeur monstrueuse. Enfin la Corée forge des armes estimées; ses sabres et ses poignards sont recherchés par les Chinois; ses fusils seraient excellents si la batterie n'était pas destinée à recevoir une mèche allumée, ce qui est fort peu commode. J'ajoute, pour en finir avec l'industrie coréenne, que les objets d'un usage journalier sont généralement passables, et rien de plus. Dans un pays où chacun confectionne de ses mains presque tout ce qui lui est nécessaire, il est difficile que les ouvriers acquièrent un talent remarquable.

« Dans la vie coréenne le papier joue un grand rôle. Son emploi se diversifie à l'infini. On en fait des chapeaux, des parapluies, des sacs et même des manteaux qui résistent parfois aussi bien que la toile. Les fermetures de chaque chambre n'ont pas d'autres vitres que le papier; quelques cadres en bois et une feuille de papier collée par-dessus, voilà la porte et souvent la seule ouverture par où le jour puisse pénétrer, car les fenêtres sont peu en usage. J'ai dit qu'il n'y avait pas d'autres vitres, je me suis trompé. Quand un Coréen a trouvé un petit morceau de verre, d'un demi-pouce carré, c'est une bonne fortune. Aussitôt il l'incruste dans son châssis; dès lors il peut d'un tout petit coin de l'œil regarder ce qui se passe au dehors, et il est plus fier qu'un empereur se mirant devant les glaces de son palais. A défaut de ce morceau de verre, il fait avec le doigt un petit trou dans le papier de sa porte, et se met ainsi en communication avec la rue.

« Il est temps de vous dire un mot du Coréen lui-même. Sa taille est ordinaire; il a communément la tête presque ronde, rarement ovale, le nez petit et épaté au milieu de deux joues assez bouffies, le sourcil un peu élevé, les cheveux généralement noirs, quoiqu'il y en

ait aussi de châtain-clair. Beaucoup n'ont pas de barbe; un très-petit nombre l'a un peu fournie. Les barbes rousses, sans être fréquentes, ne sont pas inouïes. Voilà pour la physionomie du Coréen. Il est vigoureux, a bon appétit, et travaille autant qu'un Français. Les femmes ne donnent pas dans la folie chinoise, et laissent venir leurs pieds à grandeur naturelle. Si, du reste, vous cherchez la beauté physique, je vous conseille de faire voile vers d'autres parages.

« Au moral, le Coréen a le caractère entier et un peu difficile, fruit de la demi-barbarie où est encore ce peuple. L'éducation est nulle ici, même chez nos chrétiens que nous ne pourrions former qu'à la longue. L'enfant de la Corée me paraît devoir être terrible dans ses colères, et sur ce point les femmes valent les hommes. Il est grand jaseur par-dessus tout. Je croirais qu'il aime la plaisanterie. Ajoutons qu'il est menteur à l'excès, et cela sans malice, tant il en a l'habitude. Jamais on ne sait que croire avec lui; il vous fait les plus belles histoires; il a tout vu et tout entendu. C'est de la pure vanterie. Jugez d'après cela si on doit s'étonner que nous tombions quelquefois dans l'erreur, malgré toutes les précautions. Grand amateur du repos, le Coréen ne craint pourtant pas la fatigue. En été, il travaille tout le jour et dort très-peu. La gaité de son caractère lui fait rechercher la musique dans la rude corvée des champs. Souvent les villageois possèdent une caisse, quelques couvercles de chaudrons en guise de cymbales, puis la flûte champêtre; avec cela on fait tapage; puis on chante, on saute, et au bout de quelques instants on se remet au travail. Peut-être trouverait-on chez ce peuple la reconnaissance dont le Chinois paraît tout-à-fait dépourvu. Moins esclave que ce dernier de l'amour de l'argent, il saurait, je crois, au besoin, faire assez gé-

néreusement un sacrifice. Enfin, moins entiché de ses coutumes et de ses usages, il me semblerait plus propre à recevoir la civilisation que le grand empire du milieu. Je n'ai vu, du reste, nulle part chez nos chrétiens cette répugnance pour certaines de nos cérémonies, que l'on dit avoir rencontrée chez les Chinois.

« Je n'essaierai pas de vous donner une idée des mœurs des Coréennes. Devant cette effroyable dissolution je ferme les yeux, je détourne la tête et je passe vite à un autre sujet.

« Il y a trois classes d'hommes en Corée : les esclaves, le peuple et les nobles. Pour le moment je ne dirai rien du premier régime, parce que j'ignore qu'elles sont ses conditions d'existence. Le peuple, j'en ai déjà beaucoup parlé. Mais les nobles ! ils jouent un si grand rôle, ne fût-ce que par leurs déprédations !

« La noblesse coréenne me paraît être la plus orgueilleuse de l'univers. Tout tremble autour d'elle, même les Mandarins. Que le noble ait des écus ou n'en ait pas, c'est tout un ; il agit partout en maître. Grand nombre d'entre eux n'ont pas le sou, ils n'en sont que plus fiers. Quel supplice imagineraient-ils pour me torturer s'ils savaient que je les appelle de *nobles gueux* ? Dans cette caste, les habits à jour sont fréquents, et la sempiternelle couleur blanche disparaît souvent sous une teinte plus ou moins variée, qui est toujours de la crasse. Or, toute cette classe exerce sur le peuple une tyrannie épouvantable. Qu'un grand seigneur n'ait pas d'argent, il envoie des satellites chez le pauvre cultivateur. Si en route celui-ci paie bien, on le relâche ; s'il ne veut pas desserrer les cordons de la bourse, on le conduit jusqu'au palais-cabane du noble, et là il est battu ; force est de s'exécuter. Il n'y a pas de Mandarin capable d'arrêter cette piraterie journalière. Quelquefois elle se

fait sous prétexte d'emprunt, mais personne n'y est trompé. Quand un noble achète champ ou maison à un homme du peuple, il se dispense communément de payer; c'est l'usage.

« Et cependant, à ce noble on doit des respects sans fin; on n'ose approcher de sa personne; sa demeure est un lieu sacré; entrer même dans la cour, serait un crime; cette règle est tellement sévère que les amis eux-mêmes ne peuvent être reçus à l'intérieur de la maison, par respect pour les femmes; il y a toujours pour les visiteurs un appartement séparé. Ces coutumes nous favorisent singulièrement, puisque nous avons ainsi des retraites où le païen ne pénètre pas. Malheureusement les femmes, quelles qu'elles soient, ont toujours droit d'entrer partout. Tout homme du peuple qui voyage à cheval doit mettre pied à terre en longeant l'habitation des nobles. Devant ceux-ci on ne peut fumer la pipe, et quand ils passent on doit se cacher.

« En route, un noble à cheval fait descendre tous les cavaliers plébéïens; ordinairement ils le font d'eux-mêmes, mais au besoin on les presse à coups de bâton. Nous voyageons toujours comme la noblesse, et grâce à cette innocente usurpation de titres, nous cheminons librement même en plein jour; le Missionnaire peut manger et coucher dans les auberges; avec quelques précautions et surtout des guides un peu capables, il n'y a pas de danger; on ose à peine regarder le noble, à plus forte raison on ne l'interroge pas. Ces hôtelleries, pour le dire en passant, sont pitoyables; on n'y trouve presque rien que ce qu'on a eu soin d'y porter. Les granges et écuries sont inconnues en province; un grand hangar, ouvert à tous les vents, les remplace. Je me souviens d'y avoir vu, cet hiver, des bœufs habillés de paille, pour les préserver du froid: honneur au génie coréen!

« Je finis cet article sur les nobles par deux traits de leur puissance : le premier est arrivé récemment. Un de ces superbes gueux chez lesquels une sapèque même est chose rare, s'avancait fièrement, non loin de la capitale, hissé sur une carcasse de cheval. Un Mandarin venant à passer, on fait signe au seigneur de descendre, sa face, son habillement, son entourage, rien sans doute ne paraissant noble ; toutefois il refuse, et comme il reste sourd à plusieurs sommations, on le dépose près de sa bête, sans précautions oratoires et malgré la boue dont le chemin était rempli. Piqué au vif, et fort de ses titres, il va droit au Mandarin : « Tel que tu me vois, lui-dit-il, je suis noble ; telle « est ma famille, tels sont mes ancêtres ; tu vas faire « battre immédiatement l'audacieux roturier qui a osé « porter la main sur moi. » A la vue de ce gueux couvert de boue, le Mandarin de rire ; mais l'autre continuant à décliner ses titres et menaçant le Mandarin de le faire casser, il fallut bien fustiger le fidèle satellite, non pas un peu, mais au gré du noble offensé qui, malheureusement, ignorant la douceur évangélique, lui en fit donner de quoi rouer un patient ; puis, content de l'exécution, il enfourche de nouveau son haridelle, et continue fièrement sa route.

« Du comique, passons à la tragédie. Un autre individu, noble par son sang, à n'en pas douter, est rencontré un jour par quatre satellites cherchant un voleur. Ceux-ci ayant quelques soupçons, lui demandent s'il ne serait pas leur homme. Il répond affirmativement et ajoute : « Suivez-moi à mon domicile, je vous indi- « querai les complices et le lieu où se trouvent les objets « dérobés. » On le suit ; à peine arrivé, il appelle ses esclaves, fait saisir les satellites, et après les avoir battus, on leur crève sept yeux. « Voilà, dit le noble en souriant,

« pour vous apprendre à mieux voir une autre fois ; ce pendant, je vous laisse un œil afin que vous puissiez retourner chez le Mandarin. » Il les congédie et, bien entendu, il n'a jamais été puni de cette cruauté.

« Parlons de sujets moins odieux. Ici les champs s'achètent à fort bon marché, relativement au rapport ; une bonne année peut donner au cultivateur trente pour cent. Ordinairement les terres se louent en exigeant moitié des récoltes pour le propriétaire, qui se borne à payer les impositions. Quand on prête de l'argent, c'est à 50, 60, 100 pour 100 ; un prêt à 30 pour 100 est chose rare. Pour effectuer un payement considérable, il faut une troupe d'hommes, car deux cents francs en sapèques, de la valeur de deux centimes chacune, sont une forte charge pour un homme, et tout doit se payer avec cette monnaie unique.

« Que vous dire de la langue coréenne ? est elle humaine ou diabolique ? il faudrait une faculté de docteurs pour décider la question. Pour la lire, en comprendre les principaux mots, c'est assez facile ; mais la parler est autre chose. Sa prononciation se saisit avec peine ; et surtout comment démêler ses tours de phrases, comment entendre toutes les chevilles inutiles dont ses périodes sont surchargées ? Aussi en suis-je toujours au même point, comprenant peu et beaucoup moins compris. Autrefois la langue coréenne devait être une langue pure ; mais depuis longues années elle se transforme en patois du chinois. Encore quelque temps, et les mots coréens auront tous disparu, il ne restera que du chinois avec désinence coréenne. L'infatuation des indigènes pour tout ce qui tient au grand empire, produira cet effet. Et pourtant leur idiome paraît plus perfectionné ; les noms ont leur déclinaison, les verbes possèdent une multitude de temps assez semblables aux combinaisons

du latin. Une autre difficulté du langage coréen, c'est que les désinences changent selon la personne à qui l'on parle, de sorte, par exemple, que nous ne pouvons nous exprimer comme ceux qui nous interrogent; nous sommes trop grands et trop haut placés pour cela; il nous faut employer des désinences que nous n'entendons jamais prononcer.

« Enfin je finis. J'ai dit ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, heureux s'il n'y a pas d'erreur. Si Dieu nous prête vie, par la suite nous pourrons envoyer des notes plus complètes, plus certaines, et fournir ainsi des matériaux utiles. Veuillez me dire quels détails pourraient vous intéresser.

« Agréez l'assurance des sentiments de respectueuse amitié avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« Votre tout dévoué serviteur et confrère,

« A.. DAVELUY,

« *Miss. Apost. de la Société des Miss. étrangères.* »

P. S. — 1<sup>er</sup> novembre. Votre ami vit encore, et, comme je l'écris à M. Barran, la persécution paraît toucher à sa fin; je ne serai donc probablement pas du martyre cette fois; attendons meilleure occasion.

## NOUVELLES DIVERSES.

*Extrait d'une lettre de Mgr Cuenot, Vicaire Apostolique  
de la Cochinchine orientale, à MM. les Directeurs du  
Séminaire des Missions étrangères.*

Binh Dinh, 27 janvier 1848.

« MESSIEURS ET TRÈS-CHERS CONFRÈRES,

« Le roi Thiêu-Tri n'est plus ; il est mort le 4 novembre dernier. Le premier effet de sa mort a été de suspendre la persécution. Avant d'expirer il a désigné le second de ses fils pour lui succéder. Ce prince n'a que 18 ans ; mais tout le monde s'accorde à dire que c'est le meilleur et le plus capable des enfants de Thiêu-Tri ; on le dit surtout d'un caractère très-pacifique. Il a été proclamé le 10 novembre sans nulle opposition, et a pris le nom de Tu-Duc. Pour signaler son avènement au trône, il a remis l'impôt d'une année et accordé un pardon général, en vertu duquel les exilés sont rappelés, et la peine de mort est commuée en celle du bannissement. Les chrétiens en profiteront comme les autres. Déjà les néophytes Tonquinois relégués en Cochinchine sont partis depuis longtemps pour rejoind-

dre leurs foyers, et chaque jour j'attends le retour des nôtres, exilés soit au Tong-king, soit en Basse-Cochinchine. Nous avons encore dans les prisons d'Hué et du Quang-Nam six chrétiens condamnés à mort avec sur-sis : peut-être seront-ils aussi renvoyés dans leurs familles.

« Le nouveau Roi accordera-t-il le libre exercice de notre sainte Religion? Tous nos chrétiens s'y attendent; beaucoup de païens le disent; mais pour moi, je n'ose encore l'espérer. Tu-Duc étant trop jeune pour gouverner par lui-même, ce sont les quatre grands Mandarins que Thiêu-Tri a nommés ses tuteurs, qui gouvernent sous son nom; or, le premier et le plus influent des quatre est un ancien ami et ministre du roi Minh-Menh, et pendant le dernier règne, il s'est toujours montré le zélé défenseur des actes de ce tyran; il n'accordera donc pas la liberté religieuse sans y être forcé. Mais toujours est-il qu'on ne renouvellera pas de sitôt la persécution, car les embarras d'un nouveau règne, la jeunesse du roi, son élévation au préjudice de son aîné, et par-dessus tout la crainte des Français s'y opposeront au moins quelque temps.

« Un mot sur la dernière crise que nous venons d'essuyer. Elle n'a pas assez duré pour fournir des faits bien remarquables. Parmi ceux de nos chrétiens qui étaient en voie de se distinguer, on cite un lieutenant-colonel du Quang-Ngai, qui a envoyé sa démission en déclarant qu'il aimait mieux renoncer à son grade qu'à sa religion; et deux soldats du Phu-Yên qui, après avoir été horriblement torturés et traînés de force sur la croix, ont protesté devant les Mandarins de leur inviolable attachement à l'Évangile, avec une énergie digne des plus généreux martyrs. Mais si la dernière

persécution a fait peu de victimes, en revanche elle a coûté beaucoup d'argent, car les Mandarins en voulaient à la bourse de nos néophytes bien plus qu'à leur foi..

« J'ai l'honneur d'être, en union de vos prières et saints sacrifices,

« Messieurs et très-chers Confrères,

« Votre très-humble serviteur,

« † ETIENNE-THÉODORE, *Evêque de Mét Ilopolis  
et Vic. Apost. de la Cochinchine Orientale.* »

---

Inde. — M. Neyret (Théophile), Provicairé Apostolique de Visigapatam, a été nommé, le 24 mars dernier, Evêque d'Olène *in partibus*.

---

*Extrait d'une lettre de M. Freycenon, Missionnaire  
Apostolique au Bengale.*

Au pied des Monts Naga, le 4 septembre 1847.

« *Un Prêtre païen du Bengale.* — J'ai vu mainte fois un être mal vêtu, enveloppé d'une espèce de linceul couleur de safran, la tête toute couverte d'une longue chevelure, luisante d'huile et de crasse, le menton surchargé d'une barbe des plus incultes, la face barbouillée de blanc, de rouge et de jaune, les bras et les jambes décorés

de chevrons formés à l'aide des mêmes couleurs, que le noir naturel de sa peau faisait ressortir avec plus d'éclat. Il tenait en main une longue et lourde pince de fer, surmontée d'un gros anneau du même métal, que, marchant à pas toujours comptés, il a soin d'agiter sans cesse, afin que tout le monde averti au bruit sonore de ce redoutable instrument, lui ouvre un chemin facile, et s'apprête à venir lui payer le tribut d'honneur et de respect qu'il exige.

« A sa vue, les gens de sa secte, hommes, femmes et enfants, se précipitent à ses pieds qu'ils embrassent des deux mains, et sur lesquels ils ont un soin particulier de bien frotter leurs fronts, nonobstant la boue ou la poussière qui les couvre. Puis, tous ensemble restent à genoux sur les bords du chemin, attendant patiemment que leur *Baba*, c'est le nom du Prêtre, impose tour à tour son pied droit sur la tête de chacun. Voilà qui est en vérité bien ridicule. Mais nous sommes ici en plein paganisme : faut-il s'étonner que les ministres du démon bénissent leurs sujets avec le pied ! »

#### DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Se sont embarqués à Anvers, le 4 avril 1848 :

- MM. Laurent Cordier, de Gap, — pour la Cochinchine.  
 Louis Aussoleil, — Tulle, — Cochinchine.  
 Ambroise Gassot, — Coutances, — Tong-king.  
 Pierre Lequeux, — Autun, — Siam.  
 Lucien Colombet, — Digne, — Tong-king.  
 Eugène Lyons, — Digne.  
 Barthélemy Girard, — Bourges.

Ces deux derniers Missionnaires recevront leur destination de M. Libois, Procureur des Missions étrangères à Hong-Kong.

---



---

## MISSION DE LA GUINÉE.

---

*Lettre de M. Briot, Missionnaire Apostolique de la  
Congrégation du Saint-Cœur de Marie, à M. Liber-  
mann, Supérieur de la même Congrégation.*

Ndakar, le 29 novembre 1847.

« MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

« Le Père Claver, rempli de consolations au milieu des Noirs dont il fut l'apôtre à Carthagène, s'écriait, en serrant dans ses bras de pauvres Guinéens : « Oh ! qui me donnera d'aller chercher vos frères dans leur propre patrie, pour les gagner à Jésus notre bon Maître ! » Ce bonheur était réservé aux Missionnaires du St.-Cœur de Marie. Avant nous, je le sais, des Prêtres portugais ont abordé sur ces côtes, à la suite des marins de leur nation ; de nombreux prosélytes ont écouté leur voix, et plusieurs chrétientés florissantes ont été fondées. Mais hélas ! il n'est que trop vrai aussi qu'elles ont disparu ; à peine en reste-t-il aujourd'hui quelques traces,

et pourquoi? parce que le principe conservateur de la vie leur manquait : point de sacerdoce indigène, sans lequel, comme ne l'a que trop démontré une fatale expérience, les Missionnaires européens manquant, tout est perdu....

« Me voilà depuis trois ans en Afrique. Vous voulez, mon cher Père, que je vous transmette les études que, durant ce séjour, j'ai pu faire sur la population, le culte, les mœurs et le caractère des habitants. Je vous écris ces lignes pour satisfaire au devoir de l'obéissance. Je sais que vous n'attendez pas de moi des tableaux d'imagination, tels qu'un touriste en présente à des lecteurs crédules et désœuvrés; je dois donc, pour me conformer à vos intentions bien connues, me restreindre à un petit nombre de faits certains, et d'observations recueillies sur les lieux. Je ne vous affirmerai rien dont je ne sois bien assuré, ou s'il se trouve dans mon récit quelque exception à cette règle, j'aurai soin de vous avertir que je parle d'après autrui.

« Je voudrais avant tout, pouvoir vous donner le chiffre exact de la population de la Nigritie; mais je dois avouer que nous manquons encore des données nécessaires pour faire ce calcul, même approximatif. Ce vaste territoire comprend une surface de neuf cents lieues, de l'est à l'ouest, sur sept cents lieues du nord au sud. On compte plus de onze cents lieues de côtes, à cause des sinuosités du littoral. Tout ce que j'ai vu me porte à croire le pays très-peuplé; partout où j'ai pu pénétrer, j'ai trouvé de nombreux habitants. Si l'on en croit la renommée, l'intérieur des terres possède plusieurs villes de vingt à trente mille âmes; quelques-unes même, m'a-t-on assuré, dépassent soixante mille. Vous savez, du reste, que les meilleurs auteurs évaluent à quatorze millions le nombre des

Noirs importés en Amérique, depuis le commencement de la traite jusqu'en 1826; une si grande quantité de malheureux, enlevés par l'injustice et la soif de l'or à leur patrie et à leurs familles, suppose un nombre bien considérable d'indigènes restés libres, dans leurs demeures inaccessibles aux cupides négriers.

« A l'exception d'une partie de la Sénégambie qui suit la loi du Coran, la presque totalité des peuples guinéens est abandonnée à l'idolâtrie et au fétichisme. Quant à l'objet de leur culte, pour les uns, ce sont les astres; pour d'autres, les animaux, les serpents; pour d'autres encore, les arbres, les plantes, les rochers et les eaux. Malheur à l'Européen qui ose atteindre d'un plomb meurtrier les perroquets ou les singes qui ont choisi pour asile l'arbre fétiche! Toutefois le culte principal s'adresse à deux génies, l'un bon, l'autre mauvais; mais quoiqu'en principe ils les reconnaissent tous deux comme leurs suprêmes divinités, ils rendent au second des hommages de préférence commandés par la peur, et n'épargnent rien pour conjurer ses malélices.

« Les sacrifices humains sont très-communs chez ces peuples livrés aux ténèbres de l'idolâtrie. Dans la capitale du Dahomey, un Européen fut témoin, il y a quelques années, d'un sacrifice de 1,200 hommes. Tout récemment, dans le vieux Calabar, on a immolé deux mille esclaves. Je connais un roi, doué d'ailleurs de bonnes qualités, qui, ayant eu la douleur de perdre une femme qu'il aimait, a enterré avec elle une esclave toute vivante. Arrive-t-il quelque malheur, on l'attribue à la colère du mauvais génie: vite il faut une expiation; un accusateur indique la victime, elle est saisie, attachée à un arbre; le fatal breuvage lui est présenté; heureuse si elle a eu le temps d'avaler auparavant une

certaine quantité d'huile de palme, qui lui servira de contre-poison ! Ce n'est point cruauté chez les Noirs, ce vice est en général étranger à leur caractère ; c'est fanatisme superstitieux. Veut-on les empêcher par la force d'exécuter ces scènes sanglantes, comme on l'a essayé dans certains endroits ? ils se cachent dans les forêts : ce sera un sacrifice nocturne ; le silence sera imposé aux acteurs et aux témoins. Ailleurs, on leur a proposé, et toujours en vain, de l'argent pour rançon de la victime. « Nos ancêtres ont sacrifié, répondent-ils, chaque génération a sacrifié à son tour, c'est un usage religieux et sacré qu'il nous faut suivre. » Les jeunes gens se montrent disposés à quitter une coutume si horrible ; mais ils craignent de blesser leurs pères en la blâmant devant eux.

« Les partisans intéressés de la traite publient bien haut que ce trafic est nécessaire, pour dérober une foule de malheureux à l'immolation. « Qu'on laisse vendre les esclaves, disent-ils, et on ne les tuera plus ; on ne les frappe que parce qu'on ne trouve pas à les vendre. » Ce langage est démenti par les faits. Jusqu'ici la traite s'est continuée avec audace, malgré les croisières française et anglaise ; or, le désir de vendre n'a pas empêché de célébrer les sacrifices humains. La prédication du saint-Evangile pourra seule abolir à la fois et la traite et l'immolation ; la traite d'abord, en apprenant à ces peuples à respecter leurs semblables comme des frères ; l'immolation, en leur mettant sous les yeux le sacrifice de la croix qui a sauvé le monde. Quelques tribus sont, de plus, anthropophages. Au Gabon, en 1845, le frère d'un chef de village fut pris et mangé par les Mepaouins. Je me hâte d'ajouter que c'est le petit nombre, et qu'il ne faut pas croire, sur ce sujet, aux exagérations de certains touristes qui n'ont jamais vu la dent d'un cannibale.

« Le plus grand vice qu'on puisse reprocher aux Nègres, est la polygamie. Du reste, il y a une bien grande différence, sous le rapport des mœurs et de la probité, entre les Noirs de l'intérieur et ceux qui, sur les bords de la mer, sont en relations fréquentes avec les Européens; ces derniers n'ont malheureusement appris de nos compatriotes, jusqu'à ce jour, qu'à boire de l'eau-de-vie, à fumer, et à commettre toute sorte d'excès. Le commerce avec les étrangers sera toujours un obstacle au succès de la Mission. Nous désirons avec ardeur le moment où nous pourrions faire des établissements loin des côtes et du scandale. Ici, comme partout où l'on ne vénère pas la très-sainte Vierge, la femme est l'esclave du mari; c'est elle qui fait tout l'ouvrage dans la maison et dans les champs, qui porte les fardeaux, qui est chargée des corvées les plus fatigantes, et cependant elle est méprisée; il n'y a pas même place pour elle à la table de son époux. Cette loi d'exclusion ne trouve d'exception que parmi les plus pauvres.

« Les jeunes Noirs ne reçoivent pas de leurs parents autant de caresses que chez nous; mais il ne faut pas croire pour cela qu'ils en soient moins aimés. Les pères consentent avec peine à se séparer d'eux pour longtemps; rarement ils se décident à les confier aux Européens pour faire leur éducation loin de leur patrie et de leur famille. Moi-même, quoiqu'aidé par un indigène puissant qui plaidait ma cause, j'ai pu difficilement obtenir deux négroillons, au cap des Palmes, pour les conduire au petit séminaire de Ndakar. Le père de l'un d'eux donna la bénédiction à son fils qui partait, en lui crachant à deux ou trois reprises sur l'épaule: l'enfant baissait les yeux et gardait le silence. Un autre Noir remettant son fils entre les mains de Monseigneur, dit à l'enfant: « Dès ce jour, mon fils, celui-

« là sera ton père; » et en prononçant ces mots, il lui cracha au visage. Ce fut comme le sceau du contrat de donation. De leur côté, les enfants révèrent leurs parents, et les sujets leurs chefs; ils leur obéissent avec fidélité, et ne voudraient rien entreprendre d'important sans leur avoir demandé conseil.

« Généreux, reconnaissant, hospitalier et naturellement religieux, tel m'a paru être le caractère général de nos chers Noirs. Le plus souvent d'une taille élevée, d'un tempérament robuste, ils sont durs à la peine, se plaignent rarement, souffrent avec courage. S'agit-il de leur faire une opération douloureuse, il n'est pas nécessaire de les endormir avec l'éther, ils se laissent couper un bras ou une jambe sans broncher. Ce qu'ils ont le plus en horreur est la servitude, quoique dans beaucoup de ces contrées ils vendent leurs prisonniers. Un capitaine demandait devant moi à un Noir s'il voulait être esclave, ajoutant qu'il lui donnerait beaucoup d'argent. « Ton navire fût-il plein d'or, répondit le Noir, vaudrait-il ma liberté? »

« La sensibilité paraît être un des traits les plus marqués du Guinéen, sensibilité excessive qui dégénère aisément en susceptibilité, mais qui devient aussi reconnaissance affectueuse et dévouement sans bornes envers un bienfaiteur. Je ne pourrais vous dire combien ces bonnes gens s'attachent à ceux qui leur témoignent de l'intérêt. Entre mille faits de ce genre, je me rappelle une petite scène qui vous en donnera une idée. J'avais amené à Gorée un petit Noir de Gambie. A mon départ, quand il vit le moment où j'allais me séparer de lui, il se prit à sangloter, se collant à ma soutane, pour ne pas me quitter. Je le coindusis alors par la main jusqu'au lieu de l'embarquement. Il s'apaisa, croyant peut-être qu'il allait me suivre; mais quand je monta;

seul dans le canot, le pauvre petit se remit à pleurer, à crier, à se rouler par terre. J'étais à bord du navire, qu'il se désolait toujours. On veut l'emmener, il résiste; on veut l'entraîner de force, il se débat encore; et enfin, se sentant le plus faible, il mord ceux qui cherchent à l'éloigner du rivage d'où il a vu partir celui qu'il affectionnait. Quant au caractère hospitalier des Noirs, nous en avons des preuves quotidiennes, dans les courses que nous faisons dans leurs villages : partout nous sommes bien reçus; partout la table et le lit sont offerts au voyageur avec la plus aimable cordialité.

« Je crois pouvoir l'affirmer sans illusion, dès que les Noirs connaîtront l'Évangile, et se seront décidés à l'embrasser, ils le pratiqueront avec ferveur et feront d'excellents néophytes. L'empressement qu'ils montrent à écouter nos conférences religieuses, le désir qu'ils témoignent d'avoir parmi eux des Missionnaires pour leur parler de Dieu, nous font augurer que lorsqu'on possédera bien leur langue, et qu'on sera parvenu à convertir quelques-uns de leurs chefs, ils se rendront en foule aux charmes de la divine parole et à la puissance de la grâce. Notre principal espoir est dans nos enfants, germe précieux du clergé indigène. Par eux, leurs pères seront initiés à notre sainte Religion, et il y a lieu de croire qu'une fois chrétiens, ceux-ci persévèreront avec courage dans la fidélité à leur croyance; car sur les quelques points de notre Mission qui furent jadis évangélisés, les débris de ces anciennes chrétientés se tiennent séparés des idolâtres, ne se marient qu'entre eux, font baptiser leurs enfants, construisent des chapelles où ils se réunissent pour prier en commun, élèvent des croix; en un mot, défendent leur foi avec énergie et contre l'abandon auquel ils sont voués, et contre les scandales dont ils sont témoins. Telles sont

les dispositions qui nous font bien augurer de l'avenir.

« Partout j'ai vu les Guinéens désireux de s'instruire. « Venez avec nous, me disaient-ils, lorsque je passais « devant leurs villages, il ne vous manquera rien, « aucun soin ne nous coûtera pourvu que vous nous « tiriez de notre ignorance. » Pour ce qui regarde les enfants, je ne crains pas de dire que leurs moyens intellectuels égalent ceux de nos jeunes Européens. On en voit même qui ont un jugement et une pénétration plus qu'ordinaires. Le Noir a généralement une mémoire très-heureuse : c'est un grand livre où tout ce qu'on inscrit reste gravé pour toujours. Il a surtout une facilité prodigieuse pour apprendre les langues. J'ai été fort surpris, en voyant des jeunes gens de dix-huit à vingt ans parler déjà quatre ou cinq dialectes différents. Pour nous, au contraire, c'est une véritable et laborieuse difficulté de saisir leur linguistique. Cependant si les idiomes sont nombreux, ils ne sont pas compliqués ; et de plus, les affinités qui les rapprochent, faciliteront beaucoup au Missionnaire qui en sait bien un, l'étude des autres. Et puis, l'Esprit-Saint est toujours le grand Maître des langues, comme il est le soutien des Apôtres.

« Les Noirs sont presque tous d'une grande adresse dans les arts et métiers. Ils savent appliquer aux tissus qu'ils composent une teinture solide ; beaucoup d'entre eux font de la poterie et des meubles qui souvent sont d'une seule pièce. Ont-ils à fournir de l'ébène ou du bois rouge à un navire marchand, ils s'en vont dans la forêt, sans autre outil qu'une toute petite hache ; ils attaquent le plus gros arbre qu'ils rencontrent, l'abattent à coups redoublés, le divisent en tronçons qu'ils fendent avec des coins de bois, le réduisent en bûches

qu'un homme puisse porter jusqu'à la pirogue; et en quelques jours, le capitaine surpris voit à son bord l'arbre énorme qu'il apercevait naguère debout, bien loin dans la forêt. Les indigènes savent aussi travailler le fer, et donnent une bonne trempe à leurs lances, flèches et autres armes. Il y en a même qui font des bagues et des boucles d'oreilles en or d'un travail surprenant. Ceux qui habitent les côtes ou le bord des fleuves, creusent de belles pirogues, les unes si légères qu'un homme ou une femme les porte sur sa tête, et d'autres si grandes qu'elles peuvent contenir plus de cent personnes. Excellents marins, les Noirs sont reçus en grand nombre sur les navires français et anglais, pour renforcer leurs équipages. J'en ai vu qui, à force de naviguer ainsi, connaissaient parfaitement tout le littoral, de manière à très-bien piloter les vaisseaux qui voulaient toucher aux divers points du continent, ou entrer dans les rivières. Petits et grands, tous savent nager : à peine peuvent-ils marcher, qu'on les voit se jeter à l'eau. Le long de la côte s'étend une barre où la houle est si forte, que souvent elle fait chavirer les embarcations. Mais il n'y a rien à craindre, sinon pour les effets qu'elles contiennent. La pirogue est-elle renversée ? voilà les Nègres à l'eau, qui nagent tous du même côté, jettent tous un même cri, font tous un même mouvement, et la pirogue est relevée. Il ne s'agit plus que d'y remonter eux-mêmes sans la renverser de nouveau; alors ils se divisent, les uns d'un côté, les autres de l'autre, s'élancent, font un même saut, et se trouvent à la fois dans la pirogue, prise à l'abordage des deux côtés. Y a-t-il un Européen parmi eux, est-il tombé à la mer, ou déjà disparu sous les flots ? ils l'ont bientôt saisi et mis hors de danger. Enfin on arrive bien vite à terre; la barque passe de l'onde sur les épaules

du mari ou de sa femme, et est ainsi portée à la case jusqu'au prochain voyage.

« Nés musiciens, avec de l'oreille et une voix ordinairement forte et agréable, les Guinéens ont inventé plusieurs instruments à cordes et à vent. Sitôt qu'ils entendent la musique ils sont comme électrisés, hors d'eux-mêmes, et se mettent à danser.

« Les Noirs cherchent moins à se vêtir qu'à se parer. Dans certains endroits, les femmes portent des anneaux de cuivre aux jambes; plus elles sont riches et puissantes, plus elles multiplient cet ornement. Il en est qui ont ainsi à chaque jambe un poids de plus de vingt livres. Elles souffrent patiemment, on dirait même avec joie, ce martyre de la vanité, bien qu'il en résulte, entre autres inconvénients, celui d'avoir sur le pied une plaie à y loger le doigt.

« Les logements sont en général étroits; cependant, en certaines localités enrichies par le commerce, s'élèvent de belles cases carrées, avec galeries, et bien meublées à l'intérieur. Plus communément elles sont petites, faites avec de la paille et en forme de ruches à abeilles. Vous êtes parfois tout près d'un village de quinze cents à deux mille âmes, et vous ne vous en doutez pas; car les arbres, le mil et autres plantes vous en dérobent la vue: encore quelques pas, et vous êtes tout surpris de vous trouver au milieu d'une nombreuse population. Les rues sont tortueuses comme les détours d'un labyrinthe, si étroites dans quelques endroits, qu'on est obligé de s'effacer et de marcher obliquement pour y passer, et plus d'une fois j'ai vu mon tricorne rester accroché au toit des maisons.

« Ici, la nourriture est simple et peu variée: le kous-kous et le lard dans la Sénégambie; le riz et les

bananes sur la côte des Graines ; le manioc, l'igname et les bananes dans le golfe de Bénin et au Gabon, sont les mets quotidiens. A ces aliments se joignent, dans plusieurs contrées, du poisson ou de la viande, de l'huile ou du lait ; l'eau est la boisson la plus ordinaire. Le Noir mange peu ; il sait même au besoin rester des journées entières sans rien prendre, et voyager ainsi avec l'avantage de n'avoir point l'estomac trop chargé. Dans ce cas, il se serre le ventre, et continue sa route aussi dispos que s'il avait fait un bon repas. Avec ce régime et sans le secours des médecins, le Nègre se porte à merveille, plusieurs arrivent à un grand âge, j'en ai vu de quatre-vingt-dix à cent ans.

« Quoique nous soyons presque sous la ligne, la chaleur est supportable au Gabon. Le thermomètre n'y monte pas au-dessus de 35 degrés, et la température est agréablement rafraîchie, le jour par une forte brise de mer, et la nuit par une rosée abondante. La longueur des nuits qui, d'un bout de l'année à l'autre, sont égales aux jours, ne contribue pas peu à tempérer les ardeurs du climat. C'est dans la Sénégambie, près du Sahara, que les plus grandes chaleurs se font sentir. Le thermomètre y monte au-dessus de quarante degrés ; quelquefois les animaux ainsi que les hommes sont obligés de se coucher à terre pour pouvoir respirer. Alors on entend sur les cimes lointaines les glaces se briser avec fracas. Quand le vent souffle du côté du désert, il emporte avec lui des nuages de sable fin, qui vont se jeter à plus de quarante lieues en mer ; et partout où passe cette brume sablonneuse, elle arrête la transpiration, provoque une respiration haletante, et cause un malaise général.

« Les principales maladies de l'Afrique, qui pro-

viennent presque toutes de la transition subite d'une température très-chaude à un frais saisissant, sont la fièvre, l'hépatite et la dysenterie. Quelques précautions d'hygiène et une nourriture convenable, préserveront d'un grand nombre de ces accidents. Les Noirs, et particulièrement les faiseurs de fétiches, connaissent les vertus d'une multitude de plantes, avec lesquelles ils composent d'excellents remèdes. Si le mal résiste au traitement, qu'on change d'air, et le plus souvent il cédera. S'il était par trop opiniâtre, on pourrait recourir au dernier moyen de guérison, celui qui coûte le plus au Missionnaire, mais qui est le plus efficace dans ces cas extrêmes, c'est un voyage en Europe. Le malade se rétablira, et de retour en Afrique, il n'aura plus à craindre les difficultés du premier acclimatement.

« En visitant les côtes, dans mes voyages, j'ai remarqué entre autres points importants, Wydah et le cap des Palmes. Wydah est une ville du puissant royaume de Dahomey. Le roi de ce pays est célèbre dans la Guinée par son palais aux murs garnis d'ossements humains, et par sa fameuse garde noble, composée de femmes armées de pied en cap et d'un courage à toute épreuve. Non loin de Wydah, sur le bord de la mer, se trouvent plusieurs cités considérables, dont les deux plus importantes, Acra et Quita, ont au moins douze à quinze mille habitants.

« Le cap des Palmes, colonie des Noirs émancipés venus d'Amérique, ne doit point être oublié de nous pour plusieurs raisons. C'est là que sont morts nos chers confrères MM. de Régnier et Roussel. Nous y possédons encore une maison en assez bon état.

« La population du cap des Palmes est de huit mille âmes environ, divisée en plusieurs grands vil-

lages. Robustes et laborieux, les colons sont aussi très-commerçants. La langue du pays, qui s'appelle le *Grébo*, se parle, m'a-t-on dit, fort loin dans l'intérieur des terres, où conduit un grand chemin pratiqué par les Américains. Là, se trouvent des fétiches de toutes les espèces; chaque case a pour ces objets religieux un coffre sacré, que le maître seul peut toucher et ouvrir; malheur à l'étranger, à la femme surtout, qui y mettrait la main! J'y ai remarqué des têtes d'enfants, des cornes de vaches, de petites pierres, exposées à la vénération. J'ai vu même un essaim d'abeilles fétiches; on leur a bâti une case sacrée. Pauvre peuple! quand pourrions-nous lui apprendre à réserver son culte pour Celui dont il adore les ouvrages!

« Il ne me reste plus, mon cher Père, qu'à ajouter quelques détails sur les deux pays où vos Missionnaires ont leurs principaux établissements, le Gabon et Ndakar.

« Sur la rive droite du Gabon, à vingt et quelques minutes de la ligne, s'élève notre demeure. C'est l'un des points les plus salubres de cette côte d'Afrique. La saison des pluies y dure huit à neuf mois de l'année, de septembre à mai; pendant les trois ou quatre autres mois, il n'en tombe pas une goutte; alors les nuits sont fraîches, et même froides. Je ne parlerai des indigènes que pour signaler leurs prêtres ou féticheurs comme les plus habiles imposteurs que je connaisse: ils sont consultés sur toutes choses et craints de tout le monde; car s'ils jouissent de la réputation de guérir toutes sortes de maladies et de connaître l'avenir, ils prétendent avoir aussi le privilège d'envoyer à leur gré des maléfices à qui ils veulent: ils les tirent d'une boîte assez semblable à celle de Pandore, dans laquelle sont contenus tous les maux. On va quelquefois consulter

les plus célèbres d'entre ces sorciers jusqu'à soixante lieues.

« La rivière du Gabon, nommée par les naturels Cerongo, se divise, à quinze lieues de son embouchure, en deux branches, dont l'une vient du nord-est, et se nomme Remboué; l'autre prend sa source dans le sud-est, et est appelée Wolombo. Une multitude de petits affluents qui viennent se jeter dans ce fleuve, après avoir arrosé les terres d'un grand nombre de villages, nous seront d'un grand secours, plus tard, pour aller porter l'Évangile aux peuplades de l'intérieur. Cette voie de communication sera d'autant plus utile, que ces pays sont tout couverts de bois, au milieu desquels se dessinent à peine les sentiers tracés par les Noirs; sentiers si étroits qu'on y est arrêté à chaque instant par des branches d'arbres, par des troncs jetés en travers du chemin par l'orage, ou tombés sous le poids de leurs ans. On rencontre assez souvent dans ces forêts des tigres qui viennent, la nuit, presque au centre des villages saisir leur proie, quelquefois même enlever des femmes ou des enfants. Ils s'y trouvent aussi des serpents, dont les plus grands n'ont pas moins de quinze pieds de long. J'en ai vu de petits perchés sur les arbres au bord des rivières: de là ils s'élancent sur le poisson qu'ils voient passer à fleur d'eau.

« Dans le fleuve du Gabon, à huit ou neuf lieues de son embouchure, on voit l'île Koniket, de trois à quatre lieues de circuit. Déjà, sur l'une des quatre montagnes qui y élèvent leurs cimes, nous avons un petit établissement destiné à recevoir les prémices du clergé indigène. Au pied de ces montagnes est un village d'environ cent cinquante âmes. Son roi, nommé François, est le Gabonnais qui parle le mieux la langue française; il sait également l'anglais et le boulou. C'est

un homme doux, poli, d'une humeur toujours égale, et aux manières touteuropéennes. Il ne boit jamais de liqueur enivrante, et défend à ses enfants de toucher à l'eau-de-vie. Chéri de ses sujets, respecté de tous les peuples voisins, qui ont avec lui des relations suivies de commerce et d'amitié, il affectionne les Missionnaires et se plaît à leur rendre service.

« Il m'en a donné récemment une preuve, en m'accompagnant dans un petit voyage que je désirais faire pour explorer le pays. Nous nous mîmes en route le 31 mai 1847. Arrivés dans un village Bakelais, nous fîmes l'heureuse rencontre de deux Mepaouins qui venaient de cent lieues dans l'intérieur, portant vendre une dent d'éléphant de cinquante à soixante livres. Ils marchaient depuis onze jours. Avant moi, ils n'avaient jamais vu qu'un autre Blanc dans leur vie. Les hommes de cette nation passent pour anthropophages; ils inspirent une si grande terreur aux peuples voisins, que personne n'ose pénétrer chez eux. Comme je témoignai le désir d'aller les visiter, on me répondit : « Vous êtes comme eux, vous n'avez peur  
« de personne. » Tous ces peuples sont guerriers, les Mepaouins surtout. Quand ces derniers se sont emparés d'un village, ils y demeurent fièrement jusqu'à ce qu'ils aient mangé tous les cabris, toutes les poules, toutes les bananes, et même, dit-on, (mais je n'en crois rien), les cadavres des ennemis qu'ils ont tués. Je demandai aux deux voyageurs si je serais dévoré, dans le cas où j'irais dans leurs tribus. Ils me protestèrent que non, ajoutant que la personne des étrangers était sacrée pour les Mepaouins. A juger par eux de leurs compatriotes, ils sont grands, bien faits, d'une taille mince et d'un regard plein de douceur. Ils ont un type particulier, et diffèrent beaucoup de leurs voisins par

leurs costume , leurs mœurs et leur langage. On les dit très-nombreux ; ce sont les plus reculés dans l'intérieur que l'on connaisse ; et il semble que la prédication doit faire des prodiges chez ce peuple neuf, surtout si l'Évangile a le bonheur d'y précéder le commerce.

« Je quitte le Gabon, mon cher Père, et j'arrive à Ndakar, autre résidence de vos enfants. Ils y possèdent une maison en pierres, longue de plus de trente mètres et large de dix au moins, bâtie par notre confrère M. Warlop, sur le bord de la mer, et au centre de plusieurs villages, dont la population réunie peut s'élever à huit mille âmes environ. Là est notre petit séminaire, composé d'une douzaine de pieux lévites, dont la docilité et la bonne conduite m'ont singulièrement édifié. Ils font de grands progrès dans leurs études. Gais et bruyants pendant la récréation, ils sont graves dans les temps de silence, et partout charitables les uns envers les autres. Mais c'est à l'église surtout qu'il faut voir comme ils sont recueillis. Après la célébration des saints mystères, on chante un cantique wolof à la louange de Marie. Quelle joie pour le Missionnaire d'entendre bénir sa Mère dans l'idiome des Noirs ! Oh ! quand arrivera cette époque heureuse, où, dans les milliers de langues africaines, retentiront les louanges de Jésus et de Marie !

« A Ndakar le souvenir de Mgr Truffet est gravé dans tous les cœurs. Pour moi, je regarde comme une grande grâce de Dieu, d'avoir été envoyé dans cette station pour connaître un si saint évêque. Tous ses prêtres l'admiraient, tous lui étaient dévoués. Et les Noirs, comme il les aimait, comme il en était chéri ! Affligé de la manière révoltante avec laquelle on a jusqu'ici traité leur race, il n'oubliait rien pour leur té-

moigner toute la tendresse dont son cœur était rempli pour eux. Il ne pouvait souffrir d'être servi par des Nègres : « Car, disait-il, trop longtemps ils ont été esclaves ; c'est à leur tour d'être servis, et c'est à nous d'être leurs serviteurs. » Tous les soirs, après la récitation du Bréviaire, il dirigeait sa promenade vers un des villages voisins. Aussitôt qu'il y entrait, les enfants accouraient à lui, le cernaient de toutes parts, et tendaient leurs petites mains pour recevoir des médailles. Mgr paraissait heureux de leur empressement ; il les caressait, leur faisait réciter en wolof, une courte prière ; on eut dit le bon Maître répétant ces douces paroles : *Laissez venir à moi les petits.*

« Quand le Prélat venait voir ses Missionnaires alités, il les consolait en leur disant : « Courage, mes enfants, Dieu a pour agréables vos peines ; je remarque que depuis que vous êtes malades, la grâce agit plus fortement sur le cœur de nos pauvres Noirs ; c'est une prédication à laquelle ils ne peuvent résister. Parler peu, prier et souffrir, voilà pour le moment ce que le Seigneur demande de nous. » Hélas ! nous ne nous attendions pas à perdre sitôt ce bon Père !!!

« Je suis, etc.,

« Très-aimé Père,

« Votre enfant respectueux et dévoué,

« ERNEST BRIOT DE LA MAILLERIE,

« Miss. Ap. du St.-Cœur de Marie. »

*Lettre de M. Gallais, Missionnaire du Saint-Cœur de Marie, à M. Libermann, Supérieur de la même Congrégation.*

Ndakar, le 25 septembre 1847.

« MONSIEUR ET BIEN CHER PÈRE,

« Le bon Dieu, dans son infinie miséricorde, vient d'ajouter une nouvelle grâce, celle du sacerdoce, à toutes les faveurs dont il a déjà comblé votre enfant. Oui, c'est bien maintenant que je puis dire : *Le Seigneur est mon héritage : Dominus pars hæreditatis meæ*. Dès lors, est-il rien qui puisse captiver mon cœur? Loin de moi désormais tout ce qui n'est point mon Dieu, ou qui ne me mène point à Jésus et à Marie. Jésus et Marie, voilà mon partage! Et avec cela ne puis-je pas dire comme le Prophète : *Mon héritage est bien précieux : Hæreditas mea præclara est mihi*... Mon Père, me voici Prêtre, le premier religieux du St-Cœur de Marie ordonné sur les plages de l'Afrique occidentale, et ce matin pour la septième fois, j'ai eu l'inestimable bonheur de pénétrer dans le Saint des saints, et d'y offrir l'hostie pure, sainte et immaculée, l'adorable Victime qui s'est immolée sur la croix pour le salut du monde. O mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour mériter une telle grâce? Hélas! jusqu'ici je n'ai été qu'un perpétuel obstacle à vos mystérieux desseins sur moi! Et que vous

rendrai-je pour une si grande faveur, misérable pécheur que je suis : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Cependant, ô mon aimable Seigneur, puisque ainsi vous aimez à choisir la faiblesse même et l'objet des mépris des hommes pour confondre la force et la grandeur humaines, je n'ai qu'à m'agenouiller et à dire : *Que votre volonté s'accomplisse ! Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai votre Nom.* Mais au moins achevez votre ouvrage. Purifiez moi, sanctifiez-moi, et faites que je vous aime sans mesure et que toujours tout en moi ; jusqu'au dernier souffle de ma poitrine, ne soit plus occupé qu'à chanter vos infinies miséricordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Mon bon Maître, mon doux Jésus ! faites-moi la grâce de marcher généreusement à votre suite, et de porter ma croix avec constance ; car ils sont nombreux les sacrifices qui m'attendent dans le cours de cette vie ; assez de fois vous me l'avez fait dire par celui qui est pour moi votre organe sur cette terre. Eh bien ! mon Dieu, j'accepte tout et de bon cœur. Jusqu'ici je n'ai rien enduré pour votre amour ; vous me traitez comme un pauvre enfant, parce que je n'ai point encore assez de courage pour souffrir. Vous m'annoncez des privations pour l'avenir : tout comme vous voudrez, Seigneur ; je n'ai point d'autre volonté que la vôtre, je ne puis que me courber et dire : Seigneur, faites de moi tout ce qu'il vous plaira, je m'abandonne entièrement entre vos mains ; que tout soit fait selon votre bon plaisir. Voulez-vous que je sois immolé, sacrifié pour ces pauvres âmes au milieu desquelles votre bonté paternelle a bien voulu me conduire ? Eh bien ! Seigneur, je n'ai point encore d'autre volonté que la vôtre : que ce peuple soit mon peuple, que ses misères soient mes misères, et que vous, ô Jésus ! qui êtes mon Dieu, soyez aussi son Dieu !

« Maintenant, cher Père, je vais vous dire quelques mots des circonstances de cette première ordination dans nos contrées mahométanes.

« Rappelez-vous que sur cette terre de la Sénégambie, jamais on n'avait vu chose pareille, et que, par un privilège insigne, je suis le premier qui ai eu le bonheur de recevoir l'imposition des mains, avec le caractère indélébile, sur ces plages désolées où le mensonge et l'erreur triomphent depuis des siècles. Quel sujet pour moi de me dévouer tout entier au service de ces pauvres Noirs! Ce fut au mois consacré à la bonne Mère et sous ses auspices, que le charmant petit navire, au nom bien plus charmant encore, *la Marie*, nous déposa sur le territoire wolof. Le 5, nous nous mettions à genoux pour la première fois sur le rivage de notre nouvelle patrie; le 8, Monseigneur prenait possession de son immense Vicariat Apostolique, au milieu de l'appareil le plus pittoresque. Nous le reçûmes en procession sur le rivage, et une multitude innombrable l'y attendait aussi dans une impatience extraordinaire. A peine fut-il débarqué qu'il disparut dans la foule; tout le monde se pressait et voulait le voir, et nous qui l'attendions avec le dais, la croix et la bannière, nous ne savions plus où le trouver. Tout le rivage retentissait des plus bruyantes clameurs. Ce n'était que détonations d'armes à feu annonçant la joie de ce bon peuple wolof, et, depuis quatre heures jusqu'à sept du soir, la côte ne cessa point de répéter ces roulements continus qui alarmèrent une tribu voisine. Elle croyait tout bonnement que c'était la guerre, et le lendemain ses ambassadeurs, agréablement trompés, prenaient part à la fête générale.

« Les esprits en étaient là, lorsque sur la fin de ce beau mois de Marie, le bruit vint à se répandre que

le *Kelifag-Toubab*, l'Evêque, allait faire un grand *Salam* (cérémonie religieuse). Alors, dès le soir qui précéda l'ordination, on vit de tous côtés arriver des pirogues. Les cases des bons Noirs de *Nadkar*, de *Kai* et de *Sauthiaba* se remplirent de gens accourus pour y assister. A huit heures du matin, on ouvrit l'église: en un moment elle fut pleine. M. Warlop et moi, nous étions prosternés en aube au pied de l'autel, avec nos dalmatiques sur le bras et nos flambeaux allumés à la main. Ce fut alors que mon confrère fit son pas irrévocable, et moi, j'eus l'inestimable bonheur d'aller au diaconat; c'était le 29 mai. Le 18 septembre, il a reçu le diaconat, et moi la prêtrise.

« M. Warlop frappait singulièrement nos bons Noirs. Sa taille avantageuse, sa longue barbe noire qui lui retombait jusque sur la poitrine, sa blanche aube, son maintien modeste et pieux, tout les jetait dans un prodigieux étonnement. Mais ce fut bien autre chose quand ils virent Monseigneur revêtu de ses ornements pontificaux. Alors vous auriez mis sous leurs yeux l'Afrique entière et toutes les merveilles du monde que vous n'auriez pu les distraire... Son ornement d'or, sa croix d'or, sa mitre d'argent et son long bâton tout d'or (c'est ainsi qu'ils disaient), et surtout l'air angélique qui brillait sur son visage, les plongeait dans une admiration extatique dont ils ne pouvaient revenir; le plus profond silence régnait dans toute l'assemblée. Mais à peine la cérémonie terminée, éclatent des transports impossibles à dépeindre: *Jalla, jalla, jalla dâladi, jalla, jalla dâladi mag a mag, te du petibalego, te di ieram, jalla dâladi jalla: istim jalla! Jalla naît nâ fale! Dieu, Dieu, Dieu seul est Dieu, Dieu seul est grand, puissant, miséricordieux. Dieu seul est Dieu, ô prodige! Dieu est là!*

« On croira peut-être que ces hommes, étrangers aux idées de notre hiérarchie ecclésiastique, n'auront point su lequel de nous deux recevait le plus de pouvoirs dans cette ordination; détrompez-vous. La méprise était facile : je n'étais, comme je ne suis encore, qu'un pauvre enfant à peine sorti des bancs de l'école, et M. Warlop, dans ces contrées, passe pour un véritable prodige. La belle maison qu'il a fait surgir comme par enchantement au milieu des humbles cases indigènes, ses connaissances en médecine et les milliers de guérisons justement attribuées à sa science en font un homme tout extraordinaire. On dit qu'à plus de trois cents lieues dans l'intérieur des terres on parle de lui, je crois que son nom ira bientôt jusqu'à la Mecque; eh bien, malgré tout cela, vous auriez entendu après la cérémonie, ces braves gens sans que personne les eût avertis, dire que le père Warlop n'était point encore le plus grand Fhoria (prêtre). Et pourquoi? « Par  
 « ce que le grand *Kelifag* n'avait pas mis la main sur la  
 « tête de M. Warlop; mais l'autre, Monseigneur avait  
 « appuyés ses mains sur sa tête, et tous avaient éten-  
 « du leur mains sur lui. Dieu est là! » Comme vous voyez, c'était surtout l'imposition des mains qui les avait frappés. A l'issue de la cérémonie, on vit surtout une pauvre femme qui en était hors d'elle-même; elle s'écriait : Jalla, Jalla, Jalla, à n'en plus finir. Jamais, disait-elle, elle n'avait rien contemplé de si beau, et elle commandait impérieusement qu'on la menât au ciel, et sur-le-champ. On lui donna une médaille qu'elle s'empressa de mettre à son cou. Le jeune Soléyman qui vous est déjà si connu, et en qui Dieu s'est plu à réunir tant de qualités, était dans le fond de l'église; il regardait, et des larmes coulaient de ses yeux. « Je  
 « pleurais un peu, disait-il ensuite, ma tête commen-

« fait à tourner, et mon cœur roulait dans ma poitrine. » Nos chers enfants du petit séminaire étaient dans une jubilation qui ne se peut traduire. On leur dit que pour la première ordination de prêtres Noirs ce serait une fête tout autrement solennelle; alors ce fut le comble de la joie; rien, ce semble, ne manquait plus à leur bonheur. C'était parmi eux un zèle extraordinaire, on voulait étudier, on s'excitait à hâter par ses efforts l'époque du sacerdoce, on se choisissait déjà son district : celui-ci allait au Cayot, celui-là dans le Foüta, un troisième prenait pour lui les Cérères, un autre s'adjudgeait les Guinées, et déjà le Vicariat Apostolique tout entier était distribué.

« Adieu, mon bien cher Père, je me trouve bien heureux au milieu de ce bon peuple wolof, et je ne changerais pas ma position pour tout au monde. Je n'ai point de doute que ce ne soit Dieu lui-même qui m'y ait conduit. Je ne vous parle pas de nos intéressants Noirs; seulement, qu'on se le persuade bien, ils ne sont pas tels que la calomnie s'est plu si souvent à les peindre. Figurez-vous les temps antiques où les princes et les rois allaient bonnement, sans appareil et sans pompe. Imaginez-vous les chefs des peuples menant eux-mêmes leurs bœufs boire au ruisseau, et conduisant leurs chameaux aux pâturages, servant eux-mêmes leurs hôtes et leur apprêtant le kous-kous et le poisson. Représentez-vous surtout les princesses se levant avant l'aurore pour piler dans un tronc d'arbre assez artistement creusé, le dougoup qui fera la fête de la famille et des étrangers, et vous commencerez déjà à avoir une juste idée de nos chers Wolofs. Pour ce qui est du climat, je ne sais que vous en dire; mais il paraît bien que sur ce point l'on a encore beaucoup calomnié cette pauvre Afrique. Voici déjà plus

de cinq mois que nous sommes arrivés, et, sur sept que nous étions, il n'en est aucun qui soit malade : la plupart se portent tout aussi bien, et les autres mieux qu'en France. Quant à la langue du pays, l'étude en sera longue. Mais, en cela comme en toute autre chose, que la sainte volonté de Dieu soit faite. Nous avons déjà traduit toutes les prières du matin et du soir. Si vous voulez en avoir une idée, je vais vous donner l'*Ave Maria* en wolof.

*Mut nânâ ti iao, Mariama,*  
 Je vous salue, Marie,  
*iao tit fessal ênal,*  
 pleine de grâce,  
*Borom ba andâ nâ at iao,*  
 le Seigneur est avec vous,  
*Kugn barkel nga iao ti i digen*  
 vous êtes bénie entre toutes les femmes,  
*te di Kugn barkel megnet u sa bir Jezu*  
 et Jésus, le fruit de vos entrailles est béni :  
*Mariama mu sielle mi, ndei Galla*  
 Sainte Marie, Mère de Dieu,  
*Gnanal ti nun ki di bakarkat*  
 priez pour nous pauvres pécheurs,  
*legi ak ti bu nu dei.*  
 maintenant et à l'heure de notre mort.

*Amin.*

Ainsi soit-il.

« Adieu, bien cher Père; mes amitiés bien sincères  
 à tous nos chers confrères du noviciat.

« Le plus petit de vos enfants,

« L. M. GALLAIS. »

---



---

## MISSION DE L'Océanie CENTRALE.

*Lettre du P. Verne, de la Société de Marie, à un ami.*

Opoulou, 15 octobre 1846.

« MON BIEN CHER AMI,

« On vient de nous prévenir à l'instant qu'un navire américain partait ce soir pour les Etats-Unis; je m'empresse de profiter de l'occasion pour vous tenir parole, et vous donner de nos nouvelles.

« A présent, prenez votre mappemonde et cherchez tout à fait au centre du grand Océan, presque sous vos pieds, l'archipel des Navigateurs, et dans cet archipel l'île Oiolava ou Opoulou; c'est de là que je vous écris. Nous y avons séjourné quelques semaines, mais nous la quittons demain pour nous rendre à Wallis, dont nous ne sommes plus qu'à une journée de distance. Reprenons ensemble le cours de nos aventures, depuis Taïti jusqu'à ce jour. C'est le 27 août que nous nous sommes séparés des pères Armand et Dumonteil, qui nous avaient accueillis avec tant de bonté et près desquels j'ai passé de si agréables moments. Adieu donc à Taïti, à ses fervents Missionnaires et à ses charmants ombrages.

Nous filons sur l'archipel des Navigateurs. Le 5 septembre, à cinq heures du matin, nous effleurons l'île Rose, qui s'élève au milieu des flots comme un bouquet de verdure. Au soleil couchant, nous passons devant le groupe des Manoua. Les insulaires d'Olosinga nous saluent tout le long de la côte, en allumant de grands feux; nous regrettons bien de ne pouvoir leur parler, mais on pense qu'il serait imprudent, ne les connaissant pas, de faire une descente à l'entrée de la nuit. Rien n'égale la fertilité de ces îles, autant que nous pouvons en juger au clair de la lune et à un mille de distance. J'ai cru un instant voguer sur la Saône, en face du mont Cindre et des collines de Couzon. Même perspective, mêmes accidents de terrain, à part les six milles lieues qui nous séparent de la patrie, et la vue des cocotiers qu'il faut substituer aux vignes du Mont-d'Or.

« Le 7, avant jour, nous sommes en vue de l'île des Cocos (Tabou-tabou), célèbre par sa baie des Assassins, où furent massacrés treize des compagnons de La Pérouse; elle touche presque à la grande île Toutou-ila. Dès que l'aurore commence à paraître, nous voyons venir à nous une embarcation de sauvages; on dirait qu'elle vole sur les flots. C'est à cause de la multitude des pirogues et de l'habileté des insulaires à pagayer, que Bougainville a appelé ces îles archipel des Navigateurs. Un des Canaks s'élance sur notre navire, nous montre la rade et s'offre à nous y conduire. A neuf heures, nous mouillons dans la baie de Toutou-ila. Elle est encaissée entre deux montagnes presque taillées à pic, et cependant couvertes ou plutôt hérissées d'arbres jusqu'au sommet. Trois cents cases environ sont disséminées sur la plage, au bord de la mer, à l'ombre des cocotiers, bananiers, arbres à pain, et entourées de plantations

de patates , d'ignames , d'ananas, de taros et de cannes à sucre. Au fond de la baie , on remarque à mi-coteau le temple protestant , la maison du ministre et celle du consul. Autour des habitations on ne voit que poules , cochons , canards , chiens qui rôdent à l'aventure et indiquent le bien-être des naturels. Dans les forêts , c'est un ramage d'oiseaux , semblable à celui que vous entendez dans les bois de Sathonay , au retour du printemps. Les insulaires nous ont accueillis d'abord avec froideur , mais peu à peu la confiance s'étant établie , M. le commandant a pu se procurer des vivres en donnant des étoffes. Tous les jours , les sauvages n'ont cessé d'apporter à bord , des poules , des canards , des oies , des cocos , des bananes , des fruits à pain , de l'huile de coco surtout , de jolies nattes et une multitude de casse-tête bien sculptés. Dans ces échanges , on n'a eu qu'à se louer de leur probité presque scrupuleuse. Le jour de la Nativité de la sainte Vierge , un de nos pauvres matelots , qui ne sait pas nager , étant tombé dans la mer , seul et sans secours , un des indigènes , qui l'a aperçu du rivage , est venu l'arracher à la mort , l'a chargé dans sa pirogue , et conduit dans sa case , où il lui a prodigué les soins les plus généreux. Au moment où notre marin se vit englouti sous les flots , il ne cessa de se recommander à la sainte Vierge , dont il porte toujours sur lui la médaille et le scapulaire : sa confiance ne fut pas trompée ; on peut dire que Marie l'a sauvé comme miraculeusement par la main d'un sauvage ; et ce qui honore le plus cet insulaire , c'est qu'il n'a voulu recevoir aucune récompense , alléguant toujours qu'il n'avait fait que son devoir.

« Tout dénote dans les indigènes de Toutou-ila un caractère doux , généreux et hospitalier. Dès le premier jour de notre arrivée , le roi s'est empressé de nous dire

d'être sans crainte dans son île, que nous n'y trouvions que des visages amis. Quant au physique, les habitants ne sont pas moins intéressants qu'au moral; ils sont bien faits, d'une taille plus élevée que celle des Français; leur couleur n'est pas plus cuivrée que celle de nos compatriotes brûlés par le soleil. Leurs cheveux laineux et frisés, ressemblent à de vraies toisons de brebis; ils les colorent de rouge ou de blanc. Rien de plus bizarre que leur costume; il consiste en une écharpe de feuilles, ou bien en une ceinture d'herbes pour les hommes, de sorte qu'on croit voir en eux les dieux mythologiques des fleuves; les femmes ajoutent de plus une longue tappe, presque semblable à une chasuble de prêtre. Puisse le Seigneur exaucer les vœux que nous formons pour ces bons naturels, en leur envoyant bientôt des Missionnaires catholiques. Outre qu'ils nous ont témoigné le désir d'en avoir, pouvons-nous oublier que ce sont nos enfants puisqu'ils appartiennent à la Mission des Maristes?

« Après huit jours passés à Toutou-ila, nous levons l'ancre; une douzaine de sauvages restent avec nous, pour nous aider à sortir de la passe qui est difficile, et pendant plus de quatre heures ils virent au cabestan, tirent les cordages, exécutent toutes les manœuvres qu'on leur commande, en accompagnant leur travail infatigable de toutes les chansons patriotiques dont leur tête est meublée.

« Le 16, nous sommes en face d'Opoulou. Cette belle île a dix-sept lieues de long et soixante-dix à quatre-vingts lieues de tour; sa population est évaluée à quarante mille habitants. Par la beauté de ses sites, par son inconcevable fertilité, elle est au moins l'égale de Taïti. A dix heures nous embrassons notre confrère le P. Roudaire, seul Missionnaire catholique de l'île, au

milieu de ministres protestants. Il y a juste un an que la première messe a été dite à Opoulou , et que la Mission a été érigée sous le titre de Notre-Dame-des Victoires; et déjà sont bien grands les fruits de salut opérés par l'intercession de Marie. A peine *l'Arche-d'Alliance* a mouillé dans la rade, que les insulaires nous assiègent de toute part; plus de vingt pirogues arrivent à la file; les sauvages nous serrent la main avec la plus vive sympathie , et n'ont rien de plus pressé que de nous apprendre , en faisant le signe de la croix , qu'ils sont catéchumènes ou néophytes ; puis ils veulent savoir comment on nous appelle et combien nous sommes. Ils ont , la plupart , leur croix , leur chapelet , leur médaille de la sainte Vierge , pendus à leur cou. Parmi eux se trouvent un jeune catéchiste et un chef de Wallis , qui ont suivi le Père par attachement à sa personne et pour le seconder dans ses travaux apostoliques. Plusieurs chefs d'Opoulou joignent leurs instances à celles de nos chrétiens pour obtenir des Missionnaires. Pendant toute la soirée , le navire ne suffit pas à contenir tous les naturels ; ils remplissent la salle à manger , les chambres , la dunette , le pont et le gaillard d'avant. Tout excite leur admiration ; mais il n'est pas à craindre qu'ils portent la main sur aucun objet , ou s'ils y touchent , ils le remettent aussitôt à sa place. A la nuit ils nous font leurs adieux , puis ils sautent dans leurs pirogues et regagnent leurs pénates , en improvisant des chansons en notre honneur tout le long de la traversée. Le lendemain , nous descendons à terre. Devant la case du P. Roudaire est une très-jolie place , ombragée par des cocotiers. Une réunion nombreuse nous y attendait. Tout le monde est venu se grouper autour de nous , hommes , femmes , enfants ; ils ont répété au moins cent fois nos noms , et maintenant partout où ils

nous rencontrent, ils nous abordent en nous serrant la main et nous appelant par notre nom de baptême. Cette journée délicieuse s'est terminée par des cantiques, sur les mêmes airs qu'on les chante en France. J'ai cru me retrouver encore dans la patrie, en entendant cette multitude de voix redire par cœur nos hymnes pieux avec l'accord le plus parfait.

« Le lendemain matin, j'ai donné la sépulture ecclésiastique à un petit ange, que le P. Roudaire avait baptisé trois jours auparavant. Pendant toute la nuit, suivant l'usage, les catéchumènes ont chanté et prié en veillant auprès du petit mort. Après l'enterrement, un des chefs ayant envoyé au Missionnaire un porc tout rôti, avec des fruits d'arbres à pain et un panier de taros, j'ai su du père Roudaire que depuis un an, il n'avait jamais rien demandé à aucun insulaire, qu'il vivait au jour le jour, n'ayant ni farine ni aucune espèce de provisions, et que cependant le soleil ne s'était jamais couché sans que lui, le frère et les catéchistes n'eussent reçu leur nourriture, preuve évidente de la sollicitude divine sur ceux qui s'abandonnent entièrement à la Providence.

« Il nous en a coûté à tous de nous séparer de ces bons insulaires d'Opoulou], qui nous ont donné tant de marques d'intérêt, qui ont été si empressés à nous rendre toutes sortes de petits services, à nous apporter leurs présents de cocos, de bananes, d'ananas et autres fruits. On a bien tort de qualifier du nom de sauvages, des hommes qui le sont bien moins que certaines populations des pays civilisés. L'archipel de Samoa, si peu connu et si] maltraité] par les géographes, est, de toute l'Océanie, un de ceux qui méritent le plus d'intérêt. Il est très-probable que Mgr Bataillon y transférera avant peu son siège épiscopal, Wallis étant trop petit et offrant peu

de ressources pour les divers établissemens qu'il a dessein de créer. Je vous l'ai dit, rien n'égale la beauté de l'île et la fertilité de son sol. Elle est toute bordée de récifs, de sorte que la mer brisant au loin la fureur de ses flots, ne ressemble qu'à un lac paisible autour d'Opoulou. La plage sablonneuse, qui touche immédiatement au rivage, est toute couverte de cocotiers et d'arbres à pain; on dirait tantôt d'immenses promenades tracées au cordeau, tantôt des salles de verdure. C'est sous leurs frais ombrages que sont parsemées les cases. Rien de plus simple que leur architecture; une palissade de roseaux ou de bambous remplace les murailles; les nattes qui couvrent la terre tiennent lieu de plancher, et servent à la fois de lits, de chaises et de tables. Le vent souffle à son gré à travers le grillage d'enceinte, sans qu'il soit besoin de lui opposer des croisées. Il y a cependant dans chaque habitation une ou deux portes, de deux pieds et demi d'élévation. Ce genre de construction convient à merveille dans un pays où règne un éternel printemps, où jamais les arbres ne se dépouillent de leur feuillage, où l'on dort en plein air, ou du moins sous le plus léger abri, bien mieux qu'on ne le fait dans les plus somptueuses demeures. On ne sait pas ici ce que c'est que verroux ni serrures; toutes les cabanes sont ouvertes sans exception, et jamais il ne s'y commet le moindre vol; la case qui tient lieu d'église est ouverte comme les autres jour et nuit; le calice, les ornemens et autres objets sacrés sont exposés à la vue de tout le monde; il en est de même de l'habitation du Missionnaire, qui renferme mille petites choses propres à exciter la curiosité et la convoitise des naturels, et jamais il n'y a eu l'ombre d'un larcin.

« Derrière les cases sont des massifs de papayers, de bananiers et autres arbres, qui forment des jardins tra-

versés par une foule de petits sentiers; après ces plantations viennent les champs d'ignames, de cannes à sucre, de taros, de patates, d'ananas, arrosés par de jolies rivières; et telle est leur fertilité qu'un insulaire ne travaille pas une heure par semaine pour se nourrir avec toute sa famille; enfin au-dessus des plaines s'échelonnent des montagnes ou plutôt de hautes collines, couvertes de pamplemousses, de châtaigniers, de frênes, d'hibiscus, et d'autres arbres que je ne connais pas, entremêlés de lianes qui flottent au gré des vents ou grimpent sur leur sommet, en les tapissant de fleurs et de verdure. Ces forêts foisonnent de merles, de pigeons, de rossignols, de perruches, d'oiseaux-mouches et de martins-pêcheurs. C'est comme à Toutou-ila, un ramage perpétuel.

« En voilà bien assez sur Opoulou. Dans ma prochaine lettre je vous parlerai de Wallis. Oh! comme le cœur me bat de plaisir en pensant que demain je verrai cette île fortunée, vers laquelle ma pensée s'est portée si souvent pendant que j'étais en France. Mangaréva et Wallis, voilà les deux paradis de la terre. Demain, j'embrasserai Mgr Bataillon, ce digne et saint Evêque, modèle de la vie apostolique! Demain, se décidera mon sort; je saurai si nous allons en Calédonie, ou si nous restons à Ouvéa. Quelque poste qu'on m'assigne, priez Dieu que je le remplisse en fervent Missionnaire.

« Votre tout dévoué et bien sincère ami,

« VERNE,

« *Miss. Apost. de la Société de Marie.* »

*Lettre du même Missionnaire, à M. Giroust, curé de  
Reyrieux (Ain).*

Futuna, 10 décembre 1846.

« MON BIEN CHER AMI ET CONFRÈRE,

« Après treize mois de navigation, je ne suis pas encore rendu à mon poste. Nous avons visité les différentes Missions de l'Océanie centrale, ce qui nous a bien retardés; mais enfin je suis presque à la porte de ma nouvelle cure; je n'en suis plus éloigné que de cent lieues; c'est l'affaire d'un moment, et demain nous mettons à la voile. Comme, la veille d'un départ, on est toujours pressé, je ne m'étendrai guère sur les détails de mon voyage. Voici cependant mon itinéraire depuis ma dernière lettre.

« En quittant Opoulou nous nous rendons à Savai, qui est distante de quinze lieues. A notre débarquement, une multitude de quatre à cinq cents naturels nous attend sur le rivage, et ne sait comment nous exprimer sa joie de nous voir. Ceux qui sont catéchumènes nous accompagnent, pendant trois heures, à l'habitation du père Violette, notre confrère, en portant des torches devant nous : il était déjà nuit quand nous avons mis

pied à terre. L'accueil que nous recevons des chefs est le même qu'à Opoulou. Ils demandent des Missionnaires avec instance.

« Bientôt nous les quittons, et nous voilà à Wallis. Que de choses j'aurais à vous dire sur cette petite île, si intéressante et si bénie du ciel ! mais le temps ne le permet pas, et puis les *Annales* en ont fait si souvent la description. A peine avons-nous débarqué dans la paroisse de St-Joseph, que déjà la population s'est rassemblée pour nous recevoir; tous les vieux chefs viennent nous baiser la main et nous offrir leur racine de cava, en signe d'amitié. A l'*Angelus* du soir, nous prenons congé du P. Mathieu, curé de St-Joseph, et nous descendons à la paroisse de Notre-Dame, où réside Mgr Bataillon, qui nous attend avec impatience. Une foule de naturels nous accompagne encore avec des flambeaux.

« Tout le temps que nous avons passé à Wallis, a été un temps de fête pour nous et pour ses habitants. Nous y sommes restés un mois et demi. Combien on est édifié et confus en voyant la piété de ses bons insulaires ! A toutes les heures du jour et de la nuit, on est sûr de trouver des adorateurs devant le St-Sacrement. Chaque matin, prière en commun et concours à la sainte Messe, pendant laquelle le chant des cantiques ne discontinue pas. A la nuit tombante, ou pour parler comme les naturels, *lorsque la cigale a chanté*, on se réunit de nouveau au pied des autels pour la prière du soir. Alors les fidèles rentrent chez eux. Mais à peine la famille est réunie, que dans toutes les cases, sans exception, commence la récitation du chapelet, suivie du chant des cantiques et de la répétition du catéchisme. En ce moment, on n'entend plus dans l'île entière qu'un concert de louanges, durant lequel il

est impossible de ne pas se sentir ému et attendri jusqu'aux larmes. Tous les samedis de l'année, on pare les autels de fleurs odoriférantes et de guirlandes de verdure. Le dimanche, dans la soirée, on se livre à d'innocentes récréations : deux fois j'ai assisté à la représentation de combats simulés; les champions étaient au nombre de quatre cents, et armés de lances. Le refrain de leurs chansons patriotiques, pendant la lutte, était celui-ci : « Sainte Vierge, faites que nous « mourions comme des saints. » Je ne saurais mieux comparer les deux paroisses de Wallis, qu'à deux ferventes communautés, où règnent en même temps la paix, la gaieté et l'innocence. La Religion est tout à Wallis : on ne vit, on ne respire que pour elle.

« Le samedi qui suivit notre arrivée a été marqué par un événement bien touchant. Une île appelée Toquélaï ou Clarence, éloignée de Wallis de deux ou trois cents lieues, ayant été dévastée par un ouragan qui détruisit les cocotiers, les arbres à pain et autres plantations, la disette commençait à s'y faire sentir. Un certain nombre de naturels s'embarquèrent pour une île voisine, où ils espéraient trouver des vivres en abondance; mais leurs pirogues furent assaillies en pleine mer par une violente tempête qui les dispersa ou les engloutit dans les flots. Deux de ces pirogues, après avoir erré un mois et demi au gré des vents, furent jetées sur les côtes de Wallis. Ces pauvres naufragés n'ont eu pendant tout ce temps, pour nourriture, que quelques cocos et les poissons qu'ils venaient à bout de prendre; aussi, rien n'égale l'état de maigreur et de misère où ils se trouvaient. A peine on les aperçut de Wallis, qu'on s'empressa d'aller à leurs pirogues pour les engager à descendre sur le rivage; mais ils n'osaient s'y fier, craignant de tomber entre les mains de cannibales qui ne

manqueraient pas de les manger. Par une coïncidence des plus providentielles, il se trouvait à Wallis une jeune femme de l'île Clarence, qui s'est établie là, je ne sais comment, depuis quelques années. La curiosité l'ayant conduite comme les autres sur le rivage, elle est toute surprise d'entendre le langage de ces infortunés; mais son étonnement fait place à la joie lorsque tout à coup, en les considérant avec attention, elle reconnaît parmi eux son vieil oncle, chef de l'île Clarence. Elle vole dans ses bras, le serre contre son cœur, l'arrose de ses larmes, en l'invitant à descendre à terre, et l'assurant que non-seulement on ne les fera pas mourir, mais qu'on les comblera de bienfaits. En effet, à peine ils ont mis pied à terre à Ste-Marie, que de toutes parts on leur donne des vêtements pour les couvrir, et qu'on les conduit en triomphe vers l'église. En un instant, douze à quinze cents naturels les environnent et leur prodiguent tous les soins de la plus touchante hospitalité. C'est Mgr, ce sont tous les prêtres, c'est le vieux roi, c'est la population entière qui les sert et les console. Pendant qu'on organise un grand *cava* en leur honneur, les hommes saluent les nouveaux hôtes par une décharge de cinquante coups de fusils. Au bruit de cette détonation, les pauvres naufragés tombent à terre et croient toucher à leur dernier instant; le vieux chef de l'île Clarence se jette au cou du roi de Wallis, et le tient longtemps embrassé, en le conjurant d'épargner ses jours. On leur fait mille caresses pour dissiper leurs craintes; on les assure qu'ils sont chez des amis et des frères qui ne leur feront que du bien. Enfin ils reviennent de leur stupeur.

« Lelendemain dimanche, Mgr devait officier pontificalement à l'occasion de notre arrivée. On décore l'é-

glise de ses plus beaux ornements ; nous étalons toutes les richesses de la Mission ; nous dressons le trône épiscopal. Les naturels , de leur côté , couvrent le sanctuaire de guirlandes de verdure et de vases de fleurs. A huit heures on chante la Messe avec toute la solennité possible. A la vue de ce temple fraîchement paré et tout resplendissant de lumières , à la vue des officiants qui assistent le saint Evêque, en entendant ces milliers de voix que l'ophycléide accompagne, les naufragés , que le roi avait fait placer à côté de son trône , restent immobiles d'étonnement. Mais au moment de l'Élévation, lorsque dans le silence de la foule recueillie et prosternée , retentit tout à coup la salve redoublée des canons de l'*Arche-d'Alliance* , ils sont glacés d'épouvante, ils se jettent aussitôt le visage contre terre , et ne veulent plus se relever. Pauvres infidèles , ils nous ont fait verser des larmes d'attendrissement. Aujourd'hui ils rient de leurs naïves terreurs , et bénissent mille fois la Providence qui les a appelés d'une manière si extraordinaire à la connaissance de l'Évangile. Quand ils seront instruits et baptisés, Mgr les renverra dans leur île, dont ils seront les apôtres, en attendant qu'on puisse leur donner des Missionnaires.

« Enfin , il faut quitter cette chrétienté fervente où, pendant un mois et demi, j'ai coulé des jours si heureux. Je pars sur la goëlette de Mgr pour une île qui est éloignée de Wallis de cent quarante à cent cinquante lieues. J'ai pour compagnon provisoire le P. Villien , destiné à passer bientôt dans la Nouvelle-Guinée. Un catéchiste de Wallis, nommé Philippe, qui parle français, anglais et plusieurs dialectes de l'Océanie, me sera d'un grand secours, en me servant d'interprète. C'est lui qui a demandé à me suivre : je n'aurais jamais songé à lui en faire la demande, attendu qu'il est marié

et qu'il a de petits enfants. Sa femme reste à Wallis, et quoiqu'elle lui soit sincèrement attachée, elle n'a pas opposé la moindre difficulté à son départ, parce que c'est pour le bien de la Religion. Je le renverrai dans cinq ou six mois. J'emène un second catéchiste nommé Léon. Une foule d'autres jeunes gens ont sollicité la faveur de nous accompagner; mais il a fallu leur faire essuyer un refus. Vous pouvez juger par ces traits, combien est généreuse et dévouée la jeunesse de Wallis.

« Nous voguons vers Futuna. J'ai si souvent, dans ma vie, désiré de voir cette ile fortunée, arrosée du sang d'un martyr qui a été mon condisciple et peut-être aussi le vôtre! A vingt lieues de distance, nous commençons à découvrir la cime des hautes montagnes d'Alofi, ile voisine et dépendante de Futuna. Les naturels ont aperçu notre goëlette, huit d'entre eux viennent à nous sur une embarcation qui n'est autre qu'un tronc d'arbre creusé à la façon du pays. Je leur propose de m'emmener à terre dans leur pirogue; c'est là tout leur désir. Ils font le signe de la croix, délient leurs longs cheveux, et nous voilà pendant quatre heures suspendus sur les abîmes de l'Océan, que nous effleurons avec une rapidité incroyable. La pensée d'avoir peur ne m'est pas même venue, tant j'étais au plaisir de voir Futuna.

« Quel bonheur de pouvoir répandre mon cœur sur la tombe du P. Chanel, ce condisciple chéri qui est aujourd'hui mon protecteur dans le ciel! Quelle consolation de dire la sainte Messe avec sa soutane ensanglantée, avec les ornements sacerdotaux qu'il porta à l'autel le jour même de son martyre! Une croix est élevée à côté de la table de communion, au pied du sanctuaire, dans le lieu même où il reçut le coup mortel. Cette croix, haute de six pieds, est ornée d'une couronne

de fleurs, que les naturels renouvellent avec un soin pieux tous les dimanches. Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre une paroisse qui, mieux que Futuna, retrace les mœurs de la primitive Eglise. Au lieu d'exciter les néophytes à la piété, nos confrères, les pères Favier et Servant, ont plutôt à les retenir et à modérer leur zèle. Qu'il est beau de voir tous ces vieux mangeurs d'hommes, devenus maintenant plus doux que des agneaux, se livrer d'eux-mêmes à des pénitences publiques, et conjurer les Missionnaires de ne pas mettre de bornes à leurs austérités; et ces guerriers féroces qui buvaient dans des crânes humains, disposés aujourd'hui à verser mille fois leur sang pour Dieu et pour les Missionnaires !

« Je finis cette lettre pour me préparer au départ, mais je me rappelle que je ne vous ai pas encore dit le lieu où j'allais fixer mon séjour. C'est une jolie petite île appelée *Rotuma*, peuplée de six mille habitants qui sont encore ensevelis dans les ténèbres du paganisme. Les Rotumiens attendent avec impatience des Missionnaires. Le roi vient de refuser deux ministres hérétiques qui voulaient s'y établir, leur alléguant que son peuple voulait être catholique. Tout nous porte à bien augurer de cette Mission, qui a été placée sous le vocable de Notre-Dame-de-la-Paix; elle sera surtout florissante si vous ne l'oubliez pas dans vos bonnes prières, et si vous la recommandez à celles de mes chers compatriotes de Sathonay.

« Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai de mes consolations, si la Providence daigne bénir quelque peu nos efforts.

« Votre ami,

« VERNE, S. M. »

*Autre lettre du R. P. Verne, Prêtre de la Société de Marie, à M. Giroust, Curé de Reyrieux (Ain).*

Rotuma, 20 mai 1847.

« MON BIEN CHER AMI ET CONFRÈRE,

« J'apprends qu'un navire baleinier américain vient de mouiller à Rotuma et qu'il repart demain pour la Nouvelle-Zélande; je m'empresse de vous tracer à la hâte ces quelques lignes.

« A notre départ de Futuna, les naturels nous accompagnèrent jusqu'au rivage, en chantant leurs adieux dans la langue du pays. Lorsqu'on leva l'ancre, toute la côte retentit de sanglots et de gémissements. Six jours de navigation nous portèrent en vue de Rotuma. Je descends à terre pour connaître les dispositions de ses habitants; je m'enfonce un instant dans le bois, et là, prosterné devant Dieu, je le prie de bénir cette terre infidèle, je conjure Marie notre bonne Mère de la prendre sous sa protection. Mais déjà je suis entouré d'une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants, qui poussent des houras de surprise en voyant ce qu'ils n'ont jamais vu, un Missionnaire avec son costume ecclésiastique. Ma longue soutane, mon Bréviaire, mon grand chapeau noir, mon crucifix et mes lunettes, sont tour à tour

l'objet de leurs exclamations. Le grand chef de Fao vient à ma rencontre ; j'accepte son cava ; je lui demande s'il ne serait pas content d'avoir chez lui un prêtre catholique ; il me répond que oui , mais d'un air embarrassé.

« Accompagné de mon catéchiste Philippe , je visite successivement dix à douze villages , très rapprochés les uns des autres ; partout la même curiosité ; partout on s'empresse à l'envi de nous offrir des cocos , des bananes et autres fruits. En continuant notre promenade le long de la mer , à travers les longues avenues de cocotiers , toutes couvertes de cases entourées d'acacias en fleurs , nous arrivons , à la nuit tombante , au grand village de Fanganta , chez un parent de Philippe. Il nous apprend que le vieux roi , qui avait demandé des Missionnaires catholiques , est mort depuis six mois ; qu'il y a dans l'île six ministres protestants , venus de Tonga avec leurs familles ; que l'île est peuplée de déserteurs de navires européens , qu'elle est de plus divisée en deux partis , celui des vainqueurs et celui des vaincus , qui se font assez souvent la guerre , qu'enfin le chef chez qui j'ai bu le cava , est à la tête des vaincus , et qu'il a près de lui un ministre protestant.

« A dix heures du soir , harassé de fatigue , je me jette sur une natte et ne tarde pas à m'endormir , malgré le bourdonnement et les piqûres des moustiques. Dès le matin , je me rends à Oinafa , village où réside le roi et tous les grands dignitaires de l'île. Ici la froideur succède à l'enthousiasme. Je vois que sa majesté est étrangement embarrassée à mon sujet : je ne tarde pas à apprendre qu'on a déjà débité mille fables sur notre compte. De la case royale je passe dans celle de Tokaniua , le chef des vainqueurs , qu'on m'a représenté comme un des personnages les plus influents. Il m'accueille très bien , mais il se plaint amèrement que nous

soyons allés mouiller chez les vaincus ; c'est à ses yeux un crime capital. J'ai beau lui dire que le choix du port regarde le capitaine, que nous sommes tout disposés à lui donner la préférence ; qu'au surplus, arrivant pour la première fois dans l'île, nous ne connaissions aucun des deux partis ; que néanmoins, pour lui plaire, j'engagerai le commandant à venir jeter l'ancre dans sa rade. Ces explications ne le satisfont pas. Pendant la nuit, il envoie plusieurs émissaires chez Konao, chef des vaincus, pour le menacer d'une guerre immédiate, si nous ne quittons le jour même la baie de Fao.

« Le capitaine Romieux ne demandait pas mieux d'abandonner ce mouillage pour aller à celui d'Oinafa, pensant que le second vaudrait mieux que le premier. Je redescends à terre avec mon confrère et tous les catholiques ; j'en laisse deux à Konao, l'assurant que dès qu'il sera possible de revenir, sans avoir la guerre, je fonderai chez lui un établissement. Nous partons pour Oinafa ; il était déjà tard, la chaleur était accablante, nous étions encore à jeun et dévorés par la soif. J'engage mes compagnons à faire halte dans le bois. A peine nous étions assis, qu'un sauvage se présente, grimpe sur un cocotier, comme un écureuil, et nous secoue une douzaine de cocos. Nous partons en bénissant la Providence de ce secours inattendu.

« Demi-heure avant d'arriver à Oinafa, on rencontre un ancien volcan ; c'est un amas immense de laves et de roches calcinées, une série de gouffres profonds, qui sont autant de cratères éteints. Nous descendons dans l'un de ces abîmes pour y faire notre prière, loin des regards des passants, et nous recommander de nouveau à Dieu et à sa sainte Mère, dans la circonstance critique où nous allons nous trouver. Comme nous sortions de cet asile, nous sommes accostés

par une multitude de sauvages , barbouillés de rouge , presque nus, avec des cheveux pendants jusqu'au milieu du corps , et tous armés de grands coutelas. Le chef de la bande nous interpelle brusquement en mauvais anglais, et nous demande ce que nous sommes venus chercher dans cette ile ; il ajoute que nous sommes de mauvais Missionnaires et qu'on ne veut pas de nous ; qu'ainsi nous n'avons qu'à déloger au plus tôt. En effet, en entrant dans le village d'Oinafa, nous sommes accueillis par des huées ; tous ceux qui nous voient passer, sans en excepter les enfants, nous poursuivent de leurs injures ; nous voyons, à n'en plus douter, que les ministres Tongiens ont prévenu contre nous tous les esprits.

« Le 25 décembre, jour de Noël, nous offrons le saint Sacrifice dans la maison de Tokaniua. Deux malles nous servent d'autel ; pour toute parure, nous n'avons qu'un drap de lit ; l'étable de Bethléem n'était pas plus pauvre assurément. Les gens de la goëlette assistent à la messe et nous aident à chanter des cantiques. Un grand silence règne parmi les infidèles durant cet acte de Religion.

« Comme on n'avait encore rien décidé à notre sujet, le même jour de Noël , à trois heures du matin , je prévins Tokaniua que le navire ne peut rester plus longtemps en rade, les vents étant très mauvais ; qu'en conséquence, nous allons chercher un autre local pour nous et nos effets. Ce chef court en informer le roi. Celui-ci réunit son conseil ; je montre tous mes papiers, croyant cette mesure nécessaire pour réfuter les absurdités que les Tongiens ont débitées contre nous. J'avais appris qu'à l'instigation des mêmes étrangers, plusieurs chefs avaient formé le projet de nous assassiner, de jeter nos corps à la mer ou dans les bois, et de massacrer également tout l'équipage de la goëlette ; mais ce plan avait été rejeté du plus grand nombre, sachant

bien qu'ils ne pourraient l'exécuter impunément. La délibération dura environ deux heures. Enfin lorsque le moment de servir le cava fut venu, le grand chef chargé de promulguer les arrêts du pays, vota notre expulsion de l'île au nom de toute l'assemblée qui garda le silence en signe d'assentiment. Je fis semblant de ne rien savoir, je bus mon cava et sortis du conseil.

« Le lendemain, deux fois on lève l'ancre, et deux fois on est forcé de la laisser retomber, pour ne pas aller se perdre contre les brisants. Enfin le 28, de grand matin, après une lutte de plusieurs heures contre les courants qui nous entraînent, après avoir vu le navire sur le point de s'abîmer contre les rochers énormes qui environnent un des îlots, dont nous ne sommes pas éloignés de vingt pas, au moment où nous nous jetons, tout saisis d'effroi, entre les bras de Marie, un coup de vent nous pousse au large et nous voguons vers Fao. A midi nous mouillons. J'ai fait prévenir mes catéchistes; je les attends pendant une demi-heure; pas un seul ne vient, pas une seule pirogue de naturels ne se présente. Le silence le plus profond règne dans la baie; je vois errer seulement sur le rivage quelques femmes et quelques enfants. Qu'est-il donc arrivé? je me livre à mille conjectures. Enfin, comme le temps presse, je fais jeter une embarcation à la mer, et je vais moi-même sonder le terrain. Combien en ce moment je bénis la Providence de la protection visible qu'elle nous accorde! Combien je remercie notre bonne Mère qui a tout arrangé pour notre débarquement! Le grand chef Konao est parti avec tous les siens pour une grande pêche; il ne reste d'hommes sur le rivage que mes deux catéchistes; je n'ai donc pas à craindre de voir piller nos effets à mesure qu'on les jettera sur la côte. D'un autre côté, en nous trouvant installés chez eux à leur insu,

les vaincus n'auront pas à craindre une guerre meurtrière, sous prétexte de l'arrêt d'expulsion prononcé contre nous. A cinq heures, la goëlette a disparu à nos regards, derrière la presqu'île, nous laissant seuls sur a terre inhospitalière de Rotuma, mais peu nous importe; la Providence nourrit les oiseaux du ciel, elle revêt les lis des champs, elle ne nous délaissera point, nous qui nous abandonnons entièrement entre ses bras.

« Konoa ne revient que le lendemain; d'un côté, il est content de nous voir débarqués; mais de l'autre, la frayeur s'empare de ses gens; les bruits de guerre recommencent à agiter les esprits; déjà les naturels cachent leurs effets et parlent de fuir dans les montagnes. Ce même jour, on vient lui annoncer que les vainqueurs le feront mourir avec les Missionnaires. Je l'assure qu'il n'en sera rien, et lui fais quelques petits présents pour ranimer son courage. Il réunit son conseil; on décide que le lendemain de grand matin, nous partirons avec Konoa pour aller trouver le grand chef de Fanganta, et le mettre dans nos intérêts. Chemin faisant, nous rencontrons un parent de Philippe; il nous apprend que la lutte doit s'engager le jour suivant, et c'est sur le théâtre de la dernière guerre qu'il nous donne ces tristes détails. Il y eut à cette époque 800 hommes de tués; aussi la plage est toute couverte de pierres sépulcrales, sur les lieux mêmes où tombèrent les combattants. Mon confrère et moi, dans l'anxiété où nous jettent ces rapports et ces souvenirs, nous redoublons nos prières auprès de Notre-Dame-de-la-Paix, que Mgr Bataillon a établie la patronne de notre Mission.

« Nous arrivons chez le grand chef de Fanganta. Konoa entre seul dans sa case. Nous ne tardons pas à nous apercevoir qu'on blâme sa conduite, lorsque nous le voyons tout à coup fondre en larmes, éclater en san-

glots, et se plaindre amèrement de ce qu'on lui fait un crime de recevoir sur ses terres des gens qui lui demandent l'hospitalité. On décide qu'il s'en retournera chez lui, ne pouvant pas nous accompagner plus loin, sans exposer sa vie; pour nous, munis d'un sauf-conduit, nous pénétrons de nouveau jusqu'au roi.

« En une minute la case royale se remplit de monde. Les ministres Tongiens sont tous accourus. Pendant que le prince et son conseil dissertent sur le tour que nous leur avons joué, que les uns rient tandis que les autres enragent de dépit, je m'adosse à une colonne pour réciter mon Bréviaire, et je crois que jamais je ne l'ai dit plus paisiblement. Forcés de nous accepter, les sauvages exigent que nous restions à Oinafa : Tokaniua, ennemi juré de Konao, ne peut consentir à ce que nous allions habiter ailleurs que sur ses terres. Je lui demande à voir la case qu'il nous destine; il me montre un hangar que j'accepte à condition qu'il le fera agrandir et réparer. Je lui demande encore qui nous nourrira; il me répond qu'il s'en charge, et en effet il a tenu parole; je n'ai eu qu'à me louer de ses bons procédés. Parfois, ce chef nous assure qu'il est catholique, il refait sa prière avec nous, après l'avoir faite avec les ministres Tongiens, il chante avec nous des cantiques de Wallis, et ne cesse de nous entretenir des beaux projets qu'il roule dans sa tête pour la conversion de Rotuma; mais de tous ses rêves, celui qui le flatte le plus, c'est de devenir un jour semblable au grand Napoléon.

« Depuis, j'ai quitté Oinafa, et suis venu me fixer au village de Noatau, le plus important de l'île et le mieux disposé en notre faveur. Cette peuplade a son roi particulier, avec lequel je suis en bons rapports; c'est chez un de ses parents, ancien roi lui-même,

(le terme de sa royauté étant expiré), que je me suis établi. Il me fait espérer que dans peu, lui et les siens embrasseront le catholicisme. Longtemps avant que je délogeasse d'Oinafa, il m'avait donné une jolie case à côté de la sienne, sur les bords de la mer. Depuis mon arrivée, il m'a fait construire une nouvelle habitation beaucoup plus grande que la première, à la façon de celles de Wallis et de Futuna. C'est sans contredit la plus belle de l'île, sans en excepter celle du roi; on y entre hardiment la tête levée, tandis que dans les cabanes de leurs majestés, comme dans celles des sujets, on ne peut pénétrer qu'à quatre pattes. J'ai converti en chapelle la case qui est sur le bord de la mer, et j'y fais la prière publique tous les soirs.

« Tous les bruits de guerre sont assoupis en ce moment, grâce à Notre-Dame-de-la-Paix, qui nous a ménagé les moyens de nous établir, l'un chez les vainqueurs, et l'autre chez les vaincus. Cet arrangement était de la plus grande importance, car telle est la disposition des esprits, que jamais un des deux partis n'aurait voulu embrasser la religion de son rival.

« Le jour de Pâques, j'ai encore éprouvé d'une manière bien sensible la protection de la sainte Vierge. Après la messe, j'étais allé avec le F. Lucien et Philippe, visiter une petite île voisine de Noatau, peuplée de quinze à vingt familles. Nous avions cru pouvoir en faire le tour facilement, lorsque nous arrivons, Philippe et moi, dans un endroit où le rocher est coupé à pic; nous nous efforçons néanmoins de le gravir, en nous aidant comme nous pouvons des pieds et des mains, pensant que ce n'est qu'un mauvais pas à franchir; mais bientôt nous nous trouvons suspendus sur un abîme de plus de six cents pieds de profondeur, sans pouvoir ni avancer ni reculer. Le moindre pas en

arrière nous eût précipités sur les écueils, ou la mer venait s'engouffrer en mugissant. J'avais déjà fait mon acte de contrition, je m'étais recommandé à Dieu et à la sainte Vierge, lorsque Philippe étant venu à bout de s'accrocher fortement à une roche, m'a tendu sa jambe que j'ai saisie des deux mains, et m'a tiré après lui en lieu de sûreté. Nous avons appris au retour, qu'un indigène s'était tué naguère en voulant tenter le même passage. Que de fois, depuis que je suis à Rotuma, j'ai éprouvé qu'il y a une providence particulière pour les Missionnaires, et que Marie a les yeux continuellement ouverts sur ses enfants, pour les secourir dans le besoin, tantôt en disposant les naturels à nous apporter des vivres lorsque nous en manquons, ou à nous offrir des cocos quand nous sommes brûlés par la soif, dans nos courses pénibles, tantôt en nous envoyant des guides inespérés quand nous nous égarons la nuit au sein des forêts.

« Au milieu de toutes les agitations qui remplissent la vie de nouveaux Missionnaires, vous devinez bien, mon cher ami, que la Religion n'a pas encore pu faire de grands progrès à Rotuma. Nous sommes dans l'île vingt-deux catholiques; je n'ai pu régénérer encore qu'un petit nombre d'enfants malades, et presque toujours à l'insu des parents; les naturels sont persuadés que le baptême les ferait mourir. Mais la Providence s'est chargée de prouver le contraire; tous les enfants qu'on n'a pas voulu nous laisser baptiser sont morts, et tous ceux que nous avons baptisés sont pleins de vie.

« Je n'en citerai qu'un exemple. Je fus appelé, il y a quelque temps auprès d'une petite nièce de Philippe, que l'on croyait devoir expirer le jour même; aussitôt après que l'eau sainte eut coulé sur son front, elle demanda à manger et alla se promener sur les bords de la mer, et depuis elle se porte parfaitement.

« Voici un autre trait de Providence en faveur d'un pauvre Indien. Le second dimanche après Pâques, comme je me rendais avec Philippe au village qu'habite mon confrère, il me vint en pensée qu'il était déjà tard et que nous ferions mieux, pour couper court, de nous enfoncer dans l'intérieur des bois, où l'on m'avait dit qu'il existait quelques cases disséminées. Après une heure de marche, nous arrivons devant une misérable cabane, ouverte presque à tous les vents, et dans laquelle nous trouvons étendu sur une misérable natte, et enveloppé de haillons, un pauvre Indien de Madras. Il n'est pas moins stupéfait de voir un prêtre à ses côtés, que moi d'avoir en face un enfant de l'Inde. Je lui demande s'il n'a jamais rencontré de Missionnaires, lui qui a tant voyagé. Il me répond qu'il en a vu beaucoup. « Avez-vous entendu parler de la Religion catholique, qu'enseignent ces Missionnaires? — Je la connais, dit-il, et je suis moi-même catholique. » Et comme je me tourne vers mon catéchiste, pour lui dire en français, afin de n'être pas entendu du malade, combien je bénis la Providence de m'avoir amené ici, je ne suis pas peu surpris d'entendre l'Indien me répondre aussi en français : « Père, je comprends ce que vous dites; oui, je suis catholique, oui je crois au seul grand Dieu qui a fait le ciel et la terre, et je me recommande tous les jours à lui dans mes souffrances. » Il m'apprend bientôt qu'il demeurait à Madras auprès des Missionnaires, que dans son enfance il leur a longtemps servi la messe. C'est d'eux qu'il a appris le français; mais depuis vingt-cinq ans qu'il n'a pas parlé cette langue, il l'a oubliée en grande partie; puis il se met à me réciter sans faute *Notre Père, qui êtes aux cieux, Je vous salue, Marie*, et d'autres prières.

« Dans une seconde visite que j'ai rendue à *Antonio*,

( c'est ainsi qu'il s'appelle ), il m'a témoigné le désir de venir s'établir près de moi , pour finir ses jours en bon et fervent catholique ; il s'estimera trop heureux , m'a-t-il dit , de me servir la messe , de faire mon jardin et ma petite cuisine ; j'ai accédé à ses désirs d'autant plus volontiers qu'il sait lire et écrire , et qu'il possède très-bien l'indien , l'anglais , l'espagnol et la langue de Rotuma , auxquels il faudra ajouter , dans quelques semaines , le français. Comment ne pas reconnaître ici un nouveau trait de la bonté divine qui , au moment où mon catéchiste Philippe va s'en retourner à Wallis , me fait rencontrer au fond des bois un pauvre Indien propre à le remplacer comme interprète , possédant une collection d'idiomes qui me sont tous bien utiles , puisque j'ai à traiter ici avec des gens de toutes les parties du globe ! De son côté , Antonio n'est pas moins satisfait de retrouver , sur ses vieux jours , une maison de retraite qui lui rappelle les plus belles années de son enfance.

« Que de choses il me resterait à vous dire sur cette île de Rotuma , si peuplée , si intéressante , et cependant si peu connue ! On compare volontiers les Rotumiens d'aujourd'hui aux Tahitiens d'autrefois : même couleur basanée , mêmes traits de visage , même taille , mêmes occupations , qui consistent presque à ne rien faire , même hospitalité entre eux , même affabilité envers les étrangers , même amour de la danse et des plaisirs. Toutefois , ils sont convaincus qu'ils descendent , non pas des habitants de Tahiti , mais de ceux d'Hamoā ( îles des Navigateurs ).

« Demandez-leur quel est le Dieu qui a créé leur île , tous vous raconteront avec le plus grand sérieux qu'un beau jour , le Dieu Raho et sa femme Iva partirent de Samoa en marchant sur les flots. Celui-ci portait à

la main un panier tressé en filaments de cocos et rempli de poussière ; arrivé au lieu où se trouve aujourd'hui Rotuma, il jeta la poussière à droite et à gauche ; aussitôt la terre s'éleva du sein de l'Océan, et les montagnes se couvrirent de cocotiers et d'arbres à pain.

« Outre Raho, qui est la principale divinité, on compte encore des milliers de petits dieux ; ce sont certains poissons, certains oiseaux et, en général, tous les grands chefs de l'île, auxquels on accorde les honneurs divins avec la sépulture. Les indigènes ont un respect souverain pour les morts. Leurs cimetières, appelés *Tamoura*, sont au milieu des villages ; chaque tombe est couverte de sable fin, ornée de guirlandes de fleurs et entourée de pierres. C'est autour du *Tamoura* et souvent sur le *Tamoura* même qu'on dansait autrefois. Aujourd'hui, chaque hameau possède une très-grande salle ; où l'on se réunit tous les soirs, jusqu'à dix ou onze heures, pour chanter, rire et sauter. Vous devinez par là, mon cher ami, combien la morale de l'Évangile aura peine à entrer dans le cœur des Rotumiens. J'espère toutefois qu'avec la grâce de Dieu elle y pénétrera, pour en chasser les ténèbres du paganisme.

« Peut-être me demanderez-vous ce qu'ont fait les six ministres protestants de Tonga, depuis neuf ans qu'ils sont dans l'île. Rien, absolument rien ; ils n'ont pas tiré dix personnes de l'infidélité.

« J'aurais encore bien des détails à vous donner, mais ce sera le sujet de ma prochaine lettre. J'attends d'un jour à l'autre l'arrivée de Mgr Bataillon.

« Je suis etc.

« VERNE, *Miss. Apost., S. M.* »

---

## MISSION DE TONGA.

*Lettre du P. Chevron, Provicairc Apostolique de la  
Société de Marie, à sa famille.*

Tonga, le 11 octobre 1846.

« MES CHERS PARENTS ,

« Notre Mission continue à suivre le cours des œuvres de Dieu : elle marche au milieu des contradictions. Nous allons lentement, mais toutefois nous faisons des progrès. Ici la Providence semble vouloir tout faire par elle-même; il suffit que nous formions un plan pour qu'il échoue, que l'initiative vienne de nous pour qu'elle ne réussisse point. Ainsi les naturels, surtout les chefs influents, que nous avons cultivés avec le plus de soin, sont les plus éloignés de la Religion, et s'en éloignent chaque jour davantage, tandis que nous voyons arriver à nous des familles entières que nous ne connaissons même pas.

« Par une autre singularité, les premiers pas d'un néophyte Tongien vers le catholicisme, ne paraissent

guidés que par des vues humaines. Un infidèle à qui j'apportais les vrais motifs de conversion, fondés sur la raison et la foi, me dit : « Quand mon frère aîné me  
 « prendra par la main pour me conduire à l'église,  
 « j'irai. Je ne crois encore à rien ; mais cela viendra  
 « plus tard. » Et plusieurs néophytes qui étaient présents, ajoutèrent : « Nous, gens de l'Océanie, nous  
 « cédon d'abord à des motifs humains ; et puis, plus  
 « tard, nous voyons que la Religion est une bonne  
 « chose ; nous commençons à l'aimer, nous nous en  
 « instruisons, et enfin nous nous y attachons de tout  
 « notre cœur. »

« Les naturels, quoique assez intelligents pour comprendre un raisonnement, sont en général moins frappés d'une raison solide que d'une remarque inattendue. Dernièrement, un catéchumène me racontait une entrevue qu'il avait eue avec un de ses parents, méthodiste :  
 « Je ne t'aime plus, lui dit le protestant, depuis que  
 « tu as quitté notre Religion pour aller chez les *Popi*  
 « (Papistes). — Moi je t'aime beaucoup, lui répondit  
 « notre catéchumène ; seulement je te plains de ce que  
 « tu te crois éclairé, quoique tu sois encore plongé dans  
 « des ténèbres épaisses. » Et là-dessus il lui fit ce raisonnement singulier, qui eut un plein succès : « Autrefois,  
 « dit-il, nous lisions la Bible et nous ne la comprenions  
 « pas ; mais dans la Religion catholique nous trouvons  
 « le sens de beaucoup de choses, jusque-là inintelligibles. Ainsi on lit en S. Luc qu'un ange apparut à  
 « Zacharie, à droite de l'autel. Partout dans la Bible  
 « il est parlé d'autels. Où donc sont vos autels, à vous ?  
 « savez-vous même ce que c'est ? Mais allez à Péa chez  
 « les catholiques ; c'est là que vous trouverez un autel. » Le protestant resta muet, et finit par dire :  
*Mooni, c'est vrai.*

« Jusqu'ici nous avons baptisé deux cent cinquante-un adultes, et, sur ce nombre, quarante-neuf sont morts. Il ne m'a pas encore été possible de faire le recensement bien exact de nos catéchumènes dans toutes les localités; je crois qu'il peut s'élever à près de trois cents. Nous avons eu quelques défections parmi eux, et plusieurs nous ont été arrachés par la violence. Toutefois nos disciples se conservent bien; je pense que Dieu leur accorde des grâces toutes particulières, pour les soutenir ainsi en présence de l'hérésie et de l'infidélité. J'attribue aussi leur persévérance et nos succès aux prières ferventes qui se font pour nous en Europe. Continuez vos supplications, et vous verrez un jour, au ciel, le fruit de votre bonne œuvre. Ces frères que vous aurez sauvés formeront votre couronne.

« A ce tableau de la Mission je joindrai le récit de quelques événements déjà anciens; c'est toute une série de malheurs que nous sommes enfin parvenus à clore. Les quatre ou cinq dernières années du siècle précédent, sont une époque que nos indigènes appellent *malaia* (malédiction). Les idées de guerre, presque inconnues jusqu'alors, devinrent une frénésie, et ce furent des guerres d'extermination. Il y eut entre autres une journée affreuse, que les vieillards ne racontent encore qu'avec une sorte de terreur, bien que, depuis, leurs yeux aient été habitués à voir couler des flots de sang. Ils appellent cette expédition *fakable moa* (chasse aux poules). Après quelque temps d'animosité et de division, la partie occidentale (*hihiso*) se leva en masse et vint fondre sur la partie orientale (*hakake*). Ces derniers, bien qu'en nombre égal, saisis d'une terreur panique, ne cherchèrent pas même à se défendre; deux villages seulement prirent les armes; mais ils déposèrent bientôt leurs casse-tête, lorsque les assaillants

leur eurent juré qu'ils n'en voulaient pas à leur tribu. C'était une ruse , et on les massacra tous. Quant aux habitants des autres villages , le plus grand nombre s'était réfugié près de la maison du chef principal ; les assaillants s'y portèrent en foule et y commencèrent un carnage horrible. Ils massacrèrent de même sans pitié tous ceux qui s'étaient mis sous la sauvegarde des asiles sacrés. Après cette affreuse boucherie , les vainqueurs promirent la vie au reste des vaincus , et leur dirent de se rendre sur le théâtre de la première exécution. A mesure qu'ils arrivaient par centaines , et même par milliers , s'il faut en croire les rapports des anciens , on les massacrait sans miséricorde. Ces malheureux n'opposaient pas la moindre résistance , nous disent les témoins de ces horreurs ; leur âme s'était comme envolée ; ils ne pleuraient plus , ils se prosternaient , et chacun cherchait à se cacher sous le corps de son voisin. Le lieu de cette scène sauvage était couvert d'une épaisse vapeur , celle du sang. On fit deux monceaux de cadavres , qui s'élevèrent à trente pieds , et c'est là qu'on égorgéait les victimes amenées sans cesse sous les coups des vainqueurs. Puis ils couvrirent ces corps de bois et de débris de maisons , et les consumèrent. Souvent nous passons sur ce champ de mort , et à plus de deux cents pas à l'entour nous voyons encore la terre toute couverte d'ossements.

« Après le carnage de la *chasse aux poules* , il y eut famine à Tonga. Précédemment , dans les mêmes circonstances , les naturels s'étaient livrés à l'anthropophagie ; ils renouvelèrent cette affreuse habitude ; puis , dans quelques guerres que se firent les chefs entre eux , ils mangèrent les vaincus par esprit de vengeance , et devinrent cannibales par goût , ou plutôt , comme ils le disent maintenant , par malédiction. Cependant ils nous

assurent que cette nourriture affreuse faisait horreur aux uns , tandis qu'elle était les délices des autres. C'est le fameux Takai, guerrier que nos insulaires comparent à Bonaparte, qui mit le *Tapou* sur la chair humaine. Tonga eut alors la paix, jusqu'aux guerres apportées par le protestantisme. En venant prêcher ici la Religion catholique, nous avons eu le bonheur de mettre un terme à ces sanglantes et funestes hostilités. Pourquoi faut-il ajouter que, réconciliés par nos soins, les indigènes ont déjà oublié ce service et se sont réunis contre nous? Mais que nous importe d'être traités en ennemis, pourvu que nous les voyions entre eux vivre en frères!

« J. CHEVRON , S. M. »

---

## MISSION DE SAN - CHRISTOVAL.

*Lettre du P. Xavier Montrouzier, Missionnaire de la Société de Marie, à M. l'abbé Gabriel Montrouzier, son frère.*

Woodlark, le 13 octobre 1847.

« MON CHER GABRIEL,

« J'ai cette fois de bien tristes événements à t'annoncer, et j'oserais à peine en tracer le tableau, si je ne savais que la foi te les fera considérer, non comme des disgrâces, mais comme des épreuves, au bout desquelles se trouveront plus tard des consolations : ne faut-il pas que les combats précèdent les couronnes? Pour que tu saisisse mieux l'enchaînement de nos malheurs, je dois remonter un peu haut; j'entre tout de suite en matière.

« Le R. P. Collomb, Evêque élu mais non sacré d'Antiphelles, et Coadjuteur de Mgr Epalle, avait appris à Tahiti seulement, la mort de ce Vicaire Apostolique, et s'était hâté de se rendre à San-Christoval, pour consoler et encourager le petit troupeau laissé sans premier pasteur. Il m'avait pris à son passage en Nouvelle-Calédonie,

où j'avais reçu une destination provisoire, mais sans perdre, un seul instant, la pensée de me rendre aux Îles Salomon.

« Le 11 février 1847 nous étions en face de San-Christoval : bon nombre de naturels vinrent aussitôt nous trouver à bord ; ils me reconnurent pour Missionnaire, et ce ne fut bientôt qu'un cri de joie. Ils m'apprirent que tous nos Pères étaient en vie, et, du fond du cœur, je rendis grâces à Dieu, car j'avais conçu pour eux bien des craintes. Nous ne tardâmes pas à serrer dans nos bras nos chers confrères de Maquira.

« Ces dignes Missionnaires avaient noblement débuté dans la carrière apostolique; ils avaient déjà beaucoup souffert, et l'on voyait sur leurs figures pâles et décharnées les traces de la fièvre jointes aux privations de tout genre. Mais l'arrivée de Mgr le Vicaire Apostolique, l'espoir de voir la Mission prendre une marche régulière, la joie de recevoir de nouveaux collaborateurs, avaient suffi pour cicatriser toutes les plaies, et faire oublier toutes les peines passées. Mgr Collomb, obligé de repartir pour aller chercher à Sydney la consécration épiscopale, nous laissa pleins d'espérance et d'ardeur : il ne se doutait pas qu'à son retour nous n'aurions que des désastres à lui annoncer.

« Sur l'avis du docteur Montargis, dont je ne saurais assez louer le zèle et le dévouement, nous résolûmes de chercher dans l'île quelque point moins insalubre que Maquira ; le P. Frémont, avec le P. Crey et deux frères allèrent s'établir dans le village des *Pia*, ennemis jurés des *Joné* nos premiers hôtes. Les pères Jacquet, Paget, Thomassin et moi, avec trois frères, nous restâmes chez ces derniers. Un mois après, le P. Crey succombait à la maladie, et allait recevoir au ciel la couronne réservée à ses désirs plus qu'à ses œuvres, et

nous, nous voyions s'évanouir les espérances que sa jeunesse, son instruction et sa piété nous avaient fait concevoir pour le bien de notre chère Mission. Les *Pia* ne voulurent jamais consentir à ce qu'on l'inhumât chez eux; la raison qu'ils en donnèrent est que son *atoro* (esprit) n'ayant tué personne durant sa vie, infailliblement après sa mort il tuerait beaucoup de monde. Nous emportâmes son corps à Maquira, et le soir nous faisons ses obsèques avec les prières de l'Eglise, et nous plantions une croix sur sa tombe.

« Les *Joné* furent piqués au vif de notre séparation; ils ne pouvaient souffrir qu'on allât chez leurs ennemis qui, dès lors, auraient comme eux du fer, des hameçons, des étoffes et des morceaux de verre qui sont les rasoirs du pays; en un mot, ils nous montrèrent en cette circonstance que tout l'attachement qu'ils nous témoignaient, n'avait que leur intérêt pour mobile. Néanmoins nous fîmes bonne contenance, et bientôt l'effervescence se calma.

« A son départ, Monseigneur Collomb nous avait dit en propres termes : « Reposez-vous jusqu'à mon retour; « si nous devons fonder quelque nouvelle Mission, « ce qui est très-probable, j'aurai besoin de toutes vos « forces. » Pour obéir à ses instructions, et aussi parce que la fièvre nous rendait incapables de supporter de grandes fatigues, nous suspendîmes les catéchismes établis dans les villages les plus éloignés, et nous nous occupâmes surtout de veiller à la conservation des divers objets que nous avions à notre usage. Pour cela nous fûmes obligés de faire bonne garde, car les sauvages sont facilement tentés, et ils résistent rarement à la tentation. Cette précaution était même insuffisante à l'égard des *Toros* ou montagnards, qui maintes fois nous avaient volés, et nous crûmes nécessaire, pour préve-

nir de nouveaux larcins, de les éloigner de la maison. Il paraît que cette mesure les mit en fureur, et ils ne résolurent rien moins que notre mort. Voici comment ils exécutèrent en partie leur projet.

« Depuis longtemps on nous avait signalé le village de Uango, situé sur la côte orientale de l'île, comme un point très-propre à nous servir de résidence : population, fertilité, port, on y trouvait tout ce qui pouvait nous engager à y fonder un établissement. Un jour que nous étions mieux qu'à l'ordinaire, nous pensâmes qu'il serait bon d'aller voir par nous-mêmes, afin qu'à l'arrivée de Mgr Collomb, nous pussions lui soumettre des données positives. Les pères Jacquet et Paget voulurent faire l'excursion ; je le voulais aussi ; mais fatigué par la fièvre, je dus céder aux observations qui me furent faites. J'obéis, et aujourd'hui je languis encore dans la vallée de larmes, tandis que mes frères, arrivés au terme de leur course, ont reçu, je l'espère, la palme réservée aux martyrs. La volonté de Dieu soit toujours bénie ! mais crois, mon cher Gabriel, qu'il faut peu d'années de Mission pour détacher l'homme de cette misérable vie, et que la mort perd bien de ses horreurs pour celui dont toutes les espérances sont au ciel.

« Les deux Pères que j'ai nommés s'adjoignirent le frère Hyacinthe, ils partirent de Maquira le 20 avril, à cinq heures du matin, et se dirigèrent vers le village des *Toros*, dont ils ignoraient les mauvais desseins, et chez qui du reste, j'avais été très-bien reçu peu de jours auparavant. A neuf heures, je vis passer devant la maison un naturel qui criait avec effroi : *maté maté ! maté maté !* et bientôt après j'appris que réellement les deux Pères et le frère avaient été massacrés par les montagnards. La nouvelle était accablante ; pourtant Dieu me fit la grâce de ne pas perdre cœur. Les *Toros*, non contents

d'avoir tué trois de nos confrères, excitaient les *Joné* à se débarrasser aussi de nous et à piller nos effets. La chose était facile, nous n'étions que trois au presbytère. Je me recommandai à Notre-Dame des Sept-Douleurs, je fis mon acte de contrition, et j'écrivis au P. Frémont qu'il arrivât avec tout son monde avant la nuit.

« Cependant les *Joné* accouraient en foule à Maquira. Ils avaient tous leurs armes et ne cessaient de me dire .  
 « Prends un fusil, nous irons avec toi, et nous tuerons  
 « les *Toros*, que nous mangerons ensuite. » Outre que leur proposition n'était pas de nature à me plaire. leur présence ajoutait à mes anxiétés ; car j'étais loin de me fier à eux.

« Ce fut alors qu'on m'apprit les détails du malheureux événement. Nos chers confrères, en passant au village des *Toros*, furent accueillis comme à l'ordinaire; on les accompagna même avec honneur; on chantait, on les embrassait ; mais tout cela n'était que pour les attirer plus loin. En effet, arrivés à un certain hameau, les sauvages après avoir serré les Missionnaires de plus près pour les empêcher de se défendre, poussèrent un cri et à l'instant commença l'attaque. Le P. Paget reçut un coup de lance dans la poitrine, le P. Jacquet eut la tête abattue d'un coup de hache, le F. Hyacinthe, frappé d'abord d'une lance qui glissa sur la peau, fut achevé à coups de hache. Après cette boucherie, les meurtriers s'éloignèrent comme épouvantés de leur œuvre, et laissèrent les trois victimes nageant dans le sang. Mais un instant après, ils revinrent, s'emparèrent des cadavres et se préparèrent à en faire un affreux festin pour eux et leurs amis. Je voulais à tout prix avoir les restes mortels de nos confrères ; je promis du fer pour leur rançon, j'offris tout ce qui pouvait tenter les sauvages ; mais tout fut inutile. Il me fallut donc

renoncer à la consolation de rendre les derniers devoirs à des corps que je vénérâis, et me contenter de l'espérance de les retrouver, un jour, glorieux dans le ciel. Sans doute qu'à cette heure leurs ossements sont exposés sur les cabanes des insulaires, en signe de trophées !

« Voilà de bien tristes nouvelles ; elles seraient accablantes si la foi ne les envisageait pas d'un autre œil que la nature. Il est vrai, nous avons perdu trois confrères, trois zélés collaborateurs ; et cette perte, personne ne la comprend mieux que nous, qui voyons tous les jours les âmes tomber en enfer, faute de ministres de l'Évangile. Mais après tout, une seule grâce obtenue par leur intercession, fera peut-être plus de conversions qu'un long apostolat.

« Le P. Frémont arriva enfin. Que je fus soulagé lorsque je le vis paraître, et qu'en lui rendant compte de tout, je lui remis la responsabilité de la Mission ! « Dieu nous frappe, me dit-il avec une résignation qui m'édifia, c'est une preuve qu'il nous aime. » Les jours qui suivirent le massacre, après que la fureur des *Toros* fut un peu calmée, ils craignirent des représailles. Les aveugles ! ils ne savaient pas qu'à l'exemple de notre divin Maître, nous ne voulons pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Lorsqu'ils virent que nous restions chez nous et les laissions parfaitement tranquilles, ils devinrent plus hardis, et un jour, à deux pas de la maison, deux flèches furent tirées sur notre frère jardinier. Heureusement elles ne l'atteignirent point ; mais c'en était assez pour nous faire comprendre à quels ennemis nous avons affaire. Evidemment la haine des montagnards n'était pas satisfaite. Pour en prévenir les excès, nous coupâmes les herbes et les buissons tout à l'entour de notre demeure, afin qu'il ne fut pas possible aux sauvages de s'embusquer à portée des traits. Leur

usage n'est pas d'attaquer ouvertement ; ils sont forts pour les surprises ; mais sont-ils découverts , c'est à qui fuira le plus vite. L'essentiel pour nous était donc de nous tenir sur nos gardes. Voici nos expédients : nous suspendimes des grelots au cou de nos deux chiens , pour que ce bruit attestât aux malintentionnés notre vigilance ; ensuite nous plaçâmes, tous les soirs, à chaque face de notre maison, une lanterne allumée ; les sauvages appelaient cela des fusils de nuit, qui voyaient partout. Nous crûmes nécessaire de veiller nous-mêmes toutes les nuits, et pour cela nous organisâmes un système qui ressemblait plus à une vie de camp qu'à celle d'une Mission. Les factions étaient de trois heures, et, les premiers temps surtout, elles étaient d'autant plus pénibles, que placés encore sous l'impression de cruels événements, nous prenions souvent pour des ennemis une feuille qui tombait ou un oiseau qui voltigeait dans les broussailles. Traqués par les *Toros*, menacés par les *Pia*, peu soutenus par les *Joné* qui se montraient de plus en plus froids envers nous, et dont plusieurs avaient mangé de nos Pères et du frère massacrés, nous n'avions plus d'espérance que dans le secours d'en haut : nous l'implorions sans cesse, et Marie a protégé ses enfants.

« Un soir, comme nous allions commencer la lecture spirituelle, nous entendons tout à coup aboyer nos chiens. Persuadés que cette fois nous sommes réellement attaqués, nous regardons par les fentes de la porte, et nous voyons que le feu est à notre toiture de feuilles de palmier. Sortir pour l'éteindre, c'est s'exposer aux coups de lance ; rester, c'est périr dans les flammes. Des deux partis nous prenons le moins dangereux, nous sortons et nous sommes assez heureux pour n'être pas blessés. Les sauvages, qui avaient attendu pour exécuter leur mauvais dessein qu'il se fut écoulé quelques jours

sans pluie, se croyaient assez sûrs de leur coup, sans avoir besoin de nous frapper; ils étaient persuadés que nous serions brûlés vifs, et s'étaient contentés de se cacher sur le rivage, pour percer ceux d'entre nous qui viendraient chercher de l'eau. Dieu déjoua leurs projets, il permit que le vent, qui avait soufflé tout le jour avec violence, se calmât subitement, que nos arrosoirs se trouvassent pleins, et, grâce lui en soient rendues, en peu d'instants nous nous rendimes maîtres du feu.

« Enfin le 28 août, après plus de quatre mois d'angoisses, on nous annonce un navire, et le lendemain, jour du Saint-Cœur de Marie, nous avons le bonheur de recevoir la bénédiction de Mgr le Vicaire Apostolique. Dès lors nos tribulations furent oubliées; nous crûmes que nos maux étaient à leur terme, et nous ne songeâmes plus qu'à l'affliction qu'éprouverait notre Evêque en apprenant le massacre du 20 avril. Nous fûmes bientôt détrompés; nous devons épuiser jusqu'à la lie le calice d'amertume auquel nous avons commencé de boire. Lorsque Monseigneur nous eut bénis et embrassés, et qu'il eut donné un libre cours à ses larmes: « Vous m'avez fait part de vos douleurs, nous dit-il; à moi maintenant de vous raconter les miennes. » Puis il nous apprit qu'il avait été obligé de passer en Nouvelle-Calédonie, et que là il avait été le témoin, et avait failli devenir la victime de scènes analogues (1).

« La veille de son entrée au port, Mgr le Vicaire Apostolique avait appris par une lettre du P. Frémont notre position et nos malheurs. Ne pouvant apprécier au juste le péril qu'il y avait pour un petit navire, tel

---

(1) Ici le P. Montrouzier reproduit les faits déjà racontés dans le N° de Mai dernier.

que l'*Anonyme*, à débarquer en de telles conjonctures, il consulta l'équipage et lui demanda ce qu'il voulait faire. On lui répondit qu'on risquerait tout pour sauver les Missionnaires, et aussitôt plusieurs matelots firent leur confession. Ce brick appartient à la société de l'Océanie. Grâce soient rendues à son capitaine et à son équipage ! Aucun navire à Sydney n'avait voulu ramener Mgr Collomb dans sa Mission.

« Bientôt il nous fallut résoudre cette question décisive : La prudence nous permet-elle de rester à San-Christoval ? Prières, conseils, nous prîmes tous les moyens d'éclairer notre conscience, et il fut décidé que nous irions dresser notre tente ailleurs. Que notre éloignement ne soit pas pour San-Christoval une malédiction ! Au contraire, que le sang de nos confrères crie miséricorde vers le ciel, et que bientôt nous ayons le bonheur de faire entrer dans le sein de la véritable Eglise cette île infortunée !

« Il y avait près de vingt mois que nous étions établis sur cette côte inhospitalière, et en apparence il y avait peu de chose de fait. Six catéchumènes, quelques enfants et quelques grandes personnes baptisés en danger de mort, les principaux mystères enseignés à un certain nombre de jeunes gens ; voilà tout le succès qu'avaient obtenu mes confrères. Mais ils étaient parvenus à connaître les usages de ce peuple, ils avaient réussi à lui dérober le secret de sa langue, deux choses plus importantes et plus difficiles qu'on ne pense ; par dessus tout, ils avaient beaucoup souffert. Souffrir n'est-ce pas la moitié de la vocation de l'apôtre ?

« Le 3 septembre nous quittons San-Christoval. Où irons-nous ? On a signalé à Mgr Collomb une île encore peu connue, appelée *Woodlarch* (*Alouette des bois*), du nom du navire qui l'a récemment découverte. Située

par le 9° 7' 49" de latitude et le 151° de longitude, elle fait partie du groupe de la Louisiade. Le 8 septembre nous étions en vue de *Woodlarck*, et le 15, jour de l'octave de la Nativité, nous découvriions un bon port. Nous avons rencontré une population assez nombreuse, surtout beaucoup d'enfants, ce qui fait notre consolation.

« Une autre fois je te donnerai des détails sur les dispositions de notre nouveau peuple ; tout ce que je puis te dire, c'est que nous sommes contents, et nous nous plaisons à espérer que Dieu ici mettra fin à nos épreuves. Du reste, nous sommes résignés à tout ; nous ne demandons qu'une chose, la patience, l'amour de la croix. Joins tes prières aux miennes, mon cher frère, pour que j'obtienne cette grâce, et tu me prouveras ainsi ta sincère affection. La croix ! Voilà ce que doit toujours envisager le Missionnaire, qui peut dire, lui aussi : *Si exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum* (1).

« Je t'embrasse du fond du cœur, en Jésus et Marie.

« X. MONTROUZIER, S. M. »

---

(1) *Quand je serai exalté, j'attirerai tout à moi.*

(S. Jean, xii, 32.)

*Lettre de Mgr Collomb, Vicaire Apostolique de la Mélanésie, à Messieurs les Membres des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.*

Woodlark, 21 décembre 1847.

« MESSIEURS,

« Lorsque les désastres de la Nouvelle-Calédonie nous forcèrent d'abandonner cette île, nos confrères s'en allèrent, les uns faire un essai de Mission à Anatonie, les autres attendre à Sydney de nouveaux ordres de leur Vicaire Apostolique. Pour moi, je partis seul pour San-Christoval, où depuis si longtemps il me tardait de rejoindre le petit troupeau laissé orphelin par la mort de Mgr Epalle.

« Le samedi 28 août à midi, nous étions en vue du port Sainte-Marie, mais le vent devenu contraire et un douloureux pressentiment qui nous saisit malgré nous, nous empêchèrent de donner ce soir-là même dans la passe. Nous savions, M. le capitaine et moi, que l'habitude des Christovaliens, dès qu'ils aperçoivent un navire, est de courir à sa rencontre sur leurs nombreuses et élégantes pirogues; l'un et l'autre, à des époques différentes, nous avons été témoins de cet empressement général. Cette fois, nous étions tout près de terre, et nous ne voyions paraître aucune embarcation! Enfin deux ou trois légers canots, sortis des baies voisines de Sainte-Marie, vinrent à nous. Je sus plus tard qu'un chef nommé *Jassi*, étant décédé quelques jours

auparavant, le deuil de ses compatriotes était le principal motif qui les enchainait au rivage. Je confiai deux lettres pour nos Pères à nos premiers visiteurs, mais ni l'une ni l'autre ne fut portée à sa destination.

« Comme il était presque nuit, nous vîmes une autre pirogue accoster notre bord. Le naturel qui dirigeait l'embarcation, monta sur le navire, et me remit la lettre suivante du R. P. Frémont :

« MONSEIGNEUR,

« Votre retour est bien désiré, et nous comblerait  
 « de joie si nous n'avions pas à vous annoncer des  
 « nouvelles propres à vous contrister. Vous allez trou-  
 « ver le nombre de vos enfants bien diminué : l'un,  
 « le bon Père Grey, est mort dans son lit d'une mort  
 « douce et tranquille ; trois autres, les PP. Paget et  
 « Jacquet, avec le F. Hyacinthe, ont eu le sort des mar-  
 « tyrs. Ils ont été tués par les infidèles, sinon en haine  
 « de la Religion, du moins à cause du zèle qu'ils  
 « mettaient à la répandre. Voilà encore un sujet de  
 « peine pour votre Grandeur. Dieu l'a permis!... Nous  
 « ne pouvons aller au-devant de vous ; nos baleinières  
 « ne sont pas en état de servir. »

« Je vous laisse à juger, Messieurs, de ma douleur à la lecture de cette lettre.

« Après avoir répandu mon âme devant le Seigneur, je fis venir un à un devant moi les hommes du bord ; je leur demandai si, au besoin, ils voudraient descendre à terre le lendemain, pour aider à la délivrance des Missionnaires. J'eus lieu d'être satisfait de leur bonne volonté, et cinq d'entre eux pour mieux se disposer à tout événement, se confessèrent la nuit même ou le lendemain de bonne heure. En conséquence on

laissa le navire arriver dans la passe, et vers midi, je mettais pied à terre.

« C'était mon entrée dans la première terre de ma Mission. La bénédiction donnée aux chers Missionnaires qui me restaient, la visite du Saint-Sacrement, une prière aux pieds des images de la sainte Vierge et de saint Joseph, un *De profundis* sur la tombe du R. P. Crey ; tel fut tout l'appareil de ma réception.

« Nous passâmes une partie de l'après-midi à nous communiquer mutuellement les nouvelles qui nous intéressaient. Mon Dieu ! combien elles étaient tristes de part et d'autre ! Mes confrères étaient épouvantés des désastres de Ballade et de Poëbo : pour moi, il me semblait que les pertes éprouvées en Nouvelle-Calédonie et les dangers que j'y avais courus, n'étaient que de simples épreuves, par lesquelles Dieu avait voulu me préparer à des sacrifices bien plus grands à mon arrivée en Mélanésie.

« Le R. P. Crey, venu d'Europe en même temps que moi par l'*Arche-d'Alliance*, n'a vécu qu'environ trois semaines à San-Christoval. A peine âgé de vingt-quatre ans, il était prêtre depuis dix-sept mois, ayant été ordonné avant l'âge en vertu d'une dispense pontificale. J'ose dire de lui que dans une vie si courte il a rempli une longue carrière : au petit séminaire, au noviciat, partout je l'ai admiré comme un modèle pour ses amis. Dieu qui lui avait inspiré de grands sacrifices, lui accorda la grâce de les consommer, et quand le jeune Missionnaire fut arrivé à sa destination lointaine, le Seigneur, content de sa bonne volonté, l'appela immédiatement à la couronne de l'apostolat, sans lui laisser courir les périls des Missions.

« Le R. P. Jacquet était du diocèse de Lyon. Les paroissiens de Notre-Dame, à Montbrison, l'ont vu,

pendant huit ans, exercer au milieu d'eux les fonctions de vicaire, avec un zèle, une sagesse, une douceur qu'ils n'oublieront pas de sitôt. Il a laissé parmi nous une réputation de sainteté sacerdotale, de dévouement apostolique, qui nous le font regretter comme un Missionnaire parfait.

« Né dans le diocèse de Chambéry en Savoie, le R. P. Paget était l'homme de foi à qui tout est possible. Sa confiance en Dieu soutenait en lui un zèle ardent pour la gloire du divin Maître et pour le salut des âmes. Tout ce qui ne se rapportait pas à ce double but, était pour lui de nulle valeur.

« La bonne volonté, la soumission religieuse, l'application à ses devoirs, faisaient du F. Hyacinthe un excellent coadjuteur temporel : ce bon frère était du diocèse d'Autun.

« Dès le jour même de mon arrivée à San-Christoval, nous délibérâmes si nous y resterions. Trois ou quatre jours furent employés à méditer sur une affaire si importante, et à prier Dieu de nous éclairer : la conclusion fut qu'on ne pouvait, sans s'exposer à un massacre presque certain, demeurer plus longtemps dans l'île. Il faut s'être trouvé dans la nécessité de prendre des déterminations semblables, pour bien sentir ce qu'elles ont de difficile à l'esprit et de pénible au cœur. Mon âme est toujours navrée de douleur quand je pense aux malheureux Christovaliens, dont nous avons peut-être prononcé l'arrêt éternel de réprobation, en jugeant que nous devons nous éloigner du milieu d'eux : espérons pourtant que cette retraite ne sera que momentanée, et que les victimes, hélas ! si nombreuses, qui ont été immolées dans l'archipel de Salomon, y attireront sous peu des grâces de salut.

« Le 3 septembre, nous sortîmes du port Sainte-

Marie. Les naturels ne firent aucune démonstration hostile ; quelques-uns même témoignèrent de la douleur de nous voir tous partir. Nous fîmes voile vers l'ouest, à la recherche des îles Woodlarck, sur lesquelles on m'avait donné à Sydney des renseignements favorables, et le 15, qui était l'octave de la Nativité de Marie, nous entrâmes dans un beau et excellent port auquel, par sentiment de reconnaissance religieuse pour notre bonne Mère et puissante Protectrice, nous voulûmes donner le nom de port de la Nativité.

« Les premiers jours furent consacrés à visiter le littoral. Nous trouvâmes quatre villages principaux et plusieurs autres peu considérables. Celui de *Dabalouaou* fut choisi pour notre résidence comme étant le plus grand, et parce qu'il est le centre de tous les autres. Le 18, nous fîmes nos présents aux chefs, et nous obtinmes ainsi le terrain nécessaire pour nous élever une cabane. Les naturels même nous en firent deux de leur façon. Il leur fallut moins d'une journée de travail pour chacune d'elles ; aussi c'est tout ce que vous pouvez imaginer de plus misérable. Je n'ai vu nulle part des cases plus pauvres que celles de Woodlarck : ce sont tout simplement des hangars en feuilles, si mal construits qu'on n'y est bien abrité que contre les ardeurs du soleil.

« Déjà la fièvre nous travaille ici comme elle faisait à San-Christoval. Le P. Frémont l'a habituellement, le P. Montrouzier en est fort souvent attaqué, le P. Thomassin et les frères en éprouvent aussi quelquefois des atteintes, qui heureusement sont peu graves. Pour moi, je paye aussi mon tribut au climat. Si cette lettre est écrite en désordre, mes souffrances continues n'y sont pas étrangères.

« Messieurs, me découragerai-je à la vue de l'anéantissement où se trouve réduite, après deux ans d'efforts,

une Mission pour laquelle on a donné tant d'hommes et tant d'argent? Non sans doute; le zèle ne doit pas se lasser. Du reste, nous finirons bien par nous acclimater, et les Mélanésiens par s'adoucir. Cependant je puis dire que la douleur est ma nourriture, et que mes jours se passent dans les gémissements. Mais aussi je sais quel est Celui qui m'a envoyé, et en qui j'ai mis ma confiance: il est assez puissant pour rappeler des ombres de la mort ceux que sa main y a conduits, pour ranimer des ossements arides, pour faire arriver au terme le plus glorieux, ce qui d'abord n'est rien. Ah! quand je la considère avec les yeux de la foi, j'espère tout pour notre Mission.

« Dans cette pensée je me sens bien résolu, avec la grâce de Dieu, à me sacrifier moi-même, s'il le faut, pour le salut des innombrables peuples qui me sont confiés. Nous leur devons d'autant plus de sollicitude, notre zèle pour eux doit être d'autant plus actif, qu'ils semblent plus indignes du bonheur que nous venons leur offrir, et moins capables de le comprendre.

« Cette même pensée soutiendra aussi votre charité pour nous. Elle a été jusqu'ici d'une générosité sans bornes. Si nos désastres nous ont empêchés d'en tirer le parti que nous aurions voulu, que nos malheurs ne nous soient pas doublement funestes, ce qui arriverait s'ils nous occasionnaient une diminution dans vos libéralités!

« J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération,

« Messieurs,

« Votre très-humble serviteur,

« † JEAN, *Évêque d'Antiphelles,*

« *Vicaire Apost. de la Mélanésie et de la Micronésie.*»

---

## MISSIONS DE LA CHINE

AUX XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES.

DEUXIÈME PARTIE (1).

---

Nous touchons à la plus brillante époque des Missions. C'était le temps où l'hérésie protestante, fière des lambeaux qu'elle avait arrachés à l'Unité chrétienne en Europe, sonnait déjà les funérailles du catholicisme. Et par un contraste qui n'est pas nouveau dans nos saintes annales, c'est alors aussi qu'on vit l'Eglise, embrassant le monde entier dans son rapide essor, pénétrer à la fois dans les Andes et au Japon, envoyer ses représentants et ses défenseurs au Thibet et en Scandinavie, triompher partout sur cette scène illimitée, et répondre de tous les coins du globe, à l'insulte de ceux qui prophétisaient sa mort, par le bulletin de ses fauleuses conquêtes.

La Chine fut une des dernières à prendre place dans ce majestueux ensemble des Missions, sans doute parce

---

(1) Voir pour la première partie, le N° de juillet 1848.

que devant être la plus belle entre ses sœurs, Dieu la réservait pour les couronner toutes. Cependant la croix, poussée par la Providence à la recherche de ses bords lointains, s'enfonçait de jour en jour vers l'Orient, en touchant à tous les rivages pour les civiliser ou les bénir. De l'Amérique, où la foi avait fait de tels progrès que, dans l'espace de quarante ans, il s'y était fondé jusqu'à six mille monastères et six cents évêchés, l'Évangile avait jeté, en passant, sur le littoral africain comme un réseau d'apôtres : les Trinitaires aux États barbaresques, les Capucins dans la Sénégambie et au Congo, les Dominicains à Mozambique et à Madagascar, les Jésuites au Monomotapa, en Ethiopie et dans les régions du centre, inexplorées depuis, et qui ont gardé le secret de leurs travaux et de leur tombe.

Un pas de plus, et la foi touche aux Indes Orientales. Elle y aborde avec ces hardis Portugais qui s'en allant conquérir au loin des empires à leurs rois et des âmes à leur Dieu, voulaient que la croix suivit partout l'épée pour guérir ses blessures. Trois cent mille Indiens convertis sont l'affaire de quelques années et l'œuvre de quelques hommes. De Goa, surnommée alors la Rome des Indes, partent dans toutes les directions des Religieux de tous les Ordres. Ils arrivent presque en même temps à Lahore chez le Khan des Mongols; à Lassa dont le Pontife adoré trône sur un autel; à Manille qui comptera bientôt un million de néophytes; au Japon, cette terre de l'héroïsme chrétien, où la moisson avait germé si abondante qu'il fallut quarante ans pour l'abattre, bien qu'on fit en une seule année plus de vingt cinq mille martyrs; à la Chine enfin qui hérite du dernier soupir de F. Xavier, mourant en vue de ses côtes et à la veille de sa conquête, comme Moïse au bord de la Terre promise.

Il est donc peu de contrées qui n'aient entendu , à cette époque, la voix des Missionnaires. « Mers, tempêtes, « glaces du pôle, ardeurs du tropique, ne les arrêtent « pas; ils vivent avec l'Esquimau sur les outres de veau « marin; ils se nourrissent d'huile de baleine avec le « Groënlandais; ils franchissent avec le Tartare et l'Iro- « quois d'immenses solitudes, montent sur le droma- « daire de l'Arabe, suivent le Caffre errant au milieu « de ses déserts brûlants; le Chinois, le Japonais, « l'Indien deviennent leurs néophytes; il n'est point « d'île, point de rocher de l'Océan qui échappent à leur « zèle; et de même que jadis les royaumes manquaient « à l'ambition d'Alexandre, la terre manque à leur « charité (1).

Nous avons déjà vu qu'une lueur passagère du christianisme avait brillé parmi les Chinois au VII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle. Mais il paraît qu'elle s'y était complètement éteinte, lorsque Rome, attentive à porter la foi dans les contrées nouvellement découvertes, à semer la vérité où des marchands se donnaient tant de peine à établir des comptoirs, tourna ses regards vers l'Empire du Milieu. St. François Xavier, toujours à l'avant-garde des Missions, s'était jeté le premier dans cette nouvelle carrière, espérant y trouver le berceau des doctrines qu'il combattait en Orient. Mort avant de toucher au but, il l'avait du moins indiqué à ses confrères. Ceux-ci arrivent bientôt sur ses traces, et après s'être reposés

---

(1) Châteaubriand, *Génie du Christianisme*.

le temps nécessaire pour planter une croix sur sa tombe, ils poursuivent à la hâte leur route vers Canton. Mais comment franchir les barrières qu'une défiance jalouse oppose aux étrangers ? comment pénétrer dans un empire que les indigènes gardent comme une citadelle ? Les premières tentatives restent sans succès. En 1556, le Dominicain Gaspard de la Cruz met le pied sur cette terre, pour en être aussitôt exilé ; en 1581 les PP. Ruggieri et Pasio, Jésuites, s'y introduisent à leur tour et préparent les voies au P. Matthieu Ricci qui, un an après, y plante enfin la croix.

¶ Versé dans les mathématiques, et comprenant le génie des Chinois, la nation la plus vaniteuse de l'univers, Ricci préluda par la science profane à son enseignement religieux, il abrita le Missionnaire sous le manteau du docteur. Par ses démonstrations astronomiques, il capta l'estime des Mandarins, dont il gagnait aussi la confiance par ses services. Ces lettrés s'imaginaient que la terre était carrée ; et que la Chine en occupait la plus grande partie ; le reste du globe n'apparaissait à leurs yeux que comme des points de peu d'importance, destinés tout au plus à faire ressortir la grandeur de leur partie. Sans blesser un pareil orgueil, Ricci se mit en devoir de rectifier leur croyance, et composa une mappemonde qui n'offensa ni leur amour propre ni la vérité. L'admiration qu'excitaient ses connaissances physiques, disposait les cœurs à recevoir ses doctrines morales : de l'intelligence des lois de la nature, ses disciples s'élevaient avec lui à la recherche de leur auteur ; il les mettait ainsi dans le chemin de la vérité, sans leur dire que c'était celui du ciel.

Cependant Ricci, quoique déjà entouré de nombreux catéchumènes, pensait que pour arriver jusqu'à l'oreille des masses, la Religion devait passer par le cœur des

grands ; c'était , selon lui, le seul moyen de la populariser dans un pays où le suffrage du prince est l'unique règle des sujets. Après plusieurs essais infructueux, il résolut de tenter un dernier effort pour s'introduire à la cour. Les négociants portugais de Macao et de Goa mirent à sa disposition les riches étoffes, les instruments d'astronomie, les curiosités européennes qu'il se proposait d'offrir à l'empereur, et il partit. La cupidité d'un gouverneur de province seconda sans le vouloir ses projets. Ce Mandarin avait confisqué les présents destinés à Van-lié, pour s'en faire honneur auprès du monarque, et il avait annoncé à Peking qu'un étranger, arrêté sur son territoire, possédait une cloche qui sonnait d'elle-même : le Chinois définissait ainsi une horloge. Le fait parut inexplicable à Van-lié, il donna des ordres pour que l'étranger fut immédiatement transféré à sa cour. Ricci y arriva vers la fin de juillet 1600. L'empereur l'accueillit avec bienveillance, il reçut ses présents, il fit construire une tour pour placer l'horloge dont chacun admirait le mécanisme ; il exposa dans ses appartements deux tableaux du Sauveur et de la Vierge ; puis il accorda au Jésuite la faculté de pénétrer dans l'intérieur du palais, ouvert seulement aux grands officiers de la couronne (1).

Il y avait dix-sept ans que le Père était entré dans ce royaume, dix-sept ans consumés dans une laborieuse attente du jour où il lui serait permis d'être enfin Missionnaire. Ce jour était venu. Ricci pouvait annoncer l'Évangile aux doctes et à la multitude. Toutes les classes répondirent à son appel. La moisson qu'il avait différé de cueillir, n'en était que plus mûre, et elle fut immense.

---

(1) *Histoire de la Compagnie de Jésus*, par Crétineau-Joly.

Parmi les grands dignitaires de l'état, il eut entre autres disciples, Li qui fut le plus célèbre Mandarin de ce siècle, et Paul Siu dont le nom est aussi illustre dans les annales de l'Empire que dans celles de la Religion.

La conversion de Paul Siu, qui fut plus tard Colao, ou premier ministre de la Chine, est regardée comme le plus beau fleuron de la couronne de Ricci. Encore simple catéchumène, Paul se faisait déjà apôtre, et il amenait pour premières conquêtes, à son maître vénéré tous les membres de sa famille. Sa petite-fille, nommée Candide, hérita de son zèle et de sa vertu; non contente de vouer sa virginité au Seigneur et une partie de son immense fortune aux indigents, elle fit construire à ses frais plusieurs églises, imprimer en Chinois beaucoup d'ouvrages pieux, et élever dans le christianisme une multitude d'enfants trouvés. L'empereur qui admirait son innocence et sa charité, lui conféra par un décret le titre de *femme vertueuse*, en joignant à cette distinction un habillement magnifique. Elle s'en revêtit pour l'anniversaire de sa naissance, après quoi elle en détacha peu à peu l'argent et les perles pour les employer au soulagement des pauvres.

Le peuple voulut à son tour connaître une Religion que ses Mandarins se faisaient une gloire de professer. Partout il se pressait aux discours des maîtres chrétiens. Ricci à la capitale, Paul Siu à Nankin et à Chang-hai, les Pères Cataneo, Pantoya et Longobardi à Canton et dans d'autres cités importantes, lui distribuaient le pain de vie, qu'il dévorait toujours avec une nouvelle avidité. Sa docilité à recevoir l'Évangile fut telle, que, par un caprice d'orgueil tout chinois, certains lettrés se plainquirent qu'on prêchât aux masses une loi réservée, selon eux, aux savants et aux chefs du royaume. Encore sous

l'empire des préjugés nationaux, que la foi n'avait pu entièrement déraciner, ils regardaient la vérité comme un privilège de leur caste, le baptême comme leur monopole, et il fallut toute l'autorité de Ricci pour leur faire accepter l'égalité devant la croix.

Cette autorité, du reste, était si grande que dans la capitale et au fond des provinces, les Chinois comparaient le Jésuite étranger à leur Confucius. Mais qu'était la gloire pour un homme qui touchait au seuil de l'éternité ! Il n'ambitionnait plus qu'une chose, c'était d'affermir l'œuvre si péniblement ébauchée par trente ans de patience et d'efforts. Dans ce but un noviciat fut établi à Pékin; il y reçut les jeunes néophytes, qu'il forma lui-même à la pratique des vertus et à l'étude des sciences. La mort le surprit au milieu de ces travaux; il expira en 1610, laissant aux Chinois le souvenir d'un homme qu'ils respectent encore, et aux ouvriers apostoliques le modèle d'un saint et habile Missionnaire.

Les funérailles de Ricci, le premier étranger qui obtint cet honneur à la capitale, furent aussi solennelles que le deuil était profond. Les Mandarins et le peuple accoururent dans une douloureuse admiration saluer les restes mortels du Père; puis, escorté par les chrétiens que précédait la croix, le corps fut déposé, selon l'ordre de l'empereur, dans un temple que l'on consacra au vrai Dieu.

Peu de temps après, des révolutions politiques menacent la dynastie Tamingienne, sans arrêter les progrès de la foi. Toujours fidèle à sa mission conciliatrice, la Religion se jette entre les deux camps : au malheur elle porte ses consolations et ses divines espérances; aux Barbares victorieux elle parle de clémence et de fraternité. Voyons d'abord ce qu'elle fit en faveur des vaincus.

L'empereur Jun-Lié ne possédait plus, au midi de la Chine, que quelques lambeaux de l'héritage de ses ancêtres. S'il trouve encore, dans ses revers, d'habiles et dévoués défenseurs, ce sont deux chrétiens, Thomas Cheu et Luc Cin, qui relèvent un instant sa couronne prête à tomber pour toujours. Si la fraction du peuple restée fidèle à ses anciens maîtres, veut s'ensevelir avec eux sous les ruines de la monarchie, comme à Hai-Foung-Fou, les Missionnaires refusent d'abandonner leur troupeau, et périssent avec trois cent mille habitants. Mais c'est en vain que Jun-Lié dispute son empire et sa vie aux Tartares. Le malheur monte de jour en jour vers son trône, et la foi s'en rapproche avec le malheur. Les princesses, déjà éprouvées par l'exil, cherchent dans la Religion un refuge contre tant de disgrâces; le P. Coffler les instruit de nos dogmes consolateurs, et elles demandent au baptême des titres que l'épée n'efface pas. L'impératrice avait choisi le nom d'Hélène; peu d'années après, en 1650, elle donna le jour à un fils, qui, de l'assentiment de l'empereur, fut baptisé sous le nom de Constantin. Ce jeune enfant ne devait régner qu'au ciel. Il ne tarda pas à être égorgé avec son père vaincu, et Hélène captive fut conduite à Pékin, où le tartare Chun-Chi ordonna de la traiter en impératrice. Elle avait perdu son époux, son fils et sa couronne; il ne lui restait que sa piété; la Religion la consola de tous ces désastres.

Dans le camp des vainqueurs le christianisme n'était pas moins honoré. Les Missionnaires répandus dans les provinces y avaient élevé un grand nombre d'églises; Chun-Chi manda à ses généraux de respecter partout les docteurs de la loi divine venus du grand Occident. Lui-même en donnait l'exemple par les distinctions qu'il prodiguait au P. Adam Schall, successeur de

Ricci et presque aussi célèbre [que ce fondateur] de la Mission chinoise. Non content de lui conférer le titre de Mandarin, il en fit le président du tribunal des Mathématiques, il lui imposa même le nom de *Mafa*, qui répond à celui de Père, et le laissa en mourant pour précepteur au jeune Kang-hi, l'héritier de sa couronne. Adam Schall profita de son crédit pour obtenir que l'Évangile fut librement prêché dans l'empire : aussitôt de 1650 à 1664, en 14 ans, cent mille Chinois reçurent-ils le baptême.

Adam Schall, dans le temps même de sa plus grande faveur, n'avait pas suspendu l'exercice de son apostolat, Son zèle était si généreux, qu'un jour, pour confesser deux condamnés à mort, il se déguisa en charbonnier. et, sous un prétexte que lui suggérait la rigueur de l'hiver, il entra dans la prison, le sac sur le dos, comme pour vendre la charge d'un pauvre mercenaire. Sous l'humble habit du portefaix, les deux captifs reconnurent bientôt le favori de l'empereur et le ministre de Jésus-Christ; ils tombèrent à ses genoux et lui firent goûter, au milieu de leurs larmes et de leurs fers, une de ces joies que la cour ne sait pas donner.

Les Jésuites n'étaient pas seuls occupés à un labeur si fécond. Outre les Franciscains, qui avaient déjà baptisé à Canton près de quatre mille néophytes, les Dominicains, à cette époque, comptaient en Chine de nombreux Missionnaires et d'illustres martyrs; ils avaient, en 1665, onze résidences, vingt églises, et environ dix mille chrétiens dans les trois provinces du Fo-Kien, du Tche-Kiang et du Kan-Tung.

Le sang d'un frère Prêcheur avait été le premier gage de ces rapides succès. Fernandez de Capillas, espagnol, était entré en Chine l'an 1642. Pour lui, les ressources humaines ne faisaient point cortège à son

apostolat. Pauvrement vêtu, il parcourait à pied les campagnes, sans autre bagage que son Bréviaire, sans autre appui que la vertu de la croix. Un grand nombre d'infidèles convertis, d'apostats réconciliés à l'Eglise, de vierges consacrées à Dieu, la bonne odeur de Jésus-Christ répandue de tout côté par ses fervents disciples, attestèrent que le Seigneur bénissait sa mission. Il la continuait avec courage, lorsque les Mandarins, secrètement irrités par les calomnies des Bonzes, l'arrêtèrent dans les environs de Fo-Gan (1647). Les actes de son martyr nous ont conservé de lui une belle réponse à ses juges. On lui demandait qui l'avait nourri et logé pendant ses courses apostoliques. « Je n'ai, dit-il, d'autre maison que le monde, d'autre lit que la terre, d'autres provisions que ce que la Providence m'envoie chaque jour, d'autre objet que de travailler et de souffrir pour la gloire de Jésus-Christ et pour le bonheur éternel de ceux qui croient en son Nom. »

Battu de verges et chargé de chaînes, le confesseur fut replongé dans son cachot. Là encore, la vérité ne fut pas captive. Tous ceux qui eurent la liberté de le visiter en prison, chrétiens et idolâtres, éprouvèrent ce que peut la parole du salut dans la bouche d'un martyr. Son sacrifice fut consommé, le 15 janvier 1648, sous les yeux d'un peuple immense. Rien ne manqua à la gloire et aux fruits d'une si sainte mort. Les païens la contemplèrent avec admiration; les néophytes retremperent leur courage à l'héroïsme de leur maître; à Macao, aux Philippines et en Espagne, sa patrie, la nouvelle de cet événement fut saluée comme l'annonce d'une victoire, et on en rendit à Dieu de solennelles actions de grâces.

Si le sang des martyrs est une semence de chrétiens, le sang des Missionnaires est encore plus une

semence d'apôtres. Plusieurs Dominicains accourent prendre la place de Capillas, avides de partager le sort de leur confrère. Parmi eux se trouvait Pierre d'Alcala, né à Grenade et élevé, sur la fin de sa carrière, à la dignité de Vicaire Apostolique du Tche-Kiang. Les traits édifiants abondent dans sa vie. En voici un qui signala ses premiers débuts. Il venait de débarquer à l'île Formose, située à trente-quatre lieues de la province du Fo-Kien, et, en attendant une occasion pour passer en Chine, il prodiguait aux indigènes les efforts de son zèle et de sa charité. Un jour, il rencontra sur sa route un échafaud très-élevé, où trois condamnés chinois, attachés avec de gros clous qui leur perçaient les pieds, les mains et les bras, jetaient des cris affreux. Ils subissaient depuis plusieurs jours ce supplice, qui leur faisait épuiser lentement toutes les douleurs de la mort; et les idolâtres, groupés autour de ces malheureux, ne s'emblaient s'y réunir que pour insulter à leur désespoir. Pierre d'Alcala, ne prenant conseil que de son cœur, monte hardiment sur l'échafaud, mêle ses larmes à celles des trois suppliciés, et après avoir adouci leurs angoisses par ces témoignages d'une tendre compassion, leur parle du Sauveur, cloué, lui aussi, et pour eux, sur une croix; puis leur promet le pardon, le bonheur, si, repentant de leurs péchés, ils meurent résignés et chrétiens. La grâce, qui faisait parler le Missionnaire, prépara le cœur des trois Chinois, ils demandèrent humblement le baptême, et le reçurent avant d'expirer.

Tel était le zèle des Missionnaires en Chine; tels étaient les succès des Religieux de différents Ordres, Franciscains, Dominicains, Jésuites, lorsque s'éleva entre eux cette controverse regrettable qui, plaidée pendant un siècle à la cour de l'empereur et au tri-

bunal du Saint-Siège, usa en guerres intestines, des caractères, des talents, des vertus et une activité au-delà de ce qu'il en fallait peut-être pour convertir l'empire chinois. Sans doute les questions débattues étaient épineuses et délicates, les intentions aussi étaient pures; mais le conflit n'en fut pas moins désastreux pour une Eglise naissante, qu'il frappa au cœur.

Le débat portait sur trois points principaux : fallait-il permettre de rendre à Confucius des hommages ayant force de loi, et dont l'apparence trahissait un culte? Devait-on tolérer certaines cérémonies en l'honneur des ancêtres? Pouvait-on se servir du mot chinois *Tien* (ciel) pour exprimer l'idée de Dieu? Les Jésuites affirmaient, les Dominicains et les Cordeliers niaient. Disons tout de suite, pour n'avoir plus à revenir sur une controverse qui agita trop longtemps l'Eglise, que Benoît XIV, en 1744, la résolut dans le sens des Dominicains. Devant une autorité qui a droit de faire incliner toutes les intelligences, chacun se soumit. Une obéissance sans restriction à l'arrêt du Pontife, unanime et sans exception du côté des Missionnaires, consola l'Eglise du malheur qu'avaient eu ses enfants les plus dévoués de ne pas s'entendre plus tôt.

Ils avaient été sur le point de le faire pendant la minorité de Kang-hi, car une violente persécution suscitée par le fanatisme des Bonzes, avait alors confondu dans les mêmes chaînes les théologiens des deux camps. Le P. Navarette, savant Dominicain, qui refusa plus tard par modestie d'accepter la direction générale de toutes les Missions en Chine, s'y trouvait réuni, avec deux Religieux de son Ordre et un Franciscain, à dix-neuf Jésuites, ayant à leur tête les PP. Schall et Verbiest. La communauté de souffrances rap-

procha dans une pensée de paix des hommes qui se voyaient à la veille de mêler leur sang sur le même échafaud. S'ils ne purent se décider à faire le sacrifice de ce qu'ils croyaient la vérité, ils montrèrent, du moins, par d'héroïques dévouements, qu'ils étaient prêts à donner leur vie les uns pour les autres, et que l'opposition des jugements n'avait point altéré la charité dans les cœurs. Le P. Navarette s'était échappé de la prison commune; son évasion allait être remarquée, elle pouvait exciter la colère des Mandarins contre ceux qui restaient dans les fers : le Jésuite Grimaldi vint spontanément prendre la place du Dominicain, afin de compléter le nombre des captifs.

Adam Schall trouva à son tour la même générosité dans un autre de ses confrères. Comme il passait à juste titre pour la colonne de l'Eglise chinoise, les bonzes voulaient, en le frappant, détruire d'un seul coup les espérances des chrétiens, dont le nombre s'accroissait sans cesse. Après l'avoir trainé pendant neuf mois de tribunaux en tribunaux, le cou chargé de la cangue, on le condamna à être étranglé, et son cadavre coupé en *dix mille morceaux*. Mais le P. Ferdinand Verbiest, s'oubliant pour celui qu'il regardait comme son maître, prit, au péril de sa vie, la défense du vénérable Missionnaire; il attendrit les magistrats et la foule au souvenir de ses services et de ses vertus; le peuple lui même implora la grâce du vieillard, qui put expirer en liberté, après 44 ans d'apostolat.

Tous les autres Religieux étrangers, à l'exception de quatre Jésuites retenus à la cour, non comme prêtres, mais comme savants, furent exilés à Canton, au nombre de vingt-cinq. Vingt et un étaient enfants de S. Ignace, trois de S. Dominique, un de S. François. C'étaient cent soixante et quinze Eglises privées de leurs

pasteurs. Elles se répartissaient ainsi entre les Ordres déjà nommés : trois appartenait aux Franciscains, vingt et une aux frères Prêcheurs, et cent cinquante et une aux Jésuites.

C'est alors surtout qu'on comprit toute l'importance d'un clergé indigène. Tandis que, relégués à Canton, ou gardés à vue à Pékin, les Missionnaires européens ne pouvaient que lever les mains au ciel en faveur de leurs néophytes persécutés, un prêtre chinois, le Dominicain Lopez suppléa presque seul à l'absence de ses maîtres. Sous l'habit national, cet homme apostolique parcourut avec un zèle infatigable les chrétientés en péril, consolant les Eglises abandonnées, soutenant les faibles dans la foi, relevant les apostats de leur chute, et faisant partout de nouvelles conquêtes. Pendant trente mois qu'il mit à visiter ainsi dix grandes provinces, plus de deux mille cinq cents idolâtres, arrachés par lui à leurs erreurs, reçurent le baptême de sa main. Tel était l'éclat de sa sainteté, que les païens eux-mêmes, témoins des prodiges qu'il opérât par la seule invocation du Nom de Jésus, respectaient en lui la puissance d'un ami de Dieu; les fidèles le considéraient comme leur père; les Missionnaires de tous les Ordres, et il s'en trouvait peu à qui Lopez n'eut rendu quelque service particulier, s'honoraient de sa connaissance; en un mot le Dominicain chinois était en estime et en vénération, non-seulement dans sa patrie, mais encore les royaumes voisins, et jusqu'à Rome où son nom fut présenté par des suffrages unanimes pour le Vicariat Apostolique de Nankin. Innocent XI le contraignit, en 1679, à accepter un poste que sa modestie avait déjà une fois refusé; il l'occupa, avec le même zèle et les mêmes succès, pendant les six dernières années de sa vie. Sa mort, arrivée en 1687, fut un deuil général pour l'Eglise chinoise, dont il a été le premier Evêque et le plus bel ornement.

Les derniers regards de Lopez avaient pu saluer le retour de la paix parmi les chrétiens. La majorité de Kang-hi venait de rendre aux confesseurs la liberté, et aux Jésuites plus de pouvoir que jamais. Sous un prince qui avait le désir et la force de faire régner la justice dans ses vastes états, les Missionnaires eurent bientôt repris dans les provinces l'ascendant que l'exil, la prison ou la mort leur avaient fait perdre. Ils relevèrent leurs églises; ils rassemblèrent leurs néophytes dispersés; puis, à l'abri du sceptre impérial, ils poursuivirent leur apostolat comme si rien ne pouvait plus l'interrompre.

Au P. Verbiest, de la Compagnie de Jésus, revient la principale part dans cet heureux événement. Le jeune empereur avait fait appel à ses lumières pour redresser les erreurs du calendrier chinois. Son habileté fut aussitôt reconnue que mise à l'épreuve. Dès lors sa faveur auprès du prince ne fit que grandir avec ses services. La Religion en recueillit le bienfait. En 1669 le savant Jésuite avait déjà obtenu un premier édit favorable aux Missions, et à l'ombre de cette tolérance officielle, plusieurs Chinois de distinction, parmi lesquels on remarquait un oncle maternel de Kang-hi, reçurent le baptême. Verbiest se créa bientôt de nouveaux titres à la reconnaissance du souverain. Chargé de diriger la fonte d'un grand nombre de canons, il fut assez heureux pour pouvoir offrir à l'empereur un pare de trois cents pièces; et c'est une singularité assez remarquable, que la meilleure artillerie que les Chinois aient possédée, soit due au talent de quelques Jésuites. Kang-hi, après avoir vu à l'essai ces nouvelles batteries, se dépouilla de son costume impérial, qu'il donna au P. Verbiest comme un témoignage de sa satisfaction. L'homme de Dieu n'acceptait ces honneurs que pour en faire une

protection aux chrétiens et un sauf-conduit à de nouveaux Missionnaires. De jour en jour il voyait la moisson blanchir sous ses yeux ; mais les bras manquaient pour la cueillir ; il demanda au Souverain Pontife que d'autres Religieux vinssent l'aider à lever la récolte fécondée par ses sueurs. A son appel accoururent des Dominicains, des Franciscains, des Augustins, mêlés à des Jésuites, et suivis bientôt par des prêtres de Saint-Lazare et des Missions-étrangères.

A la tête de ces derniers apôtres figurait Mgr. Pallu, évêque d'Héliopolis, qui, repoussé des rivages du Tong-King par la persécution, et jeté par la tempête sur les côtes de Manille, où la politique ombrageuse de l'Espagne lui avait donné des fers, était revenu au pied du Saint-Siège appeler sur ses vastes projets de nouvelles bénédictions. Lorsqu'au sortir de Rome le prélat missionnaire parut en France, il y produisit cette impression profonde dont on retrouve les traces dans le beau discours de Fénelon sur l'Épiphanie : « Nous  
 « l'avons vu, cet homme simple et magnanime, qui  
 « revenait tranquillement de faire le tour du globe  
 « terrestre. Nous avons vu cette vicillesse prématurée  
 « et si touchante, ce corps vénérable, courbé non  
 « sous le poids des années, mais sous celui de ses  
 « pénitences et de ses travaux, et il semblait nous  
 « dire à tous, au milieu desquels il passait sa vie, à  
 « nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir,  
 « de l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de  
 « sentir la bonne odeur de Jésus-Christ qui était en  
 « lui, il semblait nous dire : « Maintenant me voilà,  
 « je sais que vous ne verrez plus ma face. » Nous l'a-  
 « vons vu qui venait de mesurer la terre entière ; mais  
 « son cœur, plus grand que le monde, était encore  
 « dans ces contrées si éloignées. L'Esprit l'appelait à la

« Chine, et l'Évangile, qu'il devait à ce vaste empire,  
 « était comme un feu dévorant au milieu de ses en-  
 « trailles, qu'il ne pouvait plus retenir. Allez donc,  
 « saint vieillard! Traversez encore une fois l'Océan  
 « étonné et soumis; allez, au nom de Dieu. Vous ver-  
 « rez la terre promise; il vous sera donné d'y entrer,  
 « parce que vous avez espéré contre l'espérance même.  
 « La tempête qui devait causer le naufrage, vous jet-  
 « tera sur le rivage désiré. Pendant huit mois, votre  
 « voix mourante fera retentir les bords de la Chine du  
 « nom de Jésus-Christ. O mort précipitée! ô vie pré-  
 « cieuse qui devait durer plus longtemps! O douces  
 « espérances tristement enlevées! Mais adorons Dieu,  
 « taisons-nous. »

La mort attendait, en effet, Mgr Pallu à son arrivée en Chine. Il expira victime de son zèle, en 1683, n'ayant eu que le temps de léguer à Mgr Maigrot ses pouvoirs d'Administrateur Apostolique de l'empire et ses nouveaux plans d'organisation. L'ère féconde qu'il était venu inaugurer, au nom du St-Siège, consistait à favoriser le développement successif des Missions particulières, en donnant à chacune d'elles des chefs indépendants, à substituer à la vie d'emprunt dans ces Eglises, celle qu'on les habituerait à puiser en elles-mêmes, de telle sorte qu'alimentées par le sacerdoce national, elles pussent, en cas de mort ou d'exil des Missionnaires, survivre à leurs fondateurs étrangers. Ainsi furent érigés, en 1688, les deux évêchés de Pékin et de Nankin, et presque en même temps les Vicariats Apostoliques du Fo-Kien, du Sse-tchouan, du Yun-nam et du Kouci-tcheou.

Restait encore à briser les entraves légales que certains édits antérieurs avaient imposées à cette Eglise naissante. Honorée à la cour où elle tenait le sceptre

de la science, hautement professée dans les prétoires et dans les camps par les chefs de la justice et de l'armée, bénie par trois cent mille néophytes, depuis les îles Tson-ming et Formose jusqu'aux montagnes reculées du Chen-si et aux plaines de la Tartarie, servie à la fois par le dévouement de ses prêtres indigènes et l'habileté de ses Missionnaires européens, elle n'éprouvait pas moins les attaques isolées, les vexations cupides ou jalouses de certains petits tyrans de province. Les Jésuites essayèrent d'y mettre un terme, et ils eurent le bonheur de réussir même au-delà de leurs espérances. Ce fut le P. Gerbillon qui obtint du tribunal des rites, la célèbre déclaration de 1692, à laquelle la sanction de Kang-hi donna force de loi. Nous transcrivons en entier ce précieux document.

« Moi, votre sujet *Coupoutaï*, premier président  
 « de la cour souveraine des rites, et chef de plusieurs  
 « autres tribunaux, je présente avec respect cette dé-  
 « claration à votre Majesté, pour obéir à ses ordres en  
 « toute soumission. Nous avons délibéré, moi et mes  
 « assesseurs, sur l'affaire qu'elle nous a communiquée,  
 « et nous avons trouvé que ces Européens ont traversé  
 « de vastes mers, et sont venus des extrémités de la  
 « terre, attirés par votre haute sagesse, et par cette  
 « incomparable vertu qui charme tous les peuples, et  
 « qui les retient dans le devoir. Ils ont présentement  
 « l'intendance de l'astronomie et du tribunal des ma-  
 « thématiques. Ils se sont appliqués avec beaucoup de  
 « soin à faire des machines de guerre et à fonder des  
 « canons, dont on s'est servi dans les derniers troubles  
 « civils. Quand on les a envoyés à Nipchou, avec nos  
 « ambassadeurs, pour y traiter de la paix avec les Mos-  
 « covites, ils ont trouvé moyen de faire réussir cette  
 « négociation : enfin ils ont rendu de grands services

« à l'empire. On n'a jamais accusé les Européens qui  
 « sont dans les provinces d'avoir fait aucun mal, ni  
 « d'avoir commis aucun désordre. La doctrine qu'ils  
 « enseignent n'est point mauvaise ni capable de séduire  
 « le peuple et de causer des troubles. On permet à  
 « tout le monde d'aller dans les temples des Lamas,  
 « des Ho-chang, des Tao-ssé, et l'on défend d'aller  
 « dans les églises des Européens, qui ne font rien de  
 « contraire aux lois ; cela ne paraît par raisonnable. Il  
 « faut donc laisser toutes les églises de l'empire dans  
 « l'état où elles étaient auparavant, et permettre à  
 « tout le monde d'y aller adorer Dieu, sans inquiéter  
 « dorénavant personne pour cela. Nous attendons l'or-  
 « dre de votre Majesté pour faire exécuter cet arrêt  
 « dans toute l'étendue de l'empire.

« Fait par les officiers en corps, le troisième jour de  
 « la deuxième lune de la trente et unième année du  
 « règne de Kang-hi (le 22 mars 1692). »

A la nouvelle de cet édit ce ne fut qu'un cri de joie dans les trois cents Eglises de la Chine. Rome l'entendit, et le cœur de son Pontife en tressaillit de bonheur avec toute la chrétienté. Un Légat du S. Siège, le Cardinal de Tournon, visitait alors les Missions d'Orient ; il reçut ordre d'Innocent XII de passer aussitôt en Chine, pour rendre grâces à l'empereur, au nom du Père commun des fidèles, de la protection accordée au catholicisme et à ses apôtres. Le 31 décembre 1705, le Légat fut présenté en audience solennelle à Kang-hi. Rien ne manqua aux honneurs de cette réception. Les plus grands Mandarins servirent le thé au prince de l'Eglise ; l'empereur lui-même lui mit en main une coupe pleine de vin, et le fit asseoir à une table couverte de trente-six plats d'or, qui fut envoyée, après le repas, au logis du Cardinal. Comblé de faveurs dans

une cour idolâtre, Maillard de Tournon ne trouva ni pitié ni justice chez les chrétiens portugais de Macao, qui le rassasièrent d'opprobres et le laissèrent mourir dans une dure captivité. C'était encore une victime, la plus illustre de toutes, de ces rivalités nationales et de ces dissensions religieuses qui entravèrent, beaucoup plus que les persécutions, beaucoup plus que les résistances populaires, le triomphe de l'Évangile en Chine.

Cependant l'empereur, tout fatigué qu'il était de ces disputes interminables, continua jusqu'à sa mort la bienveillance qu'il avait vouée aux Missionnaires de la Compagnie de Jésus. Il en faisait toujours ses favoris et ses Mandarins à la cour, ses professeurs dans ses laborieuses études, ses compagnons inséparables dans les expéditions militaires, ses ingénieurs pour lever les cartes de l'empire, ses ambassadeurs auprès de Louis XIV, et ses négociateurs avec la Russie; il goûtait leurs conseils; il acceptait tous leurs services, excepté celui qu'ils auraient été le plus heureux de lui rendre, en marquant son front couronné du signe du chrétien. Vint enfin un jour, le dernier de sa vie, où ce prince appela, dit-on, la grâce du baptême; mais cette grâce, si longtemps repoussée, se refusa à son tour aux desirs du monarque expirant. Par un arrêt sévère de la justice divine, le grand empereur, trahi dans ce vœu suprême par son propre fils, ne put obtenir une goutte de cette eau régénératrice, qui, chaque année, dans les rues de sa capitale, prédestinait au bonheur jusqu'à trois mille enfants trouvés!

Le 20 décembre 1722, la mort de Kang-hi laissait le trône vacant. La persécution y monta avec son fils Yong-tching. Son premier soin fut de lancer contre le culte catholique un édit général de proscription, que presque tous ses successeurs ont renouvelé, et qui n'a

été déchiré que de nos jours, par les armes et la diplomatie européennes. Avec ce nouveau règne nous rentrons dans l'ère des confesseurs et des martyrs. La colère impériale frappe partout à la fois : sur les Missionnaires qui sont balayés de la surface de l'empire, et rejetés au nombre de 35 sur les rivages de Macao ; sur 300 églises, enlevées aux chrétiens, renversées de fond en comble, ou converties en temples d'idoles ; elle éclate même au pied du trône, sur des membres de la dynastie mandchoue, dégradés de leur rang de princes, et relégués sous de misérables cabanes au fond de la Tartarie. C'était l'héroïque famille de Sourniama. Son chef se soumit sans murmure à l'exil avec 37 fils et petits-fils, autant de femmes, et 300 serviteurs. Quand on vit que leur vertu ne chancelait point sous le poids de leur disgrâce, on les fit ramener à Pékin, où ils eurent à choisir entre la promesse de leur réhabilitation s'ils abjuraient, et la menace des plus affreux supplices s'ils persistaient dans leur foi. Sur leur refus constant d'apostasier, ils furent condamnés à mort ; mais l'empereur commua la peine en une prison rigoureuse.

Alors, comme aux jours de désolation prédits sur l'infortunée Jérusalem, les fidèles s'enfuirent sur les montagnes ; ils s'en allèrent demander la paix au désert, abriter leurs espérances dans la profondeur des antres et des forêts, et l'Eglise continua d'y fleurir loin des orages, sous le regard de Dieu et la rosée du ciel. L'asile que la Providence avait ménagé à ses enfants persécutés, était dans les montagnes inaccessibles du Hou-Kouang. Ces hauteurs se nomment en chinois *Mon-pan-chan*, c'est-à-dire, *Montagnes du Plat de bois*, parce qu'elles sont bordées d'arbrisseaux, et que leur sommet présente une configuration circulaire et aplatie. Pour y arriver, il faut traverser des torrents qui ne

souffrent ni ponts ni barques. Après avoir franchi ces abîmes, il s'agit de gravir des pentes escarpées, au travers des broussailles qui les hérissent depuis le pied jusqu'à la crête, et quand on est parvenu aux dernières cimes, on trouve un plateau fort étendu, un sol fertile et de majestueuses forêts. Le P. Labbe est le premier Européen qui ait pénétré dans ces régions sauvages, appelées par les Missionnaires français les *Cévennes de la Chine*. Il y planta la croix en 1731, et les bénédictions que Dieu répandit sur son zèle furent si abondantes, que, dès l'année 1734, on y comptait déjà huit paroisses ayant chacune leur catéchiste. Dans les endroits où les fidèles se trouvaient seuls établis, ils évitaient autant que possible la société des idolâtres; ailleurs, dans les villages mêlés de païens et de néophytes, ils secondaient si bien l'action du Missionnaire et de son digne coopérateur, le prêtre chinois Kao, qu'on avait l'espérance de voir sous peu cette petite oasis chrétienne habitée exclusivement par les adorateurs du vrai Dieu.

Sous le règne suivant la persécution sévit encore avec plus de violence. Les Missionnaires n'étaient plus déportés hors de l'empire, ils payaient de leur vie le dévouement à leur troupeau. Un de ces martyrs de la foi et de la charité, dont le nom, resté cher à l'Eglise du Fo-kien qu'il dirigeait, mérite d'être recueilli entre tous, est le Dominicain Sanz, Evêque de Mauricastre. Tout, dans l'arrêt, dans l'exécuteur et dans les témoins de sa mort, frappe de surprise et d'admiration. Son arrêt, le voici en partie :

« Le nombre de ceux qu'il a déjà pervertis est  
 « si grand, que, de quelque côté qu'on se tourne  
 « dans ce district, on ne voit autre chose. Bien plus, les  
 « membres même des tribunaux et les soldats lui sont

« dévoués. Dans le temps qu'il fut pris avec d'autres  
 « Européens, et lorsqu'on les conduisait enchaînés  
 « dans la capitale, on a vu des milliers de personnes  
 « venir à leur rencontre, et se faire un honneur de leur  
 « servir de cortège. Plusieurs, s'appuyant sur le bran-  
 « card de leur charrette, leur témoignaient par des pleurs  
 « la vive affliction dont ils étaient pénétrés. Des filles  
 « et des femmes se mettaient à genoux sur leur passage,  
 « en leur offrant toute sorte de rafraîchissements. Tous  
 « enfin voulaient toucher leurs habits, et jetaient des  
 « cris déchirants que les échos des montagnes voisines  
 « en retentissaient... Qui ne reconnaît là l'esprit de  
 « révolte? » concluent les Mandarins.

La peine de mort, ainsi motivée, fut prononcée par les juges chinois. Lorsqu'on lut la sentence au martyr, il se contenta de répondre : « Puisqu'il ne m'est plus  
 « donné d'être l'apôtre de cet empire, je vais devenir  
 « son protecteur dans le ciel. » Et il marcha au supplice. Arrivé sur le lieu de l'exécution, il demanda au bourreau un moment pour achever sa prière; puis, se tournant vers cet homme avec un air riant, il lui adressa ces paroles, qui furent les dernières : « Mon ami, je  
 « vais au ciel. Oh, que je voudrais qu'un jour tu y  
 » vinsses avec moi ! » Le bourreau lui répondit :  
 « Je désire aussi de tout mon cœur y aller. » Une dernière espérance couronnait ainsi la dernière prédication du saint Evêque.

A peine son sang avait-il coulé, que l'idolâtre Tsing-eul-yuen, chargé par les fidèles de le recueillir, fendit la foule des spectateurs, et, s'étant acquitté de sa commission, il ne voulut point laver ses mains couvertes de terre ensanglantée; il les tint élevées par respect jusqu'à sa maison, baisant les traces vermeilles qu'il y remarquait; enfin il en frotta la tête de ses enfants,

en disant à chacun d'eux : Que le sang du Saint te bénisse!

Pour les religieux de la Compagnie de Jésus, ils avaient trouvé grâce aux yeux des persécuteurs, car leur habileté les rendaient indispensables. On les eut repoussés comme prêtres catholiques; ils se faisaient accepter comme astronomes, mathématiciens, annalistes, géographes, médecins, peintres et horlogers. Mais la science, qui était toute leur sauvegarde, faisait aussi leur unique occupation. Chassés de leurs églises, ils n'avaient plus d'autre asile que la cour, et ils s'étaient enfermés dans ce poste suprême, où de stériles distinctions dissimulaient mal leur captivité, pour le défendre en attendant des jours meilleurs, qui ne devaient se lever que sur leurs tombes. Ces sentinelles perdues de la vérité tombèrent, une à une, comme le soldat isolé qui livre son dernier combat, sans avoir l'espérance d'être secouru, sans avoir même celle de vaincre. Et ces soldats de l'Évangile s'appelaient Parrennin, Gaubil, Benoist, Amiot, noms illustres dans la science, qu'on retrouverait inscrits avec honneur dans les académies de Pékin, de Saint-Petersbourg et de Paris, si la Religion pouvait les oublier.

Qui dira le deuil de ces apôtres, lorsque, du haut de leur observatoire, ils virent la persécution s'étendre au loin comme un vaste incendie; qu'ils purent longuement contempler la démolition de leurs sanctuaires, entendre les cris de mort proférés contre leurs néophytes, assister aux funérailles d'une immense chrétienté, leur ouvrage et leur gloire, qui s'éteignait dans les supplices et dans l'exil! C'est là qu'un dernier coup vint les achever: ils avaient cette fois à pleurer sur leur propre ruine; la Société de Jésus venait d'être dissoute. Leur inconsolable douleur s'était imposé le silence, mais

elle les tua. Le dernier supérieur des Jésuites à Pékin écrivait alors à un ami : « Je n'ose vous parler de nos « malheurs... Soumettons-nous et adorons. Je vous « avoue cependant que, malgré la résignation la plus « entière, mon cœur est blessé à ne guérir jamais ; sa « plaie durera autant que moi... Oh Dieu ! Combien « d'âmes vont se replonger dans les ténèbres de l'ido- « lâtrie ! Combien n'en sortiront pas !... » Aussi, comme ils se hâtaient de mourir ! Comme les survivants se pressaient de tracer une épitaphe pour la tombe commune !

En 1835, un enfant de Saint Vincent de Paul visitait, à une lieue de Pékin, la maison déserte qui servait de sépulture aux enfants de Saint Ignace. Il lut sur les murs de l'ancien réfectoire, au-dessous des portraits à demi-effacés des Pères Jésuites, une inscription funèbre, écrite par le Père Amiot, au nom de tous ses confrères, lorsqu'ils apprirent la dissolution de leur Société en Europe. « Quoique je ne sois pas naturellement très-sensible, dit M. Mouly, mon cœur fut profondément ému, et mes larmes coulèrent en abondance à la simple lecture de cette épitaphe :

AU NOM DE JÉSUS

AMEN.

LONG-TEMPS INÉBRANIABLE, MAIS ENFIN VAINCUE, ELLE EST

TOMBÉE

SOUS LES COUPS DE TANT D'ORAGES.

ARRÊTE, VOYAGEUR, ET LIS,

ET RÉFLÉCHIS UN INSTANT SUR L'INCONSTANCE DES CHOSE

HUMAINES.

CI-GISSENT LES MISSIONNAIRES FRANÇAIS, AUTREFOIS  
MEMBRES DE CETTE CÉLÈBRE COMPAGNIE QUI, SUR TOUS LES

POINTS DU GLOBE, ENSEIGNA ET RÉPANDIT DANS TOUTE SA PURETÉ LE CULTÉ DU VRAI DIEU; QUI, PRENANT JÉSUS POUR MODÈLE, COMME ELLE AVAIT PRIS SON NOM, L'IMITA AUTANT QU'IL EST DONNÉ A LA FAIBLESSE HUMAINE, POURSUIVIT A TRAVERS LES FATIGUES ET LES CONTRADICTIONS SES EXERCICES DE VERTU, SA MISSION DE CHARITÉ, ET SE FAISANT TOUTE A TOUS POUR LES GAGNER A DIEU, DONNA PENDANT PLUS DE DEUX SIÈCLES QU'ELLE PROSPÉRA, DES CONFESSEURS ET DES MARTYRS A L'ÉGLISE.

NOUS, JOSEPH-MARIE AMIOT, ET LES AUTRES MISSIONNAIRES FRANÇAIS DE CETTE COMPAGNIE, PENDANT QU'À PÉKIN, SOUS LES AUSPICES ET LA PROTECTION DU MONARQUE TARTARE-CHINOIS, NOUS SOUTENONS ENCORE, A L'OMBRE DES SCIENCES ET DES ARTS, LA RELIGION DU CHRIST; PENDANT QU'AU SEIN DU PALAIS IMPÉRIAL, ENTOURÉE DES AUTELS DE MILLE VAINES DIVINITÉS, BRILLE ENCORE NOTRE ÉGLISE GALICANE, HÉLAS! SOUPIRANT EN SECRET APRÈS LA DERNIÈRE HEURE, NOUS AVONS ÉLEVÉ CE MONUMENT DE PIÉTÉ FRATERNELLE SOUS DE FUNÈBRES OMBRAGES.

PASSE, VOYAGEUR; FÉLICITE LES MORTS; PLAINS LES VIVANTS; PRIE POUR TOUS; ADMIRE ET TAIS-TOI.

L'AN DU CHRIST 1774, LE 14<sup>e</sup> JOUR D'OCTOBRE, LA 20<sup>e</sup> ANNÉE DE KIANG-LOUNG, LE 10<sup>e</sup> JOUR DE LA 9<sup>e</sup> LUNE.

« Si ce n'est pas là, ajoute M. Mouly, si ce n'est pas là le cantique du Prophète, pleurant sur les malheurs du peuple de Dieu captif à Babylone, ce sont du moins les gémissements bien légitimes et bien expressifs d'un cœur profondément affligé, à la vue des maux qu'allait attirer à la Religion, en Chine, la destruction d'une Société qui y avait semé le germe de la foi, qui lui avait fait pousser de si profondes racines et porter de si beaux fruits. »

(La suite à un des prochains Numéros.)

---

## MISSIONS DE LA MALAISIE.

*Lettre de M. Lacrampe, Missionnaire Apostolique, à Mgr  
Boucho, Vicaire Apostolique de la Malaisie.*

Des Forêts de la Birmanie, le 18 février 1847.

« MONSEIGNEUR,

« Tandis que M. Plaisant vous prépare une notice sur la Religion des tribus Carianes, je vais esquisser quelques traits de leurs mœurs et usages, tels que nous avons pu les étudier depuis près de deux ans que nous habitons leurs forêts.

« C'est dans le fond des bois, et toujours sur le bord d'une rivière ou d'un ruisseau que le Carian bâtit sa petite demeure. Comme elle ne doit l'abriter qu'une année, il ne la fait ni solide ni commode, et on y a libre accès de toute part. Rarement on en trouve plus de deux réunies ensemble; le plus souvent elles sont seules et isolées. Dans les environs, le Carian abat une vaste étendue de forêts, brûle le bois qu'il a laissé préalablement sécher, et enfin dépose dans le sein de la terre ainsi préparée la semence qui doit lui fournir le riz, sa seule ressource. Mais il lui en coûtera bien des sueurs et des peines avant de recueillir la moisson. Indépen-

damment des soins ordinaires qu'exige toute récolte, il aura encore à protéger la sienne contre les incursions des animaux malfaisants, et devra rôder nuit et jour pour en écarter les daims et les sangliers.

« Enfin leur moisson terminée, les Carians vont se choisir ailleurs un terrain convenable, quelquefois fort loin; ils y portent leurs petites provisions et se mettent de nouveau à bâtir un chalet et à défricher un autre champ. Il est difficile de se faire une juste idée des travaux accablants que ces pauvres gens soutiennent : hommes, femmes, enfants, tout travaille vigoureusement et avec une persévérance sans égale. Leur vie est un élérèle de pénibles labeurs, autour duquel ils tournent sans cesse; joignez à ces fatigues une nourriture peu substantielle, dont le riz est la base, avec quelques ignames, du piment et du sel pour tout assaisonnement. Delà une vieillesse prématurée, et, chez les hommes surtout, un air affaissé et abattu qui contraste vivement avec l'allure noble et aisée des Birmans.

« Mais aussi, de cette vie frugale et laborieuse, de cet isolement souvent complet, au milieu des bois et de la solitude, résulte une grande pureté de mœurs, et une simplicité vraiment patriarcale. On remarque sur le front de la jeunesse une candeur et une modestie qui annoncent des âmes belles et innocentes : tant d'ingénuité et de franchise paraissent incompatibles avec la dépravation du cœur. Leurs habits si décents en sont encore une preuve frappante.

« Comme tous les peuples de l'Aise, les Carians sont fort hospitaliers. Ils sont très-honorés et s'estiment heureux de nous recevoir sous leur humble toit. Quelquefois, après être resté trois ou quatre jours dans une famille, si l'on voulait faire une peine sensible à ses hôtes ce serait de leur offrir un dédommagement

quelconque. Du reste, nous mangons tout comme eux et aux mêmes heures, c'est-à-dire au point du jour et vers les deux heures après midi. S'il est impossible de les instruire dans le courant de la journée, parce que les occupations prennent tout leur temps, on est libre de prolonger la veillée, qui se passe tout entière à parler de Religion. Ces sauvages sont très-polis à notre égard, et toujours prêts à nous servir; ils comprennent fort bien que nous sommes prêtres, et ils vénèrent en nous le caractère sacré dont nous sommes revêtus.

« Comme vous le voyez, Monseigneur, ces bonnes gens ne sont pas loin du royaume du ciel. Dans les commencements, nous pensions trouver un grand obstacle à l'Évangile dans l'habitude où sont quelques-uns de s'enivrer. Aujourd'hui cette difficulté n'en est plus une, car cette année-ci nous ne comptons dans notre tribu qu'un cas d'ivresse complète et trois ou quatre de gaiété extraordinaire. Il faut savoir que dans leurs fêtes, qui ont également lieu pour un décès et pour un mariage, ils boivent avec excès. Lorsque l'hilarité s'est emparée des esprits, ils se prennent à coups de poings et de pieds, se culbutent, se ruent les uns contre les autres, et le tout sans se fâcher. J'en connais un qui a dû garder le lit pendant cinq jours par suite des blessures reçues dans une pareille bagarre, et un autre qui a eu la figure brûlée avec un tison enflammé, que son frère lui lança avec force au visage. Partout où les Anabaptistes n'ont pas pénétré, les Carians sont simples, doux, incapables de tromper, et ne connaissent l'injustice que par celles que leur font les Birmans. J'aurai occasion de montrer plus tard à votre Grandeur que malheureusement il y a des exceptions à ce caractère général, et j'en indiquerai les causes.

« En ce moment, nous venons de faire un voyage vers

le nord de notre station, et après trois semaines passées dans les bois Carians, nous sommes rentrés à Kaday. Le but de cette excursion était de visiter deux ou trois tribus qui ont été explorées par les protestants, et de nous assurer des dispositions du grand nombre, qui jusqu'ici est resté fidèle à l'Eglise. Nous avons couché une nuit chez le chef du district de Tavoy. La réception qu'il nous a faite, a été généreuse et distinguée. Lui-même a voulu nous servir pendant les deux repas que nous avons pris à sa table; il se tenait assis devant nous, attentif à prévenir nos moindres besoins. Il fit même étalage de luxe en produisant à nos yeux une grande coupe d'argent et une énorme pipe de même métal. Notre repas fini, il prenait le sien avec un Carian qui nous accompagnait. Nous ne pouvions assez admirer cette belle simplicité, qui faisait descendre un homme riche et constitué en autorité au niveau de notre pauvre guide.

« Bientôt nous entrâmes dans une contrée habitée par des Miékins. Ici ce ne furent plus les réceptions franches et cordiales des Miéso : partout des figures tristes, des paroles brèves et parfois injurieuses. Un soir, après avoir été déjà repoussés de plusieurs chaumières, nous frappons à la porte d'une cabane isolée. Nous étions harassés de fatigue; l'appétit ne nous manquait pas, n'ayant rien pris depuis la pointe du jour. Il n'y avait que la femme du logis, qui tenait un petit enfant entre ses bras. On l'invita à nous préparer du riz; elle ne répondit rien. Notre guide remarquant qu'elle ne se pressait pas, se mit en devoir de faire lui-même la cuisine. Comme il était en train, le maître de la maison arrive. Il avait le verbe haut et la mine sévère : — « Où coucherez-vous donc cette nuit, dit-il, en s'adressant à notre Carian ? — Je pense que

ce sera ici. — Mais la maison est petite, la toiture a été enlevée par le vent. — N'importe; ces prêtres y sont habitués; ils font tout comme nous. — Mais ce n'est pas la coutume, ma famille aura peur; non, cela ne se peut pas.» Lorsque notre Carian nous eut rapporté ce dialogue, que le Père Plaisant avait, du reste, parfaitement entendu, nous lui répondimes: « Dis à ce Miékin que nous sommes tout aussi contents de nous en aller que lui de nous voir partir. « Nous nous coucherons dans le bois, s'il le faut, « mais nous sortirons de sa maison. » A ces paroles le Miékin fut un peu confus: il vint nous dire d'un air radouci que, non loin de là, était une petite habitation destinée à recevoir les prêtres Birmans, que nous y serions fort bien, mais qu'il fallait se hâter de manger le riz parce que la nuit allait tomber. En même temps il nous servit une poignée de piment et de sel, pendant que notre Carian approchait deux assiettes de riz que eûmes bientôt vidées.

« Le soleil était couché lorsque nous partimes; on pouvait à peine distinguer la route dans l'obscurité de la forêt. Mais le Miékin nous servait de guide. Arrivés à un endroit où le sentier forme un embranchement, celui-ci nous dit: « Suivez par là; pour moi, j'ai affaire « de ce côté. » Et il enfila droit son chemin. Bien que sa présence nous fût presque nécessaire, nous le vîmes disparaître avec plaisir, nous étions las de lui. Le sentier nous conduisit à une éclaircie de la forêt où les ténèbres étaient moins profondes. Bientôt nous aperçûmes une maison, et nous nous flattions de l'espérance de nous y reposer enfin nos de fatigues; mais qu'elle ne fut pas notre désappointement en y voyant installés deux Talapoins Birmans, occupés à regarder une bande de garçons chancelants d'ivresse et s'escrimant, les uns à la

lutte, les autres au pugilat, et le reste à bien boire. Ils nous apprirent qu'ils célébraient une fête des moissons et qu'ils avaient appelé ces deux Talapoins pour faire en leur nom des prières. « Partons, dimes-nous; mieux vaut coucher sous un arbre dans la forêt que de nous mêler à une troupe semblable. » Et prenant un tison au bûcher qui éclairait l'assemblée, nous nous éloignâmes précipitamment de ce lieu.

« La fraîcheur de la nuit nous avait rendu quelque force; cependant, nous délibérâmes pour savoir si nous ne camperions pas à côté d'une touffe de bambons, qui formaient une épaisse muraille. L'avis de notre guide fut qu'il fallait continuer nos recherches tant que nous pourrions, dûssions-nous ne pas rencontrer une maison de toute la nuit; que ces lieux étaient infestés de tigres, et que nous étions trop peu nombreux pour faire une garde vigilante. Nous trouvâmes ses raisons justes, et nous nous rangeâmes de son avis. Nous voilà donc de nouveau en marche à travers des chemins détestables. M. Plaisant, un flambeau à la main, ouvrait le cortège; le centre était composé d'un enfant de douze ans, fils de notre Carian, et de moi; notre guide, armé aussi d'un flambeau, formait l'arrière-garde. Lorsque les brandons étaient consumés on les renouvelait avec des bambous secs que l'on allumait par le bout. Après deux heures de marche environ, par des chemins semés de broussailles et de pierres, nous rencontrâmes enfin une habitation, où on nous refusa encore l'hospitalité, sous prétexte qu'il y avait un malade que nous aurions dérangé par notre présence. Enfin nous arrivâmes à une maison qui consentit à nous recevoir. Nous avons à peine monté l'échelle, que le chien se mit à aboyer d'un étrange manière: « C'est le tigre, dit notre vieille hôtesse, qui « vous a suivi; il ne manque jamais, ajouta-t-elle, soit

« de jour soit de nuit, d'accompagner toutes les personnes qui nous rendent visite. »

« Bientôt arrivèrent les deux fils de notre bonne veuve : ils étaient allés veiller le malade dont j'ai déjà parlé, qui était leur parent. Dès qu'ils furent entrés, le plus grand prit un bassin de bois verni en rouge, colla une bougie sur le bord, disposa une dose de bétel et d'arêque dans l'intérieur, et s'assit gravement en face, les yeux fermés et les mains reposant sur les bords du vase; puis il entonna un air infernal d'une voix rauque et chevrotante. De temps à autre il faisait une grimace étrange et agitait convulsivement le bassin; il faisait cela pour apaiser la colère du diable qui mangeait, disait-il, l'âme de son parent malade. On eut beau lui dire que c'était une superstition, il s'en tint à sa thèse.

« En continuant notre course, nous arrivâmes à un village Carian composé de trente maisons, presque toutes anabaptistes. C'est là que M. Barbe, il y a dix à douze ans, fonda une école et évangélisa les indigènes qui étaient encore dispersés dans le bois. Avec quel plaisir nous avons trouvé son souvernir encore vivant parmi ses anciens néophytes! Un Anabaptiste même vint nous trouver pendant la nuit, et nous parler longuement de ce cher confrère : « J'étais un de ses disciples, nous dit-il, et c'est à son école que j'ai commencé à apprendre à lire; s'il fut resté parmi nous, je serais aujourd'hui catholique, ainsi que tous les Carians des environs; mais il fut attaqué de la fièvre, il partit et ne reparut plus. Bientôt après, les ministres Américains se présentèrent; je résistai pendant deux ans à leurs instantes sollicitations, dans l'espérance que le *prêtre auguste* reviendrait comme il l'avait promis. Enfin ayant appris qu'il était fixé à Moulmien et craignant

de tomber dans l'enfer si je ne me faisais baptiser, j'embrassai la religion des Anabaptistes. » Ces paroles remplirent notre âme d'une profonde tristesse. Dans notre affliction nous ne pouvions assez déplorer la rareté des Missionnaires, qui avait empêché M. Barbe de continuer sa glorieuse entreprise.

« Vous, Monseigneur, qui savez que c'est là le principal obstacle à nos progrès, vous nous obtiendrez de nombreux coopérateurs, par la juste considération dont vous jouissez auprès de Dieu et des hommes.

« LACRAMPE, *Miss. Apost.* »

Lettre de M. Plaisant, Missionnaire Apostolique, à Mgr.  
Boucho, Vicaire Apostolique de la Malaisie.

Des Forêts de la Birmanie, le 18 février 1847.

« MONSEIGNEUR,

« M. Lacrampe s'est chargé de donner à votre Grandeur une idée de la vie, des mœurs et des dispositions de nos bons Carians. De mon côté, je me fais un plaisir de vous soumettre nos observations sur les traditions et les usages religieux de ces peuplades. Ce résumé, quelque succinct qu'il soit, pourra vous faire comprendre combien ces intéressantes tribus seraient peu éloignées du christianisme, si l'hérésie ne fût venue fausser le caractère d'un grand nombre et inspirer la défiance à tous.

« Avant de commencer je dois vous avertir, Monseigneur, que les Carians de nos parages se divisent en deux races, aussi distinctes par leur caractère et même leur constitution physique que par leur langue : ce sont les *Mièsos* et les *Miékins*. Je ne vous parlerai que des premiers. Pour les autres, ignorant encore leur langue, nous n'avons rien de précis sur leurs croyances. Il paraît d'ailleurs que depuis une époque assez éloignée, ils ont

adopté presque en totalité les idées bouddhistes, et qu'ils suivent la religion de Gaudama, comme les Birmans.

#### TRADITIONS RELIGIEUSES DES CARIANS MIÉROS.

Il est un Être incréé, tout-puissant, souverainement parfait et bon, présent en tous lieux, mais résidant d'une manière spéciale dans les cieux supérieurs. Cet Être a créé le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment; sa Providence règle et conserve tout. Son nom ordinaire est *Phu-Kè-ré*, c'est-à-dire, *Aieul*, *Ancien*, *Tout-puissant*. Les Cariens le désignent encore sous d'autres dénominations qui expriment ses différens attributs et surtout son Éternité, ou son ancienneté; car le mot *Phu* y entre toujours. Mais outre ces noms ordinaires, la Divinité a chez eux un *grand nom*, comme ils disent, un nom *ineffable*, *incommunicable*, de même que chez les Juifs; et, ce qu'il y a de plus frappant, c'est que ce grand nom est le même que *Jehovah*, prononcé *Iova*. Ce mot sacré signifie *Éternel*, suivant leur interprétation; ils le rendent par le birman *Thaoura*. Avant l'arrivée des Anabaptistes, on n'osait prononcer ce nom terrible que dans des circonstances tout-à-fait solennelles; les parents inculquaient à leurs enfans de ne l'employer jamais hors delà, par la raison qu'il y a grand péché à s'en servir communément. Depuis, les Anabaptistes l'ayant vulgarisé dans leurs livres comme dans leurs prédications, personne ne se fait plus scrupule de le prononcer à l'exclusion même des noms ordinaires.

\* *Iova*, ou *Kaxa Iova*, le *Seigneur Éternel*, a un fils appelé *Kaxa Klau*, c'est-à-dire, *Seigneur occupé de*

*bonnes œuvres*. Ce fils eut pour mère *Phi-naula*. Il est regardé comme le Réparateur du genre humain, non point qu'il ait efficacement délivré les hommes de la tyrannie du démon et du péché, mais en ce sens que par sa prédication, confirmée par des miracles, il a ramené un grand nombre d'hommes dans le chemin du salut. Après sa mission remplie, *Kaxa Klau* mourut ; mais il paraît qu'il ressuscita, puisque tous s'accordent à le faire disparaître du côté de l'occident. Certains croient qu'il s'embarqua sur un navire européen. De là peut-être cette autre tradition, recueillie de la bouche d'un vieillard, qu'il devait venir, du même côté, des étrangers qui annonceraient une religion plus complète.

« Chaque homme après sa mort est jugé par le gouverneur des enfers, puis retenu dans ce lieu de supplices, ou bien envoyé au ciel, suivant ses œuvres. Les peines comme les récompenses de l'autre vie sont éternelles.

« Avant la fin du monde, la lune et les étoiles seront d'abord détruites. En revanche, il y aura deux soleils qui feront leur révolution de manière à ce qu'il y en ait toujours un sur l'horizon. De ce jour continuel résultera une si grande chaleur, que la terre finira par s'embraser, les rivières par tarir, et les mers par se dessécher. Alors tout mourra. Mais avant l'embrasement *Iova* viendra lui-même séparer les bons des méchants. »

« Voilà, Monseigneur, le résumé des croyances de ces peuplades. Votre Grandeur sera étonnée, sans doute, de trouver, à côté d'un fatalisme aussi absurde que celui qui fait le fond du bouddhisme birman, des notions si pures sur la Divinité, et un nom si visiblement identique avec le nom biblique que Dieu lui-même se donna. La première fois que nous entendîmes parler de ceci, nous ne pouvions en croire nos oreilles, et nous pensâmes que ce nom leur avait été appris par les Anabap-

tistes. Mais aujourd'hui nous sommes certains du fait ; nous laissons aux savants le soin de l'expliquer. Vous voyez aussi des lambeaux de la vérité chrétienne dans cette tradition imparfaite sur la Création, la Rédemption et le Jugement dernier. Il n'est pas étonnant que ces pauvres habitans des bois, sans livres, sans documents aucuns, n'en sachent pas plus long sur des mystères si sublimes, où la raison la plus éclairée perd tous ses droits.

« **CULTE** : — Outre le culte privé que les Carians rendent à *Kaxa Jova* par leurs prières quotidiennes, ils ont aussi un culte public. A la nouvelle et pleine lune, ils se rassemblent dans leurs *Bou-do* (temples), où l'on ne trouve ni idoles, ni aucune sorte de représentation humaine. Au fond du sanctuaire on voit un autel couvert d'une étoffe blanche, et décoré de bougies qu'on allume pendant l'offrande. L'assemblée est présidée par deux vieillards, un homme et une femme. Ceux-ci doivent jouir d'une bonne réputation et vaquer plus que les autres aux œuvres de piété, à la prière, à la louange de *Jova*. Ils habitent ordinairement le *Bou-do*, et gardent constamment l'habit blanc, symbole de la pureté qui doit orner leur âme. Quand tout le monde est rassemblé, et avant que l'on entre dans le temple, le vieillard (*Bou-Kho*) prend un bouquet composé de trois petites branches de différentes espèces, il le trempe dans une eau qu'il a préalablement bénite sur l'autel par divers exorcismes, et en asperge le peuple en disant : « Que  
 « tout ce qu'il y a d'impur et de nuisible s'éloigne de  
 « nous, que rien de mauvais ne nous obsède ou ne nous  
 « suive ! » Après l'aspersion, qui se pratique aussi dans les maisons privées avec la même eau, l'assemblée entre dans le sanctuaire et l'offrande commence : elle consiste en une tasse de riz, une tasse d'eau, un peu de

bétel et d'arèque, et se fait par les mains du *Bou-Kho* qui, en la présentant, parle en ces termes :

« Le Seigneur tout-puissant, très-haut, très-grand,  
 « très-bon, très-excellent, brille d'un éclat qui ravit.  
 « Il est parfait en tout. Il a créé le ciel, la terre, le  
 « soleil, la lune, l'eau, le feu, le riz. Il a créé notre  
 « premier père, notre première mère; il a créé les  
 « fruits et les feuilles, l'amer et le doux, les oiseaux,  
 « les amphibies, les poissons, les quadrupèdes et  
 « tout ce qui peut nous nourrir. O Seigneur! vos bien-  
 « faits sont sans mesure. O Seigneur! nous ne pourrions  
 « vous en remercier dignement. Nous vous adorons,  
 « Seigneur; ayez pitié de nous, assistez-nous; nous ne  
 « saurions nous garder nous-mêmes; gardez-nous,  
 « Seigneur! Préservez-nous du chaud, préservez-nous  
 « du froid; préservez-nous de l'iniquité, du péché;  
 « Seigneur, ayez pitié de nous, faites descendre sur  
 « nos têtes votre vertu bienfaisante; donnez-nous la  
 « santé; accordez-nous une abondante moisson; faites  
 « que nous puissions dormir en paix, Seigneur!

« Adorons le Seigneur en joignant les dix doigts  
 « des mains. »

« C'est par ces dernières paroles que se terminent presque toutes leurs prières publiques. C'est là leur doxologie. Après cet exorde, l'assemblée exécute à la louange de *Jova* divers chants monotones et mélancoliques, dont l'esprit est aussi religieux que l'invocation que je viens de vous traduire. Mais le style en est plus orné; à l'éclat des images il joint la précision de la mesure et l'harmonie des rimes; c'est en un mot de la poésie. Plus tard, si Votre Grandeur le désirait, nous pourrions lui communiquer quelques-uns de ces chants. Il en est un, le plus connu de tous, qui semble n'être

que la traduction du verset : *Ab ortu solis usque ad occasum laudabile nomen Domini* (1).

« Avant que les Anglais s'emparassent de ce pays, les Carians ne tenaient leurs assemblées qu'en cachette. Les Birmans faisaient subir de cruelles persécutions à ceux qu'ils surprénaient en adoration devant tout autre Dieu que Gaudama et ses idoles. Ils poussaient quelquefois la cruauté jusqu'à massacrer leurs victimes, et toujours ils leur faisaient payer une forte rançon si elles ne voulaient pas apostasier. Les vieux Carians s'accordent à dire que plusieurs fois certains de leurs compatriotes trouvés dans les *Bou-do*, furent trainés à Faway devant le Gouverneur, et que, sur leur refus d'abjurer leur religion, ils furent soumis à une rude bastonnade et obligés de racheter leur vie au prix de pièces d'argent, en assez grand nombre pour remplir deux cocos.

« Depuis l'arrivée des Anglais, ces assemblées religieuses ne sont plus guères en usage parmi les Carians les plus voisins de la côte. Sans perdre leurs traditions dogmatiques, la plupart ont fini peu à peu, en se mêlant aux Birmans, par adopter certaines pratiques superstitieuses de ce dernier peuple. Ces superstitions tendent toutes à apaiser les mauvais *Nats*, dont ces pauvres gens redoutent singulièrement la puissance. Comme les Birmans, ils attribuent à cette influence, provoquée par des maléfices, un grand nombre de maladies aiguës dont ils ignorent la cause naturelle. Suivant eux, dès qu'un sorcier veut se défaire de quelqu'un, il introduit dans le corps de sa victime une poule réduite à la petitesse d'une insecte. Cette poule, avalée en respirant sans qu'on s'en doute, reprend peu

(1) Du levant au couchant louésoit le nom du Seigneur. (Ps. 112.)

à peu ses dimensions ordinaires et finit par étouffer le malheureux qui la porte dans son sein. Carians et Birmans assurent que, quand on brûle le cadavre, l'objet du maléfice se retrouve intact au milieu des flammes. Quel que soit en ceci leur aveuglement, il paraît certain que le démon opère des choses assez merveilleuses parmi ces peuples, où il règne en maître, tandis que le sort des chrétiens ne présente rien de semblable. Ce fait bien connu des infidèles est, aux yeux d'un grand nombre, une forte preuve de la vérité ou du moins de la supériorité de notre sainte Religion.

« Le Carian, à son entrée en ce monde, n'est fêté en aucune manière. Il n'en est pas de même de sa sortie. Peut-être que ces pauvres gens, comme certains peuples de l'antiquité, voient la mort comme la délivrance des misères innombrables dont un nouveau-né commence seulement à subir le joug. Ils brûlent tous les cadavres, grands et petits, différant encore en cela des Birmans qui enterrent les enfants et ceux qui ont péri par un accident quelconque. Ils enveloppent le mort dans une natte, et le plus proche parent met le feu au bûcher. L'épouse ne va pas à la cérémonie funèbre de son mari, ni la mère à celle de son enfant. Les ossements épargnés par le feu, et notamment le crâne, sont portés sur une montagne éloignée; on en réserve néanmoins quelques fragements comme souvenir du défunt. Quelques jours après le décès, et le jour du premier anniversaire, se célèbrent des fêtes en son honneur. Il serait trop long de vous en parler en détail. Nous pourrions le faire dans une autre lettre.

« Je désire, Monseigneur, que cette notice vous offre quelque intérêt. Je serais heureux surtout qu'elle pût contribuer à rendre de plus en plus chères à votre cœur d'Evêque ces intéressantes peuplades. Votre sollicitude

vous a envoyés leur porter la bonne nouvelle. Elles la recevront, il y a lieu de l'espérer, si à nos faibles efforts se joignent vos ferventes prières et celles de tous les Associés à l'OEuvre de la Propagation de la Foi.

« Daignez agréer l'expression du respect filial avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« de Votre Grandeur,

« le très-humble et dévoué serviteur,

« PLAISANT, *Miss. Apost.* »

*Lettre de M. Bigandet, Missionnaire Apostolique à M. Barbe, son confrère des Missions Etrangères.*

De la Presqu'île Malaise, mars 1847.

« MON CHER AMI,

« Pour satisfaire vos désirs, je vais tracer une esquisse rapide des peuplades qui habitent l'intérieur de la presqu'île Malaise. Je souhaite que vous trouviez quelque intérêt à connaître de pauvres sauvages, placés, dans l'ordre de la civilisation, au dernier rang des familles humaines.

« Depuis la pointe la plus méridionale du continent asiatique jusqu'à l'extrémité nord du royaume de Quédah, diverses tribus errent dans les vallées et sur les versants de la grande chaîne de montagnes qui, du nord au midi, divise en deux parts égales notre péninsule. Ces tribus sont connues sous différents noms : ce sont, au sud, les *Orang-Bennar*, ou hommes de la grande contrée; vers Tranganu, les *Orang-Ubu*, ou hommes des hautes rivières; ailleurs les *Orang-hutang* hommes des forêts, les *Kaiats* et les *Orang-semang*. Il est certain que ces peuplades sont les débris des races indigènes, qui furent graduellement refoulées vers l'intérieur, dès le XII<sup>e</sup> siècle, à mesure que les Malais formèrent des établissements sur les côtes.

« Ces tribus, malgré leur communauté d'origine ; n'ont pas entre elles des rapports fréquents et intimes : plusieurs vivent isolées , sans se connaître , et semblent même s'interdire toute alliance et tout commerce avec leurs voisins. De plus, elles ont perdu leur langue propre pour adopter celle de leurs dominateurs, mais en la prononçant d'une manière si singulière, qu'on croirait dès l'abord entendre un autre idiome. Cependant elles ont conservé un nombre fort considérable de mots primitifs qui, dans la suite, recueillis en vocabulaire, serviront à remonter au berceau de ce qui fut peut-être jadis un grand peuple. Ce sera la seule et dernière ressource de la science, quand elle voudra rattacher ces membres épars au grand corps de la famille humaine ; car il n'existe ni monuments, ni traditions qui puissent la guider dans ses pénibles recherches au milieu des ténèbres de leur passé.

« Tribus errantes, les indigènes ne se donnent ni le temps ni la peine de construire des habitations un peu commodes. Des pièces de bois horizontales, liées entre elles en forme de plancher ; par-dessus, un misérable toit, et sur les côtés des branches d'arbres jetées çà et là en guise de mur ; voilà souvent toute la maison. Les *Jakuns* ont quelquefois la fantaisie de percher leur domicile à la cime des grands arbres, à soixante pieds, et même plus, d'élévation ; on y monte par une échelle. Ces cabanes suspendues sont si étroites qu'un étranger n'y peut-être admis qu'au détriment d'un membre de la famille. Ceux qui n'ont pas de goût pour ces demeures aériennes, construisent des huttes à deux ou trois pieds de terre. Le premier étage sert de logement : c'est là que l'on mange et que l'on dort, à côté du foyer toujours allumé pour l'éloigner les tigres et pour se garantir des cousins, dont les forêts sont remplies. Au

second étage on met en sûreté les armes, les provisions et les ustensiles de cuisine, c'est-à-dire des piques, des pots de terre et une ou deux tasses de Chine grossièrement façonnées.

« Nos sauvages mangent tout ce qui leur tombe sous la main, les sangliers, les singes et les oiseaux qui se laissent prendre à leurs pièges ou atteindre par leurs flèches, les racines et les tubercules que la terre produit avec abondance; s'ils cultivent le riz, ce n'est qu'en proportion de leurs plus impérieux besoins; ils préfèrent à un travail régulier les fatigues aventureuses de la chasse et les courses dans les bois. Leur cuisine est, de tout point, inférieure même à celle de nos amis les Cariens du Ténassérim, et leurs mets les plus appétissant sont des lambeaux de chair mal cuite et encore saignante.

« Les principales armes dont ils se servent sont la lance, le *parang* le *kriss* et le *sumpitan*. Ce dernier instrument de destruction est un tube creux, de cinq à sept pieds de longueur; le sauvage met à l'entrée une petite flèche, enduite d'une gomme empoisonnée, et avec un puissant effort de poumons, la lance à soixante pas sans dévier d'un trait. Pour la chasse aux tigres, les indigènes suivent le même procédé que les Cariens. C'est une branche ou plutôt un jeune arbre qu'ils replient comme un arc bandé, jusqu'à deux pieds de terre, à l'endroit où l'animal est attendu. En s'avancant dans la direction du piège, il fait détendre un ressort qui laisse la branche ou l'arbre reprendre sa position; et à l'instant même une lance de bambou très-aiguë s'enfonce dans les flancs du tigre avec une telle vigueur, qu'elle le traverse souvent d'outre en outre. Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis sur la côté de Ténassérim, lorsqu'un Carien me montra un piège de ce

genre. J'admirais l'ingénieux mécanisme que ces gens simples opposent victorieusement au plus redoutable des animaux; tout-à-coup, à mon insu, on toucha légèrement le ressort, et je ne pus m'empêcher de frémir, quand je vis la lance partir avec une force irrésistible, et pénétrer de plusieurs pouces dans le tronc d'un arbre voisin.

« Parmi les tribus aborigènes, il en est d'indépendantes, mais la plupart sont soumises aux Rayas malais dans les états desquels elles vivent dispersées. Ceux-ci leur donnent des chefs ou *Batins* de leur race, et leur laissent suivre en tout les usages de leurs ancêtres, moyennant une redevance de rotins, de gommés et de bois.

« Il est impossible de donner le chiffre précis de leur population. Rien de plus exagéré, à cet égard, que les calculs des Malais qui les visitent ou qui font le commerce parmi eux; il semblerait, à les croire, qu'on trouve ces indigènes par milliers sur tous les points de la péninsule. Ma conviction est que toutes ces supputations sont trompeuses. Leur vie nomade les multiplie en les faisant errer d'un point à un autre, et les Malais, assez mauvais observateurs, ont pu s'imaginer que partout où ils ont rencontré des vestiges de sauvages, ce sont de nouvelles tribus qu'ils ont découvertes. Je ne pense pas que le nombre total des aborigènes s'élève au delà de quelques milliers; et ce chiffre lui-même ne peut que diminuer, si des circonstances favorables ne viennent au secours de ces races déchues. Le véritable élément de l'homme, c'est la société. Dès qu'il s'en éloigne, il s'abâtardit graduellement, et perd de plus en plus, au moral et au physique, ces qualités qui constituent le vrai type de l'être intelligent, élevé par la culture à toute sa virilité. Les Carians du Ténassérim, les

habitants de la côte Nicobar, et surtout ceux qui font l'objet de cette notice, avouent que depuis de longues années leur population respective va toujours en diminuant. Il n'a manqué à J. J. Rousseau que de voir de près l'homme sauvage; il se serait bien gardé d'en faire la base de ses théories politiques. S'il est une loi qui préside avec une inflexible sévérité aux destinées humaines, c'est celle-ci, savoir, que l'isolement du milieu social conduit l'homme à la barbarie, c'est-à-dire à un état contre nature, et que dès lors sa sève languit et finit par se tarir. Je ne doute pas que dans quelques années, la race sauvage qui habite l'archipel de Merguy n'ait entièrement disparu, à moins qu'elle ne se rattache par quelque lien providentiel au grand centre de l'unité humaine. Pardon, mon cher ami, je m'égarais dans le labyrinthe des spéculations : je me hâte de revenir aux faits.

« Le pouvoir des Malais sur les tribus de l'intérieur est presque nominal. Les *Batins* ont une autorité absolue dans les districts; ils se réunissent en conseil pour prononcer sur les cas difficiles, d'après les usages anciens. Les crimes contre les personnes et les propriétés sont très rares. Le code pénal ne renferme pas d'autre punition que des amendes : ce sont le plus souvent des tasses de Chine en nombre proportionné à la gravité du délit, dix pour le vol, cinquante pour le meurtre; une moitié au profit du *Batin*, l'autre pour l'offensé ou ses proches.

« Ici les noces sont précédées d'une singulière cérémonie. Un vieillard présente les deux futurs époux aux nombreux conviés, et, suivi de leurs familles, il les conduit près d'un grand cercle, autour duquel la jeune fille se met à courir à toutes jambes. Si le jeune homme parvient à l'atteindre, elle devient sa compagne; sinon, il perd tous ses droits, ce qui arrive surtout quand il n'a pas le bonheur de plaire à sa fiancée.

« A la mort d'un sauvage, on enveloppe le cadavre d'un linceul blanc, et on le dépose dans un tombeau creusé près de sa hutte, tantôt debout, tantôt couché, quelquefois même assis. On a soin de mettre à ses côtés une lance, un *parang*, et un *sumpitan*; mais aucune cérémonie religieuse ne consacre la sépulture.

« La religion des naturels est un amas confus de superstitions grossières, propagées par les *Payans*, sorte de prêtres moitié médecins, moitié sorciers. Leur science magique est en grand honneur chez les Malais. Un genre de vie extraordinaire, la singularité de leur costume et la rareté de leurs apparitions les entourent d'un certain prestige. Vus de loin et à travers un voile mystérieux, ils passent pour des êtres doués d'une puissance surhumaine, à qui les plantes et les racines des forêts ont révélé leurs plus secrètes vertus. D'un mot ils peuvent donner à leur gré la santé ou la mort. Aussi le Malais se garde bien de provoquer leur bile; son langage, quand il s'adresse à eux, est toujours celui du plus profond respect. Mais s'il les redoute comme sorciers, il a en eux une confiance aveugle comme médecins. Les *Payans* ont beau s'en défendre, il leur faut subir les conséquences de leur réputation, et se voir traiter en grands docteurs. Les Malais se montrent très-désireux d'obtenir les racines et les plantes médicinales qui ne croissent que dans leurs bois, et donnent en échange du tabac, du sel, de la toile, du bétel et du riz.

« Envisagé au point de vue moral, ce peuple a pour trait distinctif un esprit naïf et candide qui l'incline à la gaité. Il joint à l'apparence de la timidité, l'indépendance d'une vie sans contrôle au milieu des forêts. Respectueux sans être servile, il prend, dans la conversation, un ton de voix abrupt et précipité qui con-

traste avec sa douceur habituelle. Il est d'une simplicité, d'une franchise et d'une modestie qui rappellent les meilleures qualités du Carian ; mais, comme lui, le sauvage de la presqu'île Malaise aime les liqueurs fortes et s'enivre sans scrupule, dès qu'il en trouve l'occasion. Il vit sans prévoyance, et il semble, dans son indifférence à tout événement, que rien n'ait le privilège de l'affecter.

« Un peuple doué d'un si heureux caractère, ouvre un vaste champ au zèle apostolique. M. Favre est le premier Missionnaire qui se soit hasardé dans les bois, à la découverte des lieux et à l'étude des esprits. Son rapport fut favorable ; il détermina Mgr Boucho à charger M. Borie de cette Mission. Ce confrère a déjà visité sur plusieurs points son troupeau dispersé ; et, malgré l'éloignement des peuplades, malgré l'épaisseur des forêts et l'absence de routes, il a conçu l'espoir de voir bientôt germer la semence de l'Évangile dans ces cœurs simples et droits. Puisse-t-il en être ainsi ! C'est le vœu que je forme au nom de la foi et de l'humanité ; car il n'y a que la croix qui puisse sauver d'une entière destruction ces enfants du désert. Soit qu'ils continuent leur vie sauvage, soit que des circonstances imprévues les exposent, avant le baptême, au contact des nations civilisées, ils disparaîtront rapidement, comme se sont évanouies les anciennes populations de l'Amérique devant les conquérants européens. A ce double motif d'assurer le salut des âmes et de défendre l'existence d'un peuple, nous sentons redoubler notre ardeur pour sa conversion.

« BIGANDET, *Miss. Apost.*, »

« *de la Société des Missions Etrangères.* »

---

---

## MISSIONS DE L'OCÉANIE.

*Lettre du P. Verguet, Missionnaire Apostolique de la  
Société de Marie, à son Père (1).*

Arossi (San-Christoval), le 24 juin 1846.

« MON CHER PÈRE,

« Je consacre cette journée, qui m'est si chère par des souvenirs de famille, puisque c'est votre fête, à vous écrire de longs détails sur le peuple au milieu duquel je me trouve : votre amitié pour moi leur prêtera peut-être de l'intérêt.

« Il m'est impossible de dire quelle idée se forment nos sauvages sur l'origine de leur île ; je ne connais pas encore assez leur langue pour apprécier ces obscures traditions. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est le nom

---

(1) On sait les désastres récents qui ont entraîné la ruine des établissements religieux à San-Christoval. Quoique cette île soit aujourd'hui sans Apôtre, nous continuons d'appeler sur elle l'attention de nos lecteurs, afin qu'au jour où la Mission reprendra son cours, on soit fixé d'avance sur l'état du pays et prêt à suivre les nouveaux événements.

qu'ils lui donnent, Arossi, nom qu'ignorait Mindana, capitaine espagnol, lorsqu'il la découvrit en 1567 et l'appela San-Christoval. Les renseignements des voyageurs, recueillis par M. Rienzi, dans le troisième volume de l'*Océanie pittoresque*, me paraissent de plus en plus exacts; il est à regretter qu'ils soient si courts. M. d'Urville décrit San-Christoval comme une île grande, montagneuse, peuplée, longue de 34 lieues du N. O. au S. E., sur quatre à six lieues de largeur. La côte orientale est peu connue; le port Sainte-Marie, séjour des Missionnaires, est situé à 10° 28' de latitude sud, et à 159° de longitude.

« Les Arossiens ont une taille moyenne et des membres bien proportionnés. Ils ne diffèrent des Européens que par leur couleur, d'un brun très foncé, et par quelques traits de leur physionomie, tels qu'un front déprimé et rétréci, un nez ouvert, peu saillant et resserré à la hauteur des yeux. En général, leur figure n'a rien de repoussant; il en est qui, à la première vue, inspirent une confiance et un attachement difficiles à expliquer. Leurs yeux sont noirs et doux; leur langue de miel, trop souvent astucieuse, fait résonner à votre oreille les noms d'ami ou plutôt de *bon ami*, *malaou-kou*, de *petit frère*, *tora-kou*, paroles si propres à trouver le chemin du cœur. Pour les uns ce langage est une fourberie, pour d'autres il est sincère: ces derniers nous apportent, en preuve de leur amitié, des ignames, des cocos, des bananes et d'autres fruits du pays; on ne peut refuser leurs présents sans leur faire verser des larmes, ni leur accorder le moindre témoignage affectueux sans qu'ils s'y montrent sensibles.

« Les enfants unissent la vivacité de leur âge à la mollesse naturelle des habitants des tropiques. Voyez-les sur leurs pirogues; ils courbent leur petit corps

qui fléchit à la peine, ils promènent mollement leurs rames, et semblent dormir en effleurant la surface de l'eau. Sont-ils au jeu? ils se poursuivent dans la mer, sur le rivage, dans les buissons, sur les arbres; ce ne sont que sauts et cris pendant des heures entières. Ces exercices favorisent le développement de leurs membres, et les préparent à une jeunesse florissante de force et de santé. Qu'ils courent ou qu'ils rament, qu'ils portent des fardeaux sur leurs épaules nues, ou que nonchamment assis ils mâchent le bétel, leurs mouvements et leurs poses respirent toujours la souplesse et la grâce. En leur faisant cueillir des feuilles de palmier, je les ai vus quelquefois, debout à l'extrémité d'une branche; un seul pied leur suffisait à garder l'équilibre, pendant que leurs bras étendus allaient saisir et couper d'autres rameaux plus élevés. Leurs pieds sont très-larges; les doigts, loin d'être paralysés comme les nôtres par l'usage des chaussures, sont libres, dégagés et très-mobiles. Ils sont si endurcis qu'ils foulent, sans se blesser, les épines et le corail, et si flexibles qu'ils se moulent sur toutes les formes de l'objet où ils se posent. Aussi ne faut-il aux indigènes qu'un tronc d'arbre jeté en travers pour franchir les précipices, que la plus petite pierre, ou la moindre racine pour escalader les montagnes à pic de leur île. En m'accompagnant dans mes courses, ils s'étonnent de me voir sans cesse occupé à chercher un point d'appui; pour eux, ils n'y songent même pas; la lance à la main, ils regardent plutôt dans les broussailles si quelque ennemi leur tend des embûches. Si, malgré mes précautions, il m'arrive de glisser et de tomber, ils rient en me tendant la main, et me disent d'ôter mes souliers qui ne sont bons qu'à entraver la marche. Lorsqu'ils voient mes pieds nus, dont les doigts semblent collés les uns aux autres, ils les tournent en dérision; et rappro-

chant les leurs, ils en font jouer les articulations dans tous les sens, me défiant d'en faire autant et triomphant de mon impuissance. Souvent en France je me suis moqué du pied des Chinois; il est bien juste qu'un sauvage me rende la pareille, et peut-être avec autant de raison.

« Nos insulaires aiment beaucoup la parure et montrent assez de goût dans les ornements qu'ils choisissent. Leur chevelure offre une coupe très-variée. Les enfants ont la tête rasée, à l'exception d'une touffe au sommet : les jeunes gens s'épilent les tempes, mais ils laissent croître leurs cheveux partout ailleurs, et les assujettissent avec une peigne de bambou orné de plumes rouges. Par un motif de propreté ils poudrent leur chevelure d'une espèce de chaux qui lui donne une teinte roussâtre. Ce cosmétique est de bon ton; les fashionables du paysse garderaient bien de l'omettre, quand ils vont visiter une tribu voisine, où ils veulent paraître dans toute leur beauté. Quelques-uns découpent leurs cheveux en deux croissants, reliés entre eux par une ligne droite; d'autres les laissent grandir naturellement, et en relèvent le noir d'ébène par le contraste de quelque *pouris*, coquillages de la grosseur d'un œuf, et blancs comme la porcelaine. J'oubliais de vous dire que le rasoir dont ils se servent pour toutes ces opérations est simplement un morceau de verre ou de silex.

« Les Arossiens ont en général le visage tatoué; parfois cet ornement se prolonge jusqu'au bas de l'épine dorsale; il en est qui se font dessiner un poisson sur la poitrine. A la différence des Zélandais, nos insulaires emploient la ligne brisée et non l'ovale. Leur tatouage, du reste, est parfaitement uniforme; ils prennent pour type de grossières statues, sculptées dans la maison du chef. C'est une suite de zigzags, séparés par des lignes

horizontales qui vont parallèlement du nez aux oreilles, et qui viennent aboutir au milieu du front à une sorte de croix de Malte.

« Cette figure noire est parfois accidentée d'un grand nombre d'ornements, dont le plus étrange est une épine qui, plantée au sommet du nez, se redresse et imite la corne d'un rhinocéros. D'autrefois plusieurs épines, parties des parois nasales, vont en s'inclinant se croiser devant la bouche. Ajoutez à ce genre d'embellissement, que les Arossiens estiment par-dessus tout, les dents noires et les lèvres d'un rouge écarlate; ils se procurent ce double attrait en mâchant le bétel. On en voit qui augmentent le volume de leur mâchoire par la chaux qui entre dans la préparation de cette plante; leurs dents ainsi grossies refoulent la lèvre supérieure, et viennent s'étaler en saillie hors du visage, où elles font admirer leur magnifique noirceur. J'avoue que rien ne me semble plus dégoûtant que ce genre de beauté.

« Je ne décrirai pas cette profusion de coquilles blanches qu'ils suspendent à leur cou; ni ces colliers de dents de chien qui donnent aux jeunes guerriers un air audacieux et martial; ni ces cordons de perles jetés négligemment sur les épaules, en guise de baudrier; ni ces belles ceintures tressées dans un dessin symétrique, où les perles forment une suite de losanges rouges, entourées de filets blancs et noirs. Pour en finir, ajoutons que deux bracelets, fixés l'un autour du poignet, l'autre à l'origine du bras, un *ato*, grand anneau blanc comme l'albâtre, assujéti au-dessus du coude, et un *pouri* de la grosseur d'un œuf, attaché sur le devant du genou, complètent la parure des habitants d'Arossi. Car je ne compte pas ici beaucoup d'ornements de circonstance, qui pour la grâce ne le cèdent pas aux premiers, tels qu'une feuille de fougère, cueillie chaque matin, qu'ils

mèlent à leurs cheveux, ou bien une fleur du plus vif éclat, blanche ou pourprée, qu'ils placent avec goût sur leur front.

« Quoique la nature fasse tous les frais du luxe indigène, la toilette des Arossiens est le prix d'un long travail et d'une patience infatigable. Veulent-ils un *ato*? ils choisissent une coquille de grandeur convenable, ils l'usent en la frottant des mois entiers contre une pierre, et obtiennent ainsi un disque qu'il s'agit de percer et de polir. Ils la perforent avec une pierre à feu, et puis agrandissent le trou, en le limant avec des bâtons de corail, et ce n'est qu'après plusieurs mois d'un minutieux labeur qu'ils peuvent se passer au bras cet éclatant bijou.

« Un mot maintenant de leurs habitations. Les maisons de San-Christoval ne sont que de petites cabanes, et pour ainsi dire de simples toits de feuillage, jetés sur quelques branches de palmier. Chacune d'elles a deux ouvertures qui servent à la fois de cheminées, de portes et de fenêtres. L'intérieur est aussi simple que le dehors : quelques pierres noires indiquent le foyer ; des nattes en feuilles de cocotier sont étendues à terre pour tout ameublement ; un petit plancher reçoit les provisions de bouche ; les armes et les ustensiles décorent les parois. Une natte, barrée en travers avec un faible roseau, met à l'abri du vol toutes ces richesses ; l'Arossien s'en va à ses occupations, assuré que personne n'osera briser cette faible barrière ; au reste, le maître de la maison a droit de tuer quiconque entre chez lui pendant son absence.

« Nos insulaires ont aussi des maisons suspendues où ils renferment leurs provisions d'ignames. Rien de plus pittoresque que ces jolies cabanes ; elles ressortent avec élégance au milieu des touffes de verdure que pro-

duisent ça et là les bambous, les cocotiers et les cannes à sucre. Enfin, dans chaque village, s'élève un immense hangar, orné de toutes les richesses naturelles du pays, et décoré par l'imagination des artistes de leurs inventions les plus originales. C'est la demeure du principal personnage et une sorte de palais royal. C'est aussi l'hôtellerie des étrangers, le forum où se traitent les affaires publiques; c'est là enfin qu'on dépèce et qu'on fait cuire les prisonniers de guerre, et l'on a soin d'y étaler leurs crânes et leurs ossements, suspendus aux murs comme des trophées.

« Je n'ai pas vu d'édifice de ce genre plus remarquable que le palais de Mahémara, chef de Oué, village situé dans le port Sainte-Marie. Il a vingt-quatre mètres de longueur sur douze de largeur, et autant d'élévation. Les poutres sont d'une seule pièce; le toit est soutenu par douze colonnes sculptées et placées sur trois rangs. Chacune d'elles représente une grossière statue. Sur les solives du milieu, deux dessins figurent, l'un une victoire remportée sur les montagnards de l'île, l'autre la capture d'une grande barque. Les lois de la perspective y sont étrangement violées: les guerriers se présentent tous sur le même plan, tous de la même taille, marchant à la suite l'un de l'autre. Les morts se distinguent des vivants en ce qu'ils ont la tête en bas et les pieds en l'air, et l'artiste embarrassé pour introduire deux combattants, les a placés sur la tête des autres, à la hauteur des nuages. Vous le voyez, si le dessin n'est pas étranger à San-Christoval, il y est encore dans la première enfance. Aussi faut-il voir nos insulaires s'extasier devant les gravures européennes, et témoigner par des sauts et des cris toute leur admiration. Enfin ces hangars sont autant de musées où se trouvent réunis les chefs-d'œuvre de l'industrie grossienne, les plus jolies pirogues, les plats

les mieux sculptés, et jusqu'à des instruments de musique : ces derniers ne sont que des troncs d'arbre creusés ; on frappe sur ces cylindres avec d'énormes bâtons, et il en sort un bruit assourdissant qui ressemble de loin au roulement de plusieurs tambours.

« Toute l'occupation sérieuse des indigènes consiste dans la culture et dans la pêche. Ils n'ont pas l'ambition des grandes propriétés. quelques cocotiers, un petit coin de terre pour y semer leurs signames, pour y planter des bananiers et des cannes à sucre, là se bornent tous leurs désirs. Ils ne laissent pas de se partager, chaque année, les arbres à fruits que Dieu a semés avec profusion dans leurs immenses forêts. Ces arbres sont respectés même pendant la guerre ; une sorte de droit des gens les garantit contre l'esprit de vengeance.

« Entre toutes les plantations, le cocotier est le seul qui demande quelques soins. Lorsque les fruits sont mûrs, nos agriculteurs les posent à terre par centaines, les uns à côté des autres ; ils leur donnent le temps d'y germer et de pousser quelques feuilles ; alors ils les cassent avec précaution, pour ne blesser ni les racines ni la jeune tige ; ils enlèvent l'intérieur du coco et plantent le reste à fleur de terre. Un bouquet de feuilles au bout d'un bâton, exprime la défense, toujours respectée, de toucher à l'arbuste jusqu'au temps de la récolte.

« C'est un jour de réjouissance publique que celui du *Taouma*, consacré à faire les pâtés de cocos. Lorsqu'ils les ont préparés dans de grands plats de bois d'une seule pièce, on les aligne dans le hangar, on les orne de feuilles et de fleurs ; la tribu vient s'asseoir autour de ces mets dans un banquet général, et après le repas, les convives s'en partagent les restes. Les hommes ont seuls le droit de participer à la joie du festin, parce que l'entrée du hangar est interdite aux femmes, sous peine

de mort; mais on a soin de leur conserver une part du gâteau. Au reste, la fête publique n'empêche pas chaque famille de faire son *Taouma* particulier; en sorte qu'au temps de la maturité des cocos, on croirait que les hommes ont disparu; pour les trouver il faut les chercher à la cuisine.

« La pêche est encore un des grands exercices des Arossiens. On les voit, le matin, nonchalamment assis sur leur pirogue à balancier, la rame d'une main et la ligne de l'autre; ils jettent sans l'amorcer un hameçon en nacre, d'une seule pièce; ils le font courir à la surface de l'eau; son éclat attire les petits poissons; à peine ont-ils mordu, le pêcheur les enlève, et secoue sa proie dans le canot où elle se détache d'elle-même parce qu'il n'y a pas de crochet au bout de la courbe. La ligne est aussitôt rejetée et va séduire une autre victime.

« Le temps de la pêche est, comme celui du *Taouma*, un temps de fête publique. On se divise par bandes; chacune a son jour, et toute la tribu profite de son travail. Quand la pêche est abondante, le hangar prend un air d'allégresse; il est plein d'indigènes dont les uns dépècent le poisson, pendant que les autres le font rôtir. Ils posent pour cela des cailloux sur une braise ardente; par-dessus ils étendent des feuilles de cocotier en forme de gril, et sur ces feuilles le poisson déjà dépouillé de ses arêtes. Au repas, la bonne chère est assaisonnée d'une conversation bruyante: on se raconte les divers accidents de la journée, les lignes rompues, les hommes tombés à la mer, les pirogues chavirées qu'il a fallu remettre à flot.

« Je ne parle pas des filets arossiens, parce qu'ils ressemblent à tous les instruments de ce genre. Mais la pêche au harpon offre un plus amusant spectacle. L'insulaire guide sa pirogue au milieu des récifs: pour

mieux voir le poisson, il se tient debout sur sa barque légère que chaque flot fait bondir. Sa main gauche agite la rame; la droite levée tient suspendu le harpon triangulaire. Au moindre indice, la pirogue glisse sans bruit, le harpon part et revient bientôt à la surface de l'eau, souvent sans succès, quelquefois avec une proie grièvement blessée. Pour plus de commodité, le pêcheur prend souvent avec lui sa femme ou son enfant : ceux-ci, assis à l'arrière, guident la barque, tandis que le père debout sonde les flots du regard, et lance des coups plus vigoureux et plus sûrs.

« Je n'ai dit qu'un mot des pirogues de nos insulaires : elles sont travaillées avec tant de soin et d'élégance qu'elles méritent un article à part. Ils en ont de trois espèces. La première, *l'étea*, est d'une seule pièce. C'est un tronc d'arbre creusé, d'un bois blanc, léger et qui ne se fendille pas au soleil. Sa longueur est de cinq mètres sur trois décimètres seulement de large, et quatre ou cinq de profondeur. Au milieu est fixé le siège du rameur. Il serait impossible de se soutenir sur une barque si longue et si mince sans y adapter un balancier. Voici l'ingénieux mécanisme de nos sauvages. Du siège et de la pointe de la pirogue partent deux bâtons parallèles, qui se dirigent à gauche. Deux demi-cercles sont fixés à leur extrémité, la courbure tournée vers la mer; ils soutiennent une branche de palmier dégarnie de ses feuilles, et servant de contre-poids. *L'étea* est l'embarcation familière des Arossiens. Quand ils habitent sur une baie tranquille, c'est avec cet esquif qu'ils vont à leurs plantations en côtoyant le rivage, qu'ils rapportent à la hutte les herbes, les fruits et le bois nécessaires; ils s'en servent encore pour aller à la pêche le long des côtes. Si la barque vient à chavirer dans les mouvements du rameur, l'Arossien, sans se troubler, la

retourne en nageant, la balance au-dessus des flots pour qu'elle commence à se vider, et dès qu'elle peut se soutenir, il en tire l'eau avec une palette dont elle est toujours pourvue; puis il va à la recherche de la rame, revient à sa pirogue, s'élançe dedans et continue à pêcher.

« L'*ora*, autre espèce de pirogue, est beaucoup plus élégante et plus solide. Elle est faite de longues planches assez bien assorties, et goudronnées avec l'amande d'un fruit qu'on appelle *pourou*. La longueur moyenne de l'*ora* est de huit mètres sur sept décimètres de large et cinq de profondeur. Ce canot n'a pas de quille, il est d'une légèreté extrême, le moindre flot le soulève, et le plus petit coup de rame le lance très-loin. Trois rameurs dans une de ces barques font aisément plusieurs lieues à l'heure : qu'on se figure la rapidité de leur course, quand huit ou dix hommes frappent l'eau avec ensemble et de toutes leurs forces. Les ornemens de l'*ora* sont très-gracieux : la proue porte à sa pointe une tête d'oiseau qui dévore un poisson ; des festons, des perles, des plumes rouges et des coquilles de nacre embellissent ses flancs ; à la poupe est sculpté un chien. On voit encore sur les côtés des dessins de coquillages blancs, incrustés dans le bois ; ce sont des oiseaux qui déploient leurs ailes et qui semblent les secouer sur les vagues, comme des cygnes ou des albatros.

« La *solima* ne diffère de la pirogue précédente que par ses dimensions ; elle a une vingtaine de mètres de longueur sur deux de large, et peut contenir quarante personnes. C'est un travail gigantesque pour des ouvriers qui n'ont d'autre instrument qu'une petite lame de fer au bout d'un bâton recourbé. Ils ne l'emploient que dans les longs voyages. Ils vont ainsi à dix ou quinze lieues échanger leurs provisions, leurs armes, leurs outils, et jusqu'aux objets qu'ils nous ont volés. Quand nous les

suivons chez leurs voisins, nous y trouvons plus d'une fois un chapeau de paille, une hache, une soutanelle, que nous ne pouvons que saluer comme d'anciennes connaissances, sans rien objecter au nouveau propriétaire qui les a payés de sa monnaie.

« Les rapports des Arossiens avec les autres insulaires ne sont pas toujours pacifiques; on entend souvent parler de meurtres et quelquefois de repas de chair humaine. Les guerres sont plutôt, il est vrai, des surprises entre particuliers que des combats de tribus à tribus. Lorsqu'un assassinat a été commis, les parents et les amis du mort vont se cacher dans les broussailles, aux confins de la peuplade ennemie : survient-il un homme de cette tribu, n'importe lequel, ils fondent sur lui et le percent de leur zagaie. Ses amis accourent et la lutte s'engage; d'ordinaire, la bande attaquée s'enfuit bientôt en emportant ses blessés; ceux qui restent sur le champ de bataille servent de pâture aux vainqueurs. Leurs paroles ne sont pas moins affreuses que leur festin; tuer un ennemi dans un guet-apens, le dépécer, rôtir et dévorer ses chairs sanglantes, rien ne leur semble plus naturel; ils ne comprennent pas nos reproches sur ce point, et nous répondent froidement que les goûts ne sont pas les mêmes.

« Ce qu'il y a de plus étrange, c'est l'alliance de ce cannibalisme avec une douceur de mœurs et de manières que nous ne pouvons comprendre. Mahémara, dont la cabane est ornée de quatorze crânes, n'est pas un tigre que l'on ne puisse aborder sans s'exposer à la mort. Son accueil pour nous est toujours affable, et il ne nous a jamais laissés sortir de chez lui sans un présent.

« Comme nos sauvages ont peu de besoins dans un climat si tempéré et sur un sol aussi fertile, leur vie n'est guère occupée par la culture. Ils consacrent la plus

grande partie de leur temps aux visites et au plaisir. Leur danse est guerrière; ils marquent la mesure par les mouvements d'un petit casse-tête, qui les accompagne toujours, pendant que leur main droite agite des grelots faits avec des noix de *nari*. Les femmes ne sont point admises à cette danse; elles se contentent du rôle de spectatrices.

« Voilà le côté matériel de cette existence sauvage des Arossiens, et c'en est le plus beau. Oh! que leur vie spirituelle est digne de pitié! A peine avons-nous jusqu'ici reconnu en eux l'idée d'un être supérieur, qu'ils nomment *Jona*. C'est une divinité sourde et aveugle, à qui pourtant ils s'adressent en plantant leurs ignames. Ils s'étonnent d'apprendre que notre Dieu voit tout, qu'il entend tout, qu'il est présent aux plus secrètes pensées du cœur, qu'après la vie il récompense ou punit selon la mesure des vertus ou des fautes. Cette pensée d'un jugement à venir les gênerait trop en ce monde : quand nous leur en parlons, il leur tarde que nous ayons vite fini; ils nous interrompent ou bien ils s'en vont. Ils sentent que pour écouter notre voix il leur faudrait renoncer au cannibalisme et à la polygamie, deux obstacles humainement insurmontables, mais qui tomberont devant les prières de nos frères d'Europe, et par la vertu du sang de Jésus-Christ.

« 24 juillet. — Depuis quatre jours, la *Clara*, goëlette de Mgr Bataillon, mouille dans notre port; elle est venue renouveler nos provisions et pourvoir à notre détresse.

« Je termine en vous priant, mon bien cher Père, d'être sans inquiétude pour votre affectionné fils,

« L. VER GUET, S. M. »

## NOUVELLES DIVERSES.

—  
AMÉRIQUE.

Mgr Bazin, ancien Vicaire général de Mobile, et tout récemment placé sur le siège de Vincennes aux Etats-Unis, vient de mourir après six mois d'épiscopat, « brisé, nous écrit-on, par l'excès de son zèle et de sa charité. » La lettre suivante dira combien sa sainte mort a été précieuse devant Dieu.

*Lettre de Mgr Portier, Evêque de Mobile, à M. Bissardon,  
Supérieur de la maison des Chartreux à Lyon.*

Mobile 7 le 6 mai 1848.

« Quel pénible devoir je remplis en ce jour, mon cher ami, en vous annonçant la mort de notre digne et saint Evêque de Vincennes, Monseigneur Bazin ! Il fut sacré Evêque par moi, le 20 octobre 1847, et il est allé rendre compte de son court épiscopat, le 23 avril 1848, le beau jour de Pâques. Surpris les armes à la main, pendant la semaine sainte, il reçut les sacrements le samedi. Etre étendu sur la croix pendant la semaine sainte, pour offrir le dernier sacrifice, celui de sa vie; souffrir et expirer sous les yeux et pour ainsi dire à côté de notre bon Sauveur, pour ressusciter le

jour de Pâques : quels consolants souvenirs ! Aussi, quoique je pleure amèrement et que mon cœur soit meurtri par cette perte cruelle, je ne sais si je ne dois pas me réjouir, au lieu de m'affliger. Quand je pense à moi-même, vieux arbre ébranlé, quoiqu'encore debout, et que je vois mes anciens amis me dire adieu et me laisser seul, je demande à mon bon Dieu de me donner la force et la grâce de me préparer tandis que le jour luit encore, et de me rendre digne d'aller les rejoindre dans la patrie. Prions pour notre saint ami, qui, s'il ne le fait déjà, priera bientôt pour nous. Adieu.

« † MICHEL, *Evêque de Mobile.* »

## CHINE.

« Il me tarde de vous faire part de la joie qui inonde mon cœur. Je ne fais que d'arriver ici, et déjà il a plu à la divine Bonté de me rendre témoin d'une foule de conversions. En ce moment je compte par centaines les païens nouvellement admis au catéchuménat, et bientôt, Dieu aidant, je les compterai par milliers. Les prières des Associés de la Propagation de la Foi, ainsi que leurs pieuses aumônes, rendent ainsi féconde cette partie de la vigne du Seigneur, jusqu'alors pour ainsi dire stérile. Oh ! Dieu veuille, en retour, combler ces frères bien-aimés de ses plus abondantes bénédictions !

« Maintenant, vénéré Confrère, j'ai hâte de vous dire que je viens d'contracter envers mes chrétiens, des engagements que je ne pourrai remplir, qu'autant que votre charité me viendra en aide. Voyant qu'ils avaient

un amour tout particulier pour les images, surtout pour celles qui sont ornées de fleurs, j'ai promis d'en donner une à quiconque me convertira cinq païens. Et il faut voir comme ils se mettent à l'œuvre! Je crains fort, à la fin de cette année-ci, d'être obligé de demander du temps pour payer mes dettes, car je prévois d'avance que j'aurai beaucoup plus de récompenses à donner que je n'en possède.

« PICHON, *Miss. Apost.* »

## AFRIQUE.

*Lettre du R. P. Ryllo, de la Compagnie de Jésus, à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.*

Khartoum, 10 avril 1848.

« MESSIEURS,

« Une des dernières œuvres de Grégoire XVI de sainte mémoire, et une des premières du glorieux Pontife Pie IX, a été l'érection du Vicariat de l'Afrique Centrale. D'après le texte du Décret apostolique, les confins de cette Mission sont : à l'orient le Vicariat de l'Égypte et la Préfecture de l'Abyssinie; à l'occident la Préfecture des Guinées; au nord la Préfecture de Tripoli, le Vicariat de Tunis et le Diocèse d'Alger; au

midi les monts Ghamar, autrement appelés les montagnes de la Lune. C'est là un champ des plus vastes ouvert au zèle et aux fatigues de beaucoup d'ouvriers évangélique.

« Nommé Provicairé Apostolique de cette Mission, je suis parti en compagnie de Mgr Casolani, Evêque de Mauricastre *in partibus*, qui a voulu m'accompagner comme simple Missionnaire, et avec Don Ignace Knoblicher et Don Ange Vinco, élèves de la Propagande : le P. Emmanuel Pedemonte de la Compagnie de Jésus était aussi avec nous. Après avoir passé les Cataractes d'Assouan, qui forment les confins du Vicariat de l'Egypte, nous mîmes le pied sur le territoire assigné à nos soins. Nous avons résolu de célébrer solennellement cette prise de possession, en offrant le divin Sacrifice pour le salut de ces peuples auxquels nous étions envoyés pour évangéliser la paix. Nous étions sur les bords du Nil, en face de l'île de File, si fameuse par ses ruines et plus encore par l'obstination qu'elle mit à garder le culte des faux dieux jusqu'aux temps de Théodose, ou, comme d'autres disent, jusqu'à ceux de Justinien.

« Donc le matin, à l'aube du jour, nous nous mîmes dans une petite barque pour traverser le fleuve, et au lever du soleil nous étions dans le temple d'Isis, converti en église chrétienne au VI<sup>e</sup> siècle par l'Evêque Grégoire. Le christianisme, ayant été détruit dans la Nubie par l'épée des Mahométans, cette église tomba en ruines comme tous les autres monuments dont il reste encore aujourd'hui des débris. Un autel portatif fut érigé, et Mgr Casolani, ayant revêtu les habits sacrés, commença la sainte Messe, tandis que nous l'accompagnions de cœur. La solitude, le silence, le lieu où nous étions, tout remplissait notre âme d'une douceur

et d'une consolation ineffables, que l'on éprouve rarement au milieu des splendeurs du culte, dans les temples les plus grandioses. Après avoir reçu la sainte communion des mains de l'Evêque et rendu à Dieu de justes actions de grâces, nous nous aperçûmes que beaucoup de Nubiens, attirés par la curiosité pour voir ce que les Franes étaient venus faire au milieu de ces ruines, où les habitants du pays imaginent des trésors cachés, étaient là tout à l'entour pour observer nos démarches. La majesté des cérémonies sacrées qu'ils n'avaient jamais vues, les pénétra de telle sorte qu'ils ne cessaient de s'écrier : « Nos pères ont été chrétiens ; alors ils étaient  
 « heureux, ils construisaient des églises et des maisons  
 « de pierres ; et nous, infortunés, nous habitons des  
 « cabanes de paille et de boue. » La Nubie fut la dernière à plier sous le joug musulman, et le souvenir du christianisme est encore vivant dans les âmes.

« Dans un village situé sur le bord du Nil, on me présenta un enfant qui allait expirer, afin que je lui administrasse quelque remède : celui que je lui donnai fut l'eau régénératrice du saint baptême ; il reçut le nom de François-Xavier, protecteur de notre Vicariat, et je crois que cette chère prémice de notre Mission est aujourd'hui au ciel, occupée à prier Dieu pour l'heureux succès de nos travaux.

« Dans les premiers jours de février, nous sommes arrivés à Khartoum. Pendant que la maladie me condamnait à garder le lit (1), mes compagnons ainsi que Mgr Casolani ont exploré le pays situé entre les deux fleuves, le *blanc* et le *bleu*. D'après les observations

---

(1) Nous venons d'apprendre la mort de ce savant et courageux Missionnaire,

qu'ils ont faites et les informations qu'ils ont recueillies, on pourra, lorsque de nouveaux Missionnaires seront arrivés, ouvrir trois réductions parmi les noirs idolâtres : l'une parmi les Sangalla, sur le Nil bleu; l'autre à Gebal Nuba, dans le Kordofan; et la troisième chez les Bérès, sur le Nil blanc. Mais pour cela il nous faut des moyens pécuniaires dont nous manquons totalement. Nos yeux, nos mains et nos espérances sont tournés vers cette source que la Providence divine a fait surgir pour arroser des champs qui, sans elle, seraient demeurés stériles. La bienfaisante Association de la Propagation de la Foi, si bien méritante des Missions qui sont situées dans les autres parties du monde, ne sera pas moins généreuse à l'égard de l'Afrique Centrale, peut-être la plus abandonnée et la plus nécessaire.

« Plein de cette confiance, je vous prie d'agréer les sentiments d'estime et de reconnaissance avec lesquels je suis, etc...

« MAXIMILIEN RYLLO, de la Compagnie de  
« Jésus, Provicairé Apostolique de l'Afrique Centrale. »

---



---

## TABLE DU TOME VINGTIÈME.

---

Mandements et nouvelles, 86, 87, 89, 95, 168, 240,  
309, 311, 447.

Départs de Missionnaires, 89, 90, 91, 92, 167, 312.

### MISSIONS D'ASIE.

#### CHINE.

Notice historique sur la Chine chrétienne, 252, 385.

#### *Vicariat Apostolique du Kiang-Nan.*

Lettre du P. Estève, Jésuite, 34.

Extrait d'une lettre du Père Clavelin, Jésuite, 47.

• Lettre du Père Lyonnet, Jésuite, 57.

#### *Vicariat Apostolique du Yun-nan.*

Lettre de M. Chauveau, 63.

Lettre de Mgr Rizzolati, Vicaire Apostolique du Hou-  
Kouang. 112.

*Vicariat Apostolique du Su-Tchuen.*

Note sur le baptême des enfants d'infidèles en danger de mort, 267.

*Mission de Tsom-ming.*

Lettre du Père Werner, Jésuite, 281.

*Mission du Kouei-Tchéou.*

Lettre de M. Albrand, 276.

## CORÉE.

Lettre de M. Daveluy, 291.

## THIBET.

Rapport de M. Gabet, Lazariste, 118.

Relation du voyage de MM. Gabet et Huc, 223.

Suite du voyage des mêmes, 241.

## MONGOLIE.

Lettre de M. Gabet, Lazariste, 5.

## MANDCHOURIE.

Lettre de Mgr de la Brunière, Coadjuteur du Vicaire Apostolique du Leao-Tong, 194.

## MISSIONS DU TONG-KING.

Extrait d'une lettre de M. Legrand, 83.

Extrait d'une lettre de Mgr Retord, Vicaire Apostolique, 85.

Extrait d'une lettre de M. Titaud, 96.

## MISSIONS DE LA MALAISIE.

Lettre de M. Rénier, 97.

Lettre de M. Lacrampe, 411.

Lettre de M. Plaisant, 419.

Lettre de M. Bigandet, 427.

## MISSIONS D'AFRIQUE.

## CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Extrait d'une lettre de M. Devereux, 159.

## GUINÉE,

Lettre de M. Briot, 313.

Lettre de M. Gallais, 330.

## AFRIQUE CENTRALE.

Lettre du P. Ryllo, Jésuite, 449.

## MISSIONS D'AMÉRIQUE.

Lettre du Père Aubert, Oblat de Marie, 72.

Lettre du Père Choné, Jésuite, 140.

Extrait d'une lettre du Père Laverlochère, Oblat de Marie, 153.

## MISSIONS DE L'OcéANIE.

## OcéANIE ORIENTALE.

Lettre du Père Aubert-Bouillon, de la Société de Piepus, 127.



Lettre du Père Alphonse Dordillon, de la Société de  
Piepus, 135.

OCÉANIE CENTRALE.

*Nouvelle-Calédonie.*

Lettres du Père Rougeyron, Mariste, 169, 187.

Lettre du Père Grange, Mariste, 174.

SAN-CHRISTOVAL.

Lettre de Mgr Collomb, 379.

Lettre du Père Verguet, 434.

ARCHIPEL DES NAVIGATEURS.

Lettres du Père Verne, Mariste, 337, 345, 352.

TONGA.

Lettre du Père Chevron, Mariste, 364.









